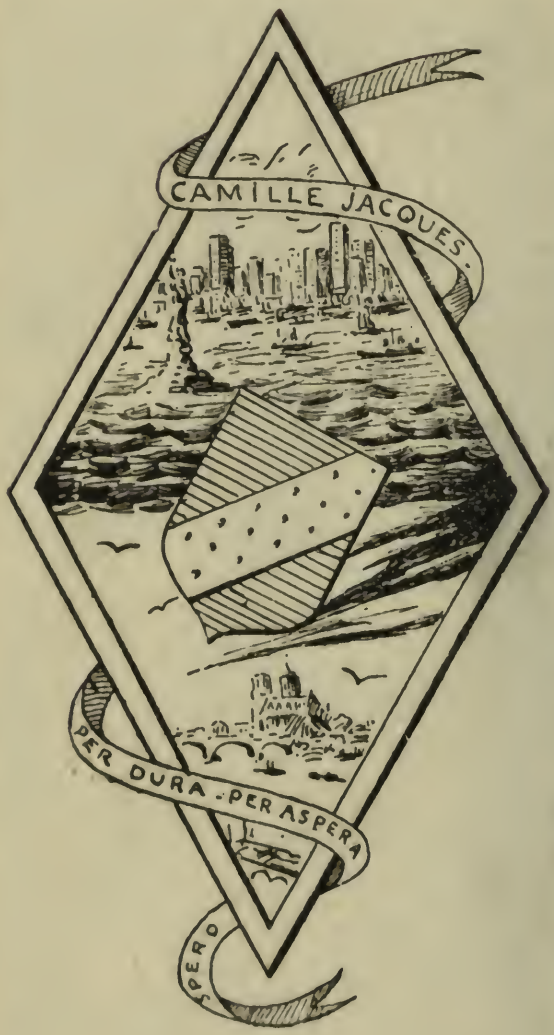
CAMILLE JACQUES.
PER DURA - PER ASPERA
SPERO

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvreschoisiesd05scri

PQ
2425
.A1
1845
v.5
S.MRS

ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE.

TOME V.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME CINQUIÈME.

CONTENANT

Le Mariage d'Argent.
Bertrand et Raton.
L'Ambitieux.
La Camaraderie.
La Calomnie.
Le Verre d'Eau.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1845.

LE MARIAGE D'ARGENT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 3 décembre 1827.

PERSONNAGES.

DORBEVAL, banquier.

MADAME DORBEVAL, sa femme.

HERMANCE, sa pupille.

POLIGNI, } camarades de collége de
OLIVIER, } Dorbeval.

MADAME DE BRIENNE, jeune veuve, amie de madame Dorbeval.

DUBOIS, domestique de Dorbeval.

La scène se passe à la Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel de Dorbeval.

Le théâtre représente un premier salon : porte au fond, et de chaque côté deux portes à deux battants. La première porte à droite conduit au cabinet de Dorbeval, la seconde à son salon de réception ; les deux portes à gauche conduisent aux appartements de madame Dorbeval. A droite, un guéridon ; à gauche, et sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur un plan plus éloigné, une riche cheminée et une pendule.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, OLIVIER.

OLIVIER.

Personne dans le salon, personne dans les antichambres, qui d'ordinaire sont encombrés de parasites et de solliciteurs ! Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur à mon ami Dorbeval? Non, non ; voilà un valet, l'hôtel est encore habité. (A Dubois.) Monsieur Dorbeval?

DUBOIS, à moitié endormi, et sans le regarder.

Il est sorti, monsieur.

OLIVIER.

Sorti à neuf heures du matin ! à qui croyez-vous parler ? Apprenez que je suis un ami, un camarade de collége qui le visite rarement ; mais quand je viens, je vous prie de vous arranger pour qu'il y soit.

DUBOIS.

C'est différent, monsieur ; il y est.

OLIVIER.

A la bonne heure.

DUBOIS.

Je demande pardon à monsieur ; il y a tant de gens de la Bourse qui viennent tous les matins demander les ordres de monsieur.

OLIVIER.

Vraiment ; il y a du plaisir à être un des premiers banquiers de Paris : c'est un bel état.

DUBOIS.

Oui, monsieur, pour les domestiques ; aussi j'ai refusé deux ministères et une place de suisse au faubourg Saint-Germain. Je vais voir si monsieur est levé.

OLIVIER.

A l'heure qu'il est !

DUBOIS.

Vous ne savez donc pas que la nuit a duré jusqu'à ce matin. Nous avions hier un bal, une fête, et un monde ! ce qu'il y a de mieux en France : des Anglais, des Russes, des Autrichiens ; tous ambassadeurs. Je vais réveiller monsieur.

OLIVIER.

Eh non ; s'il en est ainsi, garde-t'en bien : il y aurait conscience ; viens seulement m'avertir quand il fera jour chez lui, j'attendrai.

DUBOIS.

Monsieur va peut-être s'ennuyer.

OLIVIER.

Ça me regarde.

DUBOIS.

Comme monsieur voudra.

(Il sort.)

SCÈNE II.

OLIVIER, seul.

M'ennuyer ! Ah bien oui ! c'est bon pour un millionnaire ; mais un artiste ne donne pas dans ce luxe-là ! il n'en a pas le temps, surtout s'il a de l'imagination et s'il est amoureux. C'est agréable d'être amoureux : on n'est jamais seul ; car dès que je suis seul, je suis avec elle. Ma protectrice, mon ange tutélaire, toi dont je n'ose pro-

noncer le nom, viens avec moi, viens me tenir compagnie! Ce sont, par exemple, les seuls rendez-vous, les seuls tête-à-tête que j'aie encore obtenus; mais c'est égal. (Se retournant.) Hein! qui vient nous déranger? On a déjà peur que je ne sois trop heureux. Que vois-je? c'est Poligni!

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

POLIGNI.

Cher Olivier, c'est toi que je rencontre chez Dorbeval!

OLIVIER.

Et je m'en félicite; car nous ne nous apercevons maintenant que par hasard, et nos entrevues ont toujours l'air d'une reconnaissance.

POLIGNI.

C'est vrai, je me le reproche souvent; car nous nous aimons toujours.

OLIVIER.

Mais nous ne nous voyons plus, et c'est mal.

POLIGNI.

Que veux-tu? les affaires, les occupations.

OLIVIER.

Les miennes, je le conçois : un peintre, un artiste qui a son état à faire! mais toi, qui n'as d'autre occupation que de t'amuser.

POLIGNI.

C'est justement pour cela. Si tu savais combien les plaisirs vous donnent d'affaires! et puis, tu demeures si loin : au haut de la rue Saint-Jacques.

OLIVIER.

Puisque tu as équipage... Tiens, conviens-en franchement : si, au lieu d'habiter cette rue Saint-Jacques que tu me reproches, ce modeste quartier où s'éleva notre enfance, je possédais, comme notre camarade Dorbeval, un bel hôtel à la Chaussée-d'Antin, tes occupations te laisseraient quelques moments pour me voir.

POLIGNI.

Quelle idée! tu pourrais le supposer?

OLIVIER.

Je ne t'en fais point de reproches; je n'accuse point ton amitié, sur laquelle je compte, et que je trouverais toujours au besoin, je

le sais; mais c'est la faute de ton caractère, qui a toujours été ainsi : tu aimes tout ce qui brille, tout ce qui éblouit les yeux. Ainsi, en sortant du collége, tu t'es fait militaire, parce qu'alors c'était l'état à la mode, l'état sur lequel tous les regards étaient fixés. En vain je te représentais les dangers que tu allais courir, un avenir incertain : tu ne voyais rien que l'épaulette en perspective, et les factionnaires qui te porteraient les armes quant tu entrerais aux Tuileries. C'est pour un pareil motif que vingt fois tu as exposé ta vie, sans penser aux amis qui auraient pleuré ta perte. Depuis, la scène a changé : aux prestiges de la gloire ont succédé ceux de la fortune. Les altesses financières brillent maintenant au premier rang; les gens riches sont des puissances, et leur éclat n'a pas manqué de te séduire. Ne pouvant être comme eux, tu cherches du moins à t'en rapprocher; tu ne te plais que dans leur société; tu es fier de les connaître; et souvent, je l'ai remarqué, quand nous nous promenions ensemble, un ami à pied qui te donnait une poignée de main te faisait moins de plaisir qu'un indifférent qui te saluait en voiture.

POLIGNI.

Voilà, par exemple, ce dont je ne conviendrai jamais. Permis à toi de douter de tout, excepté de mon cœur; à cela près, j'avouerai mes faiblesses, mes ridicules, ce désir de fortune qui me poursuit sans cesse; non que je sois avide, car j'aimerais mieux donner que recevoir, et je n'ambitionne dans les richesses que le bonheur de les dépenser; mais ces torts ne sont pas les miens, ce sont ceux du temps où nous vivons. Dans ce siècle d'argent, ceux qui en ont sont les heureux du siècle, et, sans aller plus loin, je te citerai notre ami Dorbeval, que j'aime de tout mon cœur, mais qui au collége n'a jamais été un génie, qui était même le moins fort de nous trois.

OLIVIER.

Tu t'abuses sur son compte; Dorbeval est très-fin, très-adroit, et ne manque, quand il le faut, ni de talent ni d'éloquence; c'est plus que de l'esprit, c'est celui des affaires, et tu vois où en sont les siennes.

POLIGNI.

Aussi, et c'est où j'en voulais venir, tu vois l'estime dont il jouit, les hommages qui l'environnent! A qui les doit-il? A son opulence; c'est de droit, c'est l'usage; et, dans les sociétés brillantes où je

passe ma vie, je suis tellement persuadé que la différence des fortunes doit en mettre dans les égards et la considération, que, par fierté, je m'arrange, sinon pour être, du moins pour paraître leur égal.

OLIVIER.

Et voilà, il faut en convenir, une fierté bien placée. Autrefois, tu t'en souviens, nous faisions bourse commune, et je connais ton budget. Tu as huit mille livres de rentes, et tu as équipage. Aussi, victime de ton opulence et de ta manie de briller, tu te gênes, tu te prives de tout. Chez toi, le superflu envahit le nécessaire : tu as un appartement de cinq cents francs et une écurie de cinquante louis. Selon toi, c'est presque une honte d'être pauvre; tu en rougis, tu t'en caches; moi, je m'en vante et je le dis tout haut. Orphelin et sans ressources, je dois tout aux bontés du meilleur des hommes, d'un brave et ancien militaire, monsieur de Brienne, qui m'avait fait obtenir une bourse au collége. Grâce à lui et à l'éducation que j'ai reçue, j'ai l'honneur d'être artiste, pas autre chose, et je ne vois pas pour cela que dans les salons où je te rencontre je sois moins bien accueilli. Je ne joue pas, c'est vrai; mais tandis que vous perdez à l'écarté, je gagne, moi, une réputation d'homme du monde. Je fais ma cour aux dames, je danse avec les demoiselles, et cette année, en l'absence des gens aimables, j'ai eu des succès dont ma modestie s'effrayait. Oui, mon ami, l'autre jour encore; à Auteuil, une maison de campagne délicieuse où nous jouions la comédie, je faisais répéter à une jeune demoiselle le rôle de Fanchette, dans le Mariage de Figaro... D'abord, mon élève était fort jolie, et puis cette pièce-là, je ne sais pas pourquoi, cela donne toujours des idées.

POLIGNI, riant.

Vraiment!... Eh bien?

OLIVIER.

Eh bien! c'était fort amusant, parce que ce rôle de Fanchette est une ingénuité, et que ma jeune écolière me semble appelée, par goût, à jouer les grandes coquettes.

POLIGNI.

Je comprends : et nouveau professeur d'une nouvelle Héloïse...

OLIVIER.

O ciel! peux-tu avoir de pareilles idées! Une jeune personne du grand monde, une riche héritière!

POLIGNI.

Elle est à marier! c'est charmant! Quelle perspective pour le futur! Mais dis-moi, je t'en prie, le nom de ta passion d'Auteuil; car cette jeune Fanchette, cette coquette de village, j'ai idée que je la connais.

OLIVIER.

Peut-être bien, et c'est pour cela maintenant que je suis fâché de t'avoir parlé de mes succès comme professeur, parce que tu as tout de suite une manière d'interpréter, et qu'en voulant faire une plaisanterie, j'ai l'air d'avoir fait une indiscrétion.

POLIGNI.

Avec moi?

OLIVIER.

Avec toi, comme avec tout autre, je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu faire du tort à une femme qui le mériterait; ainsi, à plus forte raison... Mais tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela. Apprends-moi plutôt qui t'amène de si bonne heure chez notre ami Dorbeval.

POLIGNI, soupirant.

Ah! j'en aurais trop à te dire! En d'autres lieux, dans un autre moment, je t'ouvrirai mon cœur! Qu'il te suffise de savoir qu'il est des espérances, bien éloignées sans doute, mais qui, un jour enfin, peuvent se réaliser; qu'il est au monde une personne à qui est attachée ma destinée; et si j'ai désiré la fortune, c'était pour la lui offrir, c'était pour la partager avec elle. Voilà pourquoi j'ai sollicité une place brillante qui chaque jour m'était promise, et qui m'échappait toujours; voilà pourquoi j'ai fréquenté ces hautes sociétés où j'espérais trouver des protecteurs, et où je n'ai trouvé que des occasions de dissipation et de dépense. Ce faste, cet éclat, ces salons dorés qu'ils habitent, ce luxe qui les environne, et auquel peu à peu je me suis habitué, tout cela est devenu pour moi un tel besoin que je ne puis plus m'en passer; c'est mon être, c'est ma vie; je suis là chez moi; et le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je me crois en pays étranger. Aussi le lendemain, j'en sors à la hâte pour briller de nouveau et pour souffrir, pour haïr les gens plus riches que moi et pour tâcher de les imiter. Voilà mon existence; et malgré les privations intérieures que je m'impose, malgré l'ordre et l'économie qui règlent ma conduite, je ne peux pas m'empêcher souvent d'être arriéré. Tiens, c'est ce

qui m'arrive en ce moment, et ne voulant point entamer mes capitaux, je venais prier Dorbeval de me prêter cinq ou six mille francs dont j'ai besoin.

OLIVIER.

Il se pourrait! Eh bien, mon ami, je viens ici pour un motif tout opposé. J'ai fait des économies, et, par prudence, je venais les placer chez notre ancien camarade.

POLIGNI.

Toi, des économies!...

OLIVIER.

Eh oui, vraiment! Un peintre, cela t'étonne! Je sais que ce n'est pas la mode, et qu'autrefois les financiers, les spéculateurs, et les sots de toutes les classes, se croyaient le privilége exclusif de faire fortune, et nous laissaient toujours dans leurs bonnes plaisanteries l'hôpital en perspective. Mais depuis quelque temps les beaux-arts se révoltent, et sont décidés à ne plus se laisser mourir de faim. Girodet et tant d'autres se sont enrichis par leurs pinceaux. Nous avons des confrères qui sont barons; nous en avons qui ont équipage, qui ont des hôtels, et j'en suis fier pour eux. Trop longtemps la peinture a habité les mansardes; dans ce siècle-ci, elle descend au premier, et elle fait bien. Je n'en suis pas encore là : je ne suis qu'au troisième, j'y ai mon atelier, et si tu y venais quelquefois, tu verrais quelle gaieté, quelle franchise, quelle ardeur y président : tu sentirais le bonheur d'être chez soi; tu comprendrais quelles sources de jouissances on trouve dans l'amitié, la jeunesse et les arts; tu me verrais enfin le plus heureux des hommes, car je dois à mon travail mon aisance, ma liberté, et plus encore, le plaisir d'obliger un ami. (Tirant un portefeuille.) Tiens, voilà mes fonds; c'est chez toi que je les place.

POLIGNI.

Que fais-tu?

OLIVIER.

Ne venais-tu pas t'adresser à un ami? Me voilà! Il te fallait six mille francs : il y en a huit dans ce portefeuille. Accepte-les, ou je me fâcherai. Il me semble que l'argent d'un artiste vaut bien celui d'un banquier.

POLIGNI.

Oui, certainement. Mais je crains que cela ne te gêne.

OLIVIER.

Je te répète que je venais les placer ; et si j'aime mieux qu'ils soient chez toi qu'à la banque, tu ne peux pas m'empêcher d'avoir confiance. Tu me les rendras le jour de mon mariage, si je me marie jamais !

POLIGNI.

Je ne sais comment te remercier. Mais Dorbeval...

OLIVIER.

Je lui aurai enlevé le plaisir de te rendre service ! Pourquoi se lève-t-il si tard ? cela lui apprendra... Eh ! le voilà ce cher Crésus. Arrive donc !

SCÈNE IV.

OLIVIER, DORBEVAL, POLIGNI.

DORBEVAL.

Bonjour donc, mes chers et anciens camarades ! Bonjour, Poligni ! suis-je heureux de te rencontrer ! j'allais envoyer chez toi ; mais si je m'étais douté d'une pareille surprise, je me serais bien gardé de vous faire attendre.

OLIVIER.

Est-ce que tu étais éveillé ?

DORBEVAL.

Toujours. Est-ce que je repose jamais ? est-ce que j'ai le temps ? je travaille même pendant mon sommeil. J'ai souvent fait des spéculations en rêve ; et la fortune, comme on dit, me vient en dormant. C'est drôle, n'est-ce pas ?

OLIVIER.

Sans contredit.

DORBEVAL, leur prenant la main.

Y a-t-il longtemps que nous ne nous étions trouvés tous trois réunis en tête-à-tête !

POLIGNI.

Cela ne nous est pas arrivé, je crois, depuis le collége !

DORBEVAL.

C'est vrai ; et avec quel plaisir je me rappelle ce temps-là ! Quel beau collége que celui de Sainte Barbe ! Y ai-je reçu des coups de poing ! C'était toujours Poligni qui me défendait, parce qu'il a toujours été brave... Moi, j'avais de l'esprit naturel, mais je n'étais pas fort : j'étais toujours le dernier. Il est vrai que depuis j'ai

pris ma revanche. Et te rappelles-tu, Olivier, quand tu me dictais mes versions grecques? parce que moi, le grec, je ne l'ai jamais aimé, quoique maintenant je sois un philhellène. Du reste, toujours ensemble, toujours unis, nous mettions en tiers les peines et les plaisirs. On nous appelait les inséparables, et pour parler en financier, notre amitié offrait l'emblème du tiers consolidé. (Riant.) C'est joli!

OLIVIER.

Oui, si tu veux. Mais je te trouve ce matin d'une gaieté!...

DORBEVAL.

C'est vrai. Le matin quelquefois; mais si tu m'entendais ici le soir; j'ai bien plus d'esprit encore.

OLIVIER.

Je crois bien : le soir, dans ton salon, tu es sûr de ta majorité.

DORBEVAL.

Il est vrai que mon salon... (Avec volubilité.) Il est magnifique mon salon; je l'ai fait arranger : il me coûte quarante mille écus. C'est un goût exquis : de la dorure du haut en bas!... Demande à Poligni, car toi, il est impossible de t'avoir; je réunis souvent cinq ou six cents amis, et j'ai beau t'inviter, tu ne viens jamais. Moi, je te le dis franchement, cela me fait de la peine, surtout depuis quelque temps. Sais-tu que tu commences à percer, à avoir de la réputation? On se dit déjà dans le monde : Ce petit Olivier ne va pas mal, ce gaillard-là aura un beau talent; et moi je réponds : Je crois bien, c'est mon camarade de collége; je l'attends ce soir, vous le verrez...; et puis tu ne viens pas! C'est très-désagréable, cela m'ôte même de ma considération : j'ai l'air de ne pas aimer les arts.

OLIVIER.

Pardon, mon cher, je suis un ingrat. Je te remercie, toi et tes amis, de la bonne opinion que vous avez de moi; mais je pense que les artistes, s'ils sont sages, doivent fuir le grand monde, dans l'intérêt même de leur réputation. Pour te parler à mon tour en style des beaux-arts, ils sont comme ces peintures à fresque qui gagnent toujours à être vues de loin. Quand on les regarde de trop près, on se dit : Comment, ce n'est que cela?... et c'est par amour-propre que je reste chez moi : j'aime mieux qu'on me voie par mes ouvrages.

DORBEVAL.

Tu as tort : tu y perds des protecteurs.

OLIVIER.

Des protecteurs!... Grâce au ciel, nous ne sommes plus dans ces temps où le talent ne pouvait se produire que sous quelque riche patronage; où le génie, dans une humble dédicace, demandait à un sot la permission de passer à la postérité à l'ombre de son nom. Les artistes d'à présent, pour acquérir de la considération et de la fortune, n'ont pas besoin de recourir à de pareils moyens : les vrais artistes, j'entends, ils restent chez eux, ils travaillent; et le public est là qui les juge et les récompense.

DORBEVAL.

Dans le public, au moins, tu comprends tes amis de collége, tes anciens camarades?

OLIVIER.

Oui, mes amis, il n'y a que ceux-là sur lesquels on puisse compter.

DORBEVAL, lui prenant la main.

Et tu as bien raison!... Si je vous racontais, à propos d'amitié de collége, ce qui m'est arrivé à moi-même, hier, au café de Paris, sans que j'y fusse.

POLIGNI, à part.

Comment sait-il déjà cela?

OLIVIER.

Qu'est-ce donc?

DORBEVAL.

Un monsieur qui, sans doute, ne me connaissait pas, et qui s'est permis de me traiter de fat... moi! Heureusement c'était en présence d'un de nos anciens camarades, qui a pris si vivement ma défense, que la discussion a fini par un soufflet et par un coup d'épée... Voilà ce que j'ai appris ce matin; et ce généreux protecteur, ce vaillant chevalier qui, se rappelant le temps heureux des coups de poing du collége, se croyait encore obligé de me défendre, c'était Poligni.

OLIVIER.

Il se pourrait!

DORBEVAL.

Lui-même.

POLIGNI.

N'en parlons plus. Ce n'était pas toi, c'est moi seul que cela regardait. Insulter un ami absent! cela devient une injure personnelle.

OLIVIER, allant à lui, et lui prenant la main.

Je te reconnais là.

DORBEVAL.

Et me l'avoir laissé ignorer !... Je n'ai plus qu'un désir, c'est de m'acquitter avec toi ; et j'en trouverai les moyens. Oui, mes amis, oui, quoi qu'on en dise, la fortune n'a point gâté mon cœur ; je suis toujours avec vous ce que j'étais autrefois : un bon enfant, et pas autre chose. Si avec d'autres, parfois, je suis un peu orgueilleux, un peu... fat, puisque l'épithète est connue, c'est que dans ma position il est bien difficile de résister au contentement de soi-même. On peut s'aveugler sur son esprit, mais non sur ses écus. Ils sont là dans ma caisse : un mérite bien en règle, dont j'ai la clef ; et quand on peut soi-même évaluer ce qu'on vaut à un centime près, ce n'est plus de l'orgueil, c'est de l'arithmétique.

POLIGNI, riant.

Il a raison ; il faut de l'indulgence.

DORBEVAL.

C'est ce que je dis tous les jours : il faut bien nous passer quelque chose à nous autres pauvres riches. Mais il y a des gens intolérants : ceux surtout qui n'ont rien ; ils ont tort.

OLIVIER.

Très-grand tort ! Il faudrait pour bien faire que tout le monde fût millionnaire.

DORBEVAL.

Voilà comme j'entends l'égalité. Ah çà ! qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui ! Je vous tiens, je ne vous quitte pas : nous passons la journée ensemble.

POLIGNI.

Je ne demande pas mieux.

OLIVIER.

Impossible ! Il faut que je rentre chez moi.

POLIGNI.

Et pourquoi donc ? Le salon a ouvert cette semaine, (à Dorbeval) et il paraît qu'Olivier a exposé un tableau magnifique, un sujet tiré d'Ivanhoe, la scène de Rebecca et du Templier, le moment où la belle Juive va se précipiter du haut de la tour.

OLIVIER, vivement.

Tu l'as vu ?

POLIGNI.

Non, pas encore, mais allons-y aujourd'hui.

DORBEVAL, à Olivier.

A merveille! Tu nous y mèneras, parce que, moi, j'ai le sentiment des beaux-arts, mais j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse comprendre les beautés. Auparavant nous irons au bois avec ces dames, ma femme et Hermance, ma pupille : une cavalcade magnifique! De là nous déjeunerons au pavillon d'Armenonville, ou chez Leiter, ou chez Véry; enfin ce que nous autres, bonne compagnie, appelons aller au cabaret. Et puis ce soir à l'Opéra... Poligni, tu prendras une loge.

POLIGNI.

Volontiers! ce sera charmant.

OLIVIER, à voix basse.

Y penses-tu? voilà encore une journée à te ruiner.

POLIGNI, de même.

Une fois par hasard... (Haut.) Et, tu as beau dire, tu viendras.

DORBEVAL.

Oui, oui, c'est décidé.

OLIVIER.

Non, vraiment; vous me proposez là une journée d'agent de change, et je ne suis qu'un artiste. Plus tard j'irai peut-être au salon; mais dans ce moment, je vous l'ai dit, il faut que je vous quitte.

POLIGNI.

Et quel soin si important?... que vas-tu donc faire?

OLIVIER.

Je vais travailler! Adieu, mes amis; allez au bois de Boulogne, je retourne, moi, à mon atelier.

(Il sort.)

SCÈNE V.

POLIGNI, DORBEVAL.

DORBEVAL, le regardant sortir.

Ce pauvre Olivier! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah çà! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles; je comptais sur le neveu du ministre, monsieur de Naugis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison; mais depuis quelques jours on ne le voit plus, je ne sais ce qu'il devient; et cette préfecture que nous sollicitions...

POLIGNI.

Eh bien?

DORBEVAL.

Eh bien! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI.

Ah, mon Dieu!

DORBEVAL.

J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI.

Vraiment!

DORBEVAL.

Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative? rien de certain, rien de positif : des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela : au contraire; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est?

POLIGNI.

C'est vrai; mais quel parti prendre?

DORBEVAL.

Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, avec embarras.

Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL.

Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus! Qu'est-ce qui n'a pas cent mille écus?

POLIGNI, embarrassé.

Mais moi... par exemple.

DORBEVAL.

Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs?

POLIGNI, à part.

Quelle humiliation! (Haut.) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi, qui es mon ami et qui ne me trahira pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs.

DORBEVAL, d'un air de compassion.

Pas même deux cent mille francs ! Ce pauvre Poligni ! (Lui prenant la main.) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr ! Mais alors il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI.

Y penses-tu? des charges dont le prix est énorme !

DORBEVAL.

Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup ; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baisseront encore.

POLIGNI.

Mais comment veux-tu... ?

DORBEVAL.

Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle ; et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI.

Mais réfléchis donc ? huit cent mille francs ! Comment veux-tu que je les paye ?

DORBEVAL.

Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comme on achète une charge : celles d'avoué, de notaire, ne se payent pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses, et que cela reviendrait au même ; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI.

J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL.

Du tout ! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI.

Comment ?

DORBEVAL.

Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pu-

pille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un qui n'a rien; mais je peux la donner à un agent de change : vois si tu veux le devenir.

POLIGNI.

Je suis confus de tant de bonté, de tant de générosité; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelquefois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

DORBEVAL.

Eh bien! l'entrevue est faite. La contredanse de rigueur! l'usage n'en veut qu'une, vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé; on demande aux parents : Combien a-t-elle? je te l'ai dit; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs?

POLIGNI.

Si, mon ami; mais je te ferai observer que son caractère... Non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL.

Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris; malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

POLIGNI.

J'ai bien entendu; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL.

C'est possible! Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, avec impatience.

Eh! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL.

Eh bien! alors, pourquoi hésites-tu? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

POLIGNI.

C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable : j'aime quelqu'un.

DORBEVAL.

Toi ! C'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien ; d'autant que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente : j'avais de la fortune; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé; car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'a pas même deux cent mille francs !...

POLIGNI.

Et qu'importe ? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur ! plût au ciel qu'elle fût libre ! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède.

DORBEVAL.

Comment ! elle est mariée ?

POLIGNI.

Hélas ! oui ! Sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, monsieur de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL.

Elle est mariée ! elle est en Russie ! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe ! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé? tu n'hésites plus ?

POLIGNI.

Nous en reparlerons; nous verrons.

DORBEVAL.

Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

POLIGNI.

Dorbeval, de grâce !

DORBEVAL.

Il faut te prononcer : oui ou non.

POLIGNI.

Eh, morbleu ! laisse-moi ! fais ce que tu voudras.

DORBEVAL.

Enfin !... Ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DORBEVAL, HERMANCE.

(Elles arrivent de l'appartement de Dorbeval, à droite du fond.)

DORBEVAL.

Arrivez, mesdames, nous avons de grands projets pour ce matin; venez donner votre voix, car nous délibérons.

MADAME DORBEVAL, saluant.

Monsieur Poligni !

HERMANCE, de même.

Mon danseur d'hier au soir !

DORBEVAL.

Quand je dis que nous délibérons,... c'est-à-dire que j'ai décidé. Nous irons au salon... C'est aujourd'hui samedi, un jour comme il faut : le jour où tout le monde y va,... pour éviter la foule. De là, nous irons au bois. Ces dames essayeront ma nouvelle calèche, et nous, mes chevaux anglais ; car Poligni nous reste, il nous accompagne.

HERMANCE.

L'aimable tuteur ! il n'annonce jamais que de bonnes nouvelles. Cela se trouve d'autant mieux que j'ai un nouveau chapeau de Céliane ; oui, ma cousine, j'ai quitté votre marchande de modes ; avec elle rien de surprenant, rien d'inattendu : pas une pensée originale.

POLIGNI, riant.

Il est si difficile de trouver des idées neuves !

HERMANCE.

Surtout en chapeaux !

DORBEVAL, à sa femme.

Vous voyez, chère amie, que vous n'êtes pas prête; tâchez de ne pas nous faire attendre, et surtout, je vous en prie, de ne pas affecter comme hier cette simplicité de mise et de toilette qui me

fait tort. Je ne vous refuse rien pour vos dépenses ; mais ayez au moins la bonté d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse : si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi !

MADAME DORBEVAL, doucement.

Aujourd'hui, monsieur, vous ne vous plaindrez pas de moi : je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner...

DORBEVAL.

Y pensez-vous ?

MADAME DORBEVAL.

Par goût, j'aime mieux rester.

DORBEVAL.

J'en suis bien fâché, chère amie ; mais je vous ai acheté une calèche de six mille francs, je veux qu'on la voie.

MADAME DORBEVAL.

J'avais des motifs qui me faisaient désirer de rester chez moi ; mais puisque vous l'exigez...

POLIGNI.

L'exiger !... Ah ! ce n'est pas, j'en suis sûr, l'intention de Dorbeval.

DORBEVAL.

Non, sans doute. (A sa femme.) N'allez-vous pas, aux yeux de mes amis, me faire passer pour un despote, un tyran? Vous savez bien que je n'exige jamais, et que vous êtes la maîtresse.

HERMANCE, allant à la table de droite et feuilletant un album.

Monsieur Poligni, venez donc voir.

DORBEVAL, appelant.

Dubois ! mes gants, mon chapeau ! et qu'on attelle à l'instant. Nous n'irons qu'au salon, ce qui est fort désagréable... (S'approchant de madame Dorbeval pendant que Poligni et Hermance causent à voix basse à l'autre extrémité du salon.) Mais puis-je savoir, au moins, sans indiscrétion ni jalousie, quel est le motif si important qui vous retient ici ?

MADAME DORBEVAL.

Une amie intime, une amie d'enfance, qui était en pays étranger, et qui, après trois ans d'absence, revient demain à Paris ; voilà pourquoi je désirais me trouver ici à son arrivée.

DORBEVAL, mettant ses gants.

C'est juste ! Je ne dis plus rien, surtout si elle est jolie, parce que la sensibilité,... l'amitié,... nous connaissons cela, n'est-ce

pas, Poligni? Eh bien! Hermance! est-ce qu'ils ne m'entendent pas?

(Il va près d'eux.)

HERMANCE, sortant de sa conversation avec Poligni.

Pardon! nous causions de beaux-arts, de peinture; et en me parlant du salon, monsieur me l'avait fait oublier.

POLIGNI, vivement.

Quoi! je serais assez heureux...!

DORBEVAL.

Assez heureux!... je te dis que tu l'es trop. Allons, donne-lui la main, et partons; moi, je suis le surveillant, le tuteur, c'est mon emploi! (A madame Dorbeval.) Adieu, chère amie, je vous laisse dans les expansions du sentiment. Je vais au salon, de là à la Bourse, m'occuper de mes intérêts et de ceux de Poligni, et j'aurai mené de front, dans ce jour, les affaires, les plaisirs, l'argent et l'amitié.

(Poligni, Hermance et Dorbeval sortent par la porte du fond; madame Dorbeval rentre à gauche dans son appartement.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

(Elles entrent du fond.)

MADAME DORBEVAL.

Je te revois enfin! embrassons-nous encore! Que c'est bien à toi d'être venue aussi vite!

MADAME DE BRIENNE.

J'ai cru que je n'arriverais jamais, et cependant nous allions jour et nuit.

MADAME DORBEVAL.

Tu dois être accablée de fatigue?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, il y a quelques jours, en Allemagne, je m'en plaignais un peu; mais depuis la frontière, je ne m'en aperçois plus : c'est si bon de revoir la France! Qu'elle m'a paru belle! et à mesure que nous approchions de Paris, comme mon cœur battait, et comme

les postillons allaient lentement! Mais quand je me suis vue dans ces murs, quand j'ai reconnu mes rues, mes boulevards, mes physionomies parisiennes, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé. Ce bruit, ce tumulte de la capitale, cette foule qui se jetait sur mes pas, jusqu'aux embarras qui arrêtaient notre voiture, tout me semblait beau, admirable. J'étais si heureuse!

MADAME DORBEVAL.

C'est moi qui le suis maintenant!

MADAME DE BRIENNE.

Chère Élise! j'ai tant de choses à te dire, tu en as tant à me raconter! car je t'ai quittée demoiselle, et te voilà mariée! On trouve tant de changements quand on revient de Russie!..... Et moi donc, si tu savais..... Mais par où commencer? voilà le difficile!

MADAME DORBEVAL.

Parlons de toi d'abord; car je ne sais rien : tu ne me disais pas où je pourrais t'écrire, et toi-même ne m'adressais jamais que quelques lignes sur ta santé.

MADAME DE BRIENNE.

Que veux-tu? il n'aimait pas qu'on m'écrivit, encore moins que j'écrivisse... même à mes amies intimes.

MADAME DORBEVAL.

J'entends : il, c'est ton mari.

MADAME DE BRIENNE.

Et qui serait-ce donc? Je savais même qu'en lui montrant mes lettres je lui faisais plaisir, et il les lisait toutes : voilà pourquoi ma correspondance ne contenait jamais que des nouvelles officielles.

MADAME DORBEVAL.

Je comprends; mais c'est toujours fort mal.

MADAME DE BRIENNE.

Non; n'ayant que mon amitié, il était naturel qu'il en fût jaloux; d'ailleurs mon devoir était de tout lui sacrifier, même mes plus chères affections; et ce devoir, je l'ai rempli jusqu'à ses derniers moments.

MADAME DORBEVAL.

O ciel! tu serais veuve?

MADAME DE BRIENNE.

Eh, mon Dieu, oui! depuis longtemps; je me suis trouvée seule, abandonnée, à quinze ou seize cents lieues d'ici, à l'autre

extrémité de la Russie, dans un pays inconnu, où nous avaient appelés les intérêts de monsieur de Brienne. Je croyais ne plus vous revoir.

MADAME DORBEVAL.

Mais c'est qu'aussi personne n'avait pu comprendre un pareil mariage! épouser un homme de soixante ans, sans fortune!

MADAME DE BRIENNE.

Il en avait; c'est ce mariage qui la lui a fait perdre : voilà ce que le monde ne savait pas, voilà ce que le devoir le plus sacré m'empêchait même de t'apprendre. Monsieur de Brienne était un ancien ami de ma famille; c'était par lui que mon père avait obtenu cette place de receveur général dont il était si fier; M. de Brienne m'avait vue naître, me portait la plus grande amitié, mais jamais il ne m'était venu à l'idée qu'il dût être mon mari. Bien loin de cela, tu le sais, un autre avenir, d'autres espérances souriaient à mon cœur. Tu te rappelles ces premiers sentiments, ces impressions que rien ne peut effacer, car alors tu me donnais des conseils, tu recevais mes confidences. On est si heureuse d'un amour qu'on peut avouer! il est si doux d'en parler! et cela nous arrivait quelquefois.

MADAME DORBEVAL.

Oui, le matin, le soir, toute la journée! Et son nom, crois-tu que je l'aie oublié? ce pauvre Poligni!

MADAME DE BRIENNE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi! il y a si longtemps que je n'ai osé le prononcer.

MADAME DORBEVAL.

C'est un ami de mon mari, nous le voyons assez souvent; il est libre, et j'ai lieu de croire qu'il est toujours fidèle.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment. Je ne te le demandais pas; car enfin je n'avais le droit de rien exiger; mais autrefois, élevés ensemble, nous aimant dès l'enfance, rien ne semblait s'opposer à notre union. C'était pour obtenir le consentement de ma famille qu'il venait d'embrasser l'état militaire, source alors de gloire et de fortune. « Tout ce que je vous demande, me dit-il en partant, c'est de m'attendre! Ou vous apprendrez ma mort, ou je reviendrai colonel. » Déjà, tu le sais, les journaux avaient retenti de son nom, sa conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs. Encore quelques mois, et la paix le ramenait auprès de nous, lorsqu'un jour, mon père, que

je croyais à l'abri de tous les événements, ou que du moins les fonds publics dont il était dépositaire devaient éloigner de toute spéculation hasardeuse, mon père se présente à mes yeux, pâle et tremblant. « Je suis perdu, me dit-il, je suis déshonoré! Ma honte est encore un secret, mais ce soir elle sera connue, et je n'y survivrai pas. Ma fille, c'est toi seule que j'implore! Monsieur de Brienne, mon ami, sacrifie sa fortune pour me sauver l'honneur; mais je ne puis accepter ce bienfait que de la main d'un gendre. Prononce sur mon sort. » Hélas! mon père était à mes genoux, je ne vis que lui. Je consentis, car j'espérais mourir; et quelques jours après mon mariage, j'étais chez moi, j'étais seule,... tu devines à qui je pensais,... quand tout à coup je le vois paraître devant moi. Ses traits étaient altérés par la souffrance, et, me montrant de la main les riches épaulettes dont il était décoré... « J'ai tenu mes promesses, me dit-il, je les ai tenues au prix de mon sang; mais vous, madame, vous!... » Ah! je ne pus y tenir. Je confiai à son honneur le secret de mon père; je le suppliai de me pardonner et de me plaindre, et je me trouvai moins malheureuse quand il sut à quel point je l'étais. Il partit, en me jurant un amour éternel, et depuis je ne l'ai point revu.

MADAME DORBEVAL.

Jamais? Vous deviez cependant de temps en temps vous rencontrer de loin dans le monde?

MADAME DE BRIENNE.

Cela revenait au même : je n'osais pas le regarder. Quelquefois seulement nous recevions Olivier, un artiste, un jeune peintre qui devait à mon mari son éducation, ses talents; et monsieur de Brienne avait eu bien raison de le protéger. Olivier était si bon, si aimable! Il me parlait toujours de Poligni, son camarade de collége; je ne répondais pas, mais j'écoutais. Ce pauvre Olivier, depuis ce temps-là je l'ai pris en amitié. Résignée à mon sort, je tâchais d'être heureuse, du moins quand mon père me regardait, et il est mort en me bénissant. Mais quand je l'eus perdu, quand il fallut quitter la France, tous mes amis, tous mes souvenirs; ah! que je fus malheureuse! que j'ai souffert pendant ces trois années! Me reprochant jusqu'aux tourments que j'éprouvais, je cherchais à les expier en redoublant de soins, de tendresse pour un vieil époux, que j'aurais voulu aimer autant qu'il m'adorait. Mais ce n'était pas ma faute, ce n'était pas possible; mon cœur

était resté ici, près de vous. En quittant ma patrie, j'y avais laissé le bonheur, et en la revoyant j'ai tout retrouvé.

MADAME DORBEVAL.

Chère Amélie! il n'a pas dépendu de moi que nous ne fussions plus tôt réunies; depuis quelque temps je sollicitais, mieux que cela, j'espérais obtenir pour monsieur de Brienne une place, une pension qui lui permît de revenir en France, et ce que je demandais pour lui, je le réclamerai pour sa veuve.

MADAME DE BRIENNE.

Je te remercie, je n'ai besoin de rien.

MADAME DORBEVAL.

Tu es donc bien riche? Et tu ne me parlais pas de ta situation, de ta fortune, de tes espérances!

MADAME DE BRIENNE.

Ma situation,... la plus belle du monde! je suis libre et maîtresse de moi. Ma fortune,... je n'ai rien, presque rien : ce qu'il faut pour vivre ; c'est bien assez. Et quant à mes espérances,... ai-je besoin de te les dire?

MADAME DORBEVAL, souriant.

Non, je crois les deviner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; HERMANCE.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Ah, ma cousine! que vous avez perdu en ne venant pas au salon! c'était charmant : des bonnets d'un genre tout nouveau! j'ai surtout remarqué des robes du matin, des négligés magnifiques. Vous savez bien madame Despériers, cette dame qui est comtesse et qui danse si mal...

MADAME DORBEVAL, à madame de Brienne.

C'est une jeune parente, une pupille de mon mari. (A Hermance.) Ma chère Hermance, voici une intime amie, dont je vous ai souvent parlé, madame de Brienne.

HERMANCE, saluant et la regardant.

Ah, mon Dieu! c'est étonnant!

MADAME DORBEVAL.

Qu'as-tu donc?

HERMANCE.

Je n'avais jamais vu madame, et pourtant je connais ses traits.

Vraiment oui, tout à l'heure, au salon, ce tableau du Templier, cette figure de la belle Juive que tout le monde admirait... C'est frappant de ressemblance!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

C'est difficile à croire, car j'arrive de Russie, et on ne se ressemble pas de si loin.

MADAME DORBEVAL.

Et de qui donc est ce tableau?

HERMANCE.

D'Olivier, un jeune peintre.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! notre ancien ami?

HERMANCE.

Vous le connaissez?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, et c'est avec grand plaisir que j'apprends ses succès, car c'est un digne et estimable jeune homme.

HERMANCE.

N'est-ce pas, madame! Et puis il joue très-bien la comédie, car nous l'avons jouée ensemble, et il est si gai, si aimable! C'est un charmant artiste, du feu, de l'imagination! En l'entendant on croit lire un roman; et moi j'aime beaucoup les romans.

MADAME DE BRIENNE, riant.

Vraiment!

HERMANCE.

Pour la lecture, seulement, pour s'amuser; car au fond qu'est ce que cela prouve? Aussi vous sentez bien qu'un peintre, on ne peut pas y penser, on ne peut pas épouser cela; d'autant que mon tuteur a des vues sérieuses: car tout à l'heure, au salon, il m'a parlé d'un de ses amis, d'un agent de change: à la bonne heure au moins.

MADAME DORBEVAL.

Tu le connais?

HERMANCE.

Non, mais un agent de change, c'est tout dire; cela signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette; il me tarde tant d'être mariée! ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. Mais je suis là à causer, et ne pense pas à ma parure de ce soir; cependant nous avons du monde, et beaucoup, que mon cousin vient d'inviter.

MADAME DORBEVAL.

Quelle contrariété! (A madame de Brienne.) J'espérais que nous serions seules; mais tant pis pour toi, tu resteras.

MADAME DE BRIENNE.

Non, non : les voyageuses ont des priviléges, et je les réclame.

MADAME DORBEVAL, à Hermance.

Et qui avons-nous? le sais-tu?

HERMANCE.

D'abord M. Poligni, qui nous accompagnait au salon.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Poligni! (A madame Dorbeval.) Si tu le veux absolument, il faut bien s'immoler pour ses amis.

MADAME DORBEVAL.

Que tu es généreuse! (A Hermance.) Et puis encore?

HERMANCE.

Je ne connais pas tout le monde, mais il y a ce joli cavalier qui, au dernier bal, ne vous a pas quittée de toute la soirée.

MADAME DORBEVAL.

Moi!

HERMANCE.

Oui, ce jeune homme que toutes les dames trouvent si aimable, et les messieurs aussi; le neveu du ministre.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Monsieur de Nangis... Il vient aujourd'hui?

HERMANCE.

Non, non, je me trompe. Mon tuteur l'a invité; il a hésité, et puis il a fini par refuser.

MADAME DORBEVAL.

Ah! il a refusé.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

Rien.

HERMANCE, passant au milieu.

Adieu, ma cousine; adieu, madame. Vous n'avez pas de temps à perdre, car la matinée s'avance, et je vous préviens qu'on dîne toujours à sept heures très-précises.

(Elle rentre dans l'appartement de Dorbeval.)

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

MADAME DE BRIENNE, allant à madame Dorbeval, qui est restée plongée dans ses réflexions.

Élise!

MADAME DORBEVAL, revenant à elle et affectant un air gai.

Eh bien! tu me disais donc?

MADAME DE BRIENNE.

Moi! je ne te disais rien; mais je m'inquiétais de l'émotion où je te vois.

MADAME DORBEVAL.

De l'émotion! je n'en ai aucune, je t'assure; mais n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre de l'esclavage continuel où je suis? N'avoir pas un moment à soi ou à ses amis! recevoir chaque jour des indifférents, des gens que l'on connaît à peine!

MADAME DE BRIENNE.

C'est très-fâcheux; mais je ne sais pourquoi, j'ai idée que ceux qui te contrarient le plus ne sont pas ceux qui viennent : ce sont ceux qui...

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu?

MADAME DE BRIENNE.

Je désire me tromper; mais il me semblait que monsieur de Nangis... Allons, décidément il y a des noms malheureux, car voilà que tu rougis encore.

MADAME DORBEVAL.

Je ne sais pourquoi; car en conscience je n'ai rien à t'apprendre. Ne t'ai-je pas dit que j'espérais pour ton mari une place, une pension? et monsieur de Nangis, proche parent du ministre, était par son crédit, par sa position à la cour, une protection à ménager; je n'avais pas d'autre idée, d'autres motifs, je te le jure. Mais bientôt monsieur de Nangis est devenu un protecteur si dévoué, que je n'ose plus rien lui demander. Craignant même que ses assiduités ne finissent par être remarquées, je l'ai prié, autant que possible, d'éviter ma présence; et tu vois quel pouvoir j'ai sur lui, tu vois quelle est sa soumission : aujourd'hui mon mari l'invite, et il s'empresse de refuser...

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais! serais-tu fâchée d'être obéie?

MADAME DORBEVAL.

Moi! tu me connais bien mal! Qu'il vienne ou ne vienne pas, peu m'importe; tout m'est indifférent. Condamnée à ne rien aimer, je subis mon arrêt, je me résigne à mon sort, à ce sort brillant que chacun envie. S'ils le connaissaient, il leur ferait pitié.

MADAME DE BRIENNE.

Que me dis-tu?

MADAME DORBEVAL.

Est-ce ma faute, cependant? Jeune, sans expérience, je voyais tous mes parents enchantés, éblouis : Tu n'as rien, disaient-ils, et il est riche,... immensément riche; épouse-le. Eh bien! ils doivent être satisfaits : je suis bien riche et bien malheureuse.

MADAME DE BRIENNE.

Toi, grand Dieu!

MADAME DORBEVAL.

Oui, je l'épousai sans l'aimer; du moins, je n'en aimais pas d'autre; et, au premier coup d'œil, l'opulence ressemble tant au bonheur! Mais l'espèce d'enivrement qu'elle nous procure est de si courte durée! on s'y habitue si vite! et quand on rentre en soi-même; quand, effrayée du vide et de la solitude qui nous entoure, on cherche un cœur qui puisse répondre au vôtre, et qu'on ne trouve que sécheresse et indifférence; et quand, chaque jour, ce cœur est froissé par le mépris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on lui reproche; lorsqu'en un mot on le condamne à la reconnaissance pour l'avoir voué au malheur! ah! c'est acheter bien cher la fortune, et ses trésors ne payeront jamais les larmes qu'elle vous coûte.

MADAME DE BRIENNE.

Pauvre Élise!

MADAME DORBEVAL.

Et si, plus tard, vous rencontrez dans le monde un ami qui vous devine, qui vous plaigne, qui vous console, celui peut-être que, libre encore, vous auriez choisi, il faut le fuir, l'éviter; sa présence vous est interdite; penser à lui est un crime! Je ne dis pas cela pour moi; car, grâce au ciel, je ne pense à rien, je n'aime rien; mais enfin cela pourrait arriver!

MADAME DE BRIENNE.

Oui;... mais, je l'espère pour toi, cela n'arrivera pas. Peut-être, après cela, es-tu injuste envers ton mari. Ton indifférence a pu

causer la sienne : essaye d'être aimable, pour qu'il le devienne à son tour, et quand même il ne le serait pas...

MADAME DORBEVAL.

Tais-toi ! c'est lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant du fond en rêvant, et tenant un carnet à sa main.

La spéculation est superbe ; elle est sûre. Si nous avons quelques centimes de hausse,... soixante-quinze, vingt-cinq,... cela nous fait... (Il écrit sur son carnet.)

MADAME DE BRIENNE, bas, à madame Dorbeval.

Est-ce qu'il compose ?

MADAME DORBEVAL, de même.

Du tout, il revient de la Bourse.

DORBEVAL, toujours à part et tenant son crayon.

Cette loi d'indemnité ouvre un vaste champ aux spéculations ; et c'est justement dans ce moment que ce Lajaunais va nous embrouiller notre fin de mois ! Si je pouvais arranger cette affaire-là avec celle de Poligni ! Oui, il le faut : ce serait un coup de maître...

MADAME DE BRIENNE.

Tâche donc qu'il nous aperçoive ! Est-ce que les banquiers ne regardent personne ?

MADAME DORBEVAL, à son mari.

Monsieur.

DORBEVAL.

Qu'est-ce encore ? Vous voyez que je travaille.

MADAME DORBEVAL.

Cette amie que je vous ai annoncée ce matin, et que je voulais vous présenter...

DORBEVAL, saluant madame de Brienne.

Mille pardons, belle dame ! Une amie de ma chère Élise, et mieux encore une femme charmante ! Madame nous donne-t-elle quelques jours ?

MADAME DORBEVAL.

Oui, sans doute ; elle a bien voulu accepter l'appartement que je lui offrais, et j'espère que madame de Brienne...

DORBEVAL, vivement.

Madame de Brienne... Ah, mon Dieu !

MADAME DORBEVAL.

Qu'est-ce donc?

DORBEVAL, de même.

Cette amie d'enfance qui depuis trois ans était en pays étranger, en Russie, peut-être?

MADAME DE BRIENNE.

Précisément.

DORBEVAL.

Et son mari, monsieur de Brienne, un ancien militaire?

MADAME DE BRIENNE.

Je l'ai perdu, monsieur.

DORBEVAL.

O ciel! vous êtes veuve! (A part.) Il ne manquait plus que cela!

MADAME DE BRIENNE.

Je suis bien sensible, monsieur, à l'intérêt que vous daignez prendre...

MADAME DORBEVAL.

D'autant que nous aurons besoin de vos avis; car la mort de monsieur de Brienne la laisse dans une situation...

MADAME DE BRIENNE, lui imposant silence.

Élise!

DORBEVAL, avec froideur.

Oui, sans doute,... nous verrons,... nous en causerons... Moi, j'ai fort peu de protection, je n'aime pas à demander; je ne dis pas cependant que si l'occasion se présente... Voici une nouvelle loi, une loi d'indemnités, qui, peut-être, vous concerne, ou, du moins, monsieur de Brienne: c'est à vous de voir cela...

MADAME DE BRIENNE.

Non, monsieur; mon mari était le dernier enfant d'une famille nombreuse; et comme il n'avait rien avant la révolution, comme il n'y a rien perdu, il n'a rien à réclamer.

DORBEVAL.

Qu'importe? on réclame toujours; cela ne coûte rien de se plaindre, et quelquefois ça rapporte..! Mais pardon, belle dame, je vous demanderai la permission de vous quitter: des affaires importantes... Il est si difficile d'être aimable quand on a des occupations!

MADAME DE BRIENNE.

Et monsieur, je le vois, est toujours si occupé! C'est nous qui vous laissons.

(Elles sortent par la porte à droite.)

SCÈNE V.

DORBEVAL, seul.

Voilà, par exemple, une visite dont nous nous serions bien passés! Je vous demande à quoi tiennent les grandes conceptions financières? Un plan magnifique, que l'arrivée d'une femme peut faire manquer! Non, vraiment; Poligni est trop raisonnable : il ne peut pas hésiter, il ne le doit pas; car, au fait, cela lui est fort avantageux; et puis, ça m'est utile. Ce Lajaunais va manquer, j'en suis sûr. J'ai trop d'habitude du monde et des affaires pour en douter encore! Il vient d'acheter un attelage superbe, des diamants à sa femme; il annonce un grand bal... Cette nuit, peut-être, il partira pour Bruxelles! On ne peut pas d'avance le faire arrêter, car tout le monde en est là; c'est détruire la confiance, c'est donner un mauvais exemple... D'un autre côté, je ne me soucie pas de perdre les cent mille écus qu'il me doit. Il faut donc en revenir à ma première idée, qui arrange tout, qui concilie tout, et qui assure à la fois mes capitaux et le bonheur d'un ami. (Apercevant Poligni.) Ah, le voilà!

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Arrive donc; une affaire admirable, que je viens d'apprendre tout à l'heure à la Bourse; mais quoique tu m'eusses donné ta procuration, je n'ai rien voulu faire sans te consulter.

POLIGNI.

A quoi bon, puisque je m'en rapporte à toi?

DORBEVAL.

Cela ne suffit pas; il faut que cela te convienne, et cela te conviendra, j'en suis sûr... Une occasion superbe, qui ne se représentera peut-être pas de longtemps; (à demi-voix) un agent de change qui a fait de mauvaises affaires.

POLIGNI, étonné.

Ah! ils en font donc quelquefois de mauvaises?

DORBEVAL.

Oui! quand ils vont trop vite... ce qui est très-rare... (A voix basse.) C'est Lajaunais.

POLIGNI.

Lajaunais!... Mais il passe pour un des premiers, pour un des plus solides de Paris.

DORBEVAL.

C'est vrai ; mais moi, je connais sa situation, je suis son créancier ; je lui ai prêté des fonds considérables, qu'il lui est impossible de me rembourser ; et comme je peux le forcer à vendre, nous aurons peut-être pour cinq ou six cent mille francs une charge qui, dans un autre moment, vaudrait près d'un million.

POLIGNI.

Mais, comme tu le disais, c'est une circonstance admirable, une affaire excellente pour moi.

DORBEVAL.

Mieux que cela, pour nous deux ! car je ne te cache pas qu'en t'enrichissant je me rends service.

POLIGNI.

Que dis-tu ?

DORBEVAL.

Cela me fait rentrer dans mes fonds, dans une somme de cent mille écus dont la liquidation est au moins incertaine, et que par ce moyen je retiendrai sur le prix de la charge ; mais ce n'est là qu'une considération secondaire, qui ne doit influer en rien sur ta résolution.

POLIGNI.

Si j'hésitais encore, cela seul me déterminerait ; obliger un ami à qui je dois tant !

DORBEVAL.

Non, mon cher, je te le répète, la reconnaissance n'est là qu'un accessoire ; le principal, c'est que te voilà agent de change, que tu l'es presque pour rien et dans les circonstances les plus favorables ; la nouvelle loi qui vient de passer va donner à la Bourse un essor, une activité inconnue ; nous avons des projets auxquels nous t'associons.

POLIGNI.

Il serait possible ! Ah ! je te devrai ma fortune ! je vois tous mes rêves réalisés !

DORBEVAL.

Es-tu fâché maintenant d'avoir écouté mes conseils, d'avoir renoncé à tes idées romanesques ? en as-tu des regrets ?

POLIGNI.

Ah ! ne me demande rien : je ne veux voir que mon bonheur !

DORBEVAL.

Et surtout t'en rendre digne ; et comme je vois que tu y es decidé, je ne crains pas de t'apprendre une nouvelle à laquelle tu ne t'attends pas ; c'est qu'il parait que madame de Brienne est de retour en France.

POLIGNI, avec effroi.

Que dis-tu ? (Se reprenant.) Non, mon ami, rassure-toi ; tu te trompes, je l'espère.

DORBEVAL.

Elle est à Paris d'aujourd'hui même ; je viens de la voir, de lui parler.

POLIGNI.

O ciel ! est-il une situation pareille à la mienne ! J'y étais résolu ; j'avais fait mes réflexions, ou plutôt j'avais eu le bonheur de les oublier toutes : par quelle fatalité faut-il qu'elle revienne aujourd'hui pour me rendre mes remords, pour empoisonner ma joie, pour bouleverser toutes mes idées ! Cette femme est née pour mon malheur !

DORBEVAL.

Si au moins le mariage était déjà fait.

POLIGNI.

Ce serait pire encore ! mais du moins ce serait irrévocable.

DORBEVAL.

Eh bien, alors ! que t'importe sa présence, puisque tu es décidé, puisque tu l'es depuis ce matin et fort heureusement pour toi ; car si tu n'avais pas pris avant son retour un parti ferme et courageux, vois, mon cher, où tu en serais maintenant ; vois dans quelle situation fausse tu te trouverais. Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle était libre.

POLIGNI.

Grand Dieu ! que m'as-tu dit ?

DORBEVAL.

Oui, mon ami, elle a perdu son mari, qui ne lui a rien laissé que des dettes ou des affaires fort embrouillées ; car elle m'a prié de demander, de solliciter pour elle. Et toi, qui n'es guère plus riche...

POLIGNI.

Madame de Brienne est sans fortune, et c'est dans un pareil moment que je pourrais l'abandonner !

DORBEVAL.

Me préserve le ciel de te donner un tel conseil! c'est au contraire pour la protéger, pour l'aider de ton crédit que je veux que tu t'enrichisses; et dès que son bonheur est ton unique but, qu'importent les moyens? En attendant, je cours chez Lajaunais; j'ai ta procuration, et tout ce que je te demande, c'est de me laisser faire ta fortune, et de ne pas te ruiner toi-même. Tiens, voici madame de Brienne,... elle vient de ce côté.

POLIGNI, tremblant.

O mon Dieu!

DORBEVAL.

Allons, du caractère! Si tu hésites, c'est que tu ne l'aimes pas.

POLIGNI, prenant sa résolution.

Oui.. oui. Je sens comme toi qu'il le faut, et tu seras content de moi.

(Dorbeval sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

POLIGNI; MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte de droite.

POLIGNI, à part.

Ah! je n'ose la regarder!

MADAME DE BRIENNE, à la cantonade.

Ne t'occupe pas de moi; liberté entière! Je vais me retirer dans mon appartement. (Se retournant, et apercevant Poligni.) Ah! qu'ai-je vu? c'est lui! (Faisant quelques pas à sa rencontre.) Poligni! (Poligni la salue respectueusement et sans oser lui répondre.) Quoi! vous n'êtes pas étonné de mon arrivée?

POLIGNI, froidement.

Je venais de l'apprendre à l'instant, madame, et croyez que, de tous vos amis, aucun n'a pris plus de part que moi à votre heureux retour.

MADAME DE BRIENNE.

J'en suis persuadée; mais d'où vient votre émotion? d'où vient que vos yeux semblent éviter les miens? Ah! je le vois, vous ignorez encore... Poligni, cette réserve que l'honneur vous imposait, cette froideur, ce respect dont j'ai tant de fois gémi, et dont je vous remerciais, eh bien! maintenant,... je ne sais comment vous l'apprendre; mais je suis près de vous, je vous regarde, je

vous parle, non sans trouble, mais du moins sans remords... Ah! ne m'entendez-vous pas?

POLIGNI, à part.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, mon sort, mon existence, tout est changé;... mon cœur seul ne l'est pas.

POLIGNI.

Quoi! vous m'aimez encore?

MADAME DE BRIENNE.

Pas plus qu'autrefois; mais aujourd'hui du moins je puis vous le dire.

POLIGNI, avec tendresse.

Amélie!... (A part.) Et c'est dans un pareil moment que je pourrais...

MADAME DE BRIENNE, le regardant.

Mais! qu'avez-vous?

POLIGNI.

Ah! vous ne pouvez le savoir; je ne puis, je n'ose vous apprendre ce qui se passe en moi, ni quelles idées viennent troubler mon bonheur... Non que je sois sans reproches... Mais vous-même, madame...

MADAME DE BRIENNE.

En auriez-vous à m'adresser?

POLIGNI, vivement.

Oui... oui, sans doute!

MADAME DE BRIENNE.

Tant mieux! il me sera si aisé de me justifier, de vous rendre le calme, le bonheur. Parlez vite, dépêchez-vous de m'accuser; car il doit vous tarder de m'absoudre. Eh bien, mon ami!... eh bien! mon juge! voyons, qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable?

POLIGNI.

Vous me le demandez!... Quand depuis trois ans, séparés l'un de l'autre, pas une lettre n'est venue me consoler ni ranimer mon courage! Ah! qui sait si un mot de vous, si la vue seule de votre écriture n'eût pas dissipé, n'eût pas chassé loin de moi ces idées qui font aujourd'hui mon malheur.

MADAME DE BRIENNE.

Poligni, j'étais mariée; vous écrire eût été manquer à mes devoirs. Cette conduite que vous blâmez aujourd'hui, vous m'en re-

mercierez un jour, en m'estimant davantage. (En riant.) D'ailleurs, êtes-vous de ces gens défiants et soupçonneux à qui il faut toujours des écrits? Que vous aurait appris cette lettre? que je vous aimais... Eh bien, monsieur! je vous le dis : ma parole vaut bien ma signature.

POLIGNI fait un geste pour se jeter à ses pieds; il s'arrête, et reprend froidement :

Maintenant, oui, sans doute; mais convenez qu'alors d'autres soins, d'autres hommages...

MADAME DE BRIENNE, le regardant en souriant.

Eh mais! voilà un défaut que je ne vous connaissais pas? Seriez-vous jaloux, par hasard?

POLIGNI.

Moi!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne vous en défendez pas ; j'aime tous vos défauts pour que vous aimiez les miens. Mais calmez-vous : pendant ces trois années, je vous le jure, pas la moindre coquetterie, pas une seule déclaration. C'est comme je vous le dis! cela même m'effrayait... pour vous, et je craignais... Dans ce moment seulement vos yeux me rassurent un peu, et puisque vous vous taisez, puisque vous ne m'accusez plus, c'est à moi de le faire, c'est à moi de vous apprendre tous mes torts. Oui, monsieur, lorsque tout devait nous séparer, le temps, la distance, et plus encore, le devoir,... eh bien! je ne vous ai pas quitté d'un moment : partout mes souvenirs vous suivaient. Ces lettres mêmes que vous réclamiez, je ne suis pas bien sûre de ne pas les avoir écrites,... (vivement) mais vous ne les verrez jamais! Et quand il était question de ma patrie, quand mon mari lui-même me parlait de la France, c'était à vous que je pensais. N'était-ce pas bien mal? n'était-ce pas horrible? Voilà, monsieur, voilà des torts véritables, et ceux-là cependant vous ne me les reprochez pas!

POLIGNI.

Ah! je n'en ai plus la force, je n'en ai plus le courage! C'est à moi maintenant à me justifier à vos yeux. Oui, je vous aime, et plus que jamais.

MADAME DE BRIENNE.

A la bonne heure au moins! Pas un mot de plus,... celui-là suffit; tout est pardonné...

POLIGNI.

Ah! tant de vertus, tant d'amour, méritaient un meilleur sort; et si vous saviez celui que je veux vous offrir! il est si peu digne de vous! Voilà la cause de mes tourments, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes.

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Il serait possible! Un autre défaut encore : vous avez de l'ambition.

POLIGNI.

Oui, j'avais celle de vous rendre heureuse; il est si doux d'enrichir ce qu'on aime! Mais vous voir éclipsée par des femmes orgueilleuses, qui sont si loin de vous, et qui ne vous valent pas! c'est là ce qui me froisse et m'humilie. Mon bonheur eût été de prévenir tous vos vœux, de voler au-devant de vos moindres désirs; au lieu de cela, lorsque je verrai vos yeux attachés sur quelques brillantes parures, je serai donc obligé de vous dire : Ne les regardez pas; je ne puis vous les donner.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien, mon ami! je ne les regarderai pas; je ne regarderai que vous. Ces parures dont vous me parlez, certainement je les aimerais assez, c'est si naturel! quelle est la femme qui n'y tient pas un peu? Moi, j'y tiendrais pour vous plaire; et si je vous plais sans cela, qu'aurais-je à regretter? Quand nous verrons passer des femmes élégantes dans un riche équipage, je serai modestement à pied, il est vrai, mais je serai près de vous, je m'appuierai sur votre bras; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, ce seraient elles peut-être qui me porteraient envie.

POLIGNI.

Chère Amélie!

MADAME DE BRIENNE.

Quand on s'aime, les privations coûtent si peu! elles deviennent des plaisirs : et si vous n'avez pas d'autres tourments, j'espère vous prouver que votre chagrin n'a pas le sens commun. Monsieur de Brienne m'a bien laissé par testament tout ce qu'il pouvait posséder; mais la succession réglée, il ne reste rien que ma dot; trois ou quatre mille livres de rentes en fonds de terre, voilà ma fortune. Et la vôtre?

POLIGNI.

Hélas! à peu près sept ou huit mille francs sur l'État.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment! nous aurons douze mille francs de rentes! Mais nous sommes millionnaires ou peu s'en faut!

POLIGNI.

Vous trouvez; c'est bien peu cependant.

MADAME DE BRIENNE.

Et que vous faut-il de plus? que nous manquera-t-il? A Paris, nous serions peut-être un peu ignorés, et vous avez de l'ambition, vous tenez à paraître; mais en province nous serons riches, nous serons considérés, nous serons même les premiers de l'endroit : cela dépendra de celui que nous choisirons.

POLIGNI.

Quoi! vous voudriez...

MADAME DE BRIENNE.

Oui, monsieur; quoi qu'en ait dit un auteur fort spirituel, il existe encore dans les petites villes des sociétés très-aimables, des gens instruits, des gens de mérite; il y a de l'esprit en province, maintenant il y en a partout; et là comme ailleurs on trouve le bonheur quand on le porte avec soi. Il nous y suivra; car l'unique soin de ma vie sera d'embellir la vôtre, d'éloigner de vous les chagrins. J'ai été bonne avec un vieux mari que je n'aimais pas, jugez donc avec vous combien votre bonheur me sera facile! je n'y aurai pas de mérite. Ainsi, monsieur, un intérieur agréable, de bons amis, une bonne femme qui vous aime, voilà ce qu'on n'a pas souvent avec cent mille francs de rentes, et voilà ce que vous aurez! Êtes-vous pauvre, maintenant?

POLIGNI.

Non, je suis le plus riche et le plus heureux des hommes. Vous l'emportez, vous triomphez de toutes mes résolutions; avec vous, la pauvreté, le malheur ne peuvent exister!

MADAME DE BRIENNE.

C'est ce que je me dis toujours quand je pense à vous : et puis enfin, nous ne devons rien, et quand on ne doit rien...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; DUBOIS; il entre du fond.

DUBOIS, remettant une lettre à Poligni.

De la part de monsieur Dorbeval.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? (A madame de Brienne.) Vous permettez? (Lisant.)

« J'espère que ma lettre te trouvera encore chez moi. Victoire! « mon ami, la charge est achetée en ton nom, et presque pour « rien ! » O ciel !... (Continuant). « Nous avons terminé et signé à six cent mille francs. » Six cent mille francs !...

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous ?

POLIGNI.

Rien, je vous jure !

MADAME DE BRIENNE.

Que vous apprend cette lettre?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi qu'elle concerne, mais un ami qui est dans la peine, dans l'embarras;... et je voulais...

MADAME DE BRIENNE.

Il faut y courir !

POLIGNI.

Mais vous quitter aussi vite !...

MADAME DE BRIENNE.

Tantôt nous nous reverrons ; car, ainsi que vous, je dîne ici, et je vais tâcher de vous paraître jolie. Oui, monsieur, je renonce à être coquette avec tout le monde, mais non pas avec vous!

(Elle sort par la première porte à gauche.)

SCÈNE IX.

POLIGNI, seul.

Six cent mille francs ! une dette aussi énorme, que ne payerait pas le travail de ma vie entière ! Et ne pouvoir m'acquitter qu'en renonçant à Amélie ! Jamais ! à quelque prix que ce soit, je veux rompre ce marché ; allons trouver Dorbeval.

SCÈNE X.

POLIGNI; OLIVIER, venant du fond.

OLIVIER, s'arrêtant.

Où vas-tu donc? laisse-moi te faire mon compliment.

POLIGNI.

A moi?

OLIVIER.

Oui; je quitte à l'instant Dorbeval.

POLIGNI.

Où est-il? où l'as-tu laissé?

OLIVIER.

Dans son cabriolet. Il est maintenant bien loin, et ne reviendra pas avant deux ou trois heures.

POLIGNI.

O ciel! attendre jusque-là!

OLIVIER.

Peut-être davantage. Il court chez tous les banquiers de Paris pour une opération de trois pour cent où je n'ai rien compris, et dans laquelle il veut te mettre pour commencer ta fortune; car il m'a tout raconté: je sais ta nouvelle dignité, et je suis tout fier de pouvoir tutoyer un agent de change. Mais c'est un autre sujet qui m'amène, un motif bien plus important.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? comme tu es ému!

OLIVIER.

Est-il vrai, comme me l'a assuré M. Dorbeval, que madame de Brienne soit de retour à Paris, et qu'elle soit ici, dans cet hôtel?

POLIGNI.

Oui, sans doute.

OLIVIER.

J'osais à peine y croire. Elle est libre?

POLIGNI.

Certainement.

OLIVIER.

Ah, mon ami! je suis le plus heureux des hommes!

POLIGNI.

O ciel! tu l'aimerais!

OLIVIER.

Depuis cinq ans je ne fais pas autre chose.

POLIGNI.

Et tu ne m'en avais rien dit.

OLIVIER.

Ni à elle non plus; j'aurais voulu me le cacher à moi-même... La femme de mon bienfaiteur, de celui à qui je devais tout!... Mais aujourd'hui elle est libre, je peux parler; malheureusement, je n'ose pas, je n'oserai jamais si tu ne m'aides un peu.

POLIGNI.

Moi ?

OLIVIER.

Oui ; j'avais compté sur toi. Je sais que vous avez été élevés ensemble, que tu as son estime, sa confiance ; si tu veux parler pour moi... Mon ami, je t'en prie, rends-moi ce service.

POLIGNI, à part.

Il ne me manquait plus que ce malheur-là !... Et Dorbeval, qui ne revient pas, qui me fait mourir... Mais pourquoi l'attendre ?... Si j'allais moi-même chez ce Lajaunais ?... Oui, c'est avec lui que j'ai traité, c'est avec lui que je peux rompre.

OLIVIER.

Eh bien, tu te consultes, tu ne me réponds pas.

POLIGNI.

Eh, morbleu ! pourquoi ne parles-tu pas toi-même ? qui t'en empêche ? Ce n'est pas moi... Mais, pardon, tu as tes affaires, j'ai les miennes, et je n'ai pas de temps à perdre. Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

OLIVIER, seul.

Comment ! depuis qu'il a fait fortune, il n'a pas le temps d'être mon ami ! Voyez un peu comme les dignités changent les hommes ! Allons, allons, quoi qu'il m'en coûte, je ferai désormais mes affaires moi-même.

(Il sort par la seconde porte à gauche du spectateur, appartement de Dorbeval.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE BRIENNE, sortant de l'appartement à gauche, puis OLIVIER, entrant par la porte du fond.

MADAME DE BRIENNE, tenant à la main une carte de visite.

Serait-il déjà parti ? Comment, Olivier, c'est vous qui me faites une visite de cérémonie, une visite par carte ?

OLIVIER.

Pardon, madame, je savais bien que vous y étiez ; car je sors

de chez madame Dorbeval, qui a eu la bonté de m'engager à dîner. Mais de crainte de vous déranger, j'aimais mieux attendre à ce soir.

MADAME DE BRIENNE.

Un ami est-il jamais importun ?

OLIVIER.

Non, sans doute. Mais vous donner à peine le temps d'arriver, se présenter ainsi à l'improviste...

MADAME DE BRIENNE.

Nullement, je vous attendais. (Souriant, et d'un air de reproche.) Je trouve même que vous venez bien tard.

OLIVIER.

A ce mot seul je vous reconnais, vous êtes toujours la même. Non, non, je me trompe, vous êtes bien mieux encore, et je sens renaître ma confiance ; car vous ne vous douteriez pas qu'en venant ici le cœur me battait, et qu'arrivé à votre porte, je désirais presque que vous fussiez sortie.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Et pourquoi ?

OLIVIER.

La crainte que vous ne fussiez changée pour nous... Trois années d'absence, c'est terrible ! Et puis (hésitant) ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, j'avais quelque chose à vous demander.

MADAME DE BRIENNE.

Je pourrais vous être utile ! Ah, combien je vous remercie ! je ne croyais pas qu'un pareil plaisir me fût réservé ; car j'ai entendu parler de vos succès.

OLIVIER.

Il serait vrai !...

MADAME DE BRIENNE.

En arrivant ici, votre nom est le premier qui ait frappé mon oreille ; et jugez de mon bonheur, moi, une étrangère ; j'étais toute fière de connaître un homme célèbre ; je me suis hâtée de le dire, car votre gloire appartient à vos amis, et il est naturel qu'ils s'en vantent.

OLIVIER.

Ah ! s'il est vrai que j'aie quelques talents, si quelques succès ont couronné mes efforts, vous savez à qui je les dois. Orphelin et sans ressources, je serais mort de misère et de faim, ou, trai-

nant une pénible existence, je serais maintenant un artisan, un soldat ignoré, si monsieur de Brienne n'avait daigné me recueillir et me protéger. Ah! que n'a-t-il pu jouir de ses bienfaits! que n'a-t-il été témoin de mes premiers triomphes! Vous veniez de quitter notre patrie, et je me rappelle encore ce jour solennel, cet asile des arts, où siégeaient tous les talents dont s'honore la France, où la récompense du mérite est décernée par le mérite lui-même. Hélas! dans cette nombreuse et brillante assemblée, je cherchais monsieur de Brienne, je vous cherchais, madame, et quand mon nom fut proclamé, quand ce prix de peinture, ce premier prix me fut accordé, nul regard ne cherchait les miens pour me féliciter; nulle sœur, nulle amie n'était là pour partager mon triomphe ou comprendre mon bonheur. Comme étranger, comme abandonné au milieu de la foule, je rentrai chez moi la mort dans l'âme, et triste de ma joie solitaire, je cachai en pleurant cette couronne que je venais d'obtenir, et que je réservais à mon bienfaiteur. Ah! je ne croyais pas alors devoir la déposer sur sa tombe. Mais pardon de renouveler vos douleurs, de vous rappeler de pareils souvenirs!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne le craignez pas; mon cœur se les retrace souvent. Mais en me parlant de monsieur de Brienne et des services qu'il vous rendit, je vous reprocherai d'oublier celui que vous attendiez de moi.

OLIVIER.

Oui, madame! oui, vous avez raison; mais c'est qu'au moment de vous en parler, cela devient plus difficile que jamais, et j'aimerais mieux remettre cette conversation à un autre instant.

MADAME DE BRIENNE.

Comme vous voudrez, si rien ne presse.

OLIVIER.

Au contraire, madame, c'est très-pressé; car le sujet dont je voulais vous entretenir, à coup sûr, bien d'autres vous en parleront; et d'être le premier en date, c'est toujours un titre,... pour moi, surtout, qui n'en ai pas d'autre.

MADAME DE BRIENNE.

Mon ami, je ne vous comprends pas.

OLIVIER.

Je le crois bien, car je ne suis pas bien sûr de me comprendre moi-même. Aussi, promettez-moi de l'indulgence.

MADAME DE BRIENNE.

Eh, mon Dieu ! vous tremblez !

OLIVIER.

C'est vrai ; et si je m'en souviens bien, tel fut le premier effet que produisit sur moi votre présence. Vous rappelez-vous ce jour où, quelque temps après son mariage, monsieur de Brienne nous présenta à sa jeune compagne. Jusque-là, étranger au monde et à ses usages, j'avais fui la société des femmes ; mon caractère âpre et sauvage ne pouvait s'accommoder de ces soins empressés et futiles que je croyais indispensables pour leur plaire, et d'avance votre aspect m'effrayait. Quel fut mon étonnement de trouver en vous la simplicité unie à la franchise, ce charme inconnu qui inspire et promet l'amitié ! Aussi, quand vous réclamiez pour vous celle que je portais à monsieur de Brienne, vous la possédiez déjà ainsi que lui. Ah ! bien mieux encore ! Ses vertus commandaient ma confiance ; votre vue seule attirait la mienne. Mes idées, mes projets, je les lui disais parfois : à vous, jamais ; vous les saviez avant moi, vous les aviez devinés. Je pouvais causer avec lui, je pensais avec vous. Et si vous vous rappelez quelles sombres idées flétrissaient alors mon âme ! honteux de ma misère et de ma naissance, je croyais que le monde devait à jamais me repousser de son sein ; c'est vous qui m'avez rendu le courage et la fierté ; c'est vous qui m'avez dit : « Tous les chemins aujour-« d'hui sont ouverts aux talents ; l'estime publique qui les honore, « qui les ennoblit, regarde où ils sont arrivés, et ne s'informe « pas d'où ils sont partis. » Vous m'avez montré alors l'honneur, la fortune, la gloire qui m'attendaient. Ah ! si vous saviez en vous écoutant quelle noble ardeur embrasait mon âme, quel feu divin circulait dans tout mon être ! Impatient de l'avenir, ces succès, ces honneurs, ces palmes que vous promettiez, je les rêvais d'avance, non pour un monde qui m'était indifférent, mais pour les apporter à vos pieds, pour les offrir à celle que j'adorais !

MADAME DE BRIENNE.

O ciel !

OLIVIER.

Oui, voilà mon secret, voilà ma vie.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier !...

OLIVIER.

Ah! ne me répondez pas encore, ne me condamnez pas au silence; laissez-moi un instant de bonheur, laissez-moi vous parler d'un amour que votre vue seule a fait naître. Depuis ce jour fatal, dévorant mes chagrins, vous savez si la femme de mon bienfaiteur me fut sacrée! Commandant à ma bouche, à mes regards, l'instant où vous auriez soupçonné mon amour aurait été le dernier de ma vie; mais quels tourments, quel supplice continuel! quelle contrainte affreuse! A votre départ au moins je fus libre... d'être malheureux! Je pouvais sans crainte m'occuper de vous; vous étiez sans cesse présente à mes yeux, et dans ce jour encore je vous dois le plus doux des triomphes. A mon dernier ouvrage, je rêvais une beauté noble et touchante, une grâce enchanteresse, idéale; je croyais créer, je copiais! Vos traits venaient d'eux-mêmes se placer sous mes pinceaux, et tout à l'heure, au salon, j'ai vu la foule arrêtée devant mon tableau. Quelle tête admirable! disaient-ils, que c'est beau! que c'est sublime!... Et moi, je disais : Ah! que c'est ressemblant!... De riches étrangers m'entouraient, m'en offraient des trésors : leur vendre mon tableau, mon bien, mon bonheur! Dussent-ils le couvrir d'or, jamais! Mais du moins mes rêves sont réalisés; ce peu de gloire et d'honneur que je désirais, je l'ai obtenu, et je viens vous l'offrir. (Avec passion.) Mon guide, mon appui, mon ange tutélaire, seul arbitre de ma vie, prononcez maintenant!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! ce n'est pas avec un cœur tel que le vôtre que je puis feindre plus longtemps. Je vous dois ma confiance, toute mon amitié, et je vous crois même assez généreux pour me pardonner le chagrin que je vais vous faire.

OLIVIER.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! j'en souffre autant que vous, car je vous plains, mon ami, je vous aime autant qu'une amie peut aimer; ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner davantage!

OLIVIER.

Que dites-vous?

MADAME DE BRIENNE.

Que ce cœur qui vous estime et vous admire... d'aujourd'hui, je vous le jure, serait à vous si déjà il n'appartenait à un autre.

OLIVIER.

Que viens-je d'entendre? un rival? Et quel est-il? quel est son nom? qu'a-t-il fait pour mériter un si grand bonheur?

MADAME DE BRIENNE.

Au nom du ciel! calmez-vous.

OLIVIER.

Qu'il en soit plus digne que moi, je le veux! Mais ce bien qu'il m'enlève, il ne l'achètera du moins qu'au prix de son sang ou du mien?

MADAME DE BRIENNE.

Qu'allez-vous faire? C'est le compagnon, l'ami de votre enfance!... C'est Poligni!

OLIVIER.

Grand Dieu! mon malheur me vient donc de tous ceux que j'aime! Vous m'avez porté le coup de la mort, mais vous n'entendrez de moi ni plaintes ni reproches. Adieu, madame.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, vous me quittez?

OLIVIER revient, s'approche d'elle, et, après un moment de silence, lui dit douloureusement :

Vous l'aimez donc?

MADAME DE BRIENNE.

Hélas, oui!

OLIVIER.

Et beaucoup?

MADAME DE BRIENNE.

Plus que je ne peux dire; mais je l'aimais avant de vous connaître. Comme vous nous fûmes bien à plaindre, comme vous nous avons souffert. Vous saurez tout; je ne veux plus avoir de secret pour vous. Mais, mon ami, mon meilleur ami, dites que vous ne m'en voulez pas, ou je serai bien malheureuse!

OLIVIER.

Vous, malheureuse! jamais! Moi, c'est différent : c'est mon sort; grâce à vous, je suis habitué à souffrir. J'y suis fait; cela ne me coûtera rien.

MADAME DE BRIENNE.

Ne vous verrai-je donc plus?

OLIVIER.

Qu'avez-vous besoin de moi? vous êtes heureuse. Mais si jamais les chagrins pouvaient vous atteindre, alors je reviendrai. Jusque-là, adieu!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

MADAME DE BRIENNE, seule.

Ah! que je le plains! car celui-ci aimait réellement.

SCÈNE III.

MADAME DE BRIENNE; MADAME DORBEVAL, arrivant vivement du grand salon.

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais! c'est Élise!

MADAME DORBEVAL, fort agitée.

Ah! te voilà! je te cherchais... Viens à mon aide, viens à mon secours!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

J'ai besoin de ton appui, de tes conseils, ou c'est fait de moi. Tout à l'heure Cécile, ma femme de chambre, vient de me donner cette lettre.

MADAME DE BRIENNE.

Et de qui?

MADAME DORBEVAL.

Ne le devines-tu pas, au trouble où je suis?

MADAME DE BRIENNE.

De monsieur de Nangis?

MADAME DORBEVAL.

Oui, il est au désespoir, il veut mourir.

MADAME DE BRIENNE.

Calme-toi. Il me semble qu'il te doit être indifférent?

MADAME DORBEVAL.

Et s'il ne l'était pas?

MADAME DE BRIENNE.

Que dis-tu, malheureuse?

MADAME DORBEVAL.

Ah! ne me trahis pas! (A voix basse, et regardant autour d'elle.) Eh bien, oui! j'ai voulu le fuir, je l'ai banni de ma présence; je peux tout supporter, hormis sa douleur et son désespoir. Tiens, lis toi-même.

MADAME DE BRIENNE, prenant la lettre et lisant.

« La plus aimée, la plus adorée des femmes. » (S'interrompant.) Ah ! je n'ai pas besoin d'achever ; je comprends tes tourments, car je les ai éprouvés.

MADAME DORBEVAL.

Ah ! que tu devais souffrir !

MADAME DE BRIENNE, lui prenant la main, et la regardant un instant en silence.

Oui, tu es bien malheureuse, je le vois ; mais tu le serais bien plus encore si tu étais coupable. Le malheur réel, c'est l'oubli de ses devoirs... Me préserve le ciel de m'ériger ici en moraliste, moi, ton amie, moi, qui suis femme et faible comme toi ; d'autres s'armeront des maximes les plus sévères, je te parle, moi, de ton intérêt, de ton repos, de ton bonheur.

MADAME DORBEVAL.

Mais ce sacrifice que tu me demandes, ce n'est pas moi seule qui dois en souffrir. Lis seulement les dernières lignes, elles te concernent.

MADAME DE BRIENNE.

Oui, ici, au bas de la quatrième page. (Lisant.) « J'apprends « l'arrivée de madame de Brienne, de cette amie qui vous est si « chère ; je sais dans ce moment les moyens de lui être utile, mais « pour cela il faut que je vous parle à vous seule. Il y va de son « sort, de sa fortune. »

MADAME DORBEVAL.

Eh bien ?

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Si j'avais pu hésiter, voilà qui me déciderait sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu ?

MADAME DE BRIENNE.

Écoute-moi, Élise ; je connais monsieur de Nangis.

MADAME DORBEVAL.

Toi ?

MADAME DE BRIENNE.

Fort peu, il est vrai. Lors de la dernière ambassade, il vint à Saint-Pétersbourg, et je le rencontrai souvent dans le monde, où il obtenait des succès nombreux ; car on le dit fort aimable, fort séduisant, et surtout n'aimant jamais qu'avec passion.

MADAME DORBEVAL.

Monsieur de Nangis !

MADAME DE BRIENNE.

C'est son système, et le meilleur pour réussir. Cet amant que vous apercevez à peine dans le monde n'a que le temps d'être aimable et de séduire; il ne se montre jamais que sous son beau côté; tandis que les maris, que nous voyons toute la journée, se montrent franchement tels qu'ils sont, distraits, ennuyés, de mauvaise humeur; ils ne dissimulent rien. Juge alors ce qu'ils gagnent à la comparaison! Mais ces rivaux qu'on leur préfère, ces rivaux si passionnés, n'ont pas plutôt usurpé les droits du mari, qu'ils en prennent les manières; tant qu'on refuse de les écouter, ils sont furieux, désespérés; (montrant la lettre qu'elle tient) ils écrivent quatre pages, ils sont prêts à mourir! Ils meurent, ma chère! Plus tard, calmes, tranquilles, ils ne savent plus écrire, et se portent à merveille. Tous les hommes en sont là, et monsieur de Nangis sera comme eux.

MADAME DORBEVAL.

Tu pourrais supposer...

MADAME DE BRIENNE.

Je veux croire qu'il est de bonne foi; mais en t'aimant, il ne songe qu'à lui et aux intérêts de son amour; peu lui importe ton intérêt ou ta réputation! Cette lettre qu'il t'envoie ainsi ne pouvait-elle pas t'exposer?

MADAME DORBEVAL.

Non : point d'adresse ni de signature.

MADAME DE BRIENNE.

Mais Cécile, à qui il s'est confié, possède son secret, peut-être le tien; un pas de plus, et tu es compromise aux yeux du monde, tu exposes un bien qui ne t'appartient pas : tu as des enfants, une fille, et ta réputation est la dot de ta fille.

MADAME DORBEVAL.

Grand Dieu! (Froidement et revenant à elle.) Que me demandes-tu? que veux-tu que je fasse?

MADAME DE BRIENNE.

Que tu n'accordes point ce rendez-vous; que tu renonces à monsieur de Nangis. Voilà ce qu'il faut lui écrire.

MADAME DORBEVAL.

O ciel! une pareille réponse!

(Dans ce moment entre Dorbeval par la porte du fond.)

MADAME DE BRIENNE.

Ici même et à l'instant. Tiens, voici sa lettre.

MADAME DORBEVAL.

Tu le veux; mais comment faire? mais que lui dire? Ah! que j'aurais besoin de conseils!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant vivement.

Un conseil, madame? me voilà! je suis à vos ordres!

MADAME DORBEVAL.

Dieu! mon mari!

DORBEVAL.

Eh mais! qu'avez-vous donc toutes deux? et d'où vient cet effroi? Cette lettre en serait-elle cause?

(Il prend la lettre que sa femme tient encore à la main.)

MADAME DORBEVAL, doucement.

Monsieur... de grâce!

DORBEVAL.

Non pas! c'est dans les affaires importantes que vous devez me consulter.

MADAME DORBEVAL, à part.

Oh, mon Dieu! elle avait raison : le châtiment ne s'est pas fait attendre!

DORBEVAL, qui a déployé la lettre.

Voyons un peu... (Lisant.) « La plus aimée, la plus adorée des femmes... »

MADAME DORBEVAL.

Monsieur, n'achevez pas!

DORBEVAL.

Et pourquoi donc, madame? (Lisant.) « Depuis trop longtemps « je suis séparé de vous! je ne puis vivre ainsi... »

MADAME DE BRIENNE, s'élançant vers lui.

Arrêtez, et n'allez pas plus loin, monsieur : ce billet est pour moi.

MADAME DORBEVAL.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Vous avez mon secret, (montrant madame Dorbeval) un secret que

l'amitié seule devait connaître, mais je vous crois trop galant homme...

DORBEVAL, repliant la lettre et la lui rendant.

Pardon, pardon, madame.

MADAME DE BRIENNE, hésitant.

Cette lettre est de quelqu'un qui m'est fort indifférent, et à qui, certainement, je n'accorde aucune préférence.

DORBEVAL.

Je n'en doute pas.

MADAME DE BRIENNE.

Je ne pouvais l'empêcher de m'écrire; mais je puis au moins me dispenser de lui répondre; et quand vous êtes entré, je priais votre femme, qui est mon amie, qui possède tous mes secrets, je la priais de vouloir bien se charger de ce soin. (Passant près de madame Dorbeval.) Oui, chère Élise, je t'en supplie, rends-moi ce service : ôte-lui tout espoir; tu vois déjà les craintes, les inquiétudes que je prévoyais. On peut se trouver compromise...

DORBEVAL, d'un ton de reproche.

Ah! madame!

MADAME DE BRIENNE.

Pas aujourd'hui, mais une autre fois, peut-être, je pourrais ne pas si bien rencontrer ou n'être pas aussi heureuse. (A madame Dorbeval.) Qu'il n'en soit plus question! Je compte sur toi. (Lui serrant la main.) Je te recommande le repos et le bonheur d'une amie.

(Elle salue Dorbeval, et sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

DORBEVAL, MADAME DORBEVAL.

DORBEVAL, riant.

L'aventure est impayable, je n'en reviens pas; ni toi non plus, car tu es encore toute surprise. Mais, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi donc la fin de la lettre.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Y pensez-vous?

DORBEVAL.

Puisque je suis du secret, il n'y a pas de danger; c'est pour voir seulement si j'ai rencontré juste; rien qu'à l'écriture j'ai cru deviner...

MADAME DORBEVAL, avec trouble.

Quoi donc?

DORBEVAL.

Ce n'était pas bien difficile : un instant auparavant je venais de recevoir un petit mot de monsieur de Nangis.

MADAME DORBEVAL.

O ciel !

DORBEVAL.

Qui, désolé de ne pas dîner avec nous, m'annonçait qu'il viendrait passer la soirée. Et moi qui lui savais gré de son empressement ! moi qui croyais qu'il venait pour moi ! Comme quelquefois nous sommes dupes ! Et cette madame de Brienne, une femme aussi exemplaire, aussi prude !

MADAME DORBEVAL.

Monsieur, je la défendrai ; apprenez que c'est la vertu même.

DORBEVAL.

Je le veux bien ; mais une vertu qui reçoit de pareilles lettres est une vertu qui déjà prête beaucoup aux commentaires ; car enfin, chère amie, je l'ai lue : « la plus aimée, la plus adorée des femmes !... » et ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est ta vertueuse amie, qui à peine arrivée d'aujourd'hui... Où diable se sont-ils vus ?... Eh parbleu ! m'y voilà : il a suivi le maréchal dans son ambassade en Russie, il y est resté six mois ; c'est là qu'ils se seront rencontrés. Deux Français, deux compatriotes ?

A tous les cœurs bien nés...

MADAME DORBEVAL.

Quoi, monsieur ! vous pourriez supposer ?

DORBEVAL.

Moi, je ne suppose rien ; je l'ai lu. D'ailleurs, si je me trompe, dis-lui de nous montrer cette lettre.

MADAME DORBEVAL.

Non, monsieur ; mais pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je vais, comme elle m'en a priée, répondre en son nom et le bannir à jamais.

DORBEVAL.

A la bonne heure. Veux-tu que nous composions cette lettre ensemble ?

MADAME DORBEVAL, avec émotion.

Ensemble ?... Volontiers. (Elle se met à la table, et écrit.)

DORBEVAL, par-dessus l'épaule de sa femme.

« L'honneur vous fait un devoir d'oublier celle que vous ai-« mez... » Je mettrais là un point d'admiration. « Si son repos,

« si son bonheur vous sont chers, elle vous supplie de ne plus pa-
« raître à ses yeux, ni ce soir ni jamais. » Voilà ce que je craignais, une letttre qui n'a pas le sens commun, et qui va le désespérer.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Vous croyez... (Froidement.) Cependant je n'y changerai rien, et je vais envoyer.

DORBEVAL, la lui prenant des mains.

Y pensez-vous? Je vous en épargnerai la peine. (Appelant.) Dubois, cette lettre à l'instant chez monsieur de Nangis, dont l'hôtel est voisin du nôtre.

DUBOIS.

Oui, monsieur. Mais monsieur de Poligni est là qui vous demande. Il est déjà venu s'informer deux fois si monsieur était de retour.

DORBEVAL.

C'est juste : qu'il entre. (A sa femme.) Eh bien! vous nous quittez?

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui; nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne.

DORBEVAL.

C'est différent.

MADAME DORBEVAL, suivant des yeux la lettre que tient Dubois.

Allons, j'ai fait mon devoir.

(Elle sort par la porte à droite, et en même temps Poligni entre par le fond, précédé par Dubois, qui l'introduit et se retire.)

SCÈNE VI.

DORBEVAL; POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Eh bien, mon cher ami! eh bien, monsieur l'agent de change! que devenez-vous donc? Je ne t'ai pas vu depuis ta nouvelle dignité.

POLIGNI, avec agitation.

Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

DORBEVAL.

Et pourquoi faire?

POLIGNI, de même.

Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes; il parle de cent mille francs.

DORBEVAL.

Ah çà! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux ! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe! A qui en as-tu? pour quelle raison ?

POLIGNI.

Ah, mon ami ! je l'ai vue! et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses : madame de Brienne est tout pour moi.

DORBEVAL.

Il serait possible! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice ?

POLIGNI.

Elle n'a jamais aimé que moi; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage...

DORBEVAL.

Tu en es bien sûr ?

POLIGNI.

Elle me l'a dit.

DORBEVAL.

Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

POLIGNI, avec inquiétude.

Quoi ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que cela signifie ?

DORBEVAL.

Rien,... rien, mon ami; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

POLIGNI.

En as-tu donc pour moi, pour un ami ?

DORBEVAL.

Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... Mais je te connais; tu ne sais jamais prendre les choses modérément, ni d'une manière philosophique.

POLIGNI.

Je me tairai, je te le jure.

DORBEVAL, à demi-voix.

Eh bien, mon ami! madame de Brienne avait une liaison en Russie.

POLIGNI.

Quelle indigne calomnie! qui oserait le soutenir?

DORBEVAL.

Te voilà déjà! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service? Si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

POLIGNI, se modérant.

Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu? où as-tu vu?

DORBEVAL.

Je le sais par ma femme, qui est son ancienne amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains; est-ce clair? Une lettre adressée à madame de Brienne par monsieur de Nangis.

POLIGNI, furieux.

Monsieur de Nangis!

DORBEVAL.

Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie sous le règne du premier mari; et tu veux être le second, tu veux lui succéder!

POLIGNI.

Adieu!

DORBEVAL, le retenant.

Où vas-tu?

POLIGNI.

Chez monsieur de Nangis.

DORBEVAL.

Y penses-tu? la compromettre par un éclat quand tu lui dois des remerciements et de la reconnaissance! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre les moyens de rompre; elle te rend ta liberté, ta fortune; je voudrais bien être à ta place : tu es trop heureux d'être trahi.

POLIGNI.

Oui, oui, je suis trop heureux! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

DORBEVAL.

Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais; sans cela, ce serait un bruit, on ne s'entendrait pas! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... Du silence! et songe à ta parole.

SCÈNE VII.

POLIGNI, DORBEVAL; MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE, arrivant du grand salon : elles sont prêtes à sortir.

POLIGNI, se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.

Il paraît que ces dames se disposent à sortir?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer?

POLIGNI.

Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg?

MADAME DE BRIENNE.

J'en doute, (le regardant) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner?

POLIGNI, à madame de Brienne.

Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

DORBEVAL, bas, à Poligni.

Prends donc garde!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

De qui voulez-vous parler? je n'y suis pas.

POLIGNI.

Vous m'entendriez mieux, sans doute; si monsieur de Nangis était ici.

MADAME DE BRIENNE, étonnée.

Monsieur de Nangis!

MADAME DORBEVAL, à part.

O ciel!

DORBEVAL, bas.

Tu vas me compromettre.

POLIGNI, de même.

Eh, non! morbleu! ne crains rien... (Haut.) Oui, madame, des personnes dignes de foi, et qu'il est inutile de vous nommer, m'ont assuré que vous, madame, qui, depuis trois ans, prétendiez avoir dédaigné tous les vœux, tous les hommages, vous n'aviez pas été insensible à ceux de monsieur de Nangis; que vous lui aviez même permis de vous écrire.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Lui ! jamais ! Qui a pu vous abuser ainsi ?

MADAME DE BRIENNE, la retenant.

Y penses-tu ?

DORBEVAL.

C'est étonnant comme les femmes se soutiennent entre elles ! c'est même effrayant !

POLIGNI.

Je ne prétends point récuser le témoignage de madame ; mais il est des gens qui, aujourd'hui même, assurent avoir vu entre vos mains...

DORBEVAL, voulant l'arrêter.

Poligni !

POLIGNI, hors de lui.

Et pourquoi feindre plus longtemps ? Eh bien, oui ! je sais tout, il m'a tout appris. Il faut que mon sort se décide, et il va dépendre d'un mot. Cette lettre à qui était-elle adressée ?

MADAME DORBEVAL, prête à se trahir.

A qui ?

MADAME DE BRIENNE, l'arrêtant et s'adressant à Poligni.

A moi, monsieur.

POLIGNI.

Vous l'avouez enfin !

MADAME DE BRIENNE.

Et quand monsieur de Nangis m'aurait écrit, quand il m'aimerait, est-ce à dire pour cela que je partage ses sentiments, que je suis obligée d'y répondre ? Y a-t-il rien qui puisse justifier cet éclat, ces emportements auxquels j'étais loin de m'attendre, et dont je rougis pour vous ?

POLIGNI.

J'ai tort, j'en conviens ; mais il est un moyen bien simple de détruire mes soupçons, et de me réduire au silence. Ne puis-je voir cette lettre ?

MADAME DORBEVAL, à part.

Grand Dieu !

DORBEVAL.

Oui, sans doute, voilà qui concilie tout ; car puisque malgré moi on m'a mis en jeu dans cette affaire, je ne suis pas fâché d'en être le médiateur. (A madame de Brienne.) Voyons, vous pouvez bien nous confier cet écrit, à moi du moins ?

MADAME DE BRIENNE.

Ni à lui, ni à vous. Il n'existe plus; je l'ai déchiré.

POLIGNI.

Et vous croyez que je me contenterai d'une pareille excuse? N'est-ce pas me dire, n'est-ce pas m'avouer clairement...?

MADAME DE BRIENNE.

Permis à vous de l'interpréter ainsi. Aussi bien mon cœur est froissé de ces débats; je suis humiliée de ce qui se passe, de ce que j'entends ici; il semble que vous désiriez, que vous souhaitiez ardemment me trouver coupable! Je vous le répète, monsieur, je n'ai point vu monsieur de Nangis, je ne le verrai jamais. Après cela, pensez de moi tout ce que vous voudrez; il ne m'importe même plus de me justifier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; HERMANCE.

HERMANCE, accourant du grand salon.

Ma cousine! ma cousine! la singulière aventure! Vous ne devineriez jamais qui je viens de rencontrer dans votre salon?

MADAME DORBEVAL.

Eh! dis-nous-le tout de suite.

HERMANCE.

Monsieur de Nangis.

TOUS, avec une expression différente.

Monsieur de Nangis!

HERMANCE, les regardant.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Ce n'est pas là l'étonnant, car il vient souvent. Mais voilà qui va bien vous surprendre.

POLIGNI.

Parlez vite.

HERMANCE.

Il se promenait à grands pas, d'un air agité; et tenant un petit billet, qu'il froissait entre ses mains, il répétait: Je saurai ce que cela signifie... Je la verrai, il faut que je la voie.

POLIGNI.

Eh! qui donc?

HERMANCE.

Je n'en sais rien;... car, quoi que je fusse en grande toilette, il ne s'était pas même aperçu de mon entrée. Il me regardait, mais

sans me voir. J'étais d'une colère! Aussi, je suis sortie, et l'ai laissé immobile à la même place, où il est encore. Est-ce étonnant!

DORBEVAL, regardant sa femme.

Eh non! c'est tout simple.

MADAME DORBEVAL.

Comment, monsieur!

DORBEVAL.

Après la lettre que madame vous a priée de lui écrire...

POLIGNI.

Quoi! madame!

DORBEVAL.

Je vous disais bien que cette lettre produirait le plus mauvais effet; vous n'avez pas voulu me croire. En tout cas, ce n'est pas ma faute, et je vais lui expliquer...

MADAME DORBEVAL, l'arrêtant.

Monsieur, vous voulez...

DORBEVAL.

Oui, madame, lui faire des excuses en votre nom. (Regardant madame de Brienne.) N'en déplaise à certaines personnes, je n'entends pas me brouiller avec un homme que j'estime. (Appelant.) Dubois! dites à monsieur de Nangis que nous serons charmés de le recevoir.

POLIGNI.

Oui! qu'il entre!

MADAME DORBEVAL, bas, à madame de Brienne.

C'est fait de moi!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Du courage!

MADAME DORBEVAL, de même.

La moindre explication me perd!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Je saurai l'empêcher. Dubois, arrêtez. (Faisant signe à Dubois, qui est près de la porte, de s'arrêter; et, s'adressant à Dorbeval.) C'est à moi que monsieur de Nangis désirait parler, je vais le recevoir.

POLIGNI, à demi-voix, à madame de Brienne.

Vous, madame! Et vos promesses de tout à l'heure! Vous ne deviez jamais le voir, disiez-vous; et si vous quittez ces lieux, songez-y bien, tout est fini entre nous.

MADAME DE BRIENNE, avec indignation.

Ah, monsieur!... (Elle s'arrête, le regarde douloureusement.) Ah! que

je vous plains ! (Elle serre la main de madame Dorbeval, jette un dernier regard sur Poligni.) Adieu !... (Elle sort par la porte à droite.)

(Madame Dorbeval sort par la porte à gauche, emmenant Hermance, qui pendant la fin de cette scène est restée devant la psyché à arranger les boucles de ses cheveux, et sans prendre part à ce qui se passait.)

POLIGNI.

C'en est fait, tous nos liens sont rompus ! (A Dorbeval.) Mon ami, je ferai ce que tu voudras, je ne te quitte plus, je m'abandonne à toi.

DORBEVAL.

Et à la fortune ! et tu verras qu'elle n'est pas plus inconstante qu'une autre.

(Ils sortent par la porte du fond.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL ; HERMANCE, entrant du fond.

HERMANCE.

Oui, ma cousine, c'est comme je vous le dis, c'est votre mari, c'est mon tuteur lui-même qui vient de me l'annoncer : je vais me marier.

MADAME DORBEVAL.

Je t'avoue que je ne m'y attendais pas.

HERMANCE.

Ni moi non plus. Aussi cela produit un singulier effet.

MADAME DORBEVAL.

Tu as donc commencé enfin à réfléchir ?

HERMANCE.

J'ai commencé par être enchantée. Jugez donc : moi, qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant ; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi ! Aussi, vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Et tu sais quelle est la personne...

HERMANCE.

Oh, oui ! je l'ai demandé tout de suite après.

MADAME DORBEVAL.

Tu connais son esprit, son humeur, son caractère?

HERMANCE.

Oui, ma cousine : il est agent de change; il vient d'acheter la charge de monsieur Lajaunais, celui qui donnait de si beaux bals.

MADAME DORBEVAL.

Monsieur Lajaunais?

HERMANCE.

Je sens bien que, d'abord, nous ne pourrons pas faire comme lui; car nous n'aurons que trente ou quarante mille francs par an. C'est exister, mais il faut être bien raisonnable. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'aurons point de loges aux Bouffes la première année. Que voulez-vous? on vit de privations, quitte à s'en dédommager plus tard.

MADAME DORBEVAL.

Et ton futur?

HERMANCE.

Oh! si vous saviez comme cela se rencontre! c'est un bonheur admirable! Moi je voulais un établissement, ce qu'on appelle un mari; et il se trouve que j'épouse quelqu'un qui me convient très-bien, un homme charmant, très-aimable.

MADAME DORBEVAL.

J'entends : c'est déjà une inclination!

HERMANCE.

Une inclination! oh non! Ce n'est peut-être pas celui-là que j'aurais préféré. Mais il ne faut pas y penser; on ne peut pas tout avoir.

MADAME DORBEVAL.

Tu as raison, et pourvu qu'il te rende heureuse...

HERMANCE.

S'il me rendra heureuse! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot, et qu'il n'a rien que sa charge; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser; il sera obligé de faire toutes mes volontés, ou, sans cela, dans le monde on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai? Moi, d'abord, je le dirais partout.

MADAME DORBEVAL.

Voilà déjà un commencement de bon ménage! Et le nom du

jeune homme, tu ne me l'as pas encore dit; est-ce que tu ne le saurais pas, par hasard?

HERMANCE.

Si vraiment... C'est que mon tuteur m'avait défendu de vous en parler encore ; mais c'est égal.

MADAME DORBEVAL.

Je te remercie de cette marque de confiance.

HERMANCE.

Oh oui! parce qu'il faut que ce soit vous qui vous chargiez de la corbeille; je vous dirai ce que je veux, pour que vous vous entendiez avec lui.

MADAME DORBEVAL, avec impatience.

Et le futur? et son nom?

HERMANCE.

C'est vrai; je n'y pensais plus, je l'avais oublié; mais vous ne connaissez que cela, un ami de la maison, un ami de votre mari, monsieur Poligni.

MADAME DORBEVAL.

Poligni!... Que dis-tu?

HERMANCE.

Qu'avez-vous donc?

MADAME DORBEVAL.

Ce n'est pas possible! ce n'est pas lui, tu te trompes!

HERMANCE.

Eh bien, par exemple! est-ce qu'on peut se tromper de mari?

DUBOIS, annonçant.

Monsieur Poligni.

HERMANCE.

Et tenez, tenez, je suis sûre, ma cousine, qu'il vient vous faire la demande.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; POLIGNI, habillé en noir, entrant du fond.

POLIGNI, après avoir salué profondément d'un ton froid et solennel.

Mesdames, l'objet de ma visite va sans doute vous surprendre, et de moi-même je n'aurais peut-être pas eu la hardiesse de me permettre une pareille démarche, si je n'y avais été encouragé et presque autorisé par Dorbeval, mon meilleur et mon plus ancien ami.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Vous l'entendez! (Elle va pour sortir.)

POLIGNI.

De grâce, mademoiselle, daignez rester. Vous pouvez, en présence de votre cousine, de votre tutrice, assister à une conversation dont vous êtes l'objet.

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, je ne comprends pas.

POLIGNI, gravement.

Je venais, mademoiselle, demander votre main.

HERMANCE, jouant la surprise.

O ciel! que dites-vous?

MADAME DORBEVAL.

Il est donc vrai! vous, monsieur!

POLIGNI, froidement.

Oui, madame, j'ai l'honneur... d'aimer mademoiselle, et de vous la demander en mariage.

(Un instant de silence.)

HERMANCE, bas, à madame Dorbeval.

Mais, ma cousine, répondez donc!

MADAME DORBEVAL, regardant alternativement Poligni et Hermance.

Je vous avoue, monsieur, que je suis très-surprise, je veux dire très-flattée de votre recherche; mais elle me semble un peu prompte. D'ailleurs l'âge d'Hermance, qui a à peine dix-huit ans...

HERMANCE, bas.

Et demi,... ma cousine.

MADAME DORBEVAL.

Enfin, je pensais qu'on ne pouvait mettre trop de réflexion...

POLIGNI.

Toutes les miennes sont faites, madame; il ne nous manque plus que l'aveu de mademoiselle; et s'il est vrai que ses sentiments...

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma famille que cela regarde, et ma cousine vous dira...

MADAME DORBEVAL, vivement.

De ce côté-là, monsieur, je vous atteste que ses sentiments sont conformes aux vôtres, et que tout ce que vous éprouvez elle le partage.

POLIGNI, froidement.

Alors rien n'égale mon bonheur ; et j'aurai l'honneur de venir prendre jour avec madame, si toutefois cette alliance a aussi l'avantage de lui convenir.

MADAME DORBEVAL, avec ironie.

A moi, monsieur ! Comment ne me plairait-elle pas ? Je connais depuis longtemps les brillantes qualités que l'on estime en vous. On me parlait aujourd'hui encore de votre franchise, de votre loyauté ; une de mes amies, madame de Brienne...

POLIGNI.

Madame de Brienne !

HERMANCE.

Cette dame à qui monsieur de Nangis voulait parler, et qui a eu avec lui cette longue conférence...

POLIGNI, vivement.

Ah ! il est resté longtemps ici ?

HERMANCE.

Plus de trois quarts d'heure, lui qui n'avait pas trouvé un seul mot à m'adresser, et il paraît qu'il n'avait pas tout dit, car vingt-cinq minutes après son départ un domestique à sa livrée a rapporté ici une lettre.

POLIGNI.

Une lettre ! En êtes-vous bien sûre ?

HERMANCE.

Qu'est-ce que je dis une lettre ? il y en avait deux : une pour madame de Brienne, et l'autre pour ma cousine. Vous savez, je vous les ai remises tout à l'heure, et vous les avez encore.

POLIGNI, avec ironie.

Il suffit. En remettant à madame de Brienne celle qui lui est adressée, je vous prie, madame, de vouloir bien lui faire part de mon mariage avec mademoiselle.

MADAME DORBEVAL.

Je n'y manquerai pas, monsieur. (Bas, à Hermance.) Hermance, laissez-nous un instant.

HERMANCE, de même.

Est-ce que vous allez lui parler de la corbeille ?

MADAME DORBEVAL, de même.

Oui, sans doute.

HERMANCE, de même.

Je voudrais bien rester.

MADAME DORBEVAL, de même.

Du tout, ce n'est pas convenable.

HERMANCE.

C'est cependant moi que cela regarde.

MADAME DORBEVAL.

Laisse-nous, te dis-je, je le veux.

HERMANCE, à part.

Je le veux! toujours je le veux! Ah! le vilain mot! qu'il me tarde d'être mariée pour l'employer à mon tour!

(Elle fait à Poligni une grande révérence, et sort par le grand salon.).

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, POLIGNI.

MADAME DORBEVAL.

Rien ne peut-il donc changer votre résolution? et ce mariage, monsieur, est-il définitivement arrêté?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi, c'est votre mari qui en a eu l'idée : il a ma parole, j'ai la sienne, sans vous parler ici d'autres engagements que maintenant rien ne peut rompre; car ce soir après le dîner nous signons le contrat. Dorbeval, que j'attends, doit tout à l'heure m'en apporter les articles.

MADAME DORBEVAL.

O ciel! Mais, monsieur, de bonne foi, est-ce que vous aimez Hermance?

POLIGNI.

Non, madame; vous savez mieux que personne qu'il n'y avait au monde qu'une seule femme que je pusse aimer, mais ce bonheur que je m'étais promis, il faut y renoncer.

MADAME DORBEVAL.

Et si vous étiez dans l'erreur, si vous vous abusiez?

POLIGNI.

M'abuser! moi! D'après ce que je viens d'entendre, ce serait lui faire injure que de douter de ses propres aveux! Et monsieur de Nangis...

MADAME DE DORBEVAL.

Eh bien, monsieur! puisque je ne puis la justifier qu'en m'exposant moi-même, j'aurai le courage de faire pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Vous êtes l'ami de mon mari, je le sais; mais

avant tout vous êtes un honnête homme, et quelque idée que vous ayez de moi, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir manqué à la reconnaissance, d'avoir sacrifié à mon repos le bonheur d'une amie.

POLIGNI.

Que dites-vous?

MADAME DORBEVAL.

Que vous m'obligez à un aveu bien cruel; que vous me forcez à m'abaisser, à m'humilier à mes propres yeux: eh bien, j'accepte cette honte, cette humiliation; qu'elle soit la première punition de mes torts. Cette lettre de monsieur de Nangis, surprise par mon mari, elle était pour moi; elle m'était adressée.

POLIGNI.

O ciel!

MADAME DORBEVAL.

C'est pour me sauver que madame de Brienne s'est avouée coupable; et si vous en doutez encore, tenez, monsieur, voici cette lettre dont Hermance vous parlait tout à l'heure.

POLIGNI, refusant de la prendre.

Ah, madame!

MADAME DORBEVAL.

Non, monsieur, lisez. Il faut que vous connaissiez celle que vous avez soupçonnée.

POLIGNI, lisant.

« Je vous aime, et pourtant je m'éloigne : c'est madame de « Brienne, c'est votre généreuse amie, qui pour votre bonheur, « qui au nom même de mon amour, exige ce départ... Adieu « donc! j'accepte une mission importante que j'avais d'abord re- « fusée. »

MADAME DORBEVAL, à part, et laissant échapper un soupir.

Ah!

POLIGNI.

Qu'avez-vous?

MADAME DORBEVAL.

Rien, monsieur, continuez.

POLIGNI.

« Si jamais je peux oublier mon amour, je demanderai à vous « et à madame de Brienne de m'admettre en tiers dans votre no- « ble amitié. En attendant, donnez-lui cette lettre, qui lui prou- « vera que je me suis occupé de ses intérêts, et qu'avant de ré-

« clamer le titre de son ami, j'ai voulu d'abord en acquérir les « droits. — ADOLPHE DE NANGIS. »

Ah ! que je suis coupable ! Comment implorer mon pardon ? comment oser me présenter à ses yeux ? Madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous ; suppliez-la de m'accorder un instant d'entretien : surtout ne lui parlez pas de ces projets, que j'abandonne, de ce mariage que je déteste et que je vais rompre.

MADAME DORBEVAL.

Ah ! qu'elle l'ignore à jamais ! Vous ne savez pas comme moi de quelle fierté, de quelle énergie son âme est capable ! L'honneur, le devoir,... voilà les seules règles de sa conduite ; elle leur sacrifierait tout, et perdre son estime, ce serait perdre son amour.

POLIGNI.

Ah ! ne tardez plus ; partez, courez près d'elle ! Je vous confie mes plus chers intérêts... (A part.) Et moi, à tout prix, je vais rompre avec Dorbeval.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

MADAME DORBEVAL, puis MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte à gauche.

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui ! c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait... (Apercevant madame de Brienne.) Ah, te voilà ! viens donc vite. J'ai une grâce à te demander,.... la grâce d'un coupable.

MADAME DE BRIENNE, d'un air de reproche.

Comment ! tu lui as tout dit ?

MADAME DORBEVAL.

Oui, tu te laisseras fléchir, tu lui pardonneras !

MADAME DE BRIENNE.

C'est possible ! mais dans bien longtemps.

MADAME DORBEVAL.

Non, aujourd'hui même, et sur-le-champ ; car tu en as autant d'envie que lui !

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Qui te l'a dit ?

MADAME DORBEVAL.

C'est que j'en ferais autant, et que je ne pourrais laisser attendre une grâce que je serais décidée à accorder.

MADAME DE BRIENNE.

C'est bien ce que je me disais : c'est plus noble, plus généreux ! Il y a cependant un certain plaisir à s'entendre appeler cruelle, inexorable, à se laisser prier, là, à genoux ! C'est bien le moins qu'il prenne cette peine-là, et nous verrons. Je ne réponds de rien quand il y sera.

MADAME DORBEVAL.

A la bonne heure.

MADAME DE BRIENNE.

Mais tu es bien sûre au moins qu'il revient de lui-même, qu'il ne me croit plus coupable? C'était si mal à lui de m'avoir soupçonnée. Il est vrai que quand on aime bien ;... et puis la présomption était si forte! Je lui soutenais moi-même que j'étais infidèle, et malgré cela, j'aurais désiré qu'il me soutînt le contraire, qu'il me le prouvât. En pareil cas, on n'est pas fâché d'avoir tort.

MADAME DORBEVAL.

Eh, mon Dieu! pour une femme en colère, je te trouve bien gaie!

MADAME DE BRIENNE.

C'est vrai, je ne m'en défends pas, et j'ai peine à me taire; le bonheur est diffus, il cause beaucoup, si tu savais!

MADAME DORBEVAL, avec intérêt.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE BRIENNE.

Un grand secret! c'est-à-dire non : c'est connu de tout le monde; mais un événement inattendu pour moi, un incident de roman, qui vient du ministère! Ces indemnités dont ton mari parlait ce matin, cela me regarde, j'y suis comprise, non pas moi, mais monsieur de Brienne, dont je suis l'unique héritière.

MADAME DORBEVAL.

Il serait possible! lui qui n'avait rien!

MADAME DE BRIENNE.

Comment rien? Il avait un frère aîné et deux oncles qui avaient eu le malheur,... non, je veux dire l'avantage de tout perdre à la révolution, et depuis leur décès, tous leurs biens, ou du moins la perte de ces biens appartient à mon mari, qui ne l'avait jamais réclamée, tu devines pourquoi? Mais aujourd'hui que cela rapporte, c'est bien différent! on a eu des malheurs, on les fait valoir. Moi, je n'y aurais jamais songé; mais monsieur de Nangis pense à tout : il me donne avant de partir les renseignements, les

instructions nécessaires, il s'est déjà entendu avec le premier commis, et je n'ose te dire à combien ils évaluent ce qui doit me revenir.

MADAME DORBEVAL.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE BRIENNE.

Huit ou neuf cent mille francs.

MADAME DORBEVAL.

Une pareille fortune! quel bonheur!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, tu as raison : quel bonheur de la lui offrir!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; POLIGNI, qui entre en rêvant.

MADAME DORBEVAL.

Tais-toi, le voilà!

MADAME DE BRIENNE.

Crois-tu que je ne l'aie pas vu?

MADAME DORBEVAL, bas.

Ne lui fais pas acheter trop cher son pardon; il a l'air si repentant, si malheureux!

MADAME DE BRIENNE, voulant courir à lui, et s'arrêtant.

Malheureux! tu crois?

MADAME DORBEVAL.

Je vois que ma présence pourrait gêner ta sévérité; je vous laisse.

MADAME DE BRIENNE.

Ah! tu t'en vas? (Lui serrant la main.) Je te remercie.

(Madame Dorbeval sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE BRIENNE, à l'écart; POLIGNI, sortant de la porte à droite.

POLIGNI, à part, sans la voir.

Il est trop tard! je n'ai pu rompre! tout ce que je possède était engagé, et la fortune d'Hermance peut seule maintenant me sauver du déshonneur et de la ruine. Mais comment avouer à madame de Brienne que je ne la crois plus coupable, et que cependant je renonce à elle... pour un mariage qui est devenu nécessaire,... pour

un mariage d'argent!... Non, plutôt mourir que de rougir à ses yeux..... Il ne me reste plus qu'un moyen, et j'y suis résolu..... Dieu! c'est elle!...

MADAME DE BRIENNE, à part, le regardant.

Il hésite, il n'ose m'aborder... Élise a raison, il est trop malheureux! Allons à son secours. (Timidement.) Poligni!...

POLIGNI, troublé et cherchant à se remettre.

Ah! c'est vous, madame!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, monsieur, c'est moi qui ai à me plaindre de vous, et c'est pour cela que je fais les premiers pas.

(Après un instant de silence allant à lui et lui tendant la main.)

Mon ami, croyez-vous encore que je sois coupable?

POLIGNI.

Moi, conserver une pareille idée! ah! je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous soupçonner un instant... Je sais tout : madame Dorbeval m'a tout appris.

MADAME DE BRIENNE, avec douleur.

Quoi, monsieur! il vous a fallu son témoignage? ce n'est pas de vous-même? Et cet entretien que vous m'avez demandé?...

POLIGNI.

Il était nécessaire pour un aveu que depuis ce matin je n'ose vous faire, et qu'il ne m'est plus permis de différer.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'est-ce donc? vous me faites frémir. Achevez...

POLIGNI, à part.

Allons! pour mon honneur, ayons le courage de la tromper.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien!

POLIGNI.

Eh bien! ce matin à votre arrivée, mon trouble, mon embarras, ces combats intérieurs, ces tourments que je n'ai pu vous cacher, tout doit vous dire assez qu'en proie aux regrets et aux remords, m'accusant moi-même, je lutte en vain contre un sentiment qu'il n'a été en mon pouvoir ni d'empêcher ni de vaincre.

MADAME DE BRIENNE.

O ciel! vous en aimez une autre!

POLIGNI, hésitant.

Oui, madame.

MADAME DE BRIENNE, prête à se trouver mal.

Ah! je me meurs!

POLIGNI, courant à elle pour la soutenir.

Amélie!

MADAME DE BRIENNE, revenant à elle.

Qu'avez-vous? Je ne me plains pas, je ne vous en veux pas; est-ce moi qui vous accuse?

POLIGNI.

Ah! c'est moi-même, c'est mon propre cœur qui vous chérit encore plus que je n'ose le dire!

MADAME DE BRIENNE.

Je le crois,... (avec tendresse) moi, je vous aimais tant! (Froidement.) Mais pendant mon absence, une autre a su vous plaire, cela ne dépendait pas de vous; vous n'avez pas voulu me tromper, vous avez agi en honnête homme, et je vous en remercie.

POLIGNI, prêt à se trahir.

Ah! si vous saviez!

MADAME DE BRIENNE.

Plus tard peut-être je pourrai vous entendre; mais dans ce moment, je ne veux rien savoir,... rien... que son nom; par pitié, dites-le moi.

POLIGNI.

C'est une personne.... qu'ici même, je crois, vous avez déjà vue : la pupille de Dorbeval.

MADAME DE BRIENNE.

O ciel! c'est Hermance! Un pareil choix... Pardon, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de vous, qu'il me semble que votre bonheur m'appartient encore, et je pensais que son caractère...

POLIGNI.

Il se peut, en effet, que son caractère;... mais je l'aime.

MADAME DE BRIENNE.

Ah! vous dites vrai, voilà qui répond à tout! On ne raisonne pas avec son cœur, et ce matin encore, pour vous, j'ai rendu bien malheureux un honnête homme qui, plus que vous, méritait mon amour. Pauvre Olivier! le voilà vengé de mon injustice! Mais je ne croyais pas que ce fût à vous de m'en punir.

POLIGNI.

Amélie!

MADAME DE BRIENNE.

Épousez-la, soyez heureux! Et surtout que mes chagrins ne

troublent point votre bonheur : je vous les pardonne; ce que je n'aurais jamais pardonné, c'eût été de me tromper.

POLIGNI.

O ciel !

MADAME DE BRIENNE.

Maintenant, laissez-moi ! Plus tard, je l'espère, je vous reverrai; ainsi qu'Hermance, ainsi que... votre femme. Je sais ce que me prescrivent l'honneur et le devoir; mais j'ai besoin de tout mon courage, et votre présence me l'ôte. Par pitié, par amitié, laissez-moi !

POLIGNI.

O fortune ! que je t'aurai payée cher !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE BRIENNE, seule.

Ah ! je respire !... me voilà seule ! J'espérais pleurer, et je ne le puis ! Accablée, anéantie par ce coup imprévu, je n'ai pas même la force de me plaindre; je ne sens plus rien, sinon que tout est fini pour moi.

SCÈNE VIII.

MADAME DE BRIENNE; OLIVIER, entrant vivement et courant soutenir madame de Brienne, qu'il voit chanceler.

OLIVIER.

Qu'avez-vous ?

MADAME DE BRIENNE, poussant un cri.

Olivier !...

OLIVIER.

Je partais, je venais prendre congé de vous; mais vous souffrez, je reste... Je réclame mes droits, je réclame vos chagrins; parlez : qu'avez-vous ?

MADAME DE BRIENNE, avec désespoir.

Il en aime une autre !

OLIVIER, stupéfait.

Lui ! Poligni !... On vous a trompée,... ce n'est pas possible !

MADAME DE BRIENNE, de même.

Il veut l'épouser !...

OLIVIER.

L'épouser ! et qui donc ?

MADAME DE BRIENNE.

La pupille de Dorbeval.

OLIVIER.

Hermance ! qui vous l'a dit ?

MADAME DE BRIENNE.

Lui-même.

OLIVIER.

Rassurez-vous ! ce mariage ne se fera pas.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous ? Et comment ? et qui pourrait l'empêcher ?

OLIVIER, avec chaleur.

Moi, qui suis votre ami ; moi, dont le devoir est de vous consoler, de vous secourir ! moi, qui veux votre bonheur aux dépens même du mien !

MADAME DE BRIENNE.

Olivier !

OLIVIER.

Il ne s'agit pas de moi, mais de vous ! il faut rompre cet hymen, et j'en ai les moyens ! Si vous saviez avec quelle légèreté, quelle coquetterie !... Mais ne restons point dans ces salons, où la foule va se rendre. Venez, vous saurez tout, vous déciderez vous-même, vous parlerez à Poligni ; et, après cela, j'ose le croire, il renoncera à ce mariage.

MADAME DE BRIENNE.

O le meilleur des amis ! que vous êtes bon ! que vous êtes généreux !

OLIVIER.

Non, je ne suis pas généreux ; mais je vous aime, je ne vis que par vous, je souffre de vos chagrins, et les adoucir, c'est diminuer les miens ! Venez, madame, venez !...

(Il rentre avec madame de Brienne dans son appartement.)

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

DORBEVAL, POLIGNI ; ils arrivent du grand salon.

DORBEVAL.

La bonne chose qu'un dîner ! surtout ceux d'à présent ! et quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne !

POLIGNI, froidement.

Oui, cela égaye, cela étourdit, cela fait tout oublier.

DORBEVAL.

Mais j'ai des compliments à te faire : tu étais charmant auprès d'Hermance; tendre, galant, empressé. Est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux?

POLIGNI.

Eh, morbleu! il le faut bien, j'y suis forcé. Veux-tu que l'on croie que je ne l'épouse que pour sa dot? Dans la position où je suis, aux yeux du monde, il n'y a qu'une grande passion qui puisse me justifier, et je m'essayais. Aussi j'avais besoin de respirer; si tu savais comme c'est terrible un amour d'obligation!

DORBEVAL.

Eh, mon Dieu! tu t'y feras; le mariage en lui-même n'est pas autre chose, et ce n'est pas parce que ta femme est riche que tu feras plus mauvais ménage. Il y a dans le monde une foule de préjugés bourgeois contre la fortune et même contre la beauté! Une jeune personne est-elle riche? ah! elle aura un mauvais caractère; est-elle jolie? elle sera coquette. Eh bien, moi, je connais des femmes laides qui n'avaient rien, et qui font enrager leurs maris; qui ne leur apportent dans leur ménage que des chagrins. Si elles avaient apporté une dot, la dot serait là; c'est une indemnité, car la fortune ne gâte rien et répare bien des choses. Je t'engage donc à prendre la tienne en patience, à t'y résigner, et à continuer ton système de passion, si cela te convient, si cela t'arrange.

POLIGNI.

Oui, certainement. Il faut que mes amis, il faut que tout le monde me croie heureux; il y va de mon honneur. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce soir, dans ton salon, ce contrat de mariage. Quand devant tout le monde on en lira les articles, quand on connaîtra mon peu de fortune et la dot d'Hermance, qu'est-ce qu'on va dire? Et puis, je crains qu'elle n'y soit.

DORBEVAL.

Qui donc?

POLIGNI.

Madame de Brienne! Grâce au ciel, elle a refusé d'assister à ce dîner; aussi, tu as vu comme j'y étais bien, comme j'étais à mon aise! Mais elle doit venir ce soir, et sa vue seule... Devant elle, je ne pourrai jamais signer.

DORBEVAL.

Quel enfantillage! Mais il faut avoir pitié de ta faiblesse. Cette signature était fixée pour onze heures au salon : eh bien, je vais trouver le notaire, et, sans en prévenir le reste de la compagnie, je l'emmène là (montrant la première porte à droite), dans mon cabinet, ainsi que ta future et nos témoins : nous y lirons, nous y signerons ce contrat, qui t'effraye, et d'ici à une demi-heure, tout sera terminé entre nous, et en comité secret. Es-tu content?

POLIGNI.

A la bonne heure.

DORBEVAL.

Pour les autres signatures, qui ne sont que de luxe, les donnera après qui voudra. Mais afin de procéder par ordre, voici d'abord des papiers qui désormais t'appartiennent; c'est la dot de ta femme, qu'en bon et fidèle tuteur je remets entre les mains de l'époux de son choix.

POLIGNI.

Eh quoi! déjà?

DORBEVAL.

Puisqu'en signant tu vas reconnaître les avoir reçus, il faut que je te les donne, et tu conviendras que c'est un beau moment que celui où l'on touche la dot! C'est peut-être même le plus... (S'interrompant.) Malheureusement tu n'en jouiras pas longtemps, car là-dessus tu as des dettes à payer. Lajaunais, qui ce soir est des nôtres, compte sur son argent.

POLIGNI.

Oui, mon ami, je sais que de mes mains ce portefeuille va passer dans les siennes.

DORBEVAL.

Pas tout à fait; prends bien garde : tu ne lui donneras que deux cent mille francs.

POLIGNI.

Eh pourquoi?

DORBEVAL.

Parce que les cent mille écus qu'il me doit, c'est à moi que tu les remettras; c'est convenu.

POLIGNI, riant.

Ah, c'est à toi! Mais alors tu pouvais les garder.

DORBEVAL.

Non, mon cher, parce qu'en affaires la règle, l'exactitude...

Mais quand j'y pense, ce Lajaunais que malgré lui je force à être honnête et à payer ses dettes!... (Riant.) C'est très-gai.

POLIGNI.

Oui, sans doute!

DORBEVAL, riant.

Tu n'en ris pas assez.

POLIGNI.

Si vraiment, c'est très-drôle.

(Ils rient tous les deux.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; OLIVIER.

OLIVIER.

Eh, mon Dieu! qu'avez-vous donc? quels éclats de rire! on vous entend du salon.

DORBEVAL, continuant de rire.

C'est ce Poligni qui est d'une folie, d'une gaieté!

OLIVIER.

Quoi! même avant le mariage?

DORBEVAL.

Et quand veux-tu donc que l'on rie, si ce n'est dans ce moment-là? On jouit de son reste.

POLIGNI, cherchant à s'échauffer.

Oui, vraiment, je suis si heureux aujourd'hui! de bons amis, une femme charmante, un dîner... un dîner de ministre!... car tu y étais, Olivier; mais tu n'as pas fait honneur comme nous au Champagne qu'il nous a prodigué. Ce cher Dorbeval, cet excellent ami! je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas!

DORBEVAL.

Et moi donc!... Mais un bon dîner ne doit jamais nuire aux affaires; au contraire, et je vais penser aux nôtres. Olivier, est-ce que tu ne prends pas de café?

OLIVIER.

Non.

DORBEVAL.

Et toi, Poligni? Cela fait bien, cela dissipe les fumées.

POLIGNI, vivement.

Non, non, Dieu m'en garde! je suis si bien ainsi!

DORBEVAL.

Alors, je vais prendre le mien. (A Poligni.) Tu sais que dans une demi-heure je t'attendrai là dans mon cabinet. (Il sort.)

POLIGNI.

Oui, mon ami, oui, je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

OLIVIER.

Ton mariage a donc toujours lieu ?

POLIGNI, affectant une grande gaieté.

Oui, mon ami, oui, sans doute ; pourquoi me fais-tu cette question ?

OLIVIER.

Oh ! pour rien. (A part.) Allons, madame de Brienne ne lui a pas encore parlé ; mais c'est elle que cela regarde.

POLIGNI, de même.

Et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple, tu ferais comme moi un bon mariage, un mariage d'inclination ; juge donc quelle brillante perspective ! une grande fortune qui, chaque jour, peut s'augmenter encore ; de la considération, du crédit, le bonheur de recevoir mes amis, car vous viendrez tous ! Quelle ivresse ! quelle suite de plaisirs ! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir, et déjà, d'avance, je ne puis te dire à quel point je suis heureux !

OLIVIER.

C'est singulier, cela n'en a pas l'air ; le bonheur a un aspect plus tranquille. Mais cet amour pour Hermance t'est donc venu bien subitement ?

POLIGNI.

Non, mon ami ; je l'aimais et depuis longtemps, mais sans oser l'avouer à personne, parce que la disproportion de nos fortunes... Mais du reste une jeune personne charmante, qui joint aux traits les plus séduisants le caractère le plus heureux !

OLIVIER.

Le caractère ! le caractère ! Il y a quelque temps, cependant, tu me parlais de sa légèreté, de sa coquetterie.

POLIGNI.

Sa coquetterie ! Eh mais ! pas tant ; je ne vois pas cela. Je te

jure, mon ami, que tu t'abuses sur son compte, ou que tu as des préventions contre elle.

OLIVIER.

M'en préserve le ciel! Moi, ce que j'en dis, c'est pour toi; et quand les avis, les conseils d'un ami peuvent nous éclairer...

POLIGNI.

Des avis, des conseils! Je n'en veux pas, je ne veux rien écouter. Si quelque illusion, si quelque erreur m'abuse, qu'on se garde de la dissiper, qu'on me la laisse tout entière, je m'y plais, je veux y rester.

OLIVIER.

Mais si l'on te prouvait à toi-même que ce mariage ne te convient pas.

POLIGNI, hors de lui.

Ce mariage! rien ne peut le rompre; il faut qu'il ait lieu. Sais-tu que maintenant c'est mon seul espoir? sais-tu que s'il venait à manquer, ce serait fait de moi, de mon honneur, de ma vie, et que je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle?

OLIVIER.

Y penses-tu? C'est du délire, de la passion; tu l'aimes donc avec excès?

POLIGNI, avec un sourire amer.

L'aimer!... moi, l'aimer! Crois-tu donc que la fatalité qui me poursuit m'ait ôté le sens, le jugement; ait assez fasciné mes yeux pour me cacher la nullité de son esprit, la sécheresse de son cœur, la vanité, seul mobile de ses actions? Crois-tu que, tout à l'heure encore, je ne l'aie pas vue, dans le salon, entourée d'une foule de jeunes fats, dont son sourire sollicitait les hommages?

OLIVIER.

Et tu l'as souffert?

POLIGNI.

Et que m'importe à moi?

OLIVIER.

Qu'entends-je?

POLIGNI.

J'en ai trop dit pour te rien cacher. Aussi bien, je suis trop malheureux, et j'ai besoin d'un ami à qui confier mes peines. Oui, sans ce mariage, je suis perdu, déshonoré, obligé de fuir; à toi-même, je t'enlève le fruit de tes travaux!

OLIVIER.

Qu'importe! sois heureux.

POLIGNI.

Je ne le puis ; je dois six cent mille francs !

OLIVIER.

Grand Dieu !

POLIGNI.

Et je ne te parle pas de mes inquiétudes, de mes craintes, de mes tourments ; voilà ce qui m'en coûte pour être agent de change.

OLIVIER.

Où en était la nécessité ? toi qui avais une fortune honorable et indépendante, huit mille livres de rentes ? qui te forçait à les compromettre ?

POLIGNI.

Qui m'y forçait ? L'ambition, la vanité, le désir des richesses, le désir de briller.

OLIVIER.

Eh bien ! tu es encore maître de ton sort, il ne dépend que de toi ; plus d'égards, de vains ménagements, il faut tout rompre.

POLIGNI.

Rompre ! Y penses-tu ? et dans quel moment ? Quand toute une famille est réunie pour signer ce contrat, quand il y a dans ce salon plus de deux cents personnes qui seraient témoins d'un pareil éclat ! Et de quel droit déshonorer une jeune fille qui n'a d'autres torts envers moi que de me sauver moi-même du déshonneur, de faire ma fortune, et à qui je ne peux pas même reprocher ses défauts, car je les connais, je les accepte ; c'est à moi au contraire à la protéger, à la défendre ; j'y suis engagé d'honneur, je suis lié par ses bienfaits. (A voix basse.) Car déjà j'ai reçu sa dot ; elle est là, j'en ai disposé d'avance, je l'ai presque employée. Je sais comme toi que j'y puis renoncer encore, je sais même qu'en vendant tout ce que je possède, je retrouve ma liberté au prix de l'indigence ; mais te l'avouerais-je enfin ? cette fortune dont j'ai déjà fait l'essai, cette fortune qu'on ne goûte pas impunément, est devenue pour moi le premier des biens. Plutôt mourir que de déchoir à tous les yeux ? Et je sacrifierai à cette idée mon avenir, mon amour, madame de Brienne, et moi-même s'il le faut.

OLIVIER.

O ciel ! madame de Brienne ! tu l'aimerais encore !

POLIGNI.

Plus que jamais !

OLIVIER.

Et cependant, tu lui as dit...

POLIGNI.

Oui, parce que je tenais à son estime, parce que je veux bien rougir à tes yeux, mais non pas aux siens; et que, connaissant son âme noble et désintéressée, j'ai pensé qu'elle me pardonnerait mon inconstance plus aisément que ma fortune. Mais ce secret que je confie à toi seul, ne le trahis jamais; tu me le promets, tu me le jures; je suis méprisable à ses yeux, si je ne suis infidèle.

OLIVIER.

Ah! ne crains pas que je te trahisse; tu sais que moi-même...

POLIGNI.

Oui, je me rends justice. Tu la mérites mieux que moi, tu es plus digne de tant de vertus. Qu'elle soit heureuse, qu'elle m'oublie, qu'elle t'aime! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et cependant... Adieu, adieu, plains-moi, et si je te suis cher, garde bien mon secret.

(Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, seul.

Et ce matin, je me croyais malheureux! Il l'est cent fois plus que moi. Il aime, il est aimé; elle peut faire son bonheur, et il renonce à elle parce qu'elle ne peut faire sa fortune. Ah! il avait raison; pour son honneur, gardons bien son secret!

SCÈNE V.

OLIVIER, MADAME DE BRIENNE.

OLIVIER.

C'est vous, madame? vous sortez du salon?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, j'avais promis d'y paraître, j'y suis descendue un instant. Il y avait un monde, un bruit; ils parlaient tous de ce contrat; grâce au ciel, je n'ai rien entendu. (Avec inquiétude.) Il paraît que c'est ce soir à onze heures?

OLIVIER.

Oui, madame.

MADAME DE BRIENNE.

Tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, madame Dorbeval pouvait à peine approcher de moi ou me parler ; perdue au milieu de la foule, je n'apercevais ni ce que je désirais, ni ce que je craignais de rencontrer, car je ne voyais ni vous ni Poligni ; et, fatiguée de tout ce monde, je quittais le salon, je rentrais chez moi.

OLIVIER.

Sans parler à Poligni ?

MADAME DE BRIENNE, avec insouciance.

Je ne l'ai pas vu ; d'ailleurs, je n'avais rien à lui dire, j'y étais décidée.

OLIVIER.

Vraiment !

MADAME DE BRIENNE.

Depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi à ce que votre amitié, votre générosité m'avait confié, et j'ai trouvé indigne de moi d'en profiter. Oui, il ne m'est pas permis de compromettre une jeune personne, à laquelle, après tout, on ne peut reprocher que de l'imprudence, de l'étourderie ; et nous avons toutes si besoin d'indulgence ! Et puis cela empêcherait-il qu'il n'eût été infidèle ? Il ne m'aime plus, il l'aime, il me l'a dit !

OLIVIER, à part.

Grand Dieu !

MADAME DE BRIENNE.

Et si je les séparais, ils s'aimeraient davantage. (Vivement.) Non, non, n'y pensons plus ! Je ne suis plus telle que vous m'avez vue ce matin, sans énergie, sans force, sans courage. Ma raison est revenue, et avec elle ma fierté et l'estime de moi-même. (Avec fermeté.) Je n'ai point mérité mon sort, je n'ai rien à me reprocher ; je perds celui que j'aime, mais je m'immole à son bonheur, mais je fais des vœux pour lui, je le force à me plaindre, à m'estimer, à me regretter. (Mettant la main sur son cœur.) Je souffre encore, il est vrai ; mais je suis sans remords, et il en aura peut-être !

OLIVIER.

Combien je vous admire !

MADAME DE BRIENNE.

Vous, restez à ce contrat ; moi, je ne puis. Mais je vous verrai

demain, n'est-il pas vrai? Vous avez voulu mon amitié, elle va vous imposer bien des obligations, vous être bien à charge.

OLIVIER.

Ah, madame!

MADAME DE BRIENNE.

Non, je ne le pense pas. Je vous dirai ce que j'attends de vous : quelques visites, quelques démarches indispensables, car vous n'ignorez pas ce qui m'arrive aujourd'hui; je n'ai pas eu le temps de vous le dire : je suis riche.

OLIVIER, avec effroi.

O Ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je suis comprise dans ces indemnités; je m'en doutais déjà, mais tout à l'heure, au salon, monsieur Dubreuil, un commis des finances, me l'a confirmé hautement; et si vous saviez comme les compliments, les félicitations m'ont sur-le-champ accablée, et combien je me suis trouvé d'amis que je ne soupçonnais pas! Je ne savais que répondre, je n'y étais plus; c'est un mauvais moment pour être heureuse.

OLIVIER, troublé, et l'interrogeant en tremblant.

Mais cette fortune, je l'espère,... je veux dire, je le pense, n'est pas une fortune bien grande?

MADAME DE BRIENNE, négligemment.

Si vraiment; plus que je ne peux vous dire.

OLIVIER, de même.

Cependant ce n'est pas aussi considérable, par exemple, que la dot d'Hermance?

MADAME DE BRIENNE.

Près du double.

OLIVIER.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous donc?

OLIVIER.

Rien, rien, madame. (A part.) Après tout, ne lui ai-je pas juré de me taire, de garder son secret. Mais le puis-je à présent sans faire leur malheur à tous deux? ah, je rougis d'avoir hésité, et c'est l'honneur lui-même qui m'ordonne de le trahir.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous?

OLIVIER.

Que le sort ne m'avait souri un instant que pour mieux m'accabler, et pour renverser toutes mes espérances. Apprenez que maintenant rien ne s'oppose à votre bonheur, à votre union; vous pouvez épouser Poligni.

MADAME DE BRIENNE.

Y pensez-vous? quand il en aime une autre!

OLIVIER.

Plût au ciel! mais il n'a jamais aimé que vous; il vous aime encore.

MADAME DE BRIENNE, avec joie.

Il serait possible!

OLIVIER.

Ah! vous pouvez m'en croire : c'est moi, moi seul au monde qui possède son secret; il vient de me le confier... pour mon malheur!

MADAME DE BRIENNE.

Pourquoi alors ce mariage avec Hermance?

OLIVIER.

Ce mariage faisait son désespoir, mais il y était forcé. Cette charge qu'il vient d'acheter compromettait son avenir, et pour acquitter les six cent mille francs qu'il doit, il lui fallait une dot considérable, une femme riche; maintenant il trouve tout réuni dans celle qu'il aime.

MADAME DE BRIENNE, à part, et lentement.

Que viens-je d'entendre? il m'aimait, il m'aime encore! et il en épousait une autre! Il m'abandonne pour une dot, pour un mariage d'argent! (Avec un sentiment de mépris.) Ah! (Elle cache sa tête dans ses mains, et reste quelque temps absorbée dans ses réflexions; elle se relève, et dit à Olivier.) Olivier, ce secret qu'il vous a confié, vous seul en avez connaissance?

OLIVIER.

Oui, madame, je le crois.

MADAME DE BRIENNE.

Et vous avez tout sacrifié pour votre ami! pour moi... (A part.) Ah, quelle différence! et que je rougis de moi-même! (Cherchant à reprendre sur elle.) Allons! (Elle regarde la pendule, et dit froidement.) Ce mariage est pour onze heures : il sera temps encore; je veux lui écrire.

OLIVIER.

Ne voulez-vous pas le voir ?

MADAME DE BRIENNE.

Non, dans ce moment sa présence me ferait mal.

(Elle se met à la table, écrit quelques mots, s'arrête, et écrit encore.)

OLIVIER.

Adieu, vous que j'ai tant aimée, et que je perds à jamais ! j'ai eu la force de tout immoler à votre bonheur, mais je n'ai pas celle d'en être le témoin. Adieu pour toujours !

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, de grâce...

OLIVIER.

Non, madame, je ne puis.

MADAME DE BRIENNE.

J'ai pourtant un service à vous demander. Ah ! vous restez ; j'en étais sûre.

OLIVIER.

Que me voulez-vous ?

MADAME DE BRIENNE.

Cette lettre doit être remise à Poligni à l'instant ; oui, à l'instant même, car il faut que sur-le-champ il puisse y répondre. Dieu ! le voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; POLIGNI, sortant du cabinet à droite.

POLIGNI, à madame de Brienne, qui veut s'éloigner.

Ah, madame ! ne me fuyez pas ; que je puisse au moins vous voir... pour la dernière fois !

MADAME DE BRIENNE.

Je le voulais,.. je ne le puis... Mais cette lettre vous était destinée, je vous la laisse. (Elle lui donne la lettre.)

POLIGNI.

Un instant encore ; d'après ce que je viens d'entendre, j'y dois une réponse.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien, monsieur, lisez.

OLIVIER.

Ah ! tout est fini pour moi.

POLIGNI, lisant.

« Je sais que vous m'aimez encore; je sais les motifs qui vous « forcent à épouser Hermance. » (A Olivier.) Ah! tu m'as trahi!

OLIVIER.

Oui, pour ton bonheur!

POLIGNI, continuant.

« Ce mariage vous rendrait à jamais malheureux, et je dois « l'empêcher, non pour moi, car l'amour est éteint dans mon « cœur, je vous le jure, et vous savez si l'on doit croire mes ser- « ments; mais mon amitié, qui vous reste, s'effraye de votre ave- « nir, et je sais un moyen de sauver votre réputation sans com- « promettre votre bonheur : je suis riche, j'ai huit cent mille « francs, disposez-en. Olivier m'aimera bien sans cela, et vous « pouvez les accepter sans rougir de la femme de votre ami. »

OLIVIER, poussant un cri, et se jetant aux pieds de madame de Brienne.

Ah! que viens-je d'entendre!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, levez-vous.

POLIGNI, se cachant la tête dans ses mains.

Ah, malheureux!

MADAME DE BRIENNE, à Poligni.

Eh bien! vous ne répondez pas? Qui vous empêche d'accepter?

POLIGNI.

Je vous remercie de votre amitié, de vos offres généreuses, qui désormais me sont inutiles. Mon sort est fixé, et je ne pourrais maintenant, sans me perdre aux yeux du monde, sans manquer à l'honneur, rompre des engagements qui du reste comblent tous mes vœux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DORBEVAL, HERMANCE; DORBEVAL, tenant Hermance par la main.

DORBEVAL.

Eh bien! où donc est le marié? On le demande de tous les côtés, et c'est moi qui lui amène sa femme.

HERMANCE.

Eh, mon Dieu, oui! voilà tout le monde qui vient vous chercher.

POLIGNI, prenant un air riant.

Tout le monde! Ah! c'est fort aimable! c'est charmant! je suis ravi, enchanté!

DORBEVAL.

Oh! ce n'est rien encore. Une de ces dames vient de se mettre au piano, et nous allons avoir un bal impromptu.

POLIGNI, affectant une grande joie.

Nous danserons! c'est délicieux! tous les plaisirs à la fois! (Prenant la main d'Hermance.) Ma chère Hermance, venez, que je vous présente à mes amis. D'abord, à Olivier, mon camarade de collége.

HERMANCE.

Oh! je connais déjà monsieur; nous avons passé cet été quelques jours ensemble à Auteuil!

POLIGNI.

A... Auteuil!

HERMANCE.

Nous y avons joué la comédie.

POLIGNI, vivement.

Le Mariage de Figaro?

HERMANCE.

Justement! je jouais Fanchette.

POLIGNI, s'efforçant de rire.

Fanchette? c'est charmant! c'est très-gai!

DORBEVAL, à madame de Brienne.

Mais à mon tour, madame, permettez-moi de vous féliciter. On vient de m'apprendre votre fortune. Huit cent mille francs! Vous avez dû être ravie d'un pareil changement?

MADAME DE BRIENNE, regardant Poligni.

Oui, je me réjouis du changement que j'éprouve, et auquel je n'osais croire.

DORBEVAL, à Poligni.

Mais, à propos, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre; notre spéculation va à merveille! Dès demain, en réalisant, ta charge est payée, et, fin de mois, ta fortune est faite. Tu deviens un capitaliste, un riche propriétaire, et tu seras dans ton ménage aussi heureux que moi : maison de ville et de campagne, des chevaux, des équipages, de l'or, des amis; tu auras tout réuni.

MADAME DORBEVAL, à part.

Excepté le bonheur!

BERTRAND ET RATON,

OU

L'ART DE CONSPIRER;

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 14 novembre 1833.

PERSONNAGES.

MARIE-JULIE, reine douairière, belle-mère de Christian VII, roi de Danemark.
LE COMTE BERTRAND DE RANTZAU, membre du conseil sous Struensée, premier ministre.
FALKENSKIELD, ministre de la guerre, membre du conseil sous Struensée.
FRÉDÉRIC DE GOËLHER, neveu du ministre de la marine.
CHRISTINE, fille de Falkenskield.
KOLLER, colonel.
RATON BURKENSTAFF, marchand de soieries.
MARTHE, sa femme.
ÉRIC, son fils.
JEAN, son garçon de boutique.
JOSEPH, domestique de Falkenskield.
UN SEIGNEUR DE LA COUR (Berghen).
LE PRÉSIDENT DE LA COUR SUPRÊME.

La scène se passe à Copenhague, en janvier 1772.

ACTE PREMIER.

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague. A gauche, les appartements du roi, à droite, ceux de Struensée.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOLLER, assis à droite; du même côté, des grands du royaume, des militaires, des employés du palais, des solliciteurs, avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée.

KOLLER, regardant à gauche.

Quelle solitude dans les appartements du roi!... (Regardant à droite.) Et quelle foule à la porte du favori! En vérité, si j'étais poëte satirique, ce serait une belle place que la mienne! Capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais patience! (Prenant

un journal qui est sur la table à côté de lui.) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour, qui trouve cette combinaison admirable. (Lisant bas.) Ah! ah! encore un nouvel édit. (Lisant.) « Copenhague, 14 janvier « 1772. Nous, Christian VII, par la grâce de Dieu roi de Danemark « et de Norwége, avons confié par les présentes à son excellence « le comte Struensée, premier ministre et président du conseil, le « sceau de l'État, ordonnant que tous les actes émanés de lui soient « valables et exécutoires dans tout le royaume sur sa seule signa- « ture, même quand la nôtre ne s'y trouverait pas! » Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce matin entourent le favori : le voilà roi de Danemark; l'autre a tout à fait abdiqué; car, non content d'enlever à son souverain son autorité, son pouvoir, sa couronne, Struensée ose encore.... Allons, l'usurpation est complète. (Entre Berghen.) Ah! c'est vous, mon cher Berghen.

BERGHEN.

Oui, colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre!

KOLLER.

Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN.

Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER.

C'est trop juste! il en a tant fait autrefois, quand il était médecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende, à présent qu'il est ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin?

BERGHEN.

Ne m'en parlez pas. Tout le monde en est révolté; c'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER, sortant de l'appartement à droite.

Son excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN, à Koller.

Pardon!

(Il s'élance vivement avec la foule, et entre dans l'appartement à droite.)

KOLLER.

Et lui aussi! il va solliciter! Voilà les gens qui obtiennent toutes les places, tandis que nous autres nous avons beau nous mettre sur les rangs; aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront,

il apprendront à me connaitre, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'autres. (Regardant au fond du théâtre.) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son âge, c'est de bonne heure, c'est terrible, et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE.

Ah! c'est vous, Koller.

(Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.)

KOLLER.

Ne craignez rien, madame, nous sommes seuls; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde... Avez-vous parlé au roi?

LA REINE.

Hier, comme nous en étions convenus; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif; une grosse larme coulait de ses yeux : il caressait cet énorme chien, son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vous? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère... Non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie, car vous me plaignez! Vous venez me voir, vous!... Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER.

Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison?

LA REINE.

Non; mais, vieux avant l'âge, usé par les excès de tout genre, toutes ses facultés semblent anéanties : sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion; il parle avec peine, avec effort, mais en vous écoutant, ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance, et il me dit avec un sourire douloureux : Vous le voyez, mon amie, ils m'abandonnent tous; et Mathilde, que j'aimais tant, Mathilde, ma femme, où est-elle?

KOLLER.

Il fallait profiter de l'occasion, lui faire connaitre la vérité.

LA REINE.

C'est ce que j'ai fait avec ménagement, avec adresse, lui rap-

pelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et en France, à la cour de Georges et de Louis XV, lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié; puis je le lui ai montré plus tard, à son retour en Danemark, présenté par lui à la jeune reine, et, pendant la longue maladie de son fils, admis dans son intimité, la voyant à toute heure. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans, écoutant sans défiance les discours d'un homme jeune, beau, aimable, ambitieux; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme, et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée, parvenu audacieux, favori insolent qui, par les bontés de son roi et de sa souveraine, élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal, de conseiller, de comte, de premier ministre enfin, osait maintenant, parjure à la reconnaissance et à l'honneur, oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur et à son roi, et ne craignait pas d'outrager la majesté du trône!... A ce mot, un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu; sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une subite rougeur; puis, avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable, il a appelé, il s'est écrié : La reine! la reine! qu'elle vienne, je veux lui parler!

KOLLER.

O ciel!

LA REINE.

Quelques instants après a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez,... cet air d'amazone; la tête haute, le sourire superbe, et laissant tomber sur moi un regard de triomphe et de dédain. Je suis sortie, et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissants que jamais; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la Gazette royale, donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté.

KOLLER.

Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE.

Il faut donc la prévenir. Il faut, aujourd'hui même... (S'arrêtant.) Qui vient là?

KOLLER, regardant au fond.

Des amis de Struensée! le neveu du ministre de la marine, Frédéric de Gœlher, puis M. de Falkenskield, le ministre de la guerre : sa fille est avec lui!

LA REINE.

Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle!

SCÈNE III.

GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, LA REINE, KOLLER.

GOELHER, entrant en donnant la main à Christine.

Oui, mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade; une cavalcade magnifique! Et si vous voyiez comme sa majesté se tient à cheval! c'est une princesse bien remarquable; ce n'est pas une femme!...

LA REINE, à Koller.

C'est un colonel de chevau-légers.

CHRISTINE, à Falkenskield.

La reine-mère. (Elle salue ainsi que son père et Gœlher.) Je me rendais chez vous, madame.

LA REINE, avec étonnement.

Chez moi!

CHRISTINE.

J'avais auprès de votre majesté une mission...

LA REINE.

Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD.

Je vous laisse, ma fille; j'entre chez le comte de Struensée, chez le premier ministre.

GOELHER.

Je vous suis; je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle, qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD.

Vraiment!

GOELHER.

Oui; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal;... et la mer lui a fait mal.

LA REINE.

A un ministre de la marine!

GOELHER.

Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, apercevant Koller.

Ah ! bonjour, colonel Koller; vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, bas, à Koller.

Vous leur demandiez...

KOLLER, de même.

Pour éloigner leurs soupçons.

FALKENSKIELD.

Il n'y a pas moyen dans ce moment ; la reine Malthilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GOELHER.

Charmant cavalier, qui au dernier bal a dansé la hongroise d'une manière ravissante.

FALKENSKIELD.

Mais plus tard nous verrons ; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle.

LA REINE.

Et en apprenant à danser !

FALKENSKIELD, souriant.

Sa majesté est ce matin d'une humeur charmante ; elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée. J'ai l'honneur de lui présenter mes respects.

(Il entre à droite avec Gœlher.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, à qui Koller a approché un fauteuil à droite.

Eh bien, mademoiselle ! parlez. Vous venez...

CHRISTINE.

De la part de la reine...

LA REINE.

De Mathilde !... (Se tournant vers Koller.) Qui déjà, sans doute, dans sa vengeance...

CHRISTINE.

Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais.

LA REINE, étonnée.

Moi !... (Cherchant à se remettre.) Ah !... il y a demain à la cour... un bal...

CHRISTINE.

Qui sera magnifique.

LA REINE.

Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe... Et elle m'invite à y assister !

CHRISTINE.

Que répondrai-je, madame ?

LA REINE.

Que je refuse !

CHRISTINE.

Et pour quelle raison?

LA REINE, se levant.

Eh mais ! ai-je besoin de vous le dire ? Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances ?... Ma place n'est pas où président Mathilde et Struensée, ni la vôtre non plus, mademoiselle ; et vous vous en seriez aperçue déjà si en vous laissant, dans l'intérêt de son ambition, comme demoiselle d'honneur dans une pareille cour, M. de Falkenskield, votre père, ne vous avait ordonné sans doute de baisser les yeux et de ne rien voir.

CHRISTINE.

J'ignore, madame, qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont parait s'armer votre majesté. Je n'entrerai point dans une discussion à laquelle mon âge et ma position me rendent étrangère. Soumise à mes devoirs, j'obéis à mon père, je respecte ma souveraine, je n'accuse personne ; et si l'on m'accuse, je laisserai à ma seule conduite le soin de me défendre ! (Faisant la révérence.) Pardon, madame.

LA REINE.

Eh quoi ! me quitter déjà pour courir auprès de votre reine ?...

CHRISTINE.

Non, madame ; mais d'autres soins...

LA REINE.

C'est juste ;... je l'oubliais ; je sais qu'il y a aujourd'hui aussi une fête chez votre père ; il y en a partout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres ?

CHRISTINE.

Oui, madame.

KOLLER.

Diner politique!

LA REINE.

Qui a aussi un autre but, vos fiançailles...

CHRISTINE, troublée.

O ciel!

LA REINE.

Avec Frédéric de Gœlher, que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine. Est-ce que vous l'ignoriez? Est-ce que je vous l'apprends?

CHRISTINE.

Oui, madame.

LA REINE.

Je suis désolée;... car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE.

En aucune façon, madame; mon devoir et mon plus ardent désir seront toujours d'obéir à mon père.

(Elle fait la révérence, et sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, la regardant sortir.

Vous l'avez entendu, Koller;... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskield.... Ce diner où doivent se trouver réunis et Struensée et tous ses collègues, c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER.

Eh bien! qu'importe?

LA REINE, à demi-voix.

Ce qu'il importe! C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à la fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire!

KOLLER.

Que dites-vous?

LA REINE, de même.

Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais; et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour

une pareille expédition, qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER.

Vous croyez...

LA REINE.

D'après ce que j'ai vu hier, le roi est trop faible pour prendre aucun parti ; mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé, les preuves ne manqueront pas contre lui et contre la reine. Mais renversons-le ! ce qui est facile, si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée, et que je vous rends ! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir, d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER, prenant le papier.

Vous avez raison, un coup de main, c'est plus tôt fait ; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques, auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs. Point de grâce ; Struensée d'abord, Gœlher, Falkenskield et le comte Bertrand de Rantzau !...

LA REINE.

Non, non ; je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER.

Lui moins que tout autre, car je lui en veux personnellement ; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigants en épaulettes, comme il les appelle...

LA REINE.

Que vous importe ?

KOLLER.

C'est moi qu'il désigne par là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE.

Pas maintenant !... nous avons besoin de lui ! il nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talents personnels, peuvent seuls donner de la consistance à notre parti,... qui n'en a pas ; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au dehors ; et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place, il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER.

Je le sais ! Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE.

Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves ; il aurait pu me per-

dre, il ne l'a pas fait, et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire; que lui, de son côté, déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe : et de là à nous y aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER.

C'est possible, mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et, partant, rien à faire.

LA REINE.

C'est ce qui vous trompe... (Regardant vers la coulisse, à gauche.) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand chambellan? il se rend sans doute au conseil; laissez-nous : avant de l'attirer dans notre parti, avant de lui rien découvrir de nos projets, je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER.

Vous aurez de la peine!... En tout cas, je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique. Herman et Christian sont des conspirateurs secondaires, qui s'y entendent à merveille; pour cela, il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir; comptez sur moi et sur le sabre de mes soldats... En fait de conspiration, c'est ce qu'il y a de plus positif.

(Il sort par le fond en saluant Rantzau, qui entre par la gauche.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, à Rantzau, qui la salue.

Et vous aussi, monsieur le comte, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très-puissant et très-heureux collègue...

RANTZAU.

Et qui vous dit, madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à votre majesté?

LA REINE.

C'est généreux;... c'est digne de vous, du reste, au moment où

plus que jamais je suis en disgrâce,... où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU.

Croyez-vous qu'on l'oserait?

LA REINE.

Eh mais! c'est à vous que je le demanderai; vous, Bertrand de Rantzau, ministre influent,... vous, membre du conseil.

RANTZAU.

Moi! j'ignore ce qui s'y passe;... je n'y vais jamais. Sans désirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents,... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE.

Vous qui prétendiez ne rien savoir,... vous connaissez donc...

RANTZAU.

Ce qui s'est passé hier chez le roi... Certainement; et convenez que c'est une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver... Mais en pareil cas un bourgeois lui-même, un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas! Et vous espériez le persuader à un front couronné!... Votre majesté devait avoir tort.

LA REINE.

Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un roi malheureux! Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traitres!

RANTZAU.

Et qu'on n'y réussit pas... Oui, madame.

LA REINE, avec mystère.

Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui?

RANTZAU, souriant.

Mon appui! à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, avec force.

Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant, je ne dis pas avant, mais après le danger?

RANTZAU.

Vraiment!... Il y en a donc?

LA REINE.

Puis-je me fier à vous?

RANTZAU.

Eh mais!... il me semble que je possède déjà quelques secrets qui auraient pu perdre votre majesté, et que jamais...

LA REINE, vivement.

Je le sais. (A demi-voix.) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues?...

RANTZAU.

Oui, madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, avec mystère.

Eh bien! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, la regardant avec finesse.

Ah! vous vous méfiez du dîner,... il ne vaudra rien.

LA REINE.

Oui... Que cela vous suffise.

RANTZAU, souriant.

Des demi-confidences! Prenez garde! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine..., jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE.

Vous avez raison; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, d'un air d'incrédulité.

D'eux-mêmes et sans chef?

LA REINE.

Koller les commande; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant : Les traîtres ne sont plus! vive le roi! vive Marie-Julie! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente; et dès demain, c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemark. Voilà mon plan, mes desseins; vous les connaissez; voulez-vous les partager?

RANTZAU, froidement.

Non, madame; je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à votre majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE.

Vous me refusez, vous qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais!...

RANTZAU.

Pour conspirer!... Votre majesté avait grand tort.

LA REINE.

Et pour quelles raisons?

RANTZAU, cherchant ses mots.

Tenez,... à vous parler franchement...

LA REINE.

Vous allez me tromper.

RANTZAU, froidement.

Moi! dans quel but? Depuis longtemps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très-rarement ceux qui en profitaient; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse;... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit!... Pourquoi, je vous le demande?

LA REINE.

Pour arriver au premier rang; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser... Oui... je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU.

C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (Souriant.) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire!... A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau, un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE.

Vous en voulez à Koller!

RANTZAU.

Moi!... je n'en veux à personne;... mais je me dis souvent : Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus,... c'est son état; mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard!... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme,... c'est la pire espèce de toutes! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE.

Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but?

RANTZAU.

Mais vous n'y arriverez pas! On ne verra là-dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que, par suite de cette discussion de famille, M. Koller obtienne une belle place? Qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu,... qu'on le lui persuade du moins! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation,... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions!... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE.

Eh bien! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis!

RANTZAU, souriant.

En vérité! Eh bien! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... Et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice; et moi qui vous parle, moi qui dé-

teste les conspirations, et qui par conséquent ne conspirerai pas,... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur,... je déclare ici à votre majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Voici du monde!...

SCÈNE VII.

RANTZAU, LA REINE; ÉRIC, paraissant à la porte du fond, et causant avec les huissiers de la chambre.

LA REINE.

Eh mais! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Éric Burkenstaff... Approchez,... approchez... Que me voulez-vous? parlez sans crainte! (Bas, à Rantzau.) Il faut bien essayer de se rendre populaire!

ÉRIC.

J'ai accompagné au palais mon père, qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, madame; et pendant qu'il attend audience,... je venais,... c'est bien téméraire à moi,... solliciter de votre majesté une faveur...

LA REINE.

Et laquelle?

ÉRIC.

Ah!... je n'ose... C'est si terrible de demander,... surtout lorsque, ainsi que moi, l'on n'a aucun droit!

RANTZAU.

Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déjà rencontrés.

LA REINE.

Dans les magasins de son père,... au Soleil d'Or... Raton Burkenstaff..., le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU.

Non,... ce n'est pas là,... mais dans les salons de mon farouche collègue, M. de Falkenskield, ministre de la guerre.

ÉRIC.

Oui, monseigneur... J'ai été pendant deux ans son secrétaire

particulier; mon père l'avait voulu; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskield, qui venait souvent dans nos magasins; et, au lieu de me laisser continuer mon état, qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, l'interrompant.

Non pas! car j'ai plus d'une fois entendu M. de Falkenskield lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, s'inclinant.

Il est bien bon! (Froidement.) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE.

Et pourquoi donc?

ÉRIC, froidement.

Je l'ignore. Il était le maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE.

Une autre place... On vous la doit.

RANTZAU, souriant.

Certainement; et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services,... nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, vivement.

Ah, monseigneur! ce serait retrouver cent fois plus que je n'ai perdu; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Pardon, je ne puis le dire... Mais je voudrais être officier,... je voudrais;... et je ne peux m'adresser pour cela à M. de Falkenskield. (A la reine.) Je venais donc supplier votre majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui me restent lui seront dévoués...

LA REINE, vivement.

Dites-vous vrai?... Ah! s'il ne tenait qu'à moi! dès aujourd'hui,

avant ce soir, vous seriez nommé; mais j'ai en ce moment peu de crédit, je suis aussi dans la disgrâce.

ÉRIC.

O ciel! est-il possible! alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU, passant près de lui.

Ce serait grand dommage, surtout pour vos amis; et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC.

Qu'entends-je?

RANTZAU.

J'essayerai, à ce titre, d'obtenir de mon sévère collègue...

ÉRIC, avec transport.

Ah, monseigneur! je vous devrai plus que la vie! (Avec joie.) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme!... Je ne serai plus le fils d'un marchand; et si l'on m'insulte, j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU, avec reproche.

Jeune homme!

ÉRIC, vivement.

Ou plutôt c'est à vous que je dois compte de mon sang, c'est à vous d'en disposer; et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines, vous pouvez la réclamer; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU.

Je vous crois, mon jeune ami, je vous crois. (Lui montrant la table à droite.) Écrivez votre demande; je la ferai approuver tout à l'heure par Falkenskield, que je trouverai au conseil. (A la reine, pendant qu'Éric s'est mis à la table.) Voilà un cœur chaud et généreux, une tête capable de tout!

LA REINE.

Vous croyez donc à celui-là?

RANTZAU.

Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans... Passé cet âge-là, c'est différent.

LA REINE.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce qu'alors ce sont des hommes!

LA REINE.

Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui, et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait?...

RANTZAU.

Non... Il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition ; et à votre place,... mais, après cela, votre majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne vous conseille pas, que je ne conseille rien.

(Éric a achevé sa pétition, et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Raton crier en dehors.)

RATON.

C'est inconcevable !... c'est inouï !

ÉRIC.

Ciel ! la voix de mon père !...

RANTZAU.

Cela se trouve à merveille.

ÉRIC.

Non, monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien.

(Pendant ce temps la reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avance un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

RANTZAU ; LA REINE, assise ; RATON, ÉRIC.

RATON, entrant, en colère.

C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers...

ÉRIC, allant au-devant de lui, et lui montrant la reine.

Mon père...

RATON.

Dieu ! la reine !...

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaff ?

RATON.

Pardon, madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale, et surtout devant votre majesté ; mais, après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague, que je représente...

LA REINE.

Comment cela ?

RATON.

Me faire attendre deux heures un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes!... moi, Raton Burkenstaff, syndic des marchands!... pour m'envoyer dire par un huissier : Revenez un autre jour, mon cher ; la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU.

Est-il possible?

RATON.

Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié : Vive la reine !... (A demi-voix.) Mais apprenez,... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant votre majesté ?

LA REINE.

Certainement.

RATON.

Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaiement, appuyée sur le bras du comte Struensée...

LA REINE.

Vraiment?...

RATON.

Et riant avec lui aux éclats... de moi, sans doute.

RANTZAU, avec un grand sérieux.

Oh non, non! par exemple, je ne puis pas croire cela!

RATON.

Si, monsieur le comte! j'en suis sûr; et au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable qui paye exactement à l'État sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume, et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déjà si bien.

ÉRIC.

Mon père,... au nom du ciel!...

RATON.

Je ne suis qu'un marchand, c'est vrai! mais tout ce qui se fabrique chez moi m'appartient; mon fils d'abord que voilà, car ma femme, Ulrique Marthe, fille de Gelastern, l'ancien bourgmestre, est une honnête femme, qui a toujours marché droit, ce qui est cause que je marche le front levé; et il y a bien des princes qui n'en peuvent pas dire autant.

RANTZAU, avec dignité.

Monsieur Burkenstaff...

RATON.

Je ne nomme personne... Dieu protége le roi ! mais pour la reine et pour le favori...

ÉRIC.

Y pensez-vous ? si l'on vous entendait !

RATON.

Qu'importe ? je ne crains rien ! je dispose de huit cents ouvriers... Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères, qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon ; je fabrique moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg, et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher un cheveu de la tête... jour de Dieu !... il y aurait une révolte dans la ville !

RANTZAU, vivement.

Vraiment ! (A part.) C'est bon à savoir. (Pendant qu'Éric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau, qui est debout à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit à demi-voix, en lui montrant Raton.) Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef.

LA REINE.

Y pensez-vous ? un important, un sot !

RANTZAU.

Tant mieux ! un zéro bien placé a une grande valeur ; c'est une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant ; et si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rapporterait cent pour cent de bénéfice.

LA REINE, à demi-voix.

Vous croyez ? (Se levant, et s'adressant à Raton.) Monsieur Raton Burkenstaff...

RATON, s'inclinant.

Madame !

LA REINE.

Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous ; j'honore le commerce, je veux le favoriser, et si à vous personnellement je puis rendre quelques services...

RATON.

C'est trop de bontés ; et puisque votre majesté daigne m'y encourager, il est une faveur que je sollicite depuis longtemps, le titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, le tirant par son habit.

Mais ce titre appartient déjà à maître Revanlow, votre confrère.

RATON.

Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus assorti.. Et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu as entendu que sa majesté voulait favoriser le commerce; et j'ose dire que j'y ai des droits, car, par le fait, c'est moi qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis longtemps à votre majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle n'était pas indisposée; j'ai vendu ce matin à son excellence M. le comte de Falkenskield, ministre de la guerre, pour le prochain mariage de sa fille...

ÉRIC, vivement.

De sa fille! elle se marie!

RANTZAU, le regardant.

Oui, sans doute! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC.

Elle se marie!

RATON.

Qu'est-ce que cela te fait?

ÉRIC.

Rien!... j'en suis content pour vous.

RATON.

Certainement, une belle fourniture; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement, en lampas, en quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques : c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant...

RANTZAU.

J'aperçois Falkenskield; il se rend au conseil.

LA REINE.

Ah! je ne veux pas le voir. Adieu, comte; adieu, monsieur Burkenstaff; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON.

Je serai nommé... Je cours chez moi l'apprendre à ma femme; viens-tu, Éric?

RANTZAU.

Non, pas encore!... J'ai à lui parler. (A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.) Attendez là (il lui montre la coulisse à gauche), dans cette galerie, vous saurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, s'inclinant.

Oui, monseigneur.

SCÈNE IX.

RANTZAU; FALKENSKIELD, sortant de la porte à droite.

FALKENSKIELD, entrant en rêvant.

Struensée a tort! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre, et il peut tout oser. (Apercevant Rantzau.) Ah! c'est vous, mon cher collègue; voilà de l'exactitude!

RANTZAU.

Contre mon ordinaire,... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD.

Et nous nous en plaignons.

RANTZAU.

Que voulez-vous! à mon âge...

FALKENSKIELD.

C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU.

Tant d'autres en ont pour moi!... De quoi s'agit-il aujourd'hui?

FALKENSKIELD.

La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU.

A la cour?

FALKENSKIELD.

Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur; il craint des troubles, des soulèvements, qui ne peuvent exister; et en attendant, l'audace redouble: il circule des chansons, des pamphlets, des caricatures.

RANTZAU.

Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD.

Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU.

Mon Dieu! un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux, que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD.

Et qui donc?

RANTZAU.

On me l'a cité ; mais je me brouille avec les noms ;... un marchand de soieries... *au Soleil d'Or.*

FALKENSKIELD.

Raton Burkenstaff ?

RANTZAU.

C'est cela même !... Après cela, est-ce vrai ? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu...

FALKENSKIELD.

N'importe ; les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts, et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, vivement.

Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal ;... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD.

Mettons-en huit.

RANTZAU, froidement.

Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD.

C'est une bonne idée.

RANTZAU.

Qui vient de vous ; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD.

Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU.

Parlez.

FALKENSKIELD.

Le neveu du comte de Gœlher, notre collègue, va épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU.

Et comment pourrait-il y en avoir ?

FALKENSKIELD.

On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU.

C'est un mérite à présent ;... c'est la jeunesse qui règne, et la

reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si longtemps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD.

Ce mot seul la décidera; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'Etat le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, tirant un papier.

J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKIELD.

Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, lui montrant le papier.

Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, passant à gauche.

N'importe pour qui, dès que vous le recommandez. (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff... Cela ne se peut...

RANTZAU, froidement et prenant du tabac.

Vous croyez? Et pourquoi?

FALKENSKIELD, avec embarras.

C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU.

Le père, oui, mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtiment.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans!...

RANTZAU.

Comme nous le disions tout à l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD.

D'accord; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU.

Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus; je respecte vos avis, mon cher collègue, et je les suivrai en tout... (Avec intention.) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, à part.

Morbleu! (Haut et cherchant à cacher son dépit.) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, d'un air dégagé.

Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin; tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD.

Nous n'avons pas le temps,... il est deux heures...

RANTZAU, tirant sa montre.

Moins un quart.

FALKENSKIELD.

Vous retardez...

RANTZAU, causant avec lui en remontant le théâtre.

Non pas, et la preuve c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, souriant.

Je m'en aperçois. (D'un air aimable.) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner?

RANTZAU.

Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas; mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD.

J'y compte.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU.

(Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskield remontaient le théâtre.)

ÉRIC.

Eh bien, monsieur le comte?... je sèche d'impatience...

RANTZAU, froidement.

Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC.

Est-il possible!

RANTZAU.

A la sortie du conseil, j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC.

Ah!... c'est trop de bontés.

RANTZAU.

Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent,... il parle trop haut... Cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC.

O ciel! en voudrait-on à sa liberté?

RANTZAU.

Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis,.... vous et vos amis; veillez sur lui,... et surtout du silence.

ÉRIC.

Ah! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui pourrait vous compromettre. (Prenant la main de Rantzau.) Adieu,... adieu, monseigneur.

(Il sort.)

RANTZAU.

Brave jeune homme!... qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur! (Avec tristesse.) Ah! que ne peut-on rester toujours à vingt ans! (Souriant en lui-même.) Après tout, c'est bien vu!... on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil!

(Il sort.)

ACTE DEUXIÈME.

La boutique de Raton Burkenstaff. Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue, et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffes en étalage. A gauche, un bel escalier qui conduit à ses magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté un petit comptoir; et derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillons. A droite, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

RATON, MARTHE.

(Raton est devant son comptoir; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.)

MARTHE.

Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona : quinze pièces de satin et autant de Florence.

RATON, avec impatience.

C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE.

Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON.

Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE.

Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, avec colère.

Un tapissier!

MARTHE.

Une de nos meilleures pratiques.

RATON.

Écrire à un tapissier!... quand je suis là à écrire à une reine!

MARTHE.

Toi!

RATON.

A la reine-mère! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parce que la reine-mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin, et en quelle estime je suis auprès d'elle!...

MARTHE.

Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela?

RATON.

Ce qu'il m'en reviendra! tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra! (il se lève, et sort de son comptoir) du crédit, de la considération;... on devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'État;... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE.

Et tout cela pour être fournisseur breveté de la couronne! il te faut des titres! tu n'as jamais eu d'autres rêves, d'autres désirs.

RATON.

Laisse-moi donc tranquille... Il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne!... (A demi-voix.) Il s'agit d'être prévôt des marchands, et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... Oui, femme, oui, tout cela est possible,... avec la popularité dont je jouis et la faveur de la cour.

SCÈNE II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, portant des étoffes sous son bras.

Me voici, notre maître... Je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, brusquement.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait! qu'est-ce que tu me veux?

JEAN.

Le velours noir ne lui convient pas, elle l'aime mieux vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, allant au comptoir.

Va-t'en au diable!... Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires!... Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme; ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN.

Et puis voici...

RATON.

Encore! il n'en finira pas.

JEAN, lui présentant un sac.

L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, prenant le sac.

Dieu! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là! (Lui rendant le sac.) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (Il se remet à écrire.) « Oui, madame, c'est à votre majesté... »

JEAN, passant à droite et pesant le sac.

Humiliant!... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier.

Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien longtemps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, à part.

Ah, diable!... elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (Haut.) C'est que, voyez-vous, madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE.

Et sur quoi?

JEAN.

Ah, madame! je ne sais pas, sur un édit du roi...

MARTHE.

Et lequel?

RATON, d'un air important et toujours au comptoir.

Vous ne savez pas cela, vous autres : l'ordonnance qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN.

Ça m'est égal, je n'y ai rien compris; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes : et ça s'échauffait,... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, d'un air important.

Certainement, c'est très-grave.

JEAN, avec joie.

Vous croyez?

MARTHE, à Jean.

Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN.

Ça me fait plaisir, parce que, quand il y a du bruit on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir les rues et de crier avec les autres!...

MARTHE.

De crier... quoi?

JEAN.

Est-ce que je sais? on crie toujours!

MARTHE.

Il suffit; remontez là-haut, et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, sortant.

Quel ennui!... il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci!

MARTHE, se retournant et voyant Raton qui pendant ce temps a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.

Eh bien! toi, qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON.

Je vais voir ce que c'est.

MARTHE.

Et toi aussi?

RATON.

N'as-tu pas déjà peur?... Les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère.

MARTHE.

Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection?... Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien,... c'est ta place!

RATON.

C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE.

Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant! moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant qui est commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... Et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON.

A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien;... et vous qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE.

Eh, mordi! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Êtes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON.

Ah! si tu te mets sur ce chapitre.

MARTHE.

Eh bien, oui!... voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'État; je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs; peu m'importe

que la reine ait un favori, ou n'en ait pas! que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux; moi, je ne m'occupe que de vous, de votre bien-être; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien... Chacun son métier comme on dit; et... voilà!

RATON, avec impatience.

Eh! qui te dit le contraire?

MARTHE.

Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne.

RATON.

Que veux-tu?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'État... Car enfin, qu'est-ce qu'il est?

MARTHE.

Il est notre ami; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat. C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins, dont il nous cache une partie.

RATON.

Est-il possible!... notre enfant!... notre fils unique!... il est malheureux!

MARTHE.

Et tu ne t'en es pas aperçu?... tu ne t'en doutais pas?

RATON.

Ce sont là des affaires de ménage;... moi je ne m'en mêlais pas, je comptais sur toi; j'ai tant d'occupations!... Et qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il lui faut? Est-ce de l'argent? Demande-lui combien... Ou plutôt... tiens, voilà la clef de ma caisse; donne-la-lui.

MARTHE.

Taisez-vous, le voici.

SCÈNE III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, entrant vivement.

Ah! c'est vous, mon père!... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON.

C'est ce qu'on dit; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC.

Ce n'est rien, mon père, rien du tout; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE.

Est-il possible?

ÉRIC.

Ils pourraient finir par le savoir!

RATON.

Qu'est-ce que ça me fait? Je ne crains rien; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme Raton Burkenstaff du Soleil d'Or qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient, qu'ils n'oseraient pas!

ÉRIC, à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe, mon père; je crois qu'ils oseront.

RATON, effrayé.

Hein! qu'est-ce que tu me dis là?... Ce n'est pas possible.

MARTHE.

J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout à l'heure. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

ÉRIC.

Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, tremblant.

Sans doute, tu es là à nous effrayer,... à t'effrayer sans raison;... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait: et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela? d'où le tiens-tu?

ÉRIC.

D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer; mais vous pouvez me croire.

RATON.

Je te crois, mon enfant; et, d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire?

ÉRIC.

L'ordre n'est pas encore signé, mais d'un instant à l'autre il peut l'être; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE.

Et où cela?

ÉRIC.

Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, vivement.

Chez Michelson, le marchand de draps... Ce n'est pas là qu'on ira me chercher... Un brave homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce.

MARTHE.

Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce!

ÉRIC, d'un air suppliant.

Eh! ma mère...

MARTHE.

Tu as raison! j'ai tort; ne songeons qu'à son départ.

ÉRIC.

Il n'y a pas le moindre danger; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON.

Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE.

Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC.

Comme vous voudrez. (Apercevant Jean, qui descend l'escalier.) Et

au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN.

Est-il possible? quel bonheur! Madame le permet?

MARTHE.

Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN.

Oui, madame.

ÉRIC.

Et tu ne le quitteras pas?

JEAN.

Oui, monsieur Éric.

RATON.

Et surtout de la discrétion; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN.

Oui, notre maître; il y a donc quelque chose?

RATON, à Jean, à demi-voix.

La cour et le ministère sont furieux contre moi; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN.

Ah bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître; vous verriez quel tapage; madame m'entendra crier.

RATON.

Taisez-vous, Jean, vous êtes trop vif.

MARTHE.

Vous êtes un tapageur.

ÉRIC.

Et du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, tristement et à part.

Il n'y aura rien... Tant pis! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés!

RATON, qui pendant ce temps a embrassé sa femme et son fils.

Adieu!... adieu!...

(Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.)

SCÈNE IV.

MARTHE, ÉRIC.

MARTHE.

Tu m'assures que dans quelques jours nous le reverrons ?

ÉRIC.

Oui, ma mère. Il y a quelqu'un qui daigne s'intéresser à nous, et qui, j'en suis sûr, emploiera son crédit à faire cesser les poursuites, et à nous rendre mon père.

MARTHE.

Que je serai heureuse alors, quand nous serons réunis, quand rien ne nous séparera plus !... Eh bien ! qu'as-tu donc ? d'où viennent cet air sombre et ces regards si tristes ?

ÉRIC, avec embarras.

Je crains... que pour moi du moins vos vœux ne se réalisent pas... Je serai bientôt obligé de vous quitter, et pour longtemps peut-être.

MARTHE.

O ciel !

ÉRIC, avec plus de fermeté.

Je voulais d'abord ne pas vous en prévenir, et vous épargner ce chagrin ; mais ce qui arrive aujourd'hui... Et puis, partir sans vous embrasser, c'était impossible, je n'en aurais jamais eu le courage.

MARTHE.

Partir !... l'ai-je bien entendu ! et pourquoi donc ?

ÉRIC.

Je veux être militaire ; j'ai demandé une lieutenance.

MARTHE.

Toi, mon Dieu ! et que t'ai-je donc fait pour me quitter, pour fuir la maison paternelle ! Est-ce que nous t'avons rendu malheureux ? est-ce que nous t'avons causé du chagrin ? Pardonne-le-moi, mon fils ; ce n'est pas ma faute, c'est sans le vouloir, et je réparerai mes torts.

ÉRIC.

Vos torts !... vous qui êtes la meilleure et la plus tendre des mères ?... Non, je n'accuse que moi seul... Mais, voyez-vous, je ne peux rester en ces lieux.

MARTHE.

Et pourquoi ? Y a-t-il quelque endroit, dans le monde, où l'on

t'aimera comme ici? Que te manque-t-il? Veux-tu briller dans le monde, éclipser les plus riches seigneurs? Nous le pouvons. (Lui donnant la clef.) Tiens, tiens, dispose de nos richesses, ton père y consent; moi, je te le demande et je t'en remercierai, car c'est pour toi que nous amassons et que nous travaillons tous les jours; cette maison, ces magasins, c'est ton bien, cela t'appartient!

ÉRIC.

Ne parlez pas ainsi; je n'en veux pas, je ne veux rien; je ne suis pas digne de vos bontés. Si je vous disais que cette fortune, fruit de vos travaux, je suis tenté de la repousser; que cet état, que vous exercez avec tant d'honneur et de probité, cet état, dont j'étais fier autrefois, est aujourd'hui ce qui fait mon tourment et mon désespoir, ce qui s'oppose à mon bonheur, à ma vengeance, à tout ce que j'ai de passions dans le cœur!

MARTHE.

Et comment cela, mon Dieu?

ÉRIC.

Ah! je vous dirai tout; ce secret-là me pèse depuis longtemps, et à qui confier ses chagrins, si ce n'est à sa mère?... Mettant tout votre bonheur dans un fils qui vous a causé tant de peines, vous l'aviez fait élever avec trop de soin, trop de tendresse peut-être.

MARTHE.

Comme un seigneur, comme un prince! Et s'il y avait eu quelque chose de mieux ou de plus cher, tu l'aurais eu.

ÉRIC.

Vous n'avez pas alors voulu me laisser dans ce comptoir, où était ma vraie place?

MARTHE.

Ce n'est pas moi! c'est ton père, qui t'a fait nommer secrétaire particulier de M. de Falkenskield.

ÉRIC.

Pour mon malheur; car, admis dans son intimité, passant mes jours près de Christine, sa fille unique, mille occasions se présentaient de la voir, de l'entendre, de contempler ses traits charmants, qui sont le moindre des trésors qu'on voit briller en elle... Ah! si vous aviez pu l'apprécier chaque jour comme je l'ai fait, si vous l'aviez vue si séduisante à la fois de raison et de grâce, si simple et si modeste, qu'elle seule semblait ignorer son esprit et

ses talents ; et une âme si noble, un caractère si généreux !... Ah ! si vous l'aviez vue ainsi, ma mère, vous auriez fait comme moi, vous l'auriez adorée.

MARTHE.

O ciel !

ÉRIC.

Oui, depuis deux ans cet amour-là fait mon tourment, mon bonheur, mon existence. Et ne croyez pas que, méconnaissant mes devoirs et les droits de l'hospitalité, je lui aie laissé voir ce qui se passait dans mon cœur, ni que jamais j'aie eu l'idée de lui déclarer une passion que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Non, je n'aurais plus été digne de l'aimer... Mais ce secret, dont elle ne se doute pas et qu'elle ignorera toujours, d'autres yeux plus clairvoyants l'ont sans doute deviné ; son père se sera aperçu de mon embarras, de mon trouble, de mon émotion ; car à sa vue je m'oubliais moi-même, j'oubliais tout, mais j'étais heureux,... elle était là ! Hélas ! ce bonheur, on m'en a privé... Vous savez comment le comte m'a congédié sans me faire connaître les motifs de ma disgrâce, comment il m'a banni de son hôtel, et comment depuis ce jour il n'y a plus pour moi ni repos, ni joie, ni plaisir.

MARTHE.

Hélas, oui !

ÉRIC.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tous les soirs, tous les matins, j'errais autour de ses jardins pour apercevoir de plus près Christine, ou plutôt les fenêtres de son appartement ; et dernièrement je ne sais quel délire, quelle fièvre s'est emparée de moi ;... ma raison m'avait abandonné, et, sans savoir ce que je faisais, j'avais pénétré dans le jardin.

MARTHE.

Quelle imprudence !

ÉRIC.

Oh, oui, ma mère ! car je ne devais pas la voir... Sans cela, et au prix de tout mon sang... Mais rassurez-vous ; il était onze heures du soir ; personne ne m'avait aperçu, personne, qu'un jeune fat qui, suivi de deux domestiques, traversait une allée pour se rendre chez lui... C'était le baron Frédéric de Gœlher, neveu du ministre de la marine, qui tous les soirs, à ce qu'il

parait, venait faire sa cour... Oui, ma mère, c'est son prétendu, celui qui doit l'épouser... Je n'en savais rien alors ;... mais je le devinais déjà à la haine que j'éprouvais pour lui ; et quand il me cria, d'un ton impertinent et hautain : Où allez-vous ainsi? qui êtes-vous? l'insolence de ma réponse égala celle de la demande, et alors,... ah! ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il ordonna à ses gens de me châtier, et l'un deux leva la main sur moi ; oui, ma mère, oui, il m'a frappé ; non pas deux fois, car à la première je l'avais étendu à mes pieds ; mais il m'avait frappé, il m'avait fait affront ; et quand je courus à son maître, quand je lui en demandai satisfaction : « Volontiers, me dit-il ; qui êtes-vous? » Je lui dis mon nom. « Burkenstaff! s'écria-t-il avec dédain ; je ne me bats pas avec le fils d'un marchand. Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas?... »

MARTHE, effrayée.

Grand Dieu!

ÉRIC.

Noble! je ne puis jamais l'être, c'est impossible! mais officier...

MARTHE, vivement.

Tu ne le seras pas! tu n'obtiendras pas ce grade, où tu n'as pas de droit ; non, tu n'en as pas... Ta place est ici, dans cette maison, près de ta mère, qui perd tout aujourd'hui ; car te voilà comme ton père ; vous voilà tous deux prêts à m'abandonner, à exposer vos jours ; et pourquoi? parce que vous ne savez pas être heureux, parce qu'il vous faut des désirs ambitieux, parce que vous regardez au-dessus de votre état. Moi, je ne regarde que vous, je n'aime que vous! Je ne demande rien aux puissances du jour, ni aux grands seigneurs, ni à leurs filles... Je ne veux que mon mari, mon fils ;... mais je les veux... (Serrant son fils dans ses bras.) Ça m'appartient, c'est mon bien, et on ne me l'ôtera pas!

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, avec joie et regardant la cantonade.

C'est ça! à merveille!... continuez comme ça.

ÉRIC.

Eh quoi! déjà de retour!... Est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, avec joie.

Mieux que cela.

MARTHE, avec impatience.

Enfin il est en sûreté?

JEAN, d'un air de triomphe.

Il a été arrêté.

MARTHE.

Ciel!

JEAN.

Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, avec colère.

T'expliqueras-tu?

JEAN.

Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent,...nous suivent,... puis s'adressant à votre père : Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux en ôtant son chapeau, au nom de son excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre; il désire vous parler.

ÉRIC.

Eh bien?

JEAN.

Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond : Messieurs, je suis prêt à vous accompagner. Et tout cela s'était passé si tranquillement, que personne dans la rue ne s'en était aperçu; mais moi, pas si bête!... je me mets à crier de toutes mes forces : A moi! au secours! on arrête mon maître, Raton Burkenstaff!... à moi, les amis!

ÉRIC.

Imprudent!

JEAN.

Pas du tout; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se rendaient à l'ouvrage : ils accourent à ma voix; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur les pas de leurs portes, et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps, les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe, suivi de la foule, qui grossissait toujours; mais en passant rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage! Le bruit s'était déjà

répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant : Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende!

ÉRIC.

Quelle folie!

MARTHE.

Et quel malheur!

ÉRIC.

D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse, qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN.

Mais du tout;... n'ayez donc pas peur,... il n'y a plus rien à craindre! ça a gagné les autres quartiers. On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels :... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture! ça approprie les rues... Et tenez,... tenez;... entendez-vous ces cris? voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaye de renverser?

ÉRIC.

Qu'ai-je vu? les armes du comte de Falkenskield!.... Dieu! si c'était...

(Il s'élance dans la rue.)

SCÈNE VI.

JEAN, MARTHE.

MARTHE, voulant retenir Éric.

Mon fils! mon fils! S'il allait s'exposer!...

JEAN.

Laissez-le donc... lui!... le fils de notre maître!... il ne risque rien, il ne court aucun danger... que d'être porté en triomphe, s'il veut! (Regardant au fond.) Voyez-vous d'ici comme il parle aux messieurs qui entourent la voiture, des jeunes gens de la rue, je les connais tous... ils s'en vont,... ils s'éloignent.

MARTHE.

A la bonne heure!... Mais mon mari,... je veux savoir ce qu'il devient;... je cours le rejoindre.

JEAN, voulant l'empêcher de sortir.

Y pensez-vous?

MARTHE, le repoussant et s'élançant dans la rue à droite.

Laisse-moi, te dis-je, je le veux,... je le veux!

JEAN.

Impossible de la retenir. (Appelant à gauche dans la rue.) Monsieur Éric!... monsieur Éric!... (Regardant.) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc là?... il aide à descendre de la voiture une jeune dame, qui est bien belle, ma foi, et bien élégante... Eh mais! est-ce qu'elle serait évanouie? (Redescendant le théâtre.) Elle a eu peur de ça... Est-elle bonne!

ÉRIC, rentrant et portant dans ses bras Christine, qui est évanouie, et qu'il dépose sur un fauteuil à gauche.

Vite des secours!... ma mère!...

JEAN.

Elle vient de sortir pour avoir des nouvelles de notre bourgeois.

ÉRIC, regardant Christine.

Elle revient à elle. (A Jean, qui la regarde aussi.) Qu'est-ce que tu fais là? va-t'en!

JEAN.

Je ne demande pas mieux. (A part.) Je vais retrouver les autres et les aider à crier!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

CHRISTINE, ÉRIC.

CHRISTINE, revenant à elle.

Ces cris,... ces menaces,... cette multitude furieuse qui m'entourait,... que leur ai-je fait? et où suis-je?

ÉRIC, timidement.

Vous êtes en sûreté; ne craignez rien!

CHRISTINE, avec émotion.

Cette voix... (Se retournant.) Éric,... c'est vous!

ÉRIC.

Oui, c'est moi qui vous revois et qui suis le plus heureux des hommes;... car j'ai pu vous défendre,... vous protéger et vous donner asile.

CHRISTINE.

Où donc?

ÉRIC.

Chez moi, chez ma mère; pardon de vous recevoir en des lieux si peu dignes de vous; ces magasins, ce comptoir, sont bien différents des brillants salons de votre père; mais nous sommes si peu de chose, nous ne sommes que des marchands!

CHRISTINE.

Ce serait déjà un titre à la considération de tous; mais auprès de moi et auprès de mon père vous en avez d'autres encore, et le service que vous venez de me rendre...

ÉRIC.

Un service! ah! ne prononcez pas ce mot-là.

CHRISTINE, toujours assise.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Parce qu'il va encore m'imposer silence, parce qu'il va de nouveau m'enchaîner par des liens que je veux rompre enfin. Oui, tant que je fus accueilli par votre père, tant que j'étais admis par lui sous son toit hospitalier, j'aurais cru manquer à la probité, à l'honneur, à tous les devoirs, en trahissant un secret dont ses affronts me dégagent; je ne lui dois plus rien, nous sommes quittes; et avant de mourir je veux parler, je veux, dussiez-vous m'accabler devotre dédain et de votre colère, que vous sachiez une fois ce que j'ai éprouvé de tourments et ce que mon cœur renferme de douleur et de désespoir.

CHRISTINE, se levant.

Éric, au nom du ciel!

ÉRIC.

Vous le saurez.

CHRISTINE.

Ah, malheureux! croyez-vous que je l'ignore!

ÉRIC, transporté de joie.

Christine!...

CHRISTINE, effrayée, lui imposant silence.

Taisez-vous? taisez-vous! croyez-vous donc mon cœur si peu généreux qu'il n'ait pas compris la générosité du vôtre, qu'il ne vous ait pas tenu compte de votre dévouement et surtout de votre silence? (Mouvement de joie d'Éric.) Que ce soit aujourd'hui la dernière fois que vous ayez osé le rompre; demain, je suis destinée à un autre, mon père l'exige; et, soumise à mes devoirs...

ÉRIC.

Vos devoirs...

CHRISTINE.

Oui; je sais ce que je dois à ma famille, à ma naissance, à des distinctions que je n'eusse pas désirées peut-être, mais que le ciel m'a imposées, et dont je serai digne. (S'avançant vers lui.) Et vous, Éric, (timidement) je n'ose dire mon ami, ne vous abandonnez pas au désespoir où je vous vois : dites-vous bien que la honte ou l'honneur ne vient pas du rang qu'on occupe, mais de la manière dont on en remplit les devoirs; et vous ferez comme moi, vous subirez le vôtre avec courage et sans vous plaindre. Adieu pour toujours; demain je serai la femme du baron de Gœlher.

ÉRIC.

Non pas tant que je vivrai, et je vous jure ici... Dieu! l'on vient!

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ÉRIC, RANTZAU, MARTHE.

MARTHE, à Rantzau.

Si c'est à mon fils que vous voulez parler, le voici. (A part.) Impossible de rien apprendre.

CHRISTINE, l'apercevant.

O ciel!

MARTHE et RANTZAU, saluant.

Mademoiselle de Falkenskield!...

ÉRIC, vivement.

A qui nous avons eu le bonheur d'offrir un refuge, car sa voiture avait été arrêtée.

RANTZAU.

Eh mais! vous avez l'air de vous justifier d'un trait qui vous fait honneur?

ÉRIC, troublé.

Moi, monsieur le comte!

MARTHE, à part.

Un comte!... (Avec mauvaise humeur.) C'est fini, notre boutique est maintenant le rendez-vous des grands seigneurs.

RANTZAU, qui pendant ce temps a jeté un regard pénétrant sur Christine et sur Éric, qui tous deux baissent les yeux.

C'est bien,... c'est bien... (Souriant.) Une belle dame en danger, un jeune chevalier qui la délivre; j'ai vu des romans qui commençaient ainsi.

ÉRIC, voulant changer la conversation.

Mais vous-même, monsieur le comte, vous êtes bien hardi de sortir ainsi à pied dans les rues.

RANTZAU.

Pourquoi cela? Dans ce moment, les gens à pied sont des puissances; ce sont eux qui éclaboussent; et puis, moi, je n'ai qu'une parole; je vous avais promis, en venant ici faire quelques emplettes, de vous apporter votre brevet de lieutenant... (Le tirant de sa poche, et le lui présentant.) Le voici!

ÉRIC.

Quel bonheur! je suis officier!

MARTHE.

C'est fait de moi... (Montrant Rantzau.) J'avais raison de me défier de celui-là.

RANTZAU, se tournant vers elle.

Je vous fais compliment, madame, sur la faveur dont vous jouissez en ce moment.

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Ignorez-vous donc ce qui se passe?

MARTHE.

Je viens de nos ateliers, où il n'y avait plus personne.

RANTZAU.

Ils sont tous dans la grande place; votre mari est devenu l'idole du peuple. De tous les côtés on rencontre des bannières sur lesquelles flottent ces mots : Vive Burkenstaff, notre chef! Burkenstaff pour toujours!... Son nom est devenu un cri de ralliement.

MARTHE.

Ah, le malheureux!

RANTZAU.

Les flots tumultueux de ses partisans entourent le palais, et ils crient tous de bon cœur : A bas Struensée! (Souriant.) Il y en a même quelques-uns qui crient : A bas les membres de la régence!

ÉRIC.

O ciel! et vous ne craignez pas...

RANTZAU.

Nullement : je me promène incognito, en amateur; d'ailleurs, s'il y avait quelque danger, je me réclamerais de vous!

ÉRIC, vivement.

Et ce ne serait pas en vain, je vous le jure !

RANTZAU, lui prenant la main.

J'y ai compté.

MARTHE, remontant le théâtre.

Ah, mon Dieu ! entendez-vous ce bruit ?

RANTZAU, à part, et prenant la droite.

C'est bien ! cela marche ! et si cela continue ainsi, on n'aura pas besoin de s'en mêler.

SCENE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, accourant tout essoufflé.

Victoire !... victoire !... nous l'emportons !...

MARTHE, ÉRIC et RANTZAU.

Parle vite, parle donc !

JEAN.

Je n'en peux plus, j'ai tant crié !... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille ! et nous répétions : Burkenstaff ! Burkenstaff ! qu'on révoque l'ordre qui le condamne ; Burkenstaff ! ! ! Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à coté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix ! Il a parlé, et on a fait silence : « Mes amis, de faux rapports nous avaient abu-« sés ; je révoque toute espèce d'arrestation, et je vous jure ici, « au nom de la reine et au mien, que M. Burkenstaff est libre et n'a « plus rien à craindre. »

MARTHE.

Je respire !...

CHRISTINE.

Quel bonheur !...

ÉRIC.

Tout est sauvé !

RANTZAU, à part.

Tout est perdu !

JEAN.

Alors, c'étaient des cris de : Vive la reine ! vive Struensée ! vive Burkenstaff ! Et quand j'ai eu dit à mes voisins : C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique, ils ont crié : Vive

Jean! et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, à part.

Un triomphe! il en perdra la tête!

RANTZAU, à part.

Quel dommage! une révolte qui commençait si bien!... A qui se fier à présent?

SCÈNE X.

CHRISTINE, ÉRIC, au fond; BURKENSTAFF ET PLUSIEURS NOTABLES qui l'entourent; MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, prenant plusieurs pétitions.

Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, à part.

A la bonne heure!

BURKENSTAFF.

Je l'accepte! dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortége, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi; je vous invite tous.

TOUS, criant en sortant.

Vive Burkenstaff! vive notre chef!

BURKENSTAFF.

Notre chef!... vous l'entendez! quel honneur!... (A Éric.) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison! (A Marthe.) Eh bien, ma femme! que te disais-je? je suis une puissance,... un pouvoir,... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE.

Vous en ferez une maladie; reposez-vous,... car vous n'en pouvez plus!

BURKENSTAFF, s'essuyant le front.

Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le

monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (Apercevant Christine et Rantzau, qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.) Que vois-je? mademoiselle de Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que me demandez-vous?...

RANTZAU, froidement.

Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, déconcerté.

Ah!... c'est cela, pardon... Mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (Appelant.) Ma femme!... Vous sentez qu'au moment d'un triomphe... Ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, donnant un papier à Marthe.

Voici ma note.

BURKENSTAFF, criant à sa femme, qui est déjà sur l'escalier.

Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position; du bon vin, entends-tu?... (Montrant la porte qui est sous l'escalier.) Le vin du petit caveau.

MARTHE, remontant l'escalier.

Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

BURKENSTAFF.

Eh bien! ne te fâche pas... J'irai moi-même... (Marthe remonte l'escalier, et disparaît.) (A Rantzau.) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (A Christine, d'un ton protecteur.) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de,... (se reprenant) mon commis,... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... Je ne peux pas être partout. (D'un ton d'importance.) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU.

Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF.

C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff... Et pour escorter mademoiselle...

ÉRIC, vivement.

Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF.

A la bonne heure !... (A Éric.) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait,... tu diras : Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire...

JEAN.

Raton de Burkenstaff... C'est connu.

RANTZAU, saluant Christine.

Adieu, mademoiselle ;... adieu, mon jeune ami.

(Éric a offert sa main à Christine, et sort avec elle, suivi de Jean.)

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON.

(Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté, à droite.)

RATON.

On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU.

J'en suis ravi :... je reste plus longtemps avec vous, et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON.

Célèbre... Vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... Ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus,... et c'est venu en un instant.

RANTZAU.

C'est toujours ainsi que cela arrive ; (à part) et que cela s'en va. (Haut.) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps.

RATON.

Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu ;... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette ; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets, ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, souriant.

C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON.

Comme vous dites... Ils m'aiment tant !... Aussi, ce soir, ce souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU.

On s'anime.

RATON.

On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, souriant et le rappelant.

Un instant, un instant... Pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, se frappant le front.

C'est juste ;... je l'oubliais... (Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clef.

RANTZAU, à Raton, qui ouvre la porte.

C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON.

Non vraiment, quoiquelle y fût en sûreté. (Frappant sur la porte.) Six pouces d'épaisseur; doublée en fer; et il y a une seconde porte exactement pareille. (Prêt à entrer.) Vous permettez, monsieur le comte?

RANTZAU.

Je vous en prie ;... je monte au magasin. (Raton est descendu dans le caveau ; Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant :) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors... (montrant la clef qu'il tient) il faut les mettre sous clef.

(Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins, et disparait.)

SCÈNE XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.)

Les voici, les voici !... c'est superbe à voir, un cortége magnifique !... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (On entend une marche triomphale, et l'on voit paraitre la tête du cortége, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.) Où donc est notre maître? là-haut, sans doute. (Courant à l'escalier.) Notre maitre, descendez donc;... on vient vous chercher... M'entendez-vous?

MARTHE, paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.

Et qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN.

Je crie après notre maitre.

MARTHE.

Il est en bas.

JEAN.

Il est en haut.

MARTHE.

Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff ! vive notre chef !

JEAN.

Et il n'est pas là... Et on va crier sans lui...

(Aux deux garçons de boutique, qui sont descendus.)

Voyez, vous autres,... parcourez la maison...

LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff !... qu'il paraisse ! qu'il paraisse !...

JEAN, à la porte de la boutique et criant.

Dans l'instant !... on a été le chercher, on va vous le montrer. (Parcourant le théâtre.) Ça me fait mal,... ça me fait bouillir le sang...

PLUSIEURS GARÇONS, rentrant par la droite.

Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, redescendant le magasin.

Ni moi non plus ;... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, en dehors avec des murmures.

Burkenstaff !... Burkenstaff !...

JEAN.

Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure ; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être ?

MARTHE.

Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau ?

JEAN.

Laissez donc ! apres les promesses qu'on nous a faites. (Se frappant le front.) Ah, mon Dieu !... ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (Courant au fond.) Et la musique du triomphe qui va toujours !... Taisez-vous donc !... Il me vient une idée... C'est une horreur... une infamie !

MARTHE.

Qu'est-ce qui lui prend donc ?

JEAN, s'adressant à une douzaine de gens du peuple.

Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maitre !... on s'est

assuré de sa personne; et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles,... il était arrêté!... emprisonné de nouveau!... A nous, mes amis!

LE PEUPLE, se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.

Nous voici!... Vive Burkenstaff! notre chef!... notre ami!

MARTHE.

Votre ami!... et vous brisez sa boutique!

JEAN.

Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme! et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS.

Au palais! au palais!

RANTZAU, paraissant au haut de l'escalier, et regardant ce qui se passe.

A la bonne heure, au moins,... cela recommence.

TOUS, agitant leurs bannières et leurs bonnets.

A bas Struensée! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours!

(Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction.)

ACTE TROISIÈME.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskield. A gauche, un balcon donnant sur la rue. Porte au fond, deux latérales. A gauche, sur le premier plan, une table, des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, LE BARON DE GŒLHER.

CHRISTINE.

Eh mais, monsieur le baron! qu'est-ce que cela signifie? Qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GOELHER.

Rien, mademoiselle.

CHRISTINE.

Le comte de Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher M. de Rantzau. A quoi bon cette réunion extraordinaire! Il y a déjà eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GOELHER.

Je l'ignore... Mais il n'y a rien d'important, rien de sérieux ;... sans cela j'en aurais été prévenu ! Ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE.

Ah ! vous êtes nommé ?

GOELHER.

De ce matin !... sur la proposition de votre père ; et la reine a déjà confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ces dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain ; grâce au ciel, il n'en est rien : il m'est même venu là-dessus quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de sa majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE.

Ah ! elle a ri !

GOELHER.

Oui, mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... Et elle m'a dit à ce sujet des choses... (souriant avec fatuité) qui donneraient beaucoup à penser à ma vanité, si j'en avais... (à part) car enfin Struensée ne sera pas éternel... (Haut.) Mais je n'y pense plus... Me voilà lancé dans les affaires d'État, les affaires sérieuses, pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... Oui, mademoiselle, il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puisse pas aussi bien que tout autre... Mon Dieu ! on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant... Que j'arrive seulement au pouvoir, et l'on verra !

CHRISTINE.

Vous au pouvoir !...

GOELHER.

Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemark se rajeunisse, c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père... Et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau, qui n'est plus bon à rien, et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères,... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place ; et vous sentez que M. de Falkenskield et moi,... le beau-père et le gendre, à la tête des affaires,... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple,

je les voyais tous effrayés ; cela me faisait sourire : si l'on m'avait laissé faire, je vous réponds bien qu'en un instant...

CHRISTINE, écoutant.

Taisez-vous!

GOELHER.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GOELHER.

Vous vous trompez.

CHRISTINE.

C'est possible.

GOELHER.

Des gens du peuple qui se disputent... ou se battent dans la rue ; ne voulez-vous pas les priver de ce plaisir-là? Ce serait cruel, ce serait tyrannique ; et nous avons à parler de choses bien plus importantes, de notre mariage, dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot, et du bal de demain, et de la corbeille, qui ne sera peut-être pas achevée ;... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes, c'est que les ouvriers nous font attendre, et que rien n'est prêt.

CHRISTINE.

Ah! vous n'y voyez que cela de fâcheux!... vous êtes bien bon... Moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte...

GOELHER.

Est-il possible?

CHRISTINE.

Oui, monsieur ; et sans le courage et la générosité de M. Éric Burkenstaff, qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GOELHER.

M. Éric!... Et de quoi se mêle-t-il? et depuis quand lui est-il permis de vous protéger?... Voilà à coup sûr une prétention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH, entrant et restant au fond.

Une lettre pour monsieur le baron.

GOELHER.

De quelle part?

JOSEPH.

Je l'ignore,... celui qui l'a apportée est un jeune militaire, un officier, qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE.

C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GOELHER.

Probablement... (Lisant.) « Je porte une épaulette ; monsieur le « baron de Gœlher ne peut plus me refuser une satisfaction qu'il « me faut à l'instant. Quoique insulté, je lui laisse le choix des « armes et l'attends aux portes de ce palais avec des pistolets et « une épée. — ÉRIC BURKENSTAFF, lieutenant au 6e d'infanterie. » (A part.) Quelle insolence !

CHRISTINE.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

GOELHER.

Ce n'est rien. (Au domestique.) Laissez-nous... Dites que plus tard,... je verrai... (A part.) Encore une leçon à donner.

CHRISTINE.

Vous voulez me le cacher,... il y a quelque chose,... il y a du danger... J'en suis sûre à votre trouble.

GOELHER.

Moi, troublé !

CHRISTINE.

Eh bien ! montrez-moi ce billet, et je vous croirai.

GOELHER.

Impossible, vous dis-je !

CHRISTINE, se retournant et apercevant Koller.

Le colonel Koller ! il sera moins discret, je l'espère ; et je saurai par lui...

SCÈNE II.

CHRISTINE, GŒLHER, KOLLER.

CHRISTINE.

Parlez, colonel ; qu'y a-t-il ?

KOLLER.

Que l'insurrection, que l'on croyait apaisée, recommence avec plus de force que jamais.

CHRISTINE, à Gœlher.

Vous le voyez... (A Koller.) Et comment cela ?

KOLLER.

On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaff, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GOELHER.

Eh mais! ce ne serait pas déjà si maladroit!

CHRISTINE.

Y pensez-vous?

(Elle court à la croisée, qu'elle ouvre, et regarde, ainsi que Gœlher.)

KOLLER, à part et seul sur le devant.

En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Herman et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.

CHRISTINE, regardant à la fenêtre.

Voyez, voyez là-bas! la foule se grossit et s'augmente; ils entourent le palais, dont on vient de fermer les portes... Ah! cela me fait peur!

(Elle referme la fenêtre.)

GOELHER.

C'est-à-dire que c'est inouï... Et vous, colonel, vous restez là?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil, qui m'a fait appeler, et j'attends.

GOELHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain;... et l'on ne pense à rien!... On devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles?

GOELHER, troublé.

Lesquelles?... Il doit y en avoir;... il est impossible qu'il n'y en ait pas!

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, monsieur, que feriez-vous?

GOELHER, perdant la tête.

Moi!... Écoutez donc... Vous me demandez-là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout à l'heure...

GOELHER.

Certainement... si j'étais ministre;... mais je ne le suis pas,... je ne le suis pas encore,... cela ne me regarde pas; et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires, des gens qui

devraient gouverner... Que diable! dans ce cas-là, on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis;... c'est le seul! Et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

SCÈNE III.

CHRISTINE, GŒLLHER; RANTZAU, entrant par la porte du fond; KOLLER.

GOELHER, courant à lui avec empressement.

Ah, monsieur le comte! venez rassurer mademoiselle, qui est dans un effroi!... J'ai beau lui répeter que ce ne sera rien; elle est tout émue, toute troublée.

RANTZAU, froidement et le regardant.

Et vous partagez bien vivement ses peines;... cela doit être: un amant bien épris. (Apercevant Koller.) Ah! vous voilà, colonel?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GOELHER, vivement.

Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, froidement.

On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GOELHER, vivement et avec approbation.

Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU.

M. de Falkenskield, qui est pour l'énergie, voulait d'autres arguments; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GOELHER, de même.

Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE et GOELHER.

Et quel est-il?

RANTZAU, froidement.

De ne rien faire... C'est ce qu'ils font.

GOELHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parce que, enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GOELHER.

C'est ce que j'allais dire.

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, s'asseyant.

Oh, mon Dieu, oui!

GOELHER, se rassurant.

N'est-il pas vrai?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres, (à Gœlher) ainsi qu'au vôtre, monsieur.

GOELHER.

Eh bien! par exemple!

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille; je les en défie bien.

GOELHER.

Et pourquoi cela?

RANTZAU.

Parce que, depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, écoutant près de la fenêtre.

Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GOELHER.

J'en étais sûr! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle le ministre de la marine?

RANTZAU, froidement.

Nous ne l'avons pas vu. (Avec ironie.) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité; dès qu'il y a émeute, il est au lit, il est malade!

GOELHER, avec intention.

Et vous, vous vous portez bien?

RANTZAU, souriant.

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que ma santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GOELHER.

Eh! qui donc?

RANTZAU, toujours assis et d'un air goguenard.

Eh mais! par exemple, ceux qui espèrent hériter de moi.

GOELHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU, le regardant froidement.

Monsieur de Gœlher, vous qui, en qualité de conseiller, avez fait votre droit, avez-vous lu l'article 302 du Code danois?

GOELHER.

Non, monsieur.

RANTZAU, de même.

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte, il faut encore être apte à succéder.

GOELHER.

Et à qui s'adresse cet axiome?

RANTZAU, de même.

A ceux qui manquent d'aptitude.

GOELHER.

Monsieur, vous le prenez bien haut!

RANTZAU, se levant et sans changer de ton.

Pardon!... Allez-vous demain au bal de la reine?

GOELHER, avec colère.

Monsieur!

RANTZAU.

Dansez-vous avec elle?... Les quadrilles sont-ils de votre composition?

GOELHER.

Je saurai ce que signifie ce persiflage.

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut!... Je descends; je me mets à votre portée.

GOELHER.

C'en est trop!

CHRISTINE, près de la croisée.

Taisez-vous donc! je crois que cela recommence.

GOELHER, avec effroi et remontant le théâtre.

Encore! Est-ce que cela n'en finira pas?... c'est insupportable!

CHRISTINE.

Ah, mon Dieu! tout est perdu!... Ah! mon père!...

SCÈNE IV.

KOLLER, à l'extrémité du théâtre, à gauche; GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD; RANTZAU, à l'extrémité, à droite.

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous! ces cris que l'on entend dans le lointain n'ont plus rien d'effrayant.

GŒLHER.

Je le disais bien;... cela ne pouvait pas durer!

CHRISTINE.

Tout est donc terminé?

FALKENSKIELD.

Pas encore! mais cela va mieux.

RANTZAU et KOLLER, chacun à part, et d'un air fâché.

Ah, mon Dieu!...

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas attenté à la liberté de Burkenstaff, que lui-même, sans doute par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU.

Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie, sur lequel nous ne comptions pas, et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inattendue a changé la disposition des esprits; on a commencé à s'entendre, et, sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaff, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, à part.

Ce sont les nôtres!

FALKENSKIELD.

On s'en est emparé.

KOLLER, à part.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et comme, cette fois, il faut en finir...

GOELHER.

C'est ce que je répète depuis ce matin.

FALKENSKIELD.

Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvellent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU.

Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir.

FALKENSKIELD.

Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER.

Sait-on leurs noms?

FALKENSKIELD.

Herman et Christian.

KOLLER, à part.

Les maladroits!

FALKENSKIELD.

Vous comprenez que ces misérables n'agissent pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent; et ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les gens qui les font agir.

RANTZAU, regardant Koller.

Les nommeront-ils?

FALKENSKIELD.

Sans doute!... leur grâce s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (A Rantzau.) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par là à la découverte d'un complot...

KOLLER, s'avançant vers Falkenskield.

Dont je crois tenir déjà quelques ramifications.

FALKENSKIELD.

Vous, Koller!

KOLLER.

Oui, monseigneur. (A part.) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

RANTZAU.

Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet?

KOLLER.

Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour parler au comte Struensée; mais, puisque vous voilà, messeigneurs...

FALKENSKIELD.

C'est bien... Nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, qui était au fond avec Gœlher, a redescendu le théâtre de quelques pas.

Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD.

Oui, pour quelques instants.

CHRISTINE.

Messieurs...

(Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque-là, et se dispose à sortir par le fond.)

SCÈNE V.

KOLLER, GŒLHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, à Gœlher, qui veut se retirer.

Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, gravement.

Où vos talents et votre expérience nous seront d'un grand secours... (A part, et regardant Koller.) Notre homme a l'air embarrassé; en tout cas, veillons sur lui, et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère, ni des amis qui plus tard peuvent servir.

(Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskield ont pris des chaises, et se sont assis à droite du théâtre.)

FALKENSKIELD.

Parlez, colonel... Donnez-nous toujours les renseignements qui sont en votre pouvoir, et que plus tard nous communiquerons au conseil.

(Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskield et Rantzau sont assis à droite.)

KOLLER, cherchant ses phrases.

Depuis longtemps, messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient pressentir, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques-uns des principaux chefs; je me suis plaint, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir que je n'étais pas éloigné de conspirer; je leur ai même proposé de le faire...

GOELHER.

C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, froidement.

Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut!

KOLLER, à Falkenskield.

Ma ruse a obtenu le succès que je désirais; car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même,... pendant le diner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GOELHER.

Voyez-vous cela!...

KOLLER.

Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel sous divers déguisements, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIELD.

Est-il possible?

GOELHER.

Même de ceux qui ne sont pas ministres?... quelle horreur!... (A Rantzau.) Et vous ne frémissez point?...

RANTZAU, froidement.

Pas encore. (A Koller.) Êtes-vous bien sûr, colonel, de ce que vous dites là?

KOLLER.

J'en suis sûr;... c'est-à-dire je suis sûr... qu'on me l'a proposé,... et je m'empressais de vous en prévenir.

RANTZAU, cherchant à l'aider.

C'est bien... Mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition?

KOLLER.

Si vraiment... Ce sont Herman et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter,... et qui ne manqueront pas de s'en défendre... ou de m'accuser... Mais, par bonheur, j'ai là des preuves; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, la prenant vivement.

La liste des conjurés.

(Il la parcourt.)

RANTZAU, avec compassion et à part.

D'honnêtes conspirateurs sans doute... Pauvres gens!... Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver.

FALKENSKIELD, lui remettant la liste.

Tenez... Eh bien ! qu'en dites-vous ?

RANTZAU.

Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés ; cela ne prouve pas qu'il y ait conspiration ! Il faut en outre un but ; il faut un chef.

FALKENSKIELD.

Et ne voyez-vous pas que le chef,... c'est la reine-mère, c'est Marie-Julie ?

RANTZAU.

Rien ne le démontre ; et à moins que le colonel... (appuyant) n'ait des preuves... positives,... personnelles...

KOLLER.

Non, monseigneur.

RANTZAU, à part.

C'est bien heureux !... Voilà la première fois que cet imbécile-là m'a compris !

GOELHER.

Alors cela devient très-délicat.

RANTZAU.

Sans doute. (Montrant la liste.) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole, parce qu'il a plu à messieurs Herman et Christian de faire une confidence à monsieur Koller,... confidence, du reste, fort bien placée... Mais enfin, et monsieur le baron, qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (avec intention) où il n'y a point commencement d'exécution, il n'y a pas de coupables.

GOELHER.

C'est juste !

FALKENSKIELD se lève vivement, Rantzau en fait autant.

Eh bien !... laissons-leur exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire ; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu ; que des soldats soient cachés dans l'hôtel, dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, à part.

Et allons donc !... on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD.

Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer,

et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU.

A la bonne heure !

GOELHER, avec finesse.

Je comprends votre idée... Mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas?

RANTZAU.

C'est qu'on aura trompé le colonel; c'est qu'il n'y avait ni conjuration ni conjurés.

FALKENSKIELD, haussant les épaules.

Laissez donc !

(Il va à la table à gauche, et écrit pendant que Koller remonte le théâtre, et se tient au milieu un peu au fond.)

RANTZAU, à part.

Et il n'y en aura pas; faisons prévenir la reine-mère qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau ! (Regardant Koller.) C'est lui qui les trahit, et c'est moi qui les sauve ! (Haut.) Adieu, messieurs, je retourne près de Struensée.

FALKENSKIELD, qui pendant ce temps s'est assis à la table, et écrit un ordre.

(A Gœlher.) Cet ordre au gouverneur... (A Rantzau.) Vous nous revenez,... je l'espère?

RANTZAU.

Je le crois bien ; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute;... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense.

FALKENSKIELD.

Qu'il aura.

RANTZAU, avec intention.

S'il y a une justice sur terre... Je m'en chargerais plutôt.

KOLLER, s'inclinant.

Monsieur le comte, quels remerciments...

RANTZAU, avec mépris.

Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense.

(Il sort.)

KOLLER, à part, redescendant le théâtre.

Maudit homme ! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. Saluant.) Messieurs...

GOELHER.

Je vous suis, colonel. (A Falkenskield.) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait.

(Il sort avec Koller par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

FALKENSKIELD, seul, riant en lui-même.

Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus ; et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas...; ce comte de Rantzau surtout, ne voyant de coupables nulle part, et n'osant condamner personne; flottant, indécis, bon homme du reste, qui nous cédera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre,... et ce ne sera pas long.

SCÈNE VII.

CHRISTINE, sortant de la porte à gauche; FALKENSKIELD.

CHRISTINE.

Descendez-vous au salon, mon père ?

FALKENSKIELD.

Oui, dans l'instant.

CHRISTINE.

A la bonne heure, car vos convives vont arriver ; et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible ! aujourd'hui surtout, où je ne me sens pas bien.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi ?

CHRISTINE.

Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD.

S'il en est ainsi, rassure-toi ; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE.

Dites-vous vrai ?

FALKENSKIELD.

Je l'aime mieux, parce qu'il pourrait arriver tel événement... et au milieu de tout cela une femme s'effraye, se trouve mal...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire?

FALKENSKIELD.

Rien; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE.

Parlez, parlez sans crainte... Je devine... Ce repas avait pour but de célébrer des fiançailles, qui seront différées, qui peut-être même n'auront pas lieu; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD, froidement.

Du tout, le mariage aura lieu.

CHRISTINE.

O ciel!

FALKENSKIELD, lentement et la regardant.

Rien n'est changé; et à ce sujet, ma fille, un mot...

CHRISTINE, baissant les yeux.

Je vous écoute, monsieur.

FALKENSKIELD.

Les affaires d'État n'absorbent pas tellement mes pensées que je n'aie encore le loisir d'observer ce qui se passe chez moi; et, il y a quelque temps, j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sans naissance, un homme de rien, à qui mes bontés avaient donné accès dans cette maison, osait en secret vous aimer... (Mouvement de Christine.) Le saviez-vous, Christine?

CHRISTINE.

Oui, mon père.

FALKENSKIELD.

Je l'ai congédié; et, quels que soient ses talents, son mérite personnel, que je vous ai entendue élever beaucoup trop haut,... je vous déclare ici, et vous savez si mes résolutions sont fortes et énergiques, que, mon existence dût-elle en dépendre, je ne consentirais jamais...

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux.

FALKENSKIELD prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse;... je l'excuserai près de ces messieurs : je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité : reste là dans ton appartement; et, quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, seule, laissant éclater ses larmes.

Ah!... il est parti! je peux enfin pleurer!... Pauvre Éric! tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera récompensé!... l'oublier! et pour qui? Mon Dieu! que le ciel est injuste! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne? Alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix;... tandis que maintenant y penser même est un crime!... Mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

SCÈNE IX.

CHRISTINE; ÉRIC, enveloppé d'un manteau, et entrant par la porte à droite.

ÉRIC, entrant vivement.

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel!

ÉRIC, se retournant.

Ah, Christine!

CHRISTINE.

Qui vous amène? d'où vous vient tant d'audace? et de quel droit, monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici?

ÉRIC.

Pardon! pardon! mille fois pardon!... tout à l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi; je me suis dégagé de leurs mains, et, connaissant mieux qu'eux

les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier, d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père? pourquoi ce mystère? ce manteau,... ces armes que j'aperçois? Parlez, monsieur; je le veux,... je l'exige!

ÉRIC.

Demain je pars; le régiment où je sers quitte le Danemark... J'ai adressé à M. de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse; et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel!... un défi!... j'en suis sûre! le délire vous égare! vous allez vous perdre!

ÉRIC.

Qu'importe! si j'empêche votre mariage! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Éric!... si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gœlher, et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, monsieur!... oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter?

ÉRIC.

Ah! que me demandez-vous?... De vous sacrifier tout... jusqu'à ma vengeance!... Et vous seriez à un autre!... et vous appartiendriez à celui que j'aurais épargné!...

CHRISTINE.

Non, je vous le jure!

ÉRIC.

Que dites-vous?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre; je veux l'être... Oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher ni à vous.

ÉRIC.

Christine!

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon

cœur ; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés ; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, avec joie.

Ah ! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... Depuis trop longtemps déjà vous êtes en ces lieux ; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation ; je n'ai plus que ceux-là, et, s'il fallait les perdre ou les voir compromis,... j'aimerais mieux mourir !

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon ; ne craignez rien, je m'éloigne. (Il ouvre la porte à droite, par laquelle il est entré.) O ciel ! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats !

ÉRIC, montrant la porte du fond.

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, le retenant.

Non pas ; entendez-vous ce bruit ? (Écoutant près de la porte au fond.) On monte ;... c'est la voix de mon père,... plusieurs voix lui répondent... Ils viennent tous,... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue !...

ÉRIC.

Perdue !... oh non ! je vous en réponds aux dépens de mes jours. (Montrant la porte à gauche.) Là.

CHRISTINE.

O ciel ! mon appartement !

(La porte s'est refermée ; Christine entend monter par la porte du fond ; elle s'élance vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, GŒLHER, FALKENSKIELD ; KOLLER, un peu au fond, avec quelques soldats ; RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES ; DES SOLDATS qui restent au fond en dehors.

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité ; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Eh ! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GOELHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance ; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GOELHER.

Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU.

D'autres disent en avoir vu sept!... De sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD.

Il y en avait au moins un, et il était armé; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant ; du reste, et si, comme je le pense, il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, avec émotion.

Non, vraiment.

FALKENSKIELD.

Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE, dans le plus grand trouble.

Tout à l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce; on se dirigeait vers le salon, et c'est là sans doute...

GOELHER.

Impossible, nous en venons ; et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD.

Peut-être bien!... voyez, Koller.

(Faisant signe à deux soldats, qui ouvrent la porte à droite et disparaissen avec Koller.)

RANTZAU, à part, sur le devant du théâtre à droite.

Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous?

KOLLER, entrant et restant au fond.

Personne!

RANTZAU, à part.

Tant mieux!

KOLLER.

Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, à part, souriant.

Le hasard! les sots y croient tous!

FALKENSKIELD, à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche.

Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE.

Le mien! y pensez-vous?

FALKENSKIELD.

N'importe, entrez-y!

(Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre, qui s'ouvre tout à coup, et Éric paraît.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, à gauche sur le devant du théâtre, et s'appuyant sur la table qui est près d'elle; ÉRIC, qui vient d'ouvrir la porte à gauche; GŒLHER, KOLLER, au milieu et un peu au fond; FALKENSKIELD ET RANTZAU, sur le devant, à droite.

TOUS, apercevant Eric.

O ciel!

CHRISTINE.

Je me meurs!

ÉRIC.

Me voici; je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, avec colère.

Éric Burkenstaff dans l'appartement de ma fille!

GOELHER.

Au nombre des conjurés!

ÉRIC, regardant Christine, qui est près de se trouver mal.

Oui, j'étais des conjurés! (Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.) Oui, je conspirais!

TOUS.

Est-il possible!

KOLLER, redescendant le théâtre.

Je n'en savais rien!

RANTZAU.

Et lui aussi!

KOLLER, à part.

Il sait tout; s'il parle, je suis compromis.

(Pendant cet aparté, Falkenskield a fait signe à Gœlher de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Éric, qu'il interroge.)

FALKENSKIELD.

Où sont vos complices ? quels sont-ils ?

ÉRIC.

Je n'en ai pas.

KOLLER, bas, à Éric.

C'est bien !

(Il s'éloigne vivement. Eric le regarde avec étonnement, et se rapproche de Rantzau.)

RANTZAU fait à Éric un geste de tête approbatif, et dit à part :

Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIELD, à Gœlher.

Vous avez écrit? (Se retournant vers Éric.) Point de complices?... C'est impossible; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez, prouvent un projet dont nous avions déjà la connaissance; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être : et ce projet, vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC.

Je n'ai rien à répondre, et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemark; oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GOELHER, toujours à table.

Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD.

Silence, Gœlher! Et puisque M. Éric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, avec force.

Oui !

CHRISTINE, à Falkenskield.

Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC.

Non, mademoiselle; ce que je dis, je dois le dire; je suis trop heureux de l'avouer tout haut, (avec intention et la regardant) et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, bas, à Rantzau.

C'est un homme perdu et son parti aussi.

RANTZAU, à part, et seul à la droite du spectateur.

Pas encore ! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaff;

maintenant qu'il s'agit de son fils, il faudra bien qu'il se montre de nouveau, et cette fois enfin...

(Il se retourne vers Falkenskield et Gœlher, qui se sont approchés de lui.)

FALKENSKIELD, donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gœlher et s'adressant à Éric.

Telle est décidément votre déclaration?

ÉRIC.

Oui, j'ai conspiré, oui, je suis prêt à le signer de mon sang; vous ne saurez rien de plus.

(Gœlher, Falkenskield et Rantzau semblent à ce mot délibérer tous trois ensemble à droite. Pendant ce temps Christine, qui est à gauche près d'Éric, lui dit à voix basse :)

CHRISTINE.

Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, de même.

Qu'importe? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, cessant de causer avec ses collègues, et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Eric :

Assurez-vous de lui.

ÉRIC.

Marchons !

RANTZAU, à part.

Pauvre jeune homme ! (Prenant une prise de tabac.) Tout va bien.

(Des soldats emmènent Eric par la porte du fond; la toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement de la reine-mère dans le palais de Christianborg. Deux portes latérales. Porte secrete à gauche. A droite, un guéridon couvert d'un riche tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, seule à droite, assise près du gueridon.

Personne ! personne encore ! Je suis d'une inquiétude que chaque instant redouble, et je ne conçois rien à ce billet adressé par une main inconnue. (Lisant.) « Malgré le contre-ordre donné par « vous, un des conjurés a été arrêté hier soir, dans l'hôtel de Fal- « kenskield. C'est le jeune Éric Burkenstaff. Voyez son père, et fai-

« tes-le agir, il n'y a pas de temps à perdre. » Éric Burkenstaff arrêté comme conspirateur ! Il était donc des nôtres ! Pourquoi alors Koller ne m'en a-t-il pas prévenue ? Depuis hier je ne l'ai pas vu ; je ne sais pas ce qu'il devient. Pourvu que lui aussi ne soit pas compromis ; lui, le seul ami sur lequel je puisse compter ; car je viens de voir le roi, je lui ai parlé, espérant m'en faire un appui ; mais sa tête est plus faible que jamais : à peine s'il a pu me comprendre ou me reconnaître. Et si ce jeune homme, intimidé par leurs menaces, nomme les chefs de la conspiration, s'il me trahit... Oh non ! il a du cœur, du courage. Mais son père ! son père, qui ne vient pas et qui maintenant est mon seul espoir ! Je lui ai fait dire de m'apporter les étoffes que je lui avais commandées, et il a dû me comprendre ; car à présent notre sort, nos intérêts sont les mêmes : c'est de notre accord que dépend le succès.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, entrant.

Messire Raton Burkenstaff, le marchand, demande à présenter des étoffes à votre majesté.

LA REINE, vivement.

Qu'il entre ! qu'il entre !

SCÈNE II.

LA REINE, RATON ; MARTHE, portant des étoffes sous son bras ; L'HUISSIER, qui reste au fond.

RATON.

Tu vois, femme, on ne nous a pas fait faire antichambre un seul instant ; à peine arrivés, aussitôt introduits.

LA REINE.

Venez vite, je vous attendais.

RATON.

Votre majesté est trop bonne ! Vous n'aviez fait demander que moi, j'ai pris la liberté d'amener ma femme, à qui je n'étais pas fâché de faire voir le palais, et surtout la faveur dont votre majesté daigne m'honorer.

LA REINE.

Peu importe, si on peut se fier à elle. (A l'huissier.) Laissez-nous.

(L'huissier sort.)

MARTHE.

Voici quelques échantillons que je soumettrai à votre majesté...

LA REINE.

Il n'est plus question de cela. Vous savez ce qui arrive?

RATON.

Eh non! vraiment! je ne suis pas sorti de chez moi; par un hasard que nous ne pouvons comprendre, j'étais sous clef.

MARTHE.

Et il y serait encore sans un avis secret que j'ai reçu.

LA REINE, vivement.

N'importe... Je vous ai fait venir, Burkenstaff, parce que j'ai besoin de vos conseils et de votre appui...

RATON.

Est-il possible! (A Marthe.) Tu l'entends.

LA REINE.

C'est le moment d'employer votre influence, de vous montrer enfin.

RATON.

Vous croyez?

MARTHE.

Et moi, n'en déplaise à votre majesté, je crois que c'est le moment de rester tranquille; il n'a déjà été que trop question de lui.

RATON, à voix haute.

Te tairas-tu? (La reine lui fait signe de se modérer, et va regarder au fond si on ne peut les entendre. Pendant ce temps Raton continue à demi-voix en s'adressant à sa femme.) Vouloir nuire à mon avancement, à ma fortune!

MARTHE, à demi-voix à son mari.

Une jolie fortune! nos meubles brisés, nos marchandises au pillage, six heures de prison dans une cave!

RATON, hors de lui.

Ma femme! j'en demande pardon à votre majesté. (A part.) Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener. (Haut.) Qu'exigez-vous de moi?

LA REINE.

Que vous unissiez vos efforts aux miens pour sauver notre pays qu'on opprime et le rendre à la liberté!

RATON.

Dieu merci! on me connait; il n'y a rien que je ne fasse pour le pays et pour la liberté.

MARTHE.

Et pour être nommé bourgmestre; car c'est là ce que tu désires maintenant.

RATON.

Ce que je désire, c'est que vous vous taisiez, ou sinon...

LA REINE, à Raton, pour le modérer.

Silence...

RATON, à demi-voix.

Parlez, madame; parlez vite!

LA REINE.

Koller, un des nôtres, vous avait instruit de nos projets d'hier?

RATON.

Du tout.

LA REINE.

Ce n'est pas possible! et cela m'étonne à un point...

RATON, avec impatience.

Moi aussi;... car enfin, et puisque M. Koller est un des nôtres, il me semble que j'étais le premier avec qui l'on devait s'entendre.

LA REINE.

Surtout depuis l'arrestation de votre fils.

MARTHE, poussant un cri.

Arrêté! dites-vous? mon fils est arrêté!

RATON.

On a osé arrêter mon fils!

LA REINE.

Quoi! ne le savez-vous pas?... accusé de conspiration, il y va de ses jours, et voilà pourquoi je vous ai fait venir.

MARTHE, courant à elle.

C'est bien différent! et si j'avais su... Pardon, madame,... pardonnez-moi... (Pleurant.) Mon fils, mon pauvre enfant! (A Raton, avec chaleur.) La reine a raison, il faut le sauver, il faut le délivrer.

RATON.

Certainement; il faut soulever le quartier, soulever la ville entière.

MARTHE, qui a remonté le théâtre de quelques pas, revient près de lui.

Et vous restez là tranquille; vous n'êtes pas déjà au milieu de nos amis, de nos voisins, de nos ouvriers, pour les appeler comme hier à la révolte!

LA REINE.

C'est tout ce que je vous demande.

RATON.

J'entends bien; mais encore faut-il délibérer.

MARTHE.

Il faut agir!... il faut prendre les armes,... courir au palais... Qu'on me rende mon fils, qu'on nous le rende! (Suivant son mari, qui recule de quelques pas vers la droite.) Vous n'êtes pas un homme si vous supportez un pareil affront, si vous et les citoyens de cette ville souffrez qu'on enlève un fils à sa mère, qu'on le plonge sans raison dans un cachot, qu'on fasse tomber sa tête; il y va du salut de tous; il y va de l'honneur du pays et de sa liberté!

RATON.

La liberté;... t'y voilà aussi!

MARTHE, hors d'elle-même et sanglotant.

Eh oui! sans doute! la liberté de mon fils, peu m'importe le reste; je ne vois que celle-là, mais nous l'obtiendrons.

LA REINE.

Elle est entre vos mains; je vous seconderai de tout mon pouvoir, moi et les amis attachés à ma cause; mais agissez!... agissez de votre côté pour renverser Struensée.

MARTHE.

Oui, madame, et pour sauver mon fils; comptez sur notre dévouement.

LA REINE.

Tenez-moi au courant de ce que vous ferez, et des progrès de la sédition. (Montrant la porte à gauche.) Et tenez, tenez, par cet escalier secret qui donne sur les jardins, vous pouvez, vous et vos amis, communiquer avec moi et recevoir mes ordres... On vient, partez.

RATON.

C'est très-bien;... mais encore, si vous me disiez ce qu'il faut...

MARTHE, l'entraînant.

Il faut me suivre,... mon fils nous attend... Viens,... viens vite. (A la reine.) Soyez tranquille, madame, je vous réponds de lui et de la révolte!

(Elle sort en entraînant son mari par la petite porte à gauche. Au même instant, et par la porte du fond, paraît l'huissier.)

LA REINE.

Qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

L'HUISSIER.

Deux ministres qui, au nom du conseil, sont chargés, disent-ils, d'une communication importante pour votre majesté!

LA REINE, à part.

O ciel! qu'est-ce que cela signifie? (Haut.) Qu'ils entrent, je suis prête à les recevoir.

(Elle s'assied.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE RANTZAU, FALKENSKIELD; LA REINE, assise à droite près du guéridon.

FALKENSKIELD.

Madame, depuis hier la tranquillité de la ville a été à plusieurs reprises sérieusement troublée; des rassemblements, des cris séditieux ont éclaté sur plusieurs points, et enfin hier soir on a tenté d'exécuter dans mon hôtel un complot dont on ignore encore les chefs; mais il nous est facile de les soupçonner.

LA REINE.

Je pense, en effet, monsieur le comte, qu'il vous est plus facile d'avoir des soupçons que des preuves.

RANTZAU, avec intention et regardant la reine.

Il est vrai qu'Éric Burkenstaff persiste à garder le silence;... mais...

FALKENSKIELD.

Obstination ou générosité qui lui coûtera la vie. Mais en attendant, par une mesure que la prudence commande, et pour prévenir dans leur origine des complots dont les auteurs ne resteront pas longtemps impunis, nous venons, au nom de la reine Mathilde et de Struensée, vous intimer l'ordre de ne point sortir de ce palais.

LA REINE, se levant.

Un pareil ordre... à moi! et de quel droit?

FALKENSKIELD.

D'un droit que nous n'avions pas hier et que nous prenons aujourd'hui. Un complot découvert rend un gouvernement plus fort. Struensée, qui hésitait encore, s'est enfin décidé à adopter les mesures énergiques que depuis longtemps je proposais : il ne suffit pas de frapper, mais de frapper promptement. Ainsi ce n'est plus devant les cours de justice ordinaire que doivent se traduire les crimes d'État; c'est devant le conseil de régence, seul tribunal compétent; c'est là que dans ce moment se décide le sort d'Éric Burkenstaff, en attendant que nous fassions comparaître devant nous des coupables d'un rang plus élevé.

LA REINE.

Monsieur le comte!...

SCÈNE IV.

RANTZAU, à gauche, à l'écart; GŒLHER, FALKENSKIELD, LA REINE.

(Gœlher entre par le fond, tenant plusieurs papiers à la main. Il aperçoit la reine, qu'il salue avec respect; puis s'adresse à Falkenskield, sans voir Rantzau qui est derrière lui.)

GOELHER, à Falkenskield.

Voici l'arrêt du conseil, qu'en ma qualité de secrétaire général je viens d'expédier, et auquel il ne manque plus que deux signatures.

FALKENSKIELD.

C'est bien.

GOELHER, étourdiment et montrant plusieurs papiers qu'il tient encore.

J'ai là en même temps, et comme vous m'en aviez chargé, le projet d'ordonnance où nous proposons à la reine d'admettre à la retraite...

FALKENSKIELD, à voix basse et lui montrant Rantzau.

Taisez-vous donc!

GOELHER, à part.

C'est juste; je ne le voyais pas. (Regardant Rantzau, dont la physionomie est restée immobile.) Il n'a pas entendu; il ne se doute de rien.

FALKENSKIELD, parcourant les papiers que lui a remis Gœlher.

L'arrêt d'Éric Burkenstaff. (Lisant.) Il est condamné!

LA REINE, vivement.

Condamné!

FALKENSKIELD.

Oui, madame; et le même sort attend désormais quiconque serait tenté de l'imiter.

GOELER.

J'ai rencontré aussi une députation de magistrats et de conseillers du tribunal suprême. Sur le bruit seul qu'en violation de leurs droits et priviléges le conseil de régence s'attribuait l'affaire d'Éric Burkenstaff, ils venaient porter leurs plaintes au roi, et, pour parvenir jusqu'à lui, voulaient s'adresser à madame.

FALKENSKIELD.

Vous le voyez; c'est auprès de vous, madame, que viennent se rallier tous les mécontents.

LA REINE.

Et, grâce à vous, ma cour augmente chaque jour.

FALKENSKIELD, à la reine.

Je ne veux pas alors refuser à votre majesté la vue de ses fidèles serviteurs. (A Gœlher.) Ordonnez qu'ils entrent; nous les recevrons en votre présence.

SCÈNE V.

RANTZAU; LE PRÉSIDENT, en habit noir : QUATRE CONSEILLERS, également en habit noir et se tenant à quelques pas derrière lui; GŒLHER, au milieu du théâtre; FALKENSKIELD, plus rapproché de LA REINE, qui se lève à l'arrivée des magistrats et se rassied à la même place à droite.

FALKENSKIELD.

Messieurs les conseillers, j'ai appris le motif qui vous amène : c'est pour prévenir par un châtiment rapide des scènes pareilles à celles qui nous ont dernièrement affligés, que nous nous sommes vus forcés à regret de changer les formes ordinaires de la justice.

LE PRÉSIDENT, d'une voix ferme.

Pardon, monseigneur : c'est quand l'État est en danger, c'est quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice et aux lois un appui contre la révolte, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice.

FALKENSKIELD, avec hauteur.

Quelle que soit votre opinion à ce sujet, messieurs, je dois vous prévenir que nous n'accordons pas ici, comme en France, aux parlements et aux cours souveraines le droit de remontrance : je vous exhorte, au contraire, à user de votre influence sur le peuple pour lui conseiller la soumission, pour l'engager à ne point renouveler les désordres d'hier ; sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qui pourraient en résulter pour la ville. Des troupes nombreuses y sont entrées cette nuit, et y sont casernées. La garde du palais est confiée au colonel Koller, qui a ordre de repousser la moindre attaque par la force; et, pour prouver à tous que rien ne saurait nous intimider, Éric Burkenstaff, fils de ce bourgeois factieux à qui déjà nous avions fait grâce, Éric Burkenstaff, convaincu, par son propre aveu, de conspiration contre la reine et le conseil de régence, vient d'être condamné à mort, et c'est son arrêt que je signe. (A Rantzau.) Comte de Rantzau, il n'y manque que votre signature.

(Il s'approche de Rantzau.)

RANTZAU, froidement.

Je ne la donnerai pas.

TOUS.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce que l'arrêt me semble injuste, aussi bien que la détermination d'ôter à la cour suprême des priviléges que nous n'avons pas le droit de lui ravir.

FALKENSKIELD.

Monsieur!...

RANTZAU.

C'est mon avis, du moins. Je désapprouve toutes ces mesures; elles sont contre ma conscience, et je ne signerai pas.

FALKENSKIELD.

C'était devant le conseil qu'il fallait vous exprimer ainsi.

RANTZAU.

C'est tout haut, c'est partout qu'il faut protester contre l'injustice!

GOELHER.

Dans ces cas-là, monsieur, on donne sa démission.

RANTZAU.

Je ne le pouvais pas hier : vous étiez en danger, vous étiez menacés; aujourd'hui vous êtes tout-puissants, rien ne vous résiste; je peux me retirer sans lâcheté; et cette démission, que M. Gœlher attend avec tant d'impatience, je la donne.

FALKENSKIELD.

Je la transmettrai à la reine, qui l'acceptera.

GOELHER.

Nous l'accepterons.

FALKENSKIELD.

Messieurs, vous m'avez entendu... Vous pouvez vous retirer.

LE PRÉSIDENT, à Rantzau.

Nous n'attendions pas moins de vous, monsieur le comte, et le pays vous en remercie.

(Il sort, ainsi que les conseillers.)

FALKENSKIELD.

Je vais rendre compte à la reine et à Struensée d'une conduite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

RANTZAU.

Mais qui vous enchante.

FALKENSKIELD, sortant.

Vous me suivez, Gœlher?

GOELHER.

Dans l'instant. (S'approchant de Rantzau d'un air railleur.) Je voulais auparavant...

RANTZAU.

Me remercier?... Il n'y a pas de quoi... Vous voilà ministre.

GOELHER.

Je l'aurais été sans cela. (Lui montrant les papiers qu'il tient encore à la main.) J'avais pris mes précautions. Je vous avais bien dit que je vous renverserais!

RANTZAU, souriant.

C'est vrai! Alors, que je ne vous retienne pas; hâtez-vous, ministre d'un jour!

GOELHER, souriant.

Ministre d'un jour!

RANTZAU.

Qui sait?... peut-être moins encore. Aussi je serais désolé de vous faire perdre quelques instants de pouvoir; ils sont trop précieux!

GOELHER.

Comme vous dites.

(Il salue la reine respectueusement, et sort.)

SCÈNE VI.

LA REINE, étonnée, le suit quelque temps des yeux en remontant le théâtre; RANTZAU.

RANTZAU, à part.

Ah! mes chers collègues étaient décidés à me destituer; je les ai prévenus, et maintenant nous allons voir.

LA REINE.

Je n'en puis revenir encore! Vous, Rantzau, donner votre démission!

RANTZAU.

Pourquoi pas? Il y a des occasions où l'homme d'honneur doit se montrer.

LA REINE.

Mais c'est vous perdre.

RANTZAU.

Du tout, c'est une excellente chose qu'une bonne démission donnée à propos. (A part.) C'est une pierre d'attente. (Haut.) Et puis, s'il faut vous avouer ma faiblesse, moi, homme d'État, qui me croyais à l'abri de toute émotion, je me sens là un penchant pour ce pauvre Éric Burkenstaff; je suis indigné de la conduite que l'on tient envers lui... et envers vous, madame; et c'est là surtout ce qui m'a décidé.

LA REINE.

En effet, oser me retenir en ces lieux !

RANTZAU.

Si ce n'était que cela !...

LA REINE.

O ciel !... ils ont d'autres projets !... vous les connaissez !

RANTZAU.

Oui, madame; et maintenant que je ne suis plus membre du conseil, mon amitié peut vous les révéler. Éric n'est pas le seul qu'on ait arrêté. Deux autres agents subalternes, Herman et Christian...

LA REINE.

Grand Dieu !... ils ont parlé !... Ce pauvre Koller sera compromis !

RANTZAU.

Non, madame; ce pauvre Koller est le premier qui vous ait abandonnée, qui vous ait trahie.

LA REINE.

Ce n'est pas possible !

RANTZAU.

La preuve,... c'est qu'il est plus en faveur que jamais;... c'est que la garde du palais lui est confiée; et quand je vous disais encore hier : Ne vous livrez point à lui,... il vous vendra !...

LA REINE.

A qui donc se fier ? grand Dieu !

RANTZAU.

A personne !... et vous en ferez la triste expérience; car, en attendant le procès qu'on doit vous intenter pour la forme, on est décidé à vous jeter dans un château-fort d'où vous ne sortirez plus. C'est ce soir même qu'on doit vous y conduire, et celui qui est chargé d'exécuter cet ordre,... que dis-je? celui qui l'a sollicité,... c'est Koller.

LA REINE.

Quelle horreur !

RANTZAU.

Il doit se rendre ici, à la nuit tombante.

LA REINE.

Lui ! Koller ! une pareille audace d'ingratitude !... Mais savez-vous que j'ai de quoi le perdre, que j'ai ici des lettres de sa main ?

RANTZAU, souriant.

Vraiment !...

LA REINE.

Vous allez voir.

RANTZAU.

Je comprends alors pourquoi il tenait tant à se charger seul de votre arrestation, pour saisir en même temps vos papiers et ne remettre au conseil que ceux qu'il jugerait convenable.

LA REINE, qui a ouvert son secrétaire et qui y a pris des lettres qu'elle présente à Rantzau.

Tenez !... tenez !... et si je succombe, qu'au moins j'aie le plaisir de faire tomber sa tête.

RANTZAU, prenant vivement des lettres, qu'il met dans sa poche.

Et que feriez-vous, madame, de la tête de Koller ? Il ne s'agit pas ici de se venger,... mais de réussir.

LA REINE.

Réussir ! et comment ?... Tous mes amis m'abandonnent, excepté un seul ;... une main inconnue, la vôtre peut-être, qui m'a conseillé de m'adresser à Raton Burkenstaff.

RANTZAU.

Moi ! Y pensez-vous ?

LA REINE, vivement.

Enfin, croyez-vous qu'il puisse parvenir à soulever le peuple ?

RANTZAU.

A lui seul !... Non, madame.

LA REINE.

Il l'a bien fait hier.

RANTZAU.

Raison de plus pour ne pas le faire aujourd'hui ; l'autorité est avertie, elle est sur ses gardes, elle a pris ses mesures ; d'ailleurs, votre Raton Burkenstaff est incapable d'agir par lui-même ! c'est un instrument, une machine, un levier qui, dirigé par une main

habile ou puissante, peut rendre des services, mais à la condition qu'il ne saura ni pour qui ni comment;... car, s'il se mêle de comprendre, il n'est plus bon à rien!

LA REINE.

Que me reste-t-il alors?... Entourée d'ennemis ou de piéges; sans secours, sans appui, menacée dans ma liberté, dans mes jours, peut-être, il faut se résigner à son sort et savoir mourir... Mathilde l'emporte;... et ma cause est perdue!

RANTZAU, froidement et à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe,... elle n'a jamais été plus belle.

LA REINE.

Que dites-vous?

RANTZAU.

Hier, il n'y avait rien à faire; car vous n'aviez pour vous qu'une poignée d'intrigants, et vous conspiriez au hasard et sans but. Aujourd'hui, vous avez pour vous l'opinion publique, les magistrats, le pays tout entier qu'on insulte, qu'on outrage, qu'on veut tyranniser, à qui l'on veut ravir ses droits... Vous les défendez, et lui défend les vôtres. Notre roi Christian est dépouillé de son autorité contre toute justice, vous et Éric Burkenstaff êtes condamnés contre toutes les lois; le peuple se prononce toujours pour les opprimés; vous l'êtes en ce moment... grâce au ciel: c'est un avantage qu'il ne faut pas perdre et dont il faut profiter.

LA REINE.

Et comment? puisque le peuple ne peut me secourir!...

RANTZAU.

Il faut vous en passer! il faut agir sans lui, certaine, quoi qu'il arrive, de l'avoir pour allié.

LA REINE.

Et si demain Mathilde ou Struensée doivent me faire arrêter, comment les en empêcher?

RANTZAU, souriant.

En les arrêtant dès ce soir!

LA REINE, effrayée.

O ciel! vous oseriez...

RANTZAU, froidement.

Il ne s'agit pas de moi,... mais de vous.

LA REINE, étonnée.

Qu'est-ce à dire?

RANTZAU.

Un mot d'abord : êtes-vous bien persuadée, comme je le suis moi-même, que dans ce moment il ne vous reste d'autre chance, d'autre alternative que la régence ou une prison perpétuelle ?

LA REINE.

Je le crois fermement.

RANTZAU.

Avec une telle certitude on peut tout oser : ce qui serait témérité ailleurs devient de la prudence ! (Lentement et montrant la porte à gauche.) Cette porte conduit dans l'appartement du roi ?

LA REINE.

Oui, je viens de le voir... seul, abandonné de tous, et dans ce moment presque tombé en enfance.

RANTZAU, de même et à demi-voix.

Alors, et puisque vous pouvez encore pénétrer jusqu'à lui, il vous serait facile d'obtenir...

LA REINE.

Sans doute !... mais à quoi bon ? à quoi servira l'ordre d'un roi sans pouvoir ?

RANTZAU, à demi-voix et avec force.

Que nous l'ayons seulement !...

LA REINE, vivement.

Et vous agirez ?...

RANTZAU.

Non pas moi.

LA REINE.

Et qui donc ?

RANTZAU, s'arrêtant.

On frappe.

(Montrant la petite porte à gauche.)

LA REINE, à demi-voix.

Qui vient là ?

RATON, en dehors.

Moi, Raton de Burkenstaff.

RANTZAU, à demi-voix, à la reine.

A merveille !... c'est l'homme qu'il vous faut pour exécuter vos ordres, lui et Koller.

LA REINE.

Y pensez-vous ?

RANTZAU.

Il est inutile qu'il me voie; faites-le attendre ici quelques instants, et venez me retrouver.

LA REINE.

Où donc?

RANTZAU, à demi-voix.

Là!

LA REINE.

Dans l'antichambre du roi!

(Rantzau sort par la porte à deux battants, à gauche.)

SCÈNE VII.

RATON, LA REINE.

RATON, entrant mystérieusement.

C'est moi, madame, qui n'ai rien encore à vous annoncer, et qui viens à ce sujet consulter votre majesté.

LA REINE, vivement.

C'est bien!... c'est bien!... c'est le ciel qui vous envoie... Attendez ici, et n'en sortez pas... Attendez les ordres que je vais vous donner et que vous aurez soin d'exécuter à l'instant.

RATON, s'inclinant.

Oui, madame...

(La reine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

RATON, seul.

Ça ne fera pas mal!... je ne serai pas fâché de savoir ce que j'ai à faire,... car tout retombe sur moi, et je ne sais auquel entendre... Maître, où faut-il aller?... maître, qu'est-ce qu'il faut dire?... maître, qu'est-ce qu'il faut faire?... Est-ce que je sais? je leur réponds toujours: Attendez!... on ne risque rien d'attendre;... il peut arriver des idées, tandis qu'en se pressant...

SCÈNE IX.

JEAN, RATON, MARTHE.

RATON, à Marthe et à Jean, qui entrent par la petite porte à gauche.

Eh bien!

JEAN, tristement.

Cela va mal... tout est tranquille!

MARTHE.

Les rues sont désertes, les boutiques sont fermées, les ouvriers que nous avons envoyés ont eu beau crier : Vive Burkenstaff! personne n'a répondu!...

RATON.

Personne!... c'est inconcevable!... des gens qui m'adoraient hier!... qui me portaient en triomphe;... et aujourd'hui ils restent chez eux!

JEAN.

Et le moyen de sortir? Il y a des soldats dans toutes les rues.

RATON.

Vraiment!

JEAN.

Les portes de nos ateliers sont gardées par des piquets de cavalerie.

RATON.

Ah, mon Dieu!

MARTHE.

Et ceux des ouvriers qui ont voulu se montrer ont été arrêtés à l'instant même.

RATON, effrayé.

Voilà qui est bien différent. Écoutez donc, mes enfants, je ne savais pas cela. Je dirai à la reine-mère : Madame, j'en suis bien fâché; mais à l'impossible nul n'est tenu, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de retourner chacun chez nous.

MARTHE.

Ce n'est plus possible, notre maison est envahie; des trabans de la garde y sont casernés; ils mettent tout au pillage; et si vous y paraissiez maintenant, il y a ordre de vous saisir, et peut-être pire encore.

RATON.

Mais ça n'a pas de nom! c'est épouvantable! c'est d'un arbitraire! Et où nous cacher maintenant?

MARTHE.

Nous cacher! quand mon fils est en danger, quand on dit qu'il vient d'être condamné!

RATON.

Est-il possible!

MARTHE.

C'est vous qui l'avez voulu; et maintenant que nous y som-

mes, c'est à vous de nous en retirer; il faut agir : décidez quelque chose.

RATON.

Je ne demande pas mieux, mais quoi?

JEAN.

Les ouvriers du port, les matelots norwégiens sont en liberté; ceux-là ne reculeront pas; et en leur donnant de l'argent...

MARTHE, vivement.

Il a raison!... De l'or! de l'or! tout ce que nous avons!

RATON.

Permets donc...

MARTHE.

Vous hésiteriez?

RATON.

Du tout; je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui.

JEAN.

Et qu'est-ce que vous dites donc?

RATON.

Je dis qu'il faut attendre.

MARTHE.

Attendre!... Et qui vous empêche de prendre un parti?

JEAN.

Vous êtes le chef du peuple.

RATON, avec colère.

Certainement, je suis le chef! et on ne me dit rien, on ne me commande rien; c'est inconcevable!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; L'HUISSIER.

L'HUISSIER, s'adressant à Raton et lui présentant une lettre sous enveloppe.

A monsieur Raton Burkenstaff, de la part de la reine.

RATON.

De la reine! c'est bien heureux! (A l'huissier, qui se retire.) Merci, mon ami... Voilà enfin ce que j'attendais pour agir.

MARTHE et JEAN.

Qu'est-ce donc?

RATON.

Silence! Je ne vous le disais pas, je ne disais rien; mais c'était convenu, concerté avec la reine; nous avions notre plan.

MARTHE.

C'est différent.

RATON.

Voyons un peu... d'abord ce petit mot. (Lisant à part.) « Mon « cher Raton, je vous confie, comme chef du peuple, cet ordre « du roi... » Du roi! est-il possible! « Vous le remettrez vous-« même à son adresse. » Je n'y manquerai pas. « Après quoi, et « sans entrer dans aucun détail ni éclaircissement, vous vous re-« tirerez, vous sortirez du palais, vous vous tiendrez soigneu-« sement caché. » Tout cela sera scrupuleusement exécuté. « Et « demain, au point du jour, si vous voyez le pavillon royal flot-« ter sur les tours de Christianborg, parcourez la ville avec tous « les amis dont vous pourrez disposer, en criant : Vive le roi! » C'est dit. « Déchirez sur-le-champ ce billet. » (Le déchirant.) C'est fait.

MARTHE et JEAN.

Eh bien! qu'y a-t-il?

RATON.

Taisez-vous, femme! taisez-vous! les secrets d'État ne vous regardent pas; qu'il vous suffise d'apprendre que je sais ce que j'ai à faire... Voyons un peu... (Prenant le papier cacheté.) « A Ra-« ton de Burkenstaff, pour remettre au général Koller. »

MARTHE.

Koller!

RATON, cherchant.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Se rappelant.) Ah! je le sais;... un des nôtres dont la reine nous parlait ce matin... Tu ne te rappelles pas?

MARTHE.

Si vraiment!

RATON.

Il l'aura bientôt, c'est convenu. Quant à nous, mes enfants, ce qui nous reste à exécuter, c'est de sortir d'ici sans bruit, de nous tenir cachés toute la soirée...

MARTHE.

Y penses-tu?

RATON.

Silence donc! c'est dans notre plan. (A Jean.) Toi, pendant la nuit, tu rassembleras les matelots norwégiens dont tu nous par-

lais tout à l'heure ; tu leur donneras de l'or, beaucoup d'or ; on me le rendra... en honneurs et en dignités;... et puis vous viendrez tous me trouver avant le point du jour, et alors...

MARTHE.

Cela sauvera-t-il mon fils ?

RATON.

Belle demande !... Oui, femme, oui, cela le sauvera;... et je serai conseiller, et j'aurai une belle place, et Jean aussi... une petite.

JEAN.

Laquelle ?

RATON.

Je te promets quelque chose... Mais nous perdons là un temps précieux, et j'ai tant d'affaires en tête ! Quand il faut penser à tout, par où commencer ? Ah ! cette lettre à M. Koller, c'est par là d'abord qu'il faut... Venez, suivez-moi.

(Jean et Marthe vont pour sortir par la porte à gauche ; Koller paraît à la porte du fond ; Raton s'arrête au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

JEAN, MARTHE, RATON, KOLLER.

KOLLER, apercevant Raton.

Que vois-je ! Que faites-vous ici ? qui êtes-vous ?

RATON.

Que vous importe ? je suis chez la reine, j'y suis par son ordre. Et vous-même, qui êtes-vous pour m'interroger ?

KOLLER.

Le colonel Koller.

RATON.

Koller ! quelle rencontre ! Et moi, je suis Raton de Burkenstaff, chef du peuple.

KOLLER.

Et vous osez venir en ce palais, quand l'ordre est donné de vous arrêter ?

MARTHE.

O ciel !

RATON.

Sois donc paisible ! (A Koller à demi-voix.) Je sais qu'avec vous

je n'ai rien à craindre ; car nous sommes du même bord, nous nous entendons ;... vous êtes des nôtres.

KOLLER, avec mépris.

Moi !

RATON, à demi-voix.

Et la preuve, c'est que voilà un papier que je suis chargé de vous remettre, et de la part du roi.

KOLLER, vivement.

Du roi !... est-il possible !... Qu'est-ce que cela signifie ? (Il ouvre la lettre, qu'il parcourt.) O ciel ! un pareil ordre !...

RATON, le regardant, et s'adressant à sa femme et à Jean.

Vous voyez déjà l'effet...

KOLLER.

Christian !... C'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, monsieur, comment il se fait...

RATON, gravement.

Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement : c'est l'ordre du roi ; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... Je m'en vais.

MARTHE, le retenant.

Eh, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc dans ce papier !

RATON.

Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le savoir. (A sa femme et à Jean.) Viens, femme, partons.

JEAN.

J'aurai une place ! j'espère bien qu'elle sera bonne... Sans cela... Je vous suis, notre maitre.

(Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.)

SCÈNE XII.

RANTZAU, sortant de la porte à deux battants, à gauche ; KOLLER, debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.

KOLLER.

Grand Dieu ! monsieur de Rantzau !

RANTZAU.

Monsieur le colonel me semble bien préoccupé !

KOLLER, allant à lui.

Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux ; et vous attesterez au conseil de régence...

RANTZAU.

Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission.

KOLLER, avec étonnement et à part.

Sa démission !... l'autre parti va donc mal ! (Haut.) Je ne m'attendais pas à un pareil événement, pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU.

Un ordre !... et de qui ?

KOLLER, à demi-voix.

Du roi.

RANTZAU.

Pas possible !

KOLLER.

Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus, depuis longtemps, ni du gouvernement ni des affaires de l'État, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter ce soir même Mathilde et Struensée.

RANTZAU, froidement et après avoir regardé l'acte.

C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII, roi de Danemark.

KOLLER.

Qu'en pensez-vous ?

RANTZAU.

C'est ce que j'allais vous demander ; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, avec inquiétude.

Sans doute ; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que feriez-vous à ma place ?

RANTZAU.

Ce que je ferais !... D'abord, je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER.

Vous agiriez ; mais dans quel sens ?

RANTZAU, froidement.

Cela vous regarde. Comme en toute affaire votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage.

KOLLER.

Monsieur...

RANTZAU.

C'est là, je pense, ce que vous me demandez, et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre; il y a là : Au général Koller.

KOLLER, à part.

Au général!... ce titre qu'on m'a toujours refusé. (Haut.) Moi, général!

RANTZAU, avec dignité.

C'est justice : un roi récompense ceux qui le servent, comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER, lentement et le regardant.

Pour récompenser ou punir il faut du pouvoir; en a-t-il?

RANTZAU, de même.

Qui vous a remis cet ordre?

KOLLER.

Raton Burkenstaff, chef du peuple.

RANTZAU.

Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER, vivement.

Votre excellence peut-elle me l'assurer?

RANTZAU, froidement.

Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre; je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER.

Je comprends. (Après un instant de silence, et se rapprochant de Rantzau.) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... C'est mon devoir d'abord; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, lentement.

Sont faciles... La garde du palais vous est confiée, et vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés.

KOLLER, avec incertitude.

D'accord; mais si l'on échoue...

RANTZAU, négligemment.

Eh bien! que peut-il arriver?

KOLLER.

Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, se retournant vers lui avec fermeté.

N'est-ce que cela qui vous arrête?

KOLLER, de même.

Oui.

RANTZAU, de même.

Aucune autre considération?

KOLLER, de même.

Aucune.

RANTZAU, froidement.

Eh bien, alors! rassurez-vous;... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER.

Et sous quel prétexte? pour quel crime?

RANTZAU, lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.

En faut-il d'autre que ces lettres écrites par vous à la reine-mère; ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensée verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore?

KOLLER.

Monsieur, vous voulez me perdre!

RANTZAU.

Du tout; il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER.

Et comment?

RANTZAU.

En obéissant à votre souverain.

KOLLER, avec fureur.

Mais vous êtes donc pour le roi? vous agissez donc en son nom?

RANTZAU, avec fierté.

Je n'ai pas de compte à vous rendre; je ne suis pas en votre puissance, et vous êtes dans la mienne; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence: cela me convenait alors, cela ne me convient plus aujourd'hui; et puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un. (D'un air impératif et à

demi-voix.) C'est celui d'exécuter les ordres de votre roi, d'arrêter cette nuit, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struensée, ou sinon...

KOLLER, dans le plus grand trouble.

Eh bien! dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU.

C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé :... choisissez.

(Il fait un pas pour sortir.)

KOLLER, l'arrêtant.

Monsieur le comte !...

RANTZAU.

Eh bien! que décidez-vous, colonel?

KOLLER.

J'obéirai!

RANTZAU.

C'est bien! (Avec intention.) Adieu,... général!

(Il sort par la porte à gauche, et Koller par le fond.)

ACTE CINQUIÈME.

Un salon de l'hôtel de Falkenskield. De chaque côté une grande porte ; une au fond, ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. A gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table, deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal ; FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, entrant en donnant le bras à sa fille.

Eh bien, comment cela va-t-il ?

CHRISTINE.

Je vous remercie, mon père, beaucoup mieux.

FALKENSKIELD.

Votre pâleur m'avait effrayé ; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE.

Vous le savez, j'aurais désiré rester ici ; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIELD.

Certainement ! que n'aurait-on pas dit de votre absence !... C'est déjà bien assez qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu remarquer votre trouble et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête ?

CHRISTINE.

Mon père !

FALKENSKIELD, reprenant d'un air détaché.

Qui, du reste, était superbe... Une magnificence ! un éclat ! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons !... Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pouvoir ; nous avons enfin fixé la fortune, et jamais, je crois, la reine n'avait été plus séduisante ; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux, qu'elle reportait sans cesse sur Struensée... Eh mais ! à propos d'homme heureux, avez-vous remarqué le baron de Gœlher ?

CHRISTINE.

Non, monsieur.

FALKENSKIELD.

Comment, non ? Il a ouvert le bal avec la reine et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre ; car il a été nommé... Il succède décidément à M. de Rantzau, qui, en habile homme, nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE.

Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD.

Oui,... il a toujours tenu à se singulariser ; aussi nous ne lui en voulons pas ; qu'il se retire, qu'il fasse place à d'autres : son temps est fini, et la reine, qui craint son esprit,... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE.

Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD.

Justement ! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE.

Votre gendre !

FALKENSKIELD, d'une air sévère, et regardant Christine.

Sans doute.

CHRISTINE, timidement.

Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de M. de Gœlher.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi pas sur-le-champ?

CHRISTINE.

Il est tard, la nuit est bien avancée,... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD.

Mais cette émotion, quelle en était la cause?

CHRISTINE.

Oh! pour cela, je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée, qu'au milieu de cette fête; et, en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là, peut-être, des infortunés gémissaient dans les fers... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi : cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand M. d'Osten s'est approché de Struensée, qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait; mais Struensée témoignait de l'impatience; et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant : « C'est inutile, monsieur, jamais de pitié pour les crimes de haute trahison, ne l'oubliez « pas. » Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit : « Je ne l'oublierai pas, monseigneur, et bientôt, peut-« être, je vous le rappellerai. »

FALKENSKIELD.

Quelle audace!

CHRISTINE.

Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots : « Le ministre « a raison; il faut un exemple... — Soit, disaient les autres, « mais le condamner à mort!... » Le condamner!!! à ce mot un froid mortel s'est glissé dans mes veines; un voile a couvert mes yeux;... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD.

Heureusement j'étais là, près de toi.

CHRISTINE.

Oui, c'était une terreur absurde, chimérique, je le sens; mais que voulez-vous? Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le sa-

vez, que je n'ose prononcer devant vous; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours?

FALKENSKIELD.

Non,... sans doute;... rassure-toi.

CHRISTINE.

C'est ce que je pensais,... c'est impossible; et puis arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD.

Certainement; et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE.

Vous retournez à ce bal?

FALKENSKIELD.

Non, j'y ai laissé Gœlher, qui nous représente à merveille, et qui dansera probablement toute la nuit. Le jour ne peut pas tarder à paraître; je ne me coucherai pas, j'ai à travailler, et je vais passer dans mon cabinet. Holà! quelqu'un! (Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique, qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.) Allons! de la force, du courage... Bonsoir, mon enfant, bonsoir.

(Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.)

SCÈNE II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE.

Je respire! je m'étais alarmée sans motif, il était question d'un autre. Hélas! il me semble que tout le monde doit être comme moi, et ne s'occuper que de lui!

JOSEPH, qui s'est approché de Christine.

Mademoiselle...

CHRISTINE.

Qu'y a-t-il, Joseph?

JOSEPH.

Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis longtemps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à mademoiselle en particulier.

CHRISTINE.

A moi?

JOSEPH.

Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE.

Qu'elle vienne!... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, qui pendant ce temps a été chercher Marthe.

Entrez, madame; voilà mademoiselle, et dépêchez-vous, car il est tard.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE.

Mille pardons, mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, la regardant.

Madame Burkenstaff! (Courant à elle, et lui prenant les mains.) Ah! que je suis contente de vous avoir reçue!... que je suis heureuse de vous voir! (A part, avec joie et attendrissement.) Sa mère! (Haut.) Vous venez me parler d'Éric.

MARTHE.

Eh! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils,... de mon pauvre enfant!... Je viens de le voir.

CHRISTINE, vivement.

Vous l'avez vu?

MARTHE, pleurant.

Je viens de l'embrasser, mademoiselle, pour la dernière fois!

CHRISTINE.

Que dites-vous?

MARTHE.

Son arrêt lui avait été signifié cette après-midi.

CHRISTINE.

Quel arrêt?... qu'est-ce que cela signifie?

MARTHE, avec joie.

Vous l'ignoriez donc!... Ah! tant mieux!... sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai? Quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort?

CHRISTINE, poussant un cri.

Ah!... (Avec égarement.) Ils disaient donc vrai!... c'était de lui

qu'ils parlaient, et mon père m'a trompée! (A Marthe.) Il est condamné?

MARTHE.

Oui, mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé : concevez-vous cela? Elle est mère cependant!... elle a un fils!

CHRISTINE.

Remettez-vous!... tout n'est pas perdu; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE.

Et moi je n'en ai plus qu'en vous!... Mon mari a des projets qu'il ne veut pas m'expliquer; je ne devrais pas vous dire cela : mais vous, du moins, vous ne me trahirez point; en attendant, il n'ose se montrer, il se tient caché; ses amis n'arriveront pas, ou arriveront trop tard,... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter? que puis-je faire?... S'il ne fallait que mourir,... je ne vous demanderais rien, mon fils serait déjà sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison, j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le plaisir de l'embrasser; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes!... Hélas!... il ne m'a parlé que de vous.

CHRISTINE.

Éric!...

MARTHE.

Oui, mademoiselle, oui, l'ingrat, en me consolant, pensait encore à vous. « J'espère, me disait-il, qu'elle ignorera mon sort, « qu'elle n'en saura rien;... car heureusement, c'est de grand ma- « tin, c'est au point du jour... »

CHRISTINE.

Quoi donc?

MARTHE, avec égarement.

Eh bien! est-ce que je ne vous l'ai pas dit?... est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir?... C'est tout à l'heure, c'est dans quelques instants qu'ils vont tuer mon fils!...

CHRISTINE.

Le tuer!...

MARTHE.

Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le trainer... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras; et, loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire : Ils vont le tuer!... défendez-le! Mais vous n'étiez pas ici,... et j'attendais... Ah, quel supplice!... et que j'ai

souffert en comptant les instants de cette nuit que mes vœux désiraient et craignaient d'abréger !... Mais vous voilà, je vous vois; nous allons ensemble nous jeter aux pieds de votre père, aux pieds de la reine, nous demanderons la grâce de mon fils.

CHRISTINE.

Je vous le promets.

MARTHE.

Vous leur direz qu'il n'est pas coupable; il ne l'est pas, je vous le jure; il ne s'est jamais occupé de révolte ni de complots; il n'a jamais songé à conspirer; il ne songeait à rien qu'à vous aimer !...

CHRISTINE.

Je le sais, et c'est son amour qui l'a perdu. C'est pour moi, pour me sauver, qu'il marcherait à la mort !... oh non !... ça ne se peut pas... Soyez tranquille, je réponds de ses jours.

MARTHE.

Est-il possible !

CHRISTINE.

Oui, madame, oui, il y aura quelqu'un de perdu, mais ce ne sera pas lui !

MARTHE.

Que voulez-vous dire ?

CHRISTINE.

Rien !... rien !... Retournez chez vous, partez; dans quelques instants il aura sa grâce, il sera sauvé !... Fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE, hésitant.

Mais cependant...

CHRISTINE.

A ma parole,... à mes serments.

MARTHE de même.

Mais...

CHRISTINE, hors d'elle-même.

Eh bien !... à ma tendresse !... à mon amour !... Me croyez-vous maintenant ?

MARTHE, avec étonnement.

O ciel !... oui, mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (Poussant un cri en montrant la croisée.) Ah !...

CHRISTINE.

Qu'avez-vous ?

MARTHE.

J'avais cru voir le jour!... Non, grâce au ciel, il fait sombre encore. Dieu vous protége et vous rende tout le bonheur que je vous dois... Adieu,... adieu!...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, seule, marchant avec agitation.

Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable; je publierai tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (S'arrêtant.) Oh! moi,... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien!... Eh bien! quand je penserai à tout cela,... à quoi bon? Il le faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me donnait sa vie,... et moi, par amour,... je lui donnerai plus encore. (Se mettant à la table.) Oui, oui, écrivons. Mais à qui me confier? à mon père?... oh non! à Struensée? encore moins; il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais; mais à la reine! à Mathilde! elle est femme, elle me comprendra; et puis, je ne voulais pas le croire : mais si, comme on l'assure, elle est aimée, si elle aime!... O mon Dieu! fais que ce soit vrai : elle aura pitié de moi, et ne me condamnera pas. (Écrivant rapidement.) Hâtons-nous; cette déclaration solennelle ne laissera pas de doute sur son innocence... *Signé* Christine de Falkenskield... (Laissant tomber la plume.) Ah!... c'est ma honte, mon déshonneur que je signe... (Pliant vivement la lettre.) N'y pensons pas, ne pensons à rien... Les moments sont précieux,... et comment, à une heure pareille?... ah! par madame de Linsberg, la première femme de chambre de la reine,... en lui envoyant Joseph, qui m'est dévoué... Oui, c'est le seul moyen de faire parvenir à l'instant cette lettre...

SCÈNE V.

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, qui est entré pendant les derniers mots, se trouve en face de Christine, qui veut sortir. Il lui prend la lettre des mains.

Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, avec effroi.

Mon père!...

FALKENSKIELD, lisant.

« A la reine Mathilde. » Eh mais! ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à sa majesté, je la lui remettrai; mais j'ai le droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez...

(Faisant le geste d'ouvrir la lettre.)

CHRISTINE, suppliante.

Monsieur...

FALKENSKIELD, l'ouvrant.

Vous y consentez... (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff était ici pour vous, caché dans votre appartement! et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE.

Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère : non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure; c'est déjà trop que mon imprudence ait pu nous compromettre; aussi, je ne cherche ni à me justifier ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort; que, victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix; j'ai voulu épargner à moi des remords,... à vous un crime... J'ai écrit!

FALKENSKIELD.

Signer un tel aveu!... et par ce témoignage, qui va, qui doit devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskield, éprise d'un marchand de la Cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui, déjà en butte à tous les traits de la calomnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire? ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD.

Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE.

Mais vous êtes le seul qui connaissiez son innocence; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours me jeter à ses pieds... Oui, monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de

vos jours; et je lui crierai : Grâce, madame!... sauvez Éric, et surtout sauvez mon père!

FALKENSKIELD, la retenant par la main.

Non! vous n'irez pas!... vous ne sortirez pas d'ici!

CHRISTINE, effrayée.

Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force?

FALKENSKIELD.

Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas...

(Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir; mais elle jette les yeux sur la croisée, et pousse un cri.)

CHRISTINE.

O ciel! voici le jour, voici l'instant de son supplice; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver; il ne nous restera plus rien,... rien que des remords. Mon père! au nom du ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre! ma lettre!

FALKENSKIELD.

Laissez-moi,... relevez-vous.

CHRISTINE.

Non, je ne me relèverai pas; j'ai promis ses jours à sa mère; et quand elle viendra me demander son fils, que vous aurez tué, et que j'aime... (Mouvement de colère de Falkenskield. Christine se relève vivement.) Non, non, je ne l'aime plus,... je l'oublierai,... je manquerai à mes serments... j'épouserai Gœlher... je vous obéirai... (Poussant un cri.) Ah! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti..... (Courant à la croisée à gauche.) Des soldats s'avancent et entourent un prisonnier; c'est lui! il marche au supplice! ma lettre! Ma lettre! il est peut-être temps encore! ma lettre!

FALKENSKIELD.

J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse.

(Il déchire la lettre.)

CHRISTINE.

Ah, c'en est trop! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aime; oui, je n'aimerai jamais que lui... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

FALKENSKIELD.

Christine!

(On entend du bruit en dehors.)

CHRISTINE, avec force.

Mais écoutez,... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer; si le ciel, le sort,... que sais-je? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre, ne n'empêchera d'être à lui; j'en fais le serment.

(On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri, et tombe sur un fauteuil la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskield va ouvrir.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, étonné.

M. de Rantzau chez moi! à une pareille heure!

CHRISTINE, courant à lui en sanglotant.

Ah, monsieur le comte! parlez... Est-il donc vrai?... ce malheureux Éric...

FALKENSKIELD.

Silence, ma fille!

CHRISTINE, avec égarement.

Qu'ai-je à ménager maintenant? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai!

RANTZAU, souriant.

Un instant! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez; car Éric existe encore.

FALKENSKIELD et CHRISTINE.

O ciel!

CHRISTINE.

Et ce bruit que nous avons entendu!...

RANTZAU.

Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, voulant sortir.

C'est impossible! et ma vue seule...

RANTZAU.

Pourrait peut-être augmenter le danger; aussi, moi, qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD.

Et pour quelle raison?

RANTZAU.

Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

FALKENSKIELD, stupéfait.

Vous!

CHRISTINE.

Est-il possible!

RANTZAU.

Cela vous étonne! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

FALKENSKIELD.

Je vous remercie de vos soins généreux; mais je veux savoir avant tout... Ah! c'est M. de Gœlher; eh bien, mon ami! qu'y a-t-il? parlez donc!

SCÈNE VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GŒLHER, FALKENSKIELD.

GŒLHER.

Est-ce que je sais? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous: Qu'y a-t-il? comment cela se fait-il? tout le monde m'interroge, et personne ne me répond.

FALKENSKIELD.

Mais vous étiez là cependant,... vous étiez au palais...

GŒLHER.

Certainement, j'y étais; j'ai ouvert le bal avec la reine; et quelque temps après le départ de sa majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout à coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle; on ne nous regardait plus; on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons... Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que c'est? Je le demande à ma danseuse, qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends, par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la reine Mathilde vient d'être arrêtée dans sa chambre à coucher par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD.

L'ordre du roi!... Et Struensée?

GOELHER.

Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, avec impatience.

Et Koller, morbleu! Koller, qui avait la garde du palais, qui y commandait seul?

GOELHER.

Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée, par qui? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD.

Lui, nous trahir! ce n'est pas possible!

GOELHER, à Rantzau.

C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible; mais en attendant on le dit, on le répète; la garde du palais crie: Vive le roi! le peuple, appelé aux armes par Raton Burkenstaff et ses amis, crie encore plus haut; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux; enfin je n'ai pu rentrer à mon hôtel, devant lequel j'ai aperçu un attroupement; et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU.

C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GOELHER.

Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU.

Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier? Il n'y a pas vingt-quatre heures, et vous n'êtes plus ministre.

GOELHER.

Monsieur!

RANTZAU.

Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère, vous devez avoir besoin de repos; je vous l'offre chez moi, (vivement) ainsi qu'à tous les vôtres, seul asile où vous soyez maintenant en sûreté, et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux? Venez, mademoiselle, venez;... suivez-moi tous, et partons.

(Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.)

SCÈNE VIII.

JEAN, en dehors du balcon, à gauche; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER.

JEAN, les couchant en joue.

Halte-là, messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, poussant un cri, et se jetant au-devant de son père, qu'elle entoure de ses bras.

Ah! je suis toujours votre fille! je le suis pour mourir avec vous!

JEAN.

Recommandez votre âme à Dieu!

SCÈNE IX.

JEAN, RANTZAU; ÉRIC, le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond, et se mettant devant CHRISTINE, FALKENSKIELD ET GŒLHER.

ÉRIC, à Jean et à ses compagnons, qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.

Arrêtez!... point de meurtre! point de sang répandu!... qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (Montrant Christine, Falkenskield et Gœlher.) Mais au prix de mes jours je les défendrai, je les protégerai! (Apercevant Rantzau, et courant à lui.) Ah, mon sauveur! mon Dieu tutélaire!

FALKENSKIELD, étonné.

Lui! monsieur de Rantzau!

JEAN et SES COMPAGNONS, s'inclinant.

Monsieur de Rantzau! c'est différent; c'est l'ami du peuple : il est des nôtres.

GOELHER.

Est-il possible!

RANTZAU, à Falkenskield, Gœlher et Christine.

Eh, mon Dieu, oui!... ami de tout le monde! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié messire Raton Burkenstaff.

TOUS, criant.

Vive Raton Burkenstaff!

(Rantzau remonte le théâtre, et Éric le traverse pour se placer près de Jean.)

SCÈNE X.

JEAN ET SES COMPAGNONS, ÉRIC; MARTHE, entrant la première, et s'élançant vers son fils, qu'elle embrasse; RATON, entouré de tout le peuple; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER; derrière eux, KOLLER; et au fond, PEUPLE, SOLDATS, MAGISTRATS, GENS DE LA COUR.

MARTHE, embrassant Éric.

Mon fils!... blessé! il est blessé!

ÉRIC.

Non, ma mère, ce n'est rien. (Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie :) Vive Raton Burkenstaff!

RATON.

Oui, mes amis, oui nous avons enfin réussi; grâce à moi, je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS.

Vive Raton!

RATON, à sa femme.

Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE.

Eh! que m'importe à moi!... je ne demande plus rien, j'ai mon fils.

RATON.

Mais, silence, messieurs! silence!... J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, à ses compagnons.

Et le roi a raison. (Montrant son maître, qui tire de sa poche l'ordonnance du roi.) Une fameuse tête, sans que cela paraisse! Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (Avec joie.) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.

Jean!

JEAN.

Oui, notre maître. (A ses compagnons.) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON.

Jean, taisez-vous!

JEAN.

Oui, notre maître. (Criant.) Vive Burkenstaff!

RATON, avec satisfaction.

C'est bien, mes amis; mais du silence. (Lisant.) « Nous, Chris-
« tian VII, roi de Danemark, à nos fidèles sujets et habitants de
« Copenhague. Après avoir puni la trahison, il nous reste à ré-
« compenser la fidélité dans la personne du comte Bertrand de
« Rantzau, que, sous la régence de notre mère, la reine Marie-Ju-
« lie, nous nommons notre premier ministre...

RANTZAU, d'un air modeste.

Moi, qui ai demandé ma retraite, et qui veux me retirer des affaires...

RATON, sévèrement.

Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grâce! (Continuant à lire.) « Dans la personne du comte de Rantzau, que nous nommons pre-
« mier ministre, (avec emphase) et dans celle de Raton de Burkens-
« taff, négociant de Copenhague, que nous nommons dans notre
« maison royale, (baissant la voix) premier marchand de soieries de
« la couronne. »

TOUS.

Vive le roi!

JEAN.

C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, faisant la grimace.

La belle avance! et au prix que ça me coûte!

JEAN.

Et moi, la petite place que vous m'aviez promise...?

RATON.

Laisse-moi tranquille!

JEAN, à ses compagnons.

Quelle ingratitude!... moi qui suis cause de tout!... aussi il me le payera!

RANTZAU.

Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégera, je l'espère, (aux magistrats) l'affection de mes concitoyens. (A Éric.) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occasion avez couru les plus grands risques,... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, avec franchise.

Aucune ; car je puis le dire maintenant à vous, à vous seul... (A demi-voix.) Je n'ai jamais conspiré !

RANTZAU, lui imposant silence.

C'est bien ! c'est bien ! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après.

RATON, à part, tristement.

Fournisseur de la cour !

MARTHE.

Tu dois être content,... c'est ce que tu désirais.

RATON.

Je l'étais déjà par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une, je perds la moitié de ma clientèle.

MARTHE.

Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils, qui est blessé... dangereusement peut-être,... et pourquoi ?

RATON, montrant Rantzau et Koller.

Pour que d'autres en profitent.

MARTHE.

Faites donc des conspirations !

RATON, lui tendant la main.

C'est dit,... désormais je les regarderai passer, et le diable m'emporte si je m'en mêle !

TOUT LE PEUPLE, entourant Rantzau et s'inclinant devant lui.

Vive le comte de Rantzau !

L'AMBITIEUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 27 novembre 1834.

PERSONNAGES.

GEORGE II, roi d'Angleterre.
ROBERT WALPOLE, son premier ministre.
HENRI SHORTER, son neveu.
NEUBOROUG, vieux médecin.
MARGUERITE, sa fille.
CÉCILE, fille du comte de Sunderland, lectrice de la reine.

La scène se passe en 1736; le premier acte chez Neuboroug, les quatre autres au château de Windsor.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Neuboroug. — Porte au fond; deux portes et deux croisées latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEUBOROUG, MARGUERITE.

NEUBOROUG, assis près d'une table à gauche du spectateur.

La maudite ville que la ville de Londres pour les gens studieux, pour les médecins qui n'aiment pas le bruit! Ferme cette croisée.

MARGUERITE, fermant la croisée.

Oui, mon père : c'est au bout du faubourg, sur la grande place, que se tiennent les hustings.

NEUBOROUG.

Aussi c'est un tapage!...

MARGUERITE.

Je voudrais bien savoir qui sera nommé député.

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE.

Rien!... mais on tient à avoir des nouvelles.

NEUBOROUG.

Nous n'en manquerons pas! En Angleterre, vois-tu bien, les

médecins sont toujours très-occupés au moment des élections ; et il nous arrivera d'ici à ce soir quelques côtes enfoncées ou quelques têtes cassées.

MARGUERITE.

Ah, mon Dieu !

NEUBOROUG.

La liberté des suffrages !... (Lui montrant une chaise près de lui.) Viens te mettre là, à côté de moi.

MARGUERITE, montrant un livre qui est sur la table.

Pour vous lire vos nouvelles épreuves ?

NEUBOROUG.

Non, non ; tu cherches à détourner la conversation que nous avions commencée, et moi je tiens à la reprendre. Pourquoi ne veux-tu pas de sir Thomas Kinston, notre cousin ?

MARGUERITE.

Parce qu'il est bien jeune ;... qu'il n'a pas de place, pas d'état.

NEUBOROUG.

Il est avocat !

MARGUERITE.

Bien discret,... car il ne parle jamais.

NEUBOROUG, avec embarras.

Il ne parle jamais... au palais ! c'est vrai ; mais il parle ailleurs, il parle beaucoup ; il est de l'opposition.

MARGUERITE.

Ce n'est pas le moyen d'avoir des places.

NEUBOROUG.

Quelquefois. Mais enfin, s'il en avait une, s'il avait quelques milliers de livres sterling à t'offrir, qu'est-ce que tu dirais ?

MARGUERITE.

Je dirais que j'aime mieux rester fille.

NEUBOROUG.

Maintenant ?

MARGUERITE.

Toujours ! Qu'y a-t-il là d'effrayant ? quel mari m'offrirait le bonheur que je trouve auprès de vous ?... Jamais de chagrins, d'inquiétudes... Vous seul ici en avez, et c'est toujours pour moi ; et puis il n'y a pas au monde de père ni meilleur ni plus obéissant... Vous faites tout ce que je veux !

NEUBOROUG.

Pas toujours,... et je ne puis m'habituer à cette idée que tu as

de rester fille!... Toi une vieille fille!... J'ai si souvent rêvé à ton mariage, qui m'occupe sans cesse, à ce gendre que je n'ai pas encore trouvé et que j'aime déjà, à mes petits-enfants à qui je serais si heureux d'obéir aussi... sans te faire de tort cependant... Et puis, Marguerite, à ton âge on ne réfléchit guère, et tu n'as jamais pensé que nous n'étions pas riches,... que même nous sommes pauvres!

MARGUERITE.

Et en quoi donc? Que nous manque-t-il dans notre ménage? qu'avons-nous à désirer?

NEUBOROUG, se levant.

Pour moi, je n'ai pas d'ambition, tu le sais bien; mais j'en ai pour toi. Tous ceux avec qui j'ai été élevé, tous mes camarades de l'université de Cambridge, ont fait fortune dans le monde : ce sont maintenant de riches négociants, des lords, des généraux, des ministres; moi, je suis resté médecin dans la petite ville où était né mon père : j'ai vieilli au milieu de ses habitants, ne leur servant pas à grand'chose, si ce n'est à les faire vivre le plus longtemps possible, jusqu'au moment où tu es devenue grande, où il a fallu s'occuper de ton éducation; alors et depuis cinq ans je suis venu m'établir à Londres, dans ce quartier retiré où je me suis fait une petite clientèle... dans les étages élevés, des ouvriers, des étudiants, de pauvres officiers,... des braves gens qui ont été mes malades et qui sont restés mes amis;... car, vois-tu, le cinquième étage, ça aime bien, mais ça paye mal; ce qui fait, mon enfant, que pour t'amasser une dot, il a fallu recourir à ma plume et composer de temps en temps quelques brochures politiques qui, Dieu merci, se vendent assez bien. Mais si d'un jour à l'autre j'allais rejoindre ta pauvre mère, si je venais à mourir...

MARGUERITE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah!... voilà à quoi je n'avais jamais pensé... (D'un air fâché.) Et pourquoi me dites-vous cela?

NEUBOROUG.

Marguerite!

MARGUERITE, pleurant.

C'est la première fois que vous me faites du chagrin, et jamais je ne vous ai vu si méchant... Aller songer à mourir... maintenant...

NEUBOROUG, cherchant à l'apaiser.

Eh bien!... Non,... non,... ne me gronde pas;... je ne mourrai pas!...

MARGUERITE.

A la bonne heure!... qu'est-ce que c'est donc que des idées pareilles?

NEUBOROUG.

C'est ta faute aussi!... malgré moi je me laisse aller à la tristesse...

MARGUERITE.

Quand donc?

NEUBOROUG.

Quand je te vois triste. Tu l'étais dernièrement, et je me disais: Qui peut la tourmenter? ce n'est pas moi; il y a donc quelque secret qu'elle me cache, quelque peine de cœur...

MARGUERITE.

Moi!...

NEUBOROUG.

Dame! à ton âge, ce serait tout naturel!... tu ferais bien, mon enfant, tu aurais raison;... mais dans ce cas-là il faudrait me le dire,... car je ne le devinerais pas.

MARGUERITE.

Oh! certainement... je vous le dirais... si ça venait et si j'en étais bien sûre,... mais vraiment, mon père, je ne crois pas.

NEUBOROUG.

Je me suis donc trompé?

MARGUERITE.

Sans doute.

NEUBOROUG, froidement.

Ça ne m'étonne pas: nous autres médecins, ça nous arrive souvent... Ainsi pour ce pauvre Thomas Kinston, le résultat de notre conférence est que...

MARGUERITE, d'un air caressant.

Il ne faut plus y penser.

NEUBOROUG, avec bonhomie.

A la bonne heure; n'y pensons plus. Et qu'est-ce que je lui dirai en le refusant?...

MARGUERITE.

Tout ce que vous voudrez.

(Entre un domestique qui apporte sur un plateau tout ce qu'il faut pour le thé.)

NEUBOROUG.

Je vois que là-dessus tu ne me contraries pas... Si au moins j'avais pu adoucir mon refus par quelques bonnes nouvelles, si j'avais assez de crédit pour l'aider dans cette place qu'il sollicite...

MARGUERITE, approchant la table à gauche et faisant le thé.

Si vous le vouliez, cela vous serait bien facile...

NEUBOROUG.

Comment cela ?

MARGUERITE.

Un seul mot de vous à votre ancien camarade de collége,... à Robert Walpole...

NEUBOROUG.

Au premier ministre? Jamais!

MARGUERITE.

Eh pourquoi donc? Votre père le docteur Neuboroug n'a-t-il pas été son précepteur? n'avez-vous pas été élevés ensemble à Cambridge? n'étiez-vous pas amis intimes?

NEUBOROUG.

Oui, autrefois,... lorsque lui, simple étudiant en théologie, et moi étudiant en médecine, nous faisions bourse commune; mais depuis...

MARGUERITE.

Depuis!... Quelle injustice! vous n'habitiez pas alors la capitale, vous étiez loin de lui, et cependant, dans les commencements de son élévation, il vous écrivait bien souvent.

NEUBOROUG.

Je ne dis pas non; mais il me semble à moi que ma plume ne restait pas oisive; et le seul écrit qui s'éleva alors pour le défendre, ces lettres qu'ils ont attribuées depuis à Congrève et à Addison, ces lettres irlandaises dont personne, pas même Walpole, n'a jamais connu l'auteur, de qui étaient-elles? de moi!... car alors, en butte à la rage de tous les partis, tout le monde l'attaquait, et il luttait seul en homme de mérite et de cœur, en grand homme :... il l'était alors; je puis en convenir, il était malheureux, on pouvait l'aimer! Mais quand il a vu ses ennemis renversés, quand il s'est vu maître du pouvoir, ou plutôt souverain absolu des trois royaumes,... a-t-il trouvé un souvenir pour son vieux camarade? ne m'a-t-il pas oublié depuis longtemps, moi qui ne voulais de lui ni place, ni honneurs, ni pensions;... moi qui ne

demandais rien au ministre,... rien que mon ami !... et le ministre me l'a enlevé ; voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais !

MARGUERITE.

Oui... il y a de sa part de la négligence, de l'oubli peut-être !... Mais n'y a-t-il pas aussi un peu de votre faute?... et depuis cinq ans que vous êtes à Londres, pourquoi n'avez-vous pas fait auprès de lui la moindre démarche ?

NEUBOROUG.

Pourquoi ?... parce qu'il est riche et que je suis pauvre ! parce qu'il est grand seigneur et que je ne suis rien... C'était à lui de faire les premiers pas,... c'était à lui de venir à moi ;... à sa place, du moins, je n'y aurais pas manqué ; j'aurais quitté mon palais, je serais accouru à pied chez mon ami pour l'embrasser et lui tendre la main, cela aurait mieux valu que de me faire nommer médecin du roi !... Mais Walpole maintenant ne comprendrait plus cela, car vois-tu, mon enfant, Walpole est un ambitieux, et l'ambition dessèche le cœur. Ainsi, ne m'en parle plus, et restons comme nous sommes ;... je ne lui demanderai jamais rien, il ne le mérite pas. Prenons le thé, il doit être fait.

MARGUERITE, s'asseyant à la table et servant le thé à son père.

C'est possible !... mais il y a peut-être auprès de lui des gens qui le méritent,... qui sont dignes de votre amitié,... et je suis bien sûre que si vous vous adressiez à lord Henri Shorter,... son neveu...

NEUBOROUG, prenant du thé.

Celui-là,... c'est différent ;... c'est un brave jeune homme,... ce n'est pas un ingrat.

MARGUERITE, de même.

Oh non !... et si vous l'entendiez parler de vos talents et des soins que vous lui avez prodigués.

NEUBOROUG.

Un beau mérite :... un coup de feu,... une jambe fracassée ;... tous mes confrères l'auraient guéri encore mieux et plus promptement que moi... Mais ce qu'il n'aurait peut-être pas trouvé chez eux,... c'aurait été une garde malade aussi jolie... et surtout aussi attentive...

MARGUERITE.

Le moyen de ne pas s'intéresser à ce pauvre jeune homme, qui souffrait tant et qui avait tant de courage? Mais comme j'ai eu

peur ce jour où à cinq heures du matin on frappait à notre porte :.... Ma'm'selle,... ma'm'selle,... deux officiers qui se sont battus hors de la ville et sous les murs de votre jardin! en voilà un qu'on apporte... et que je vois lord Henri tout pâle et tout sanglant...

NEUBOROUG.

Que veux-tu ?... ces diables de jeunes gens sont tous de même ;... je ne l'ai jamais interrogé sur la cause de ce combat,... mais j'ai facilement deviné que quelque intrigue, ... quelque amourette...

MARGUERITE.

Des intrigues, des amourettes,... quelle indignité! Lord Henri, des amourettes!... il en est incapable,... j'en suis bien sûre; car il m'a tout raconté;.... et quoique ce soit un secret...

NEUBOROUG.

En vérité,... il t'aurait confié...

MARGUERITE.

Pourquoi pas?... Vous lui aviez bien défendu de marcher, mais non pas de parler, et pendant trois mois qu'il est resté ici...

NEUBOROUG.

Vous avez eu le temps de causer...

MARGUERITE.

Tous les jours;... il faut bien tâcher de distraire un malade.

NEUBOROUG.

C'est juste! dans notre vieille Angleterre, nous sommes moins défiants que nos voisins du continent, et nous laissons à nos jeunes filles une liberté dont elles n'abusent jamais.

MARGUERITE.

Soyez tranquille! Et si vous saviez combien il y a en lui de franchise et de loyauté, comme il est simple et modeste, pour un grand seigneur, comme il chérit son pays, et surtout comme il aime son oncle;... car c'est pour lui qu'il s'est battu,... oui, mon père... Il était dans le Northumberland, où il avait un commandement supérieur,... lorsqu'il lit dans les papiers publics,... qu'au sortir d'une séance du parlement,... un colonel, lord... un tel,... je ne sais plus les noms,... avait insulté le premier ministre Robert Walpole, un vieillard... Il part, sans en rien dire,... sans en prévenir son oncle;... il arrive de grand matin chez mylord, et lui dit d'un ton ferme :... Monsieur.... Enfin je ne sais pas ce qu'il lui dit;... mais c'était très-bien, et la preuve,... c'est qu'ils se sont battus, c'est que lord Henri a été blessé, qu'il n'a parlé de ce duel

à personne, parce que si on l'avait su, le roi aurait destitué son adversaire, et que celui-ci, touché de tant de générosité,... a été trouver le ministre, lui a fait des excuses. Voilà la vérité; et on vient dire après cela qu'il a des intrigues, des amourettes... (Se levant de table.) Mon Dieu, mon papa, je ne vous accuse pas,... vous l'avez dit sans intention..., mais d'autres peuvent le répéter; voilà comment les mauvais bruits se répandent, et comment on calomnie toujours les jeunes gens...

NEUBOROUG, se levant aussi.

Réparation d'honneur... Mais tais-toi;... n'entends-tu pas un carrosse qui s'arrête à notre porte?...

MARGUERITE.

C'est lui!... c'est lord Henri!

NEUBOROUG.

Qui te l'a dit?...

MARGUERITE.

Ce n'est pas difficile à deviner... Nous n'avons pas tant de clients à voiture;... il est le seul... Allons, mon père, n'ayez pas peur, demandez hardiment une place pour sir Thomas, notre cousin, afin que, comme Walpole, il soit heureux et ne pense plus à moi.

NEUBOROUG.

J'ai déjà essayé d'en toucher quelques mots à lord Henri; mais dès qu'il s'agit de solliciter, j'ai un air si gauche... Il serait plus convenable peut-être que cela vînt de toi...

MARGUERITE.

Vous croyez?...

NEUBOROUG.

C'est-à-dire...

MARGUERITE.

Bien volontiers;... moi, ça ne me coûte rien:... le voici!

SCÈNE II.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Déjà!... il n'a pas été trop longtemps à monter...

HENRI.

Grâce à vous, mon cher docteur, qui m'avez remis sur pied...

NEUBOROUG.

Cela va donc bien?

HENRI.

A merveille! et demain au bal de la cour, où la reine Caroline vient de m'inviter,... j'espère bien danser.

MARGUERITE.

C'est très-imprudent.

HENRI.

Ce que j'en ferai n'est pas pour moi, miss Marguerite, je n'y tiens pas, mais pour faire honneur à votre père,... à qui je dois tant et qui est un terrible homme, car avec lui on ne sait jamais comment s'acquitter... Aussi, mon cher docteur, je viens à tout hasard, et sans savoir si cela vous fera grand plaisir,... vous annoncer des nouvelles que l'on vient de m'apprendre :... votre jeune cousin l'avocat, sir Thomas Kinston, quoique peu partisan du ministère, à ce qu'on dit, vient d'être nommé, près de la cour de justice, premier conseiller du roi.

NEUBOROUG.

Il serait possible !

MARGUERITE.

C'est à vous que nous le devons.

HENRI, souriant.

Du tout...

NEUBOROUG.

Si vraiment : vous m'avez deviné...

MARGUERITE.

Oui, milord ; cette place qui nous est si généreusement accordée, je m'étais chargée de vous la demander...

HENRI.

Vraiment ?

MARGUERITE.

J'allais vous présenter ma pétition.

HENRI, souriant.

Alors, miss Marguerite, c'est une pétition que vous me devez ; car celle-là ne compte pas, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus besoin de mon crédit,... voilà votre père sur la route des honneurs...

NEUBOROUG.

Que voulez-vous dire?

HENRI.

Que j'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici, tant était grande la

foule qui entoure les hustings, et de tous les côtés, dans ce faubourg, j'entendais retentir le nom du docteur Neuboroug.

NEUBOROUG.

Moi,... qui n'y songe même pas...

MARGUERITE, à Henri.

Taisez-vous donc!

NEUBOROUG.

Quoi!... qu'y a-t-il? qu'est-ce que ça signifie?

MARGUERITE.

Que d'autres y songent pour vous!... que mon cousin sir Thomas Kinston et ses amis de l'opposition avaient depuis longtemps le désir de vous porter à la Chambre des communes;... et moi je leur disais : N'en parlez pas à mon père, car il refusera.

NEUBOROUG.

Certainement!

MARGUERITE.

Et il parait alors qu'en votre nom, et sans vous en prévenir...

NEUBOROUG.

Quelle folie! aller me choisir... pour m'opposer au candidat ministériel,... moi qui n'ai aucune chance...

MARGUERITE.

C'est ce qui vous trompe; tous les pauvres gens de ce quartier sont vos clients, vous les traitez gratis...

HENRI.

Et ils vous payent par leurs votes... Jamais élection ne fut plus naturelle et plus juste!... Mais je ne savais pas, docteur, que vous fussiez médecin de l'opposition.

MARGUERITE, d'un ton de reproche.

Du tout; médecin du ministère,... vous le savez bien.

NEUBOROUG, avec douceur.

Médecin de tout le monde, mes amis; la médecine est comme la religion,... elle n'est d'aucune opinion,... elle est du parti de celui qui dit : Je souffre! C'est à ceux-là seulement que je me dois; et quelque flatteurs que soient les suffrages de mes concitoyens, quand même ils se réuniraient sur moi, ce que je ne crois pas...

MARGUERITE.

Vous refuseriez?

NEUBOROUG.

Sans hésiter. Me crois-tu assez ennemi de mon repos et de mon

bonheur pour accepter de pareilles fonctions? Dans mon état de docteur, je suis estimé, considéré;... je ne m'en tire pas trop mal... A la Chambre, ça ne serait plus ça. Il faut là qu'un député ait du talent, de l'esprit argent comptant.

MARGUERITE.

Bah!... souvent la Chambre fait crédit!

NEUBOROUG.

Et moi je n'en veux pas! Docteur, je peux impunément être l'ami de tout le monde; député, il faudra me prononcer, prendre une couleur politique, et tous les gens qui crient : liberté de conscience, tomberont sur moi dès que je ne serai plus de leur avis; bafoué par eux, tourné en ridicule, je n'aurai plus ni mérite ni probité; je n'aurai plus même de talent comme médecin, et en revanche, qu'y aurai-je gagné? d'être appelé : *L'honorable membre*,... moi que vingt journaux déshonoreront chaque jour!... Et pendant que je serai à la Chambre, que deviendront mes malades? que deviendra ma fille? qui songera à sa dot, et qu'y aurai-je ajouté? la gloire d'avoir représenté un faubourg de Londres!... Votre serviteur!... La gloire est une belle chose,... le bonheur vaut mieux, et je reste chez moi!

HENRI, souriant.

Vous parlez là, mon cher docteur, comme un publiciste fort original, que je lisais ce matin, et qui, sous le voile de l'anonyme, fait grand bruit en ce moment, l'auteur des *Lettres irlandaises*, qui depuis un an a reparu dans la carrière politique.

MARGUERITE.

Vraiment?

HENRI.

L'ouvrage le plus remarquable que l'on ait publié depuis longtemps, et dans lequel, sous l'air simple et bonhomme d'un fermier irlandais, l'auteur se moque fort spirituellement de toutes les opinions : mais lui n'en a aucune; il se tient comme vous à distance, il se fait gloire de n'être rien; et si tout le monde parlait ainsi, mon cher docteur, que deviendrait le pays?... qui réclamerait ses droits? qui défendrait sa liberté?...

NEUBOROUG.

Craignez-vous que les places ne restent vacantes? et croyez-vous qu'il manquera jamais d'ambitieux? Demandez à votre oncle,... demandez à Walpole!

MARGUERITE, voulant le faire taire.

Mon père!

HENRI, avec fierté.

Walpole! quelles que soient les calomnies auxquelles il est en butte, Walpole a depuis trente ans bien servi l'Angleterre... Je ne défends pas ici un parent que je regarde comme mon second père, je ne parle pas de l'homme privé, il me serait trop facile de prouver les vertus qui honorent sa vie intérieure; mais je parle de l'homme d'État, du ministre. N'a-t-il pas sous deux règnes, et d'une main inébranlable, tenu le gouvernail, maintenu les partis, comprimé les factions? Et si vous ne lui tenez aucun compte de la paix dont nous jouissons depuis vingt ans, de l'industrie qu'il a ranimée, de nos pavillons qui flottent sur toutes les mers, de la dette nationale qu'il a éteinte,... vous conviendrez du moins, vous qui tout à l'heure trembliez à l'idée seule de nos orages parlementaires, qu'il y a quelque courage à ne reculer devant aucun danger, aucune haine, à braver l'injure et la calomnie, et à se dire en pensant au jour de la justice : J'attendrai!

NEUBOROUG.

C'est-à-dire que son impopularité, que la haine qu'on lui porte, que les reproches qu'on lui adresse, tout cela est un mérite de plus à vos yeux, et que, quoi qu'il fasse, vous le défendez d'avance...

HENRI.

Je n'ai pas dit cela! Hier encore, et ce n'est pas la première fois, j'ai parlé contre lui à la Chambre des lords, j'ai voté contre son bill.

MARGUERITE.

Vous! parler contre Walpole!

HENRI.

Contre lui,... contre le monde entier, si ma conscience et mon opinion me le conseillent.

NEUBOROUG.

Me suis-je donc trompé? et quel est votre parti? êtes-vous whig ou tory?... Êtes-vous pour le peuple ou pour la cour?

HENRI.

Je suis pour l'Angleterre; je suis de ceux qui disent : La patrie avant tout! Dans un gouvernement tel que le nôtre, il n'est pas donné à tout le monde, je le sais, de briller à la tribune ou de se distinguer par ses écrits; mais tout le monde peut être bon citoyen et en remplir les devoirs. C'est à ce seul mérite que se borne

mon ambition. Je ne courtise ni la puissance royale ni la faveur populaire; fidèle à mon pays et à ses lois, que j'ai jurées, je les défendrai contre quiconque voudrait y porter atteinte; et que l'outrage vienne d'en haut ou d'en bas, qu'il parte du palais Saint-James ou des faubours de Londres,... que celui qui veut nous opprimer se nomme roi ou se nomme peuple, je me lève contre lui; car, avant tout, mon pays et sa liberté!

NEUBOROUG.

Touchez là! je suis désormais de votre parti...

HENRI.

Et alors vous acceptez...

NEUBOROUG.

Non,... non, pour d'autres raisons encore...; car sur ce terrain-là, voyez-vous, il faudrait se retrouver en présence de Walpole, et ami ou ennemi,... je ne veux plus le voir,... je l'ai juré.

HENRI.

Il est moins fier que vous,... car l'autre jour, en lui demandant cette place pour sir Thomas Kinston, il a bien fallu lui dire que c'était votre cousin.... Et à votre nom il a tressailli comme un homme qui sort d'un long sommeil... « Mon vieux camarade Neuboroug, s'est-il écrié,... il vient d'arriver, il est à Londres? — Oui, mon oncle, depuis cinq ans. — Pas possible!... Je sais bien, a-t-il ajouté, qu'il y est venu à peu près à cette époque-là,... à telles enseignes, qu'il y avait alors une place vacante... » En achevant ces mots, il sonne vivement son secrétaire. « Ne vous ai-je pas désigné il y a longtemps, comme recteur à l'université d'Oxford, Williams Neuboroug, mon ami d'enfance? — Oui, mylord, c'était bien votre intention, mais la place a été donnée à votre ennemi mortel lord Stanhope... » A ce mot, Walpole a rougi,... ses nerfs se sont contractés,... et, me prenant la main, il m'a dit à voix basse et d'un air honteux : « C'est vrai, je me le rappelle maintenant... J'avais alors besoin, pour faire passer un bill, de cinq ou six voix à la Chambre... Stanhope est venu ce jour-là,... me les a offertes à ce prix;... je ne pensais qu'à mon bill,... je n'ai plus pensé à Neuboroug; et depuis, je l'avoue, tant d'événements se sont succédé, que celui-là est tout à fait sorti de ma mémoire... »

NEUBOROUG.

Croyez donc à l'amitié d'un ministre! Pour cinq voix sacrifier un ami! Mais pour dix il le ferait pendre!

HENRI.

Attendez,... je n'ai pas fini!... Je lui ai raconté alors ce que je lui avais caché jusque-là... sur mon duel, sur ma blessure, sur les soins que vous m'avez prodigués... Il était ému, des larmes roulaient dans ses yeux...

NEUBOROUG.

Il a pleuré, lui,... Robert Walpole?...

MARGUERITE.

Puisque milord le dit!

HENRI.

Et quand je lui ai parlé de vos talents,... il s'est écrié : « Cela ne m'étonne pas... Sais-tu que sous son air modeste, Neuboroug est le médecin le plus instruit de l'Angleterre; que c'est le seul au monde en qui j'aurais une aveugle confiance?... »

MARGUERITE, avec joie.

Le ministre a dit cela!...

NEUBOROUG, avec ironie.

Il est bien bon!...

HENRI.

Puis il s'est promené d'un air agité,... puis il est revenu à moi, m'a pris les mains, et m'a dit : « Mon ancien ami doit m'en vouloir,... n'importe; Henri, arrange cela,... amène-le-moi,... je veux le voir;... il faut que je le voie... »

MARGUERITE.

Est-il possible!...

HENRI.

Et vous ne voudrez pas me faire échouer dans ma négociation?

NEUBOROUG.

Si vraiment!

MARGUERITE, avec crainte.

Vous n'irez pas?

NEUBOROUG.

Plutôt mourir! Croit-il qu'un mot de lui suffise pour tout réparer?... Savez-vous de quelle date est sa dernière lettre?... de dix ans! Oui, milord, pendant dix ans on oublie un ami; les grandeurs qui vous enivrent ne vous laissent pas le temps de lui donner un souvenir; et puis un beau jour, le hasard, une idée, un caprice, le ramènent à vous, et il faut qu'on revienne à lui? Non, morbleu! Mon amitié perdue ne se rend pas ainsi; elle n'obéit pas à une ordonnance ministérielle; et parce que dans son adminis-

tration vénale rien ne résiste à ses séductions, espère-t-il aussi me gagner comme les autres? Il se trompe!... Je ne me laisse pas séduire, moi!... je ne suis pas du parlement; je suis libre, je suis mon maître; j'ai le droit de repousser un ingrat, et je le verrais à mes pieds que mon cœur et mes bras se fermeraient pour lui...

MARGUERITE.

Ah! mon père, ne dites pas cela!

NEUBOROUG.

Je le dis,... et je le jure!

SCÈNE III.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

On demande à parler à monsieur...

NEUBOROUG, avec impatience.

C'est bien le moment! Et qui cela?

LE DOMESTIQUE.

Un homme qui est venu à pied,... un étranger que je n'ai pas encore vu ici, et qui est là dans l'antichambre.

NEUBOROUG.

A-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il vient de l'écrire. (Lui donnant un papier.)

NEUBOROUG, regardant le papier.

Sir Robert! O ciel!... cette signature, c'est la sienne! (Passant près de Marguerite.) C'est lui,... c'est Walpole.

MARGUERITE.

Que dites-vous?

NEUBOROUG.

Il est là...

MARGUERITE.

Le ministre?...

HENRI, froidement.

Non pas le ministre,... mais Robert votre ami... Il n'a pas pris d'autre titre, vous le voyez.

NEUBOROUG.

Et venir ainsi à l'improviste,... sans qu'on ait le temps de se préparer et de se mettre en colère!...

MARGUERITE.

Mais il est là qui attend!

NEUBOROUG, avec impatience.

Je le sais bien, ma fille,... lord Henri... Voyons, mes amis, qu'est-ce que vous me conseillez? qu'est-ce qu'il faut faire?

HENRI.

Je n'en sais rien; mais je sais que Walpole, si vous étiez chez lui, ne vous ferait pas faire antichambre.

NEUBOROUG.

Eh bien, qu'il entre donc!... Qu'il entre, ce traître, cet ingrat... (Apercevant Walpole, qui entre en lui tendant les bras; il s'y précipite.) Robert!

WALPOLE, de même.

Williams!

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, HENRI.

NEUBOROUG, cherchant à se dégager de ses bras.

Ah! c'est malgré moi... Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement!... Mais je ne pardonne pas,... je t'en veux toujours...

MARGUERITE.

Ah, mon père!... vous vous vantez!

NEUBOROUG.

Non, mademoiselle!...

WALPOLE.

Et moi, j'en suis sûr,... ou du moins, je sais le moyen de te désarmer... Williams, j'ai besoin de toi.

NEUBOROUG.

Que dis-tu?

WALPOLE.

J'ai un important service à te demander...

NEUBOROUG.

Et tu es venu à moi?

WALPOLE.

Sans hésiter... et sans rougir!

NEUBOROUG, avec sentiment.

Tu es donc encore mon ami?

WALPOLE, lentement et le regardant.

Pour toi... du moins je crois que c'en est une preuve...

NEUBOROUG, lui serrant les mains.

Et tu as raison,... tu as bien fait... Tout est oublié... Tu as be-

soin de moi?... (Avec chaleur.) Voyons, Robert, dis-moi ce que tu veux ; parle vite,... dépêche-toi ;... il me tarde de me venger!...

WALPOLE.

Rien ne presse ;... nous avons le temps de causer,... car je viens passer la soirée avec toi, et te demander à souper...

NEUBOROUG, hors de lui.

A souper !... Est-il possible !... un trait comme celui-là !... (Avec attendrissement.) Je pardonne,... je pardonne tout ;... j'ai retrouvé mon ami... Ma fille,... tu l'entends ?... C'est lord Walpole,... c'est le premier ministre de l'Angleterre qui vient nous demander à souper...

WALPOLE.

Eh non !... c'est ton vieux camarade.

NEUBOROUG.

C'est ce que je voulais dire.

WALPOLE.

Entre nous,... en petit comité,... rien que des amis.

NEUBOROUG.

Tu as raison... ça te changera...

WALPOLE.

Et surtout sans cérémonies, sans façons...

NEUBOROUG.

Certainement. (A Marguerite.) Passe chez le fournisseur de la cour.

MARGUERITE.

Y pensez-vous ? il va se croire chez lui !

NEUBOROUG.

C'est juste... Eh bien, notre ordinaire !... tu comprends,... notre ordinaire des grands jours...

MARGUERITE.

Oui, mon père.

NEUBOROUG.

Lord Henri... sera des nôtres,... je l'espère.

HENRI.

Et moi j'y compte bien !... Je retourne au palais, où je suis de service, et je reviens...

MARGUERITE, vivement.

Le plus tôt possible... (se reprenant) pour ne pas faire attendre milord votre oncle.

HENRI.

Je serai exact au rendez-vous.

(Il sort.)

MARGUERITE, à Walpole.

Si d'ici là votre seigneurie voulait une tasse de thé?

WALPOLE.

Merci, ma belle enfant. (A Neuboroug.) Elle est jolie ta fille.

NEUBOROUG.

Je crois bien!

WALPOLE.

Je ne l'aurais pas reconnue.

NEUBOROUG.

Parbleu!... depuis dix ans; mais j'ai tort,... je ne dois plus parler de cela.

WALPOLE, bas, à Neuboroug.

Si j'osais... je te demanderais à l'embrasser.

NEUBOROUG.

Eh bien! qui est-ce qui t'arrête?

(Walpole l'embrasse.)

MARGUERITE.

Quel bonheur!... j'ai embrassé le ministre!

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, la regardant sortir.

Ah! tu es bien heureux!... je n'ai pas de fille,... moi!

NEUBOROUG.

Ne vas-tu pas me l'envier?

WALPOLE, lui serrant les mains.

Non,... non,... dans ce moment j'éprouve trop de joie pour rien envier à personne;... ta vue seule a réveillé en moi tant de souvenirs!... Je me sens rajeunir et me crois revenu à nos premières années, à ce temps de nos études où nous étions si heureux.

NEUBOROUG, riant.

Et si pauvres!

WALPOLE.

C'était là le bon temps! et nos travaux littéraires!

NEUBOROUG.

Et tes premiers succès...

WALPOLE.

Quand, grâce à toi, et dans ce bourg de Castle-Rising, où tu étais né, je fus nommé à la Chambre des communes; quand, jeune homme obscur et inconnu, j'arrivai à cette tribune où les ministres d'alors m'honoraient à peine d'un regard! Et mon premier discours, te le rappelles-tu?

NEUBOROUG.

Parbleu!... j'y étais, et, excepté moi, personne n'écoutait; c'était un bruit,... des conversations,... des éclats de rire aux bancs des ministres...

WALPOLE.

Bientôt ma voix sut se faire entendre! ils m'écoutèrent alors, et moi, dès le premier jour, je ne sais quel instinct secret me disait : Cette place qu'ils occupent est à toi, elle t'appartient!... ils te l'ont usurpée, va la reprendre; et déjà je m'en approchais : déjà secrétaire d'État et trésorier de la marine, j'allais y atteindre,... quand la main qui me soutenait se retire, quand le duc de Marlborough, sur lequel je m'appuyais, se laisse renverser, et moi, livré à mes ennemis, accusé, condamné par la Chambre des communes, chassé de son sein... Ah! ce fut dans ma vie une cruelle épreuve que celle-là, Williams, car tout m'abandonnait, personne n'osait me défendre, excepté un seul écrivain, que l'on prétendait m'être vendu et que je ne connaissais même pas, et qui jamais n'est venu m'en demander la récompense.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Il l'a reçue aujourd'hui, puisqu'il retrouve un ami!

WALPOLE.

Il serait possible!... toi, Williams! Ah! j'aurais dû deviner mon généreux défenseur à cette éloquence si naturelle et si vraie, à cette bonhomie railleuse si naïve en apparence, mais au fond si redoutable; j'aurais dû reconnaitre ton style.

NEUBOROUG.

Non, mais mon amitié, cette amitié qui venait à toi dans le malheur; car alors, mon pauvre Robert, dans la Tour où ils t'avaient jeté, dans les cachots, sous les verrous, à quoi pensais-tu?

WALPOLE.

A être ministre!... à renverser à mon tour Oxford et Bolingbroke! Peu m'importaient les dangers, les supplices, la mort

même,... pourvu que je parvinsse au pouvoir!... Ne fût-ce que pour un jour, un seul jour,... y arriver était ma première pensée.

NEUBOROUG.

Et la seconde?

WALPOLE.

D'y rester!

NEUBOROUG.

Et tu en es venu à bout?...

WALPOLE.

Oui; mais que la lutte fut longue et terrible! qu'il a fallu se roidir et se courber pour déraciner ce ministère tory qui semblait inébranlable! Il ne fallut pas moins que la mort de la reine Anne, que l'avénement de la maison de Hanovre, que la faveur de George Ier.

NEUBOROUG.

Faveur qui a continué encore sous George II, et qui depuis vingt ans ne t'a pas quitté.

WALPOLE.

Mais depuis vingt ans sais-tu ce que j'ai fait pour la conserver? Sais-tu qu'étranger à tous les plaisirs, à toutes les passions qui charment les hommes, mes jours et mes nuits se passaient dans des travaux assidus? sais-tu que je ne dormais pas, qu'une fièvre continuelle m'agitait?... Et pourquoi?... pour veiller sans cesse à l'honneur et aux intérêts de ce pays qui m'étaient confiés, pour lui assurer le repos dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient alors si désirables... et que maintenant j'ai pris en haine et en mépris.

NEUBOROUG.

Que dis-tu?

WALPOLE.

Je ne suis plus le même,... je suis bien changé...

NEUBOROUG.

Le crois-tu?

WALPOLE, lui serrant la main.

Je suis guéri, je te le jure.

NEUBOROUG.

Si toutefois on guérit jamais de l'ambition.

WALPOLE.

Oui, quand elle est satisfaite, quand elle n'a plus rien à désirer,

et voilà où j'en suis : ce pouvoir qu'on ne me disputait plus a cessé d'avoir des charmes, je n'en ai plus senti que le poids et la fatigue ; mes forces me trahissent, et je succombe sous le faix.

NEUBOROUG.

Est-il possible !

WALPOLE.

Oui, mon ami, un mal que je ne puis définir use en moi les sources de la vie... Je souffre et veux guérir ;... aussi je ne me suis pas adressé aux médecins de la cour et à ceux du roi,... je suis venu te trouver.

NEUBOROUG.

Et tu as bien fait... (L'emmenant vers la droite, où ils s'asseyent.) J'en sais plus qu'eux... Ne t'effraye pas,... ce ne sera rien... Je te sauverai... si tu veux m'y aider,... car je connais ton mal... Y a-t-il longtemps que tu en as ressenti les premières atteintes?...

WALPOLE.

Il y a quelques années... C'était un jour,... en plein parlement ; à la suite de mes discussions avec Stanhope, j'éprouvai là une contraction nerveuse aiguë... horrible...

NEUBOROUG.

Qui se renouvelle souvent...

WALPOLE.

Vingt fois par jour!... quand je donne mes audiences, quand je suis au conseil, quand je parcours des pétitions et quand je lis les journaux.

NEUBOROUG.

Je le crois bien ;... voilà ce qui te tue,... voilà la cause de ton mal, auquel je ne peux encore porter remède. Mais il n'y a pas de temps à perdre,... il faut se hâter ; et si tu veux en croire les conseils de ton médecin, de ton ami,... il faut un repos absolu,... il faut te retirer des affaires.

WALPOLE, avec un geste de crainte.

Que dis-tu?

NEUBOROUG.

Dès demain!... dès aujourd'hui!... il faut... ne plus être ministre.

WALPOLE.

Eh, mon ami! c'est tout ce que je veux,... tout ce que je demande;... le calme, la retraite, c'est là l'objet de tous mes désirs, et déjà deux fois j'ai supplié le roi d'accepter ma démission.

NEUBOROUG.

Dis-tu vrai?

WALPOLE.

Malheureusement je sais bien qu'il ne peut pas y consentir ;... il a trop besoin de moi,... je lui suis nécessaire, indispensable,... dans ce moment surtout... Car, vois-tu bien, Williams, outre les discussions et les intrigues des Chambres, j'ai encore celles de la cour... Notre roi George est jeune, ardent, impétueux ;... et quoique marié à une femme charmante qu'il respecte et qu'il aime...

NEUBOROUG.

Il l'abandonne...

WALPOLE.

Non,... il ne l'abandonne pas..., mais il en aime d'autres... Dans ce moment j'ignore laquelle ;... et pour la première fois il est discret,... il m'en fait un mystère... Mais il est amoureux, je le devine, j'en suis sûr. Alors, et ne pouvant s'occuper des affaires d'État,... il est trop heureux que je le délivre de ce soin, que je sois là à la chaîne,... que je me tue pour lui,... (se levant) moi à qui le repos est si nécessaire ! moi qui serais si heureux de me retirer dans ma campagne de Strawberry-Hill, dans cette délicieuse retraite que vont admirer tous les voyageurs et que visite tout le monde, excepté son maître ! C'est là, près de ses eaux jaillissantes et sous l'ombrage de ses beaux arbres, qu'il me serait si doux de me livrer comme autrefois aux arts, à l'étude, à l'amitié,... car ce temps-là est le seul où j'aie vécu, et je le sens maintenant, j'étais né pour la vie intérieure et paisible.

NEUBOROUG.

Eh bien, alors, pourquoi l'avoir quittée?

WALPOLE, se levant.

Pourquoi? parce que malgré soi on se laisse entraîner. Tous les hommes sont ainsi, toi comme les autres...

NEUBOROUG, qui s'est levé aussi.

Moi!

WALPOLE.

Toi... tout le premier... Si tu avais vu de près le pouvoir, si tu avais goûté de ses séductions, si tu connaissais cette vie d'émotions qui use mais qui enivre...

NEUBOROUG.

Je me dirais : Cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne

laisse après elle que le malaise et le dégoût... Je me dirais : Vos décorations et vos plaques de diamants ne sont que des jouets d'enfants; vos titres et vos honneurs, une vaine fumée...

WALPOLE.

Tu dirais tout cela, et tu ferais comme nous.

NEUBOROUG.

Jamais... Et je te répéterai encore...

WALPOLE.

Et moi, je te dirai comme ce poëte français que nous aimions tant :

Eh! mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue!

NEUBOROUG.

Tu as raison, et puisque décidément tu ne peux encore t'éloigner de la cour,... je te prescrirai un régime... et des soins qui ne pourront pas encore guérir le mal, mais qui du moins en arrêteront les progrès : de la distraction, de l'exercice, de la fatigue physique qui délasse de la fatigue morale,... et puis de la sobriété... Plus de ces grands diners qu'on appelle ministériels;... de ces repas d'artistes... ou de savants, de ces repas sanitaires où l'on a faim en sortant de table... Viens souvent souper chez moi... comme aujourd'hui...

WALPOLE.

Je te le promets, à condition que tu viendras demain passer la journée à Windsor, où j'habite.

NEUBOROUG.

Y penses-tu? on dit que la cour y est en ce moment!

WALPOLE.

Qu'importe? cela ne m'empêche pas d'y avoir mon logement et d'y recevoir mes amis.

NEUBOROUG.

A la bonne heure, et pour le reste je t'écrirai une ordonnance... qui n'est pas une ordonnance royale; aussi tu auras la bonté de ne pas l'interpréter à ta manière, de ne pas t'en écarter et de la suivre à la lettre...

WALPOLE.

Sois tranquille!

SCÈNE VI.

NEUBOROUG, WALPOLE; MARGUERITE, sortant de la porte à droite.

MARGUERITE.

Mon père, le souper est prêt.

NEUBOROUG.

Eh bien, mon enfant, il faut que le souper attende! lord Henri n'est pas encore de retour.

MARGUERITE.

Il monte l'escalier; car je l'ai vu descendre de voiture, et il avait un air triste et rêveur!

WALPOLE.

Oui, depuis quelque temps il a des chagrins qu'il me cache, et cela m'inquiète.

MARGUERITE.

Des chagrins?

WALPOLE, à Henri, qui entre.

Eh! arrive donc! je meurs de faim!

NEUBOROUG.

Très-bon signe.

WALPOLE.

Moi qui dans mon hôtel n'ai jamais pu trouver l'appétit.

NEUBOROUG.

Je le crois bien,... il est toujours ici... dans ma salle à manger.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Son Excellence est servie!

WALPOLE.

Son Excellence n'est pas ici.

NEUBOROUG.

Il n'y a que notre ami Robert!... Allons,... ta main... Henri, prenez celle de ma fille, et passez devant.

MARGUERITE, à part.

Des chagrins! oh! il me les dira!...

NEUBOROUG.

Et nous, allons trinquer comme autrefois!... Que je suis heureux!...

WALPOLE.

Et moi donc!... je ne suis plus ministre!

(Ils sortent tous par la porte à droite.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon élégant dans le château de Windsor. — Par la porte du fond, l'on aperçoit une large galerie. — Porte au fond. — Portes latérales. A droite une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE II, CÉCILE.

CÉCILE, entrant, suivie par le roi.

Non, Sire, laissez-moi.

GEORGE.

Eh quoi ! lady Cécile, je ne puis obtenir un instant d'audience...

CÉCILE.

Je ne le veux pas !... le comte de Sunderland, mon père, m'attend chez la reine !

GEORGE.

Mais si je vous ordonne de rester,... moi le roi !

CÉCILE.

Votre Majesté sait bien ce qui arrivera.

GEORGE.

Vous me quitterez ?

CÉCILE.

A l'instant ! C'est ainsi que mon illustre aïeul le duc de Marlborough avait coutume de répondre à la menace.

(Elle fait la révérence, et va pour sortir.)

GEORGE.

Cécile !... Cécile !... je vous en supplie, ne me réduisez pas au désespoir, et daignez m'entendre !

CÉCILE, avec humeur.

Eh bien donc !... que voulez-vous ?

GEORGE.

Ah ! que vous connaissez bien votre pouvoir sur moi !... et que vous abusez étrangement de cet amour que rien ne peut vaincre, et que vos caprices, vos rigueurs ne font que redoubler encore ! Un instant seulement, oubliant votre fierté,... vous avez laissé tomber sur moi un regard de pitié...

CÉCILE, avec effroi.

Ah ! taisez-vous !

GEORGE.

Et depuis ce moment où je croyais avoir désarmé votre cœur, il semble au contraire que vous ayez redoublé pour moi de hauteur et de mépris... Il y a en vous je ne sais quel sentiment de dépit, de crainte, de colère,... quelquefois même on dirait de la haine!...

CÉCILE.

C'est vrai!

GEORGE.

Est-ce vous que j'entends? grands dieux! Et que n'ai-je pas fait pour vous fléchir ou vous rassurer!... Faut-il vous rappeler ici cette soumission, cette crainte de vous compromettre, ce respect que n'a jamais trahi le moindre mot ou le moindre regard; enfin ce mystère impénétrable qui cache à tous les yeux un amour que vous seule connaissez et que vous dédaignez,... un amour qui vous soumet ma volonté, mon pouvoir, mon existence tout entière?... Que voulez-vous de plus?

CÉCILE.

Je veux,... je veux savoir pourquoi je suis si malheureuse!

GEORGE.

Que dites-vous?

CÉCILE.

Je me faisais de la cour et de ses splendeurs une image enchanteresse... Élevée dans des souvenirs de gloire, des regrets d'ambition, près de la duchesse de Marlborough, mon aïeule; lui entendant parler sans cesse de ces temps brillants où, favorite de la reine Anne, elle disposait à son gré des destins de l'Angleterre et de ceux de l'Europe,... ces idées de faveur et de puissance s'offraient sans cesse à mon esprit; c'étaient là les seules illusions dont se berçait ma jeunesse : et quand je fus présentée à la cour, lorsque Caroline d'Anspach voulut m'attacher à sa personne, je crus voir tous mes rêves se réaliser; il me semblait que moi aussi j'allais régner à mon tour... et que j'allais devenir...

GEORGE.

Favorite?

CÉCILE.

Oui, de la reine, mais non pas du roi... Et maintenant ce séjour si brillant... me déplait, m'est insupportable; tout y fait mon malheur!... tout, jusqu'aux bontés dont m'accable la reine,... et je veux la quitter, je veux fuir la cour.

GEORGE.

Ah! c'est que votre âme froide et indifférente ne peut comprendre la mienne!... c'est que votre cœur insensible est incapable de rien aimer!

CÉCILE.

Moi, ne rien aimer!

GEORGE.

O ciel!... me serais-je abusé? S'il était vrai,... si quelque autre affection...

CÉCILE.

Aucune... Mais ne suis-je pas maîtresse de réclamer ma liberté, mon repos, mon bonheur?... Quels droits aviez-vous sur moi, Sire, si ce n'est ceux que vous teniez de moi-même... et que j'ai repris?

GEORGE.

Ah! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas de vous oublier. Plutôt que de renoncer à vous... il n'est rien dont je ne sois capable... Il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez exiger.

CÉCILE.

Je n'ai jusqu'à présent demandé qu'une chose à Votre Majesté, et l'événement m'a donné peu de confiance en mon crédit.

GEORGE.

Une telle idée ne vient pas de vous, mais de ceux qui vous entourent... C'est votre père, c'est lord Carteret, c'est ce vieux lord Bolingbroke, ennemis irréconciliables de Walpole, qui tous le détestent et veulent le renverser; mais à vous, Cécile, qu'est-ce que cela peut vous faire?

CÉCILE.

Cela fait,... cela fait,... que je le veux.

GEORGE.

Vous ne pouvez vouloir me priver d'un ministre dont les talents me sont utiles,... indispensables; et quand même je serais assez ingrat pour méconnaître son zèle et son dévouement, quand même je voudrais renoncer à ses services, je n'en suis pas le maître : il a dans les deux Chambres une majorité à lui.

CÉCILE.

Oh! bien à lui,... car il l'a achetée... Et vous qui parliez à l'instant même de tout braver pour moi, vous tremblez devant votre ministre.

GEORGE.

Non pas devant lui, mais devant une injustice ;... et c'en serait une.

CÉCILE.

Soit ! tel est votre bon plaisir,... et le mien, à moi, est de quitter la cour, ce que je ferai dès demain,... dès aujourd'hui.

GEORGE.

Non, vous ne partirez pas ;... vous ne vous ferez pas un jeu de ma douleur, et puisqu'il le faut, je vous promets, Cécile, je vous jure...

CÉCILE.

De renvoyer Walpole ?

GEORGE.

Non ; mais deux fois déjà il m'a offert sa démission, que j'ai refusée, et s'il m'en parle de nouveau,... s'il me l'offre encore,... je l'accepterai.

CÉCILE.

Grand effort de courage !

GEORGE.

Mais vous me promettez au moins...

CÉCILE.

Je ne promets rien.

GEORGE.

Ah ! vous qui souvent me parlez de tyrannie,... est-il possible de la pousser plus loin et de l'avouer plus franchement ?

CÉCILE.

C'est un avantage que j'ai sur vous... Je suis, moi, pour le gouvernement absolu.

GEORGE.

Mais encore pour quelles raisons ?

CÉCILE.

Ces gouvernements-là n'en donnent jamais ; et je rappellerai seulement à Votre Majesté que voici l'heure de ses réceptions.

GEORGE.

C'est vrai !... j'oublierais tout auprès d'elle... Je ne demande plus rien... Je m'en rapporte à votre clémence,... à votre générosité... Dites-vous seulement que j'attends, que je souffre et que je vous aime !

(Il sort.)

SCÈNE II.

CÉCILE, seule.

Et moi,... moi je me hais moi-même, et il est tel moment de ma vie que je voudrais racheter au prix de tout mon sang; mais je peux du moins quitter ces lieux que je déteste, rompre des chaînes qui me pèsent, fuir un amour qui m'est odieux... Je le lui dirai!... Eh, mon Dieu! ne le lui ai-je pas dit?... et ma franchise, mes dédains augmentent encore sa faiblesse et mon pouvoir... On a, dit-on, de l'empire sur les gens qu'on aime;... on en a bien plus sur ceux qu'on n'aime pas.

SCÈNE III.

CÉCILE, NEUBOROUG, MARGUERITE.

MARGUERITE, donnant le bras à son père.

C'est-à-dire que le parc est magnifique... Et puis c'est si grand, si étendu!

NEUBOROUG.

Beaucoup trop... pour les personnes qui s'y promènent à jeun.

CÉCILE.

Quel est ce vieillard et cette jeune fille?

NEUBOROUG.

Je n'ai plus de jambes,... et suis trop heureux de m'asseoir...

CÉCILE.

Le docteur Neuboroug... ici, à la cour!

MARGUERITE, à Neuboroug, qui va s'asseoir.

Mon père, une grande dame qui vous reconnaît.

NEUBOROUG, se relevant.

Une grande dame!... eh oui! lady Sunderland, que j'ai vue bien jeune; car j'étais autrefois médecin de sa famille... Mais nous autres anciens, il n'est plus question de nous.

CÉCILE.

Si vraiment! et j'ai à ce sujet, docteur, des compliments à vous faire. J'ai lu ce matin, dans le journal de la cour, que le faubourg de Southwark vous avait élu hier membre de la Chambre des communes.

NEUBOROUG.

C'est vrai,... madame la comtesse.

CÉCILE.

Et porté par l'opposition!... c'est un échec pour le ministère...

NEUBOROUG.

Je ne le crois pas..... On m'a jugé trop peu redoutable pour combattre une nomination... qui du reste n'aura pas de suites;... car, j'y suis décidé, j'écrirai dès aujourd'hui pour remercier et refuser.

CÉCILE.

Tant pis! je vois votre parti bien malade, les médecins même l'abandonnent, et je conçois alors ce qui vous amène à la cour.

NEUBOROUG.

Moi!... vous pourriez croire...

CÉCILE.

Que vous sollicitez... comme tout le monde... Il n'y a pas de mal;... et si je puis vous être utile... Lectrice de la reine,... j'ai quelque crédit près d'elle.

NEUBOROUG.

Je ne demande rien,... je ne veux rien, milady... Je viens ici chez mon ami Robert Walpole, qui a bien aussi quelque pouvoir; mais, grâce au ciel, je viens en amateur...

CÉCILE.

Chez le ministre!...

MARGUERITE, passant près d'elle.

Oui, madame; il nous a invités à venir passer la journée à Windsor, et son neveu est venu nous chercher ce matin!

CÉCILE, avec émotion.

Son neveu, lord Henri?...

MARGUERITE, vivement.

Vous le connaissez?...

CÉCILE, d'un air indifférent.

Oui;... je le vois tous les soirs... au cercle de la reine...

MARGUERITE.

Et il a eu la bonté de venir nous prendre lui-même, pour nous amener ici... Il est si attentif, si galant, si aimable!...

NEUBOROUG, lui faisant signe.

Ma fille!...

MARGUERITE.

C'est très-vrai, et milady doit le savoir, puisqu'elle le connait... Et puis, en arrivant, il m'a offert la main... Et dans les deux premiers salons que nous avons traversés, qui étaient remplis de

monde, des dames, des seigneurs de la cour, c'est à moi qu'il donnait le bras... Ah! que j'étais heureuse! ils m'auront prise pour une grande dame, une comtesse;... ils le disaient, n'est-ce pas?

NEUBOROUG.

Mieux que cela!... ils disaient : Voilà une jolie fille!

MARGUERITE, avec joie.

Vrai?... Eh bien, je ne l'ai pas entendu! je pensais à autre chose, surtout lorsque mylord nous a présentés à sa sœur, lady Juliana, qui est bonne et aimable comme lui,... et qui voulait me garder près d'elle... Et puis enfin, lord Henri nous a conduits dans les jardins, en nous disant : Je vais prévenir mon oncle, attendez-le ici; et depuis une heure nous nous promenons dans le parc, où tout ce que je vois me semble superbe, admirable, magnifique... Mon Dieu! que c'est beau de venir à la cour! et que je suis heureuse d'y être!

CÉCILE.

Peut-être, mon enfant, ne le diriez-vous pas longtemps;... mais pour aujourd'hui, je le conçois,... surtout quand on a pour cavalier un jeune et brillant seigneur que l'on voit pour la première fois.

MARGUERITE, vivement.

Mais non, madame, très-souvent, et pendant trois mois tous les jours...

CÉCILE, de même.

Que dites-vous?

NEUBOROUG, l'arrêtant.

Ma fille!...

CÉCILE.

Je vois, en effet, que vous connaissez intimement Robert Walpole et tous les siens... (A Neuborong.) Prenez-y garde, docteur, l'amitié de Walpole a souvent porté malheur; mais, en tous cas, je vous dois un avis charitable : si, quoi que vous en disiez, vous attendez de lui des places, de la fortune, des honneurs...

NEUBOROUG.

Moi!

CÉCILE.

Hâtez-vous!... car, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez me croire, il n'a pas longtemps à rester au ministère... Adieu, docteur.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Eh mais !... à qui en a-t-elle donc, la petite comtesse ?... Avec son air protecteur et menaçant,... il me semblait entendre feu le duc de Marlborough, son grand-père, dictant des conditions aux plénipotentiaires de Louis XIV.

MARGUERITE.

C'est égal,... je voudrais bien être à sa place ! Elle va le soir au cercle de la reine,... et puis enfin elle est ici tous les jours !...

NEUBOROUG.

Je ne lui en ferai pas compliment.

MARGUERITE.

Et pourquoi cela ?

NEUBOROUG.

Parce qu'il me tarde d'en être dehors ;... il y a déjà trop longtemps que j'y suis.

MARGUERITE.

A peine si nous arrivons,... et vous voilà de mauvaise humeur, parce qu'on vous fait attendre un peu ;... est-ce raisonnable ?

NEUBOROUG.

Certainement... J'ai cru qu'on allait nous recevoir tout de suite, à bras ouverts ; et depuis une heure que nous sommes ici et que nous nous sommes promenés dans tous les sens, avons-nous seulement entrevu Walpole ?

MARGUERITE.

S'il est occupé !

NEUBOROUG.

Ce n'est pas une raison pour faire faire antichambre à un ancien ami.

MARGUERITE.

Il l'a bien fait hier chez vous !

NEUBOROUG.

Pas si longtemps ; et puis tous ces gens que l'on rencontre ont l'air, comme cette comtesse, de vous regarder du haut de leur grandeur, et de ne pas croire qu'on vienne déjeuner chez un ministre !... Que serait-ce donc s'ils savaient qu'hier il a soupé chez moi ? Mais je n'en ai rien dit, parce qu'il faut être modeste.

MARGUERITE.

Vous avez bien fait.

NEUBOROUG.

Et parce qu'on n'a pas, comme eux, un habit chamarré d'étoiles et de cordons, ils semblent dire : Il n'est pas des nôtres,... c'est un étranger, un bourgeois de Londres.

MARGUERITE.

Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

NEUBOROUG.

Cela fait que c'est désagréable, que c'est humiliant;... parce qu'enfin, chez moi, je suis le seul, je suis le premier... J'aime mieux ça.

MARGUERITE.

Consolez-vous! c'est votre ami le ministre.

SCÈNE V.

MARGUERITE, NEUBOROUG; WALPOLE, que plusieurs solliciteurs entourent.

WALPOLE, à un solliciteur.

J'ai lu votre projet,... je l'ai lu,... et ne peux l'approuver... Imposer des taxes aux colons américains...

LE SOLLICITEUR.

C'est enrichir la Grande-Bretagne.

WALPOLE.

C'est l'appauvrir; les colonies d'Amérique nous donneront plus par le commerce que par les impôts...

LE SOLLICITEUR.

Mon projet avait pour lui l'approbation de lord North.

WALPOLE.

Eh bien! qu'il le tente après moi, quand il sera ministre,... et il perdra les colonies. (A un autre.) Et vous, Johnson;... ah! votre place de justicier!... je vous l'ai promise, vous l'aurez... (A un autre.) Vous aussi, milord, cet emploi, vous l'aurez, vous dis-je; mais attendez au moins qu'il y ait un décès... (A part.) Ils sont tous de même;... il semble que j'aie quelque épidémie à mes ordres... Et vous?... (S'avançant vers Neuboroug, sans le regarder.) Avez-vous un placet?... que voulez-vous, que demandez-vous?...

NEUBOROUG.

De déjeuner le plus tôt possible.

WALPOLE.

Ah! c'est toi, Neuboroug?... te voilà!... Vous arrivez bien tard... (Aux solliciteurs.) C'est bien, messieurs, .. c'est bien;... je ne puis achever de vous entendre aujourd'hui... (Montrant Neuboroug.) Une affaire importante avec monsieur... Mais demain,... après-demain,... j'aurai l'honneur de vous recevoir... (Il salue profondément les solliciteurs, qui se retirent.) — Tu vois quelle est ma vie?... Je suis ainsi depuis six heures du matin. Cette galerie, qui communique de mes appartements à ceux du roi, est toujours encombrée de solliciteurs : je suis ainsi tous les jours; pas un instant de repos.

MARGUERITE.

Et mon père, qui déjà se plaignait!

WALPOLE.

Et de quoi?...

NEUBOROUG, avec un peu d'embarras.

Je me plaignais... des gens qui te portent envie,... de ces gens comme nous en avons vu tout à l'heure, qui te croiraient bien malheureux si tu perdais ta place!

WALPOLE, vivement.

Qui donc? que veux-tu dire?

NEUBOROUG.

Rien!... des discours en l'air!... Une dame de la cour, une petite comtesse... qui nous disait tout à l'heure, avec un air de satisfaction intérieure : Walpole n'a pas longtemps à rester au ministère...

WALPOLE, souriant avec ironie.

Vraiment!... depuis vingt ans qu'ils le prophétisent! Fasse le ciel que cette fois ils aient raison! Et cette dame, qui est-elle?...

NEUBOROUG.

Une personne sans importance,... la lectrice de la reine, la comtesse de Sunderland...

WALPOLE.

Sunderland!... Tu appelleras cela sans importance!... Tu ne sais donc pas que son père et lord Carteret, et lord Bolingbroke, mon vieil antagoniste, ont juré de me renverser, et que, déjà plus d'une fois... Mais, après tout, que m'importe?

NEUBOROUG.

C'est ce que je dis!

WALPOLE.

Ce qui m'étonne, c'est l'espèce d'influence dont semble jouir depuis quelque temps la fille de lord Sunderland... D'où cela viendrait-il? Ce n'est pas de la reine,... qui ne l'aime guère, et qui m'est dévouée. Est-ce que par hasard?... Non, non, ce n'est pas possible!

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que c'est?

WALPOLE, se promenant.

Pourquoi pas? Je le saurai!...

NEUBOROUG, le suivant.

Mais qu'as-tu donc?

WALPOLE.

Rien, mon ami!... Mais vois si l'on peut jamais faire des projets!... Je m'étais levé ce matin avec les idées les plus riantes... Cette journée que j'allais passer avec vous m'offrait une perspective délicieuse... Il me semblait qu'au milieu de mes ennuis c'était un jour de congé... Et voilà que la moindre contrariété, la moindre inquiétude me rend à moi-même et me poursuit jusque dans mon bonheur!

NEUBOROUG.

Voilà justement ce qui te fait mal..... Il faut chasser toutes ces idées-là,... entends-tu bien?

WALPOLE, toujours préoccupé.

Oui, mon ami...

NEUBOROUG.

N'avoir avant et après les repas que des pensées agréables, qui préparent ou facilitent la digestion...

WALPOLE, avec impatience.

Bien, mon ami... (A part.) S'il était vrai!... morbleu!

NEUBOROUG.

Surtout,.... et je ne puis pas trop te le recommander, se mettre à table à des heures fixes et réglées; ne jamais faire attendre l'estomac; et il parait qu'ici l'on attend beaucoup.

WALPOLE.

Non, mon ami...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; UN VALET, en livrée.

LE VALET.

Sa Grâce est servie !

WALPOLE.

Tu vois bien !

NEUBOROUG.

C'est heureux !

WALPOLE, se retournant vers le valet, qui lui présente des papiers.

Qu'est-ce que c'est ?

LE VALET.

Les journaux.

NEUBOROUG, lui prenant le bras.

Nous les lirons à table !

WALPOLE, prenant les journaux.

Tu as raison... (En dépliant un.) Je veux voir seulement si on a inséré mon discours d'hier... (A Marguerite.) Vous permettez, ma jolie demoiselle ?...

MARGUERITE.

Comment donc, milord.

WALPOLE, tenant toujours Neuborong sous le bras et dépliant le journal, qu'il parcourt.

Ah ! des injures, des épigrammes...

NEUBOROUG.

Pourquoi les lire ?

WALPOLE.

Parce que cela m'amuse. Si tu savais combien nous attachons peu d'importance à tout cela !... (Lisant.) « *Lord Walpole, le premier ministre, s'est rendu hier à pied au parlement...* » (S'arrêtant.) C'est bien intéressant ! « *On s'étonnait de ce que, malgré le froid, il était vêtu fort légèrement, et n'avait même pas le manchon de martre-zibeline qu'il porte ordinairement.* » (Riant.) Comme c'est piquant !... ils ne savent que dire pour remplir leurs colonnes... (Achevant de lire.) « *Un manchon ! répondit quelqu'un, à quoi bon ? il n'en a pas besoin,... il a toujours ses mains dans nos poches !...* » (Riant d'un air forcé.) Ah !... ah !... celui-là au moins est drôle !... il est original !... n'est-il pas vrai ?... Ah ! ah !...

MARGUERITE.

Quoi ! vous riez ?

WALPOLE.

J'en ai entendu bien d'autres!... ce journal-là en dit souvent d'assez gaies... C'est un indépendant qui veut qu'on l'achète, mais il n'y réussira pas... (prenant un autre journal) car, avec moi, aussitôt lu... aussitôt oublié.

NEUBOROUG, montrant la porte à gauche.

Alors, mon ami...

WALPOLE.

Certainement... (Lisant le journal.) « *Ses mains dans nos poches...* »

NEUBOROUG.

Est-ce que tu y penses encore?

WALPOLE.

Du tout... (Avec colère.) Ah, mon Dieu!

NEUBOROUG.

Qu'est-ce donc?

WALPOLE.

Mon dernier discours... tronqué!... défiguré!... Je peux pardonner des épigrammes, des injures,... mais des fautes d'impression!... être trahi à ce point par son imprimeur!... un imprimeur du roi!... Je suis sûr qu'au fond du cœur il est de l'opposition... Je lui ôterai son brevet,... il perdra son privilége.

NEUBOROUG.

Mon ami!...

WALPOLE, avec impatience.

Pardon!... tu meurs de faim, et moi aussi; je me sens là des tiraillements d'estomac... Allons, Williams. (A Marguerite, lui offrant la main.) Allons, miss Marguerite, déjeunons.

NEUBOROUG, marchant devant.

Ce n'est pas sans peine.

WALPOLE, tout en donnant la main à Marguerite et se dirigeant vers la salle à manger, se dit à part :

« *Sa main dans nos poches!...* » Je saurai qui.

(Neuboroug est près de la porte de la salle à manger, et veut faire passer Walpole devant lui.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, annonçant à Walpole.

Le roi! monseigneur.

WALPOLE, qui est près d'entrer dans la salle à manger, quitte brusquement la main de Marguerite, et revient sur ses pas.

Le roi !... à une pareille heure !... Que me veut-il ?... (A Neuboroug.) Pardon, mon ami, je suis obligé de recevoir le prince.

NEUBOROUG.

Et ton appétit ?

WALPOLE.

Il attendra...

NEUBOROUG, avec colère.

Et l'on appelle cela exister !...

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, GEORGE, L'HUISSIER, qui reste au fond du théâtre.

WALPOLE.

Je n'espérais guère et de si bon matin l'honneur que me fait Votre Majesté.

GEORGE.

Je pense, milord, que je ne vous dérange pas ?

WALPOLE.

En aucune façon... J'étais là avec des amis,... le docteur Neuboroug, mon ancien compagnon d'études...

GEORGE.

Le docteur Neuboroug ;... homme de talent... que l'opposition vient d'envoyer à la Chambre des communes !

NEUBOROUG, s'inclinant avec embarras.

Oui, sire ;... mais...

WALPOLE, l'interrompant vivement.

Mais quelles que soient ses opinions, ce sont celles d'un homme d'honneur et de conscience... Je dirai plus : il est tel ouvrage que depuis longtemps l'Angleterre admire, tel ouvrage que l'on attribue à nos premiers écrivains ou à nos plus grands publicistes...

NEUBOROUG, interrompant Walpole.

Robert, y penses-tu ?

WALPOLE.

Pardon, Sire, je dois respecter le voile dont il veut s'environner à tous les yeux.

GEORGE.

Pas aux miens, je l'espère,... et vous me direz... Mais quelle est cette jolie personne ?

WALPOLE.

C'est sa fille, Sire, miss Marguerite, qui pour la grâce et la beauté effacerait nos plus brillantes ladys.

GEORGE, avec chaleur.

Vrai Dieu, milord a raison! je ne connais qu'une seule personne qui pourrait lui disputer la palme!

WALPOLE, avec intention.

La reine, Sire!

GEORGE, avec embarras et se reprenant vivement.

Oui... justement,... c'est ce que je voulais dire... Mais j'ai à vous parler, Walpole, à vous parler longuement.

NEUBOROUG, avec un geste d'effroi.

Ah, le malheureux!

GEORGE.

Passons dans votre cabinet,... ou plutôt dans le parc, nous pourrons causer en nous promenant...

WALPOLE, s'inclinant.

A vos ordres, Sire.

GEORGE.

L'air et l'exercice nous feront du bien.

NEUBOROUG, à part.

De l'exercice à jeun!... juste ciel!

GEORGE.

Adieu, messieurs!... Adieu, miss Marguerite!...

WALPOLE, à Neuboroug.

Mon ami, je suis à toi! je reviens à l'instant... Attends-moi.

(Ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, NEUBOROUG, LE DOMESTIQUE qui est resté près de la porte de la salle à manger.

NEUBOROUG.

L'attendre!... Pas un moment!... pas une seconde!... mon estomac n'est pas complaisant! il n'est pas courtisan!

MARGUERITE.

Mais, mon père, y pensez-vous?

NEUBOROUG.

Je ne te force pas,... tu es la maîtresse!... mais moi, je veux toujours provisoirement prendre un à-compte... (Au domestique.) N'est-ce pas de ce côté?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur, je vais vous conduire...

NEUBOROUG, au domestique.

Je vous suis, mon cher ami,... je vous suis aveuglément et sans hésiter!

(Il sort par la porte à gauche avec le domestique.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, puis HENRI.

MARGUERITE, s'apprêtant à le suivre.

Mon pauvre père n'entend pas raillerie sur ce chapitre-là!

(Au moment où elle va entrer dans la salle à manger, elle aperçoit Henri, qui entre par la porte du fond, et d'un air agité.)

HENRI.

Non, je n'en puis revenir encore!...

MARGUERITE, allant à lui.

Lord Henri!... Comme il est agité!... Qu'avez-vous donc?

HENRI.

Ce que j'ai! ah! jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai eu besoin de votre présence et de votre amitié. Je suis souvent tourmenté, bien malheureux! Et quand je vous ai vue... je pars presque content, ou du moins consolé.

MARGUERITE.

Consolé! vous avez donc des chagrins?

HENRI.

Vous l'ai-je dit?

MARGUERITE.

Eh oui, vraiment!... Allons, confiance tout entière!... Il me semble, à moi, que je vous dirais tout!

HENRI.

Vous, Marguerite, quelle différence! vous n'avez pas de secrets.

MARGUERITE.

Qu'en savez-vous?

HENRI.

O ciel! vous seriez comme moi, vous aimeriez quelqu'un?

MARGUERITE.

Peut-être bien!

HENRI.

Mais vous, du moins, vous avez l'espoir d'être heureuse!...

MARGUERITE.

Nullement, je vous jure! Mais moi, je ne demande pas à être aimée! j'aime toute seule et sans intérêt; on ne peut pas empêcher cela, n'est-ce pas?

HENRI.

Oh non, sans doute; et votre confiance fait naître la mienne. Apprenez donc qu'il y a ici,... dans ce moment, une personne que j'aime et qui me désespère!

MARGUERITE, souriant.

Vraiment? contez-moi donc cela....

HENRI.

Il semble qu'elle prenne à tâche de bouleverser ma raison... C'est un mélange de douceur et de fierté, de froideur et de coquetterie...

MARGUERITE.

Que dites-vous?

HENRI.

Avant-hier enfin, au cercle du roi, je n'ai pas même pu obtenir d'elle la faveur d'un regard.

MARGUERITE, portant la main à son cœur.

O mon Dieu!...

HENRI.

Et tout à l'heure, à l'instant même et pour la première fois de sa vie, elle m'a presque dit qu'elle m'aimait;... ou du moins, et malgré elle, son dépit, sa jalousie me l'ont laissé deviner.

MARGUERITE, à part.

Ah! je me soutiens à peine!

HENRI.

Et ce qu'il y a de plus étonnant,... c'est que ce seul moment de bonheur que j'aie eu en ma vie, c'est à vous que je le dois, mon amie, c'est vous qui en êtes cause!

MARGUERITE.

Moi!... comment cela?

HENRI.

Elle ne m'a parlé que de vous, des visites que je vous faisais chaque jour, des trois mois que j'ai passés dans la maison de votre père... Cette jeune fille est charmante, a-t-elle ajouté; vous l'aimez, monsieur, vous l'aimez, avouez-le. Et moi, de me justifier et de lui attester que la seule amitié, que l'affection la plus tendre, mais la plus pure, m'attachait à vous... Mais, pardon! mon

amitié est bien égoïste, elle ne vous entretient que de mes craintes ou de mes espérances?... Et les vôtres... et cet amour que vous m'avez presque avoué tout à l'heure?...

MARGUERITE.

Ah!... je vous en conjure!

HENRI.

Votre confiance n'égale donc pas la mienne? vous ne me regardez plus comme un frère?

MARGUERITE.

Un frère!... si vraiment,... toujours; mais pourquoi penser à un attachement sans espoir?...

HENRI.

Que dites-vous?...

MARGUERITE.

Que je suis plus malheureuse que vous,... car moi il ne m'a jamais aimée, il en aime une autre.

HENRI.

Ce n'est pas possible!... vous qui rendriez un mari si heureux, vous en qui brillent tant de qualités...

MARGUERITE.

Il ne les voit pas!

HENRI.

Comment peut-il être assez aveugle,... surtout s'il est reçu, s'il est admis chez votre père?... Ah, mon Dieu, je sais qui!

MARGUERITE.

C'est fait de moi!... Non, monsieur,... ne croyez pas...

HENRI.

Votre cousin,... ce jeune avocat,... sir Thomas Kinston, pour qui vous vouliez hier me solliciter...

MARGUERITE, vivement.

Oui, milord, oui, c'est lui-même!... Mais silence au moins... et que personne au monde,... surtout lui,... ne puisse jamais se douter... (Pleurant.) Je l'oublierai!... je vous le promets;... il n'en saura rien...

HENRI.

Pauvre enfant! que ne puis-je sacrifier de mon bonheur pour ajouter au vôtre! (Lui prenant la main.) Ma bonne Maguerite, mon amie, ma sœur, si vous saviez quelle part je prends à vos peines, si vous saviez combien je vous aime!...

MARGUERITE, se dégageant de ses bras en sanglotant.

Assez!... assez!... (A part.) Ah! il me fera mourir!

HENRI.

Mon oncle!...

SCÈNE XI.

MARGUERITE, HENRI, WALPOLE.

WALPOLE, entrant sans les voir.

C'est un enfer, et je n'y puis tenir!... il faut que je sorte de la cour, de ce palais; c'est un séjour maudit, où l'on ne peut vivre!

MARGUERITE, à part.

Il a bien raison!

WALPOLE.

Je n'y resterai pas un jour de plus!

HENRI.

Eh! mon Dieu, milord, qu'avez-vous donc?

WALPOLE.

Ce que j'ai?... Ils veulent la guerre, maintenant!... ils la veulent; et dès demain, à les en croire, il faudrait la déclarer à l'Espagne!

HENRI.

Plût au ciel!...

WALPOLE.

Et toi aussi?...

HENRI.

Je parle en officier!...

WALPOLE.

Et moi en ministre. Ils ne l'auront pas... Mais le roi était déjà de leur avis,... tout étourdi par leurs clameurs,... par leurs pétitions... Eh! par saint George! des pétitions, on sait comment elles se fabriquent;... et s'il ne tient qu'à cela, s'il lui en faut, dès demain un million d'honorables signatures réclameront en faveur de la paix... Cette paix, salut de l'Angleterre, que je maintiens depuis vingt ans,... il faudrait la rompre pour de vaines prérogatives blessées... pour un pavillon amiral qu'on n'a pas salué!

HENRI.

S'il était vrai cependant...

WALPOLE.

Et c'est pour cela qu'il faudrait ruiner notre industrie, notre commerce, et se lancer dans une guerre dont on ne peut pas pré-

voir les suites?... A mon âge,... épuisé, fatigué, malade... comme je le suis;... car jamais, je crois, je n'ai plus souffert qu'aujourd'hui...

HENRI.

Mon pauvre oncle!...

WALPOLE.

Et Neuboroug!... Neuboroug, qui n'est pas là!... J'ai la fièvre,... j'ai la poitrine en feu...

HENRI.

Calmez-vous, de grâce!... prenez quelque repos.

WALPOLE.

Du repos?... est-ce que je le peux?... ils ne veulent pas de ma démission! ils ne seront satisfaits que quand ils m'auront tué, que quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné, au banc où ils m'ont attaché!

SCÈNE XII.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, accourant.

Ah, mon ami!...

WALPOLE.

Qu'as-tu donc?

NEUBOROUG.

Laisse-moi reprendre mes idées, et surtout reprendre haleine! Au moment où je sortais de ta salle à manger par la porte qui donne sur le parc, je me trouve face à face avec Sa Majesté, qui me dit : « Monsieur Neuboroug, je serais enchanté de vous parler; » et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, il me prend le bras, et nous voilà avec ce bon roi, nous promenant bras dessus bras dessous... sans façons, sans cérémonie, tout à fait à notre aise;... excepté que j'étais un peu troublé, parce qu'un roi qui vous donne le bras,... cela fait toujours...

MARGUERITE.

Quoi donc?

NEUBOROUG, à Marguerite.

Cela fait, mon enfant, que c'est très-honorable. Il est fâcheux seulement qu'il n'y eût là personne,... parce que mes confrères, qui sont souvent si fiers et si importants, auraient vu que pour la première fois que je viens à la cour...(A Walpole.) Enfin, et pour re-

venir à toi, le roi m'a d'abord parlé de mon élection ; et quand il a su que mon intention était de refuser...— Je ne le veux pas, s'est-il écrié, je ne le veux pas ! Il nous faut à la Chambre des gens de talent, et surtout d'honnêtes gens... A ce double titre... vous resterez,... je l'exige... pour moi et pour vous ;... car un ami de Walpole peut arriver à tout, peut tout obtenir de moi. A ce mot, il m'est arrivé une inspiration, une idée d'en haut !... celle de m'immoler pour toi... Eh bien, Sire, lui ai-je dit, vous le voulez,... j'accepte ;... mais en revanche j'implore une faveur de Votre Majesté. — Laquelle? parlez ! — Et alors, soit que l'amitié m'inspirât, soit que déjà je me crusse à la tribune, j'ai été content de moi, j'ai été éloquent ;... je lui ai peint avec chaleur mes craintes, mes inquiétudes sur l'état de ta santé... Je l'ai vu ému,... entraîné, et je me suis écrié : Puisque vous l'aimez, ce fidèle serviteur, vous ne voudrez pas l'immoler ; vous ne voudrez pas sa mort : je vous réponds, moi, médecin, qu'il y va de sa vie !... Oui, mon ami, je l'ai dit, il y va de sa vie, s'il ne quitte pas les affaires, si vous n'acceptez pas la démission qu'il vous a offerte depuis si longtemps !

WALPOLE, avec anxiété.

Eh bien !... eh bien !... le roi a refusé?

NEUBOROUG, avec enthousiasme.

Du tout !... il consent !...

WALPOLE, stupéfait.

Que dis-tu?...

NEUBOROUG, tirant un papier de sa poche.

Tiens ! lis !... Écrit de sa main royale !

WALPOLE, prenant le papier avec émotion.

(Lisant.)

« Vous le voulez, vos amis le veulent, il y va, dit-on, de votre « santé et de votre existence, j'accepte à regret la démission que « vous m'offrez. »

NEUBOROUG et HENRI.

Quel bonheur !

WALPOLE, continuant de lire.

« Je n'y mets qu'une condition, c'est qu'avant de vous retirer, « vous me désignerez vous-même votre successeur et formerez le « nouveau ministère qui doit vous succéder. »

Ah ! je ne sais ce que j'éprouve.

HENRI.

Le saisissement...

NEUBOROUG.

La surprise...

WALPOLE.

Oui, la joie,... une joie imprévue !... Me voilà donc libre !... me voilà heureux !... Cela produit un singulier effet...

NEUBOROUG.

Quand on n'en a pas l'habitude,... et j'ai eu tort de t'annoncer ainsi sans ménagements,... sans préparations... Que veux-tu ? j'étais si enchanté !... Mais ce ne sera rien,... mon ami, ce ne sera rien !... la joie n'a jamais fait de mal,... Et j'espère que tu es content... que tu me remercies...

WALPOLE.

Oui, mon ami !... oui, certainement... mais tu es sûr que le roi ne m'en voudra pas?

NEUBOROUG.

En aucune façon,... puisqu'il te charge de nommer ton successeur et de former toi-même le nouveau ministère.

WALPOLE.

C'est vrai !

NEUBOROUG.

Nous pouvons maintenant nous renfermer dans ta résidence de Strawberry-Hill, rêver sous ses beaux ombrages, au bord de ses eaux jaillissantes... Nous pouvons partir sur-le-champ...

WALPOLE.

Pas aujourd'hui ! il y a conseil...

NEUBOROUG.

Tu n'y as plus que faire,... tu n'as plus de conseil, plus d'ennui.

WALPOLE.

Ah ! oui, c'est vrai !... Henri, tu diras alors à l'envoyé de Hanovre, à qui je n'avais pu donner audience, que je suis prêt à le recevoir... Je l'attendrai.

NEUBOROUG.

Mais ça ne te regarde plus,... tu n'as plus besoin de t'inquiéter de cela,... ta matinée est libre...

WALPOLE.

C'est vrai ; tu as raison.... Alors, qu'est-ce que je vais faire ?...

NEUBOROUG.

Déjeuner d'abord,... c'est l'essentiel.

WALPOLE.

Ah ! c'est que je n'ai plus faim !

NEUBOROUG.

Voilà ce que c'est que d'attendre trop longtemps. (Au domestique, qui vient de remettre la lettre à Henri.) Faites servir votre maître! (A Walpole, qui fait un geste d'impatience.) Oui, mon ami, quand tu devrais te forcer un peu...

HENRI, qui a décacheté la lettre, bas, à Marguerite.

C'est d'elle!

(Lisant.)

« D'importants événements se préparent; il faut que je vous « voie aujourd'hui, à trois heures, dans la grande galerie. » (Avec joie.) Un rendez-vous!

MARGUERITE, à part.

O ciel!

WALPOLE, vivement.

Qu'est-ce que c'est? une lettre? C'est du roi!

HENRI.

Non, mon oncle...

NEUBOROUG, entraînant Walpole.

Du roi ou d'un autre, qu'importe?... Au diable maintenant les affaires sérieuses!... il ne faut plus penser qu'au plaisir et à la joie; (à Marguerite, qui essuie une larme) n'est-ce pas, ma fille?...

HENRI, à Marguerite.

Ah! j'ai maintenant de l'espoir.

MARGUERITE, à part.

Et moi je n'en ai plus.

(Walpole, Neuboroug et Marguerite sortent par la porte à gauche, et Henri par la porte du fond.)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALPOLE entre en lisant avec agitation des lettres qu'il tient à la main; puis il s'assied sur le fauteuil à droite. NEUBOROUG, entrant par le fond.

NEUBOROUG, l'apercevant.

C'est lui! (S'approchant de Walpole, sans que celui-ci sorte de sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule.) Robert!...

WALPOLE, levant la tête.

Qu'est-ce donc?... Ah!... c'est toi!...

NEUBOROUG.

A la bonne heure, au moins! te voilà dans un bon fauteuil, à te reposer et à ne rien faire. Tu commences enfin à jouir de toi-même, à être tranquille.

WALPOLE, avec impatience.

Oui, mon ami...

NEUBOROUG.

Aussi je suis fâché de te rappeler aux affaires;... mais ce sera pour la dernière fois... Le roi t'attendra vers deux heures dans son cabinet.

WALPOLE.

Le roi!... Tu l'as vu?

NEUBOROUG.

A l'instant.

WALPOLE.

Tu ne le quittes donc plus?

NEUBOROUG.

Dans ton intérêt... Il voulait savoir de tes nouvelles,... et il m'a reçu!... J'en suis encore tout ému... Il m'a parlé de ma position actuelle, de mon avenir, de ma fille... Il m'a répété : Un ami de Walpole peut arriver à tout... Enfin, de ces phrases qui signifient : Demandez-moi quelque chose... Mais tu sens bien... que moi... D'ailleurs, qu'est-ce que je lui aurais demandé?... je n'en sais rien... Aussi je ne lui ai parlé que de toi, de la joie avec laquelle tu avais reçu sa lettre, de ta reconnaissance, et enfin de ta santé, qui est déjà meilleure!

WALPOLE, qui l'a écouté avec impatience.

Eh, morbleu!... de quoi te mêles-tu? tu as eu tort... (Il se lève.)

NEUBOROUG.

Moi!... et pourquoi?...

WALPOLE.

Parce que je souffre!... parce que je me porte très-mal!...

NEUBOROUG, lui prenant le pouls.

C'est vrai... Il y a toujours là des symptômes d'irritation et de fièvre nerveuse... Cela m'étonne.

WALPOLE.

Et le moyen qu'il en soit autrement!... au milieu des tracas, des allées et venues, des intrigues qui m'assaillent de tous côtés!...

Déjà, et je ne sais comment, car c'était un secret entre nous, le bruit de ma démission s'est répandu;... (montrant les lettres qu'il tient) et c'est à qui, amis ou ennemis, viendra me demander ma protection pour obtenir de moi vivant un lambeau de mon héritage.

NEUBOROUG.

Que t'importe?...

WALPOLE.

Ce qu'il m'importe?... Encore faut-il avoir sa tête,... son jugement;... pour ne pas se laisser influencer dans son choix,... car déjà le comte de Sunderland croit triompher... Tu vois bien que sa fille avait raison ce matin;... il y a entre elle et tel grand personnage des intelligences dont j'ai acquis la preuve, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'elle croit m'avoir renversé!

NEUBOROUG, riant.

Y penses-tu?... Celui qui t'a renversé, c'est moi;... c'est ton ami,... tout le monde le sait;... c'est la volonté de ton médecin... ou plutôt la tienne. (Lui prenant la main.) Et tu as bien fait,... je te l'atteste... Aussi, comme je te l'ai dit, le roi t'attend dans son cabinet pour causer de ton successeur et avoir là-dessus tes idées...

WALPOLE.

Des idées,... des idées... Crois-tu que j'en aie? il faut le temps...

NEUBOROUG.

Le pays cependant ne peut pas marcher comme ça sans ministres; il n'aurait qu'à s'y habituer, vois ce que cela deviendrait...

WALPOLE.

Je le sais bien;... mais, obligé de combiner à la hâte, de recomposer ce ministère, de nommer, pour contenter le roi, sept ou huit personnes qui lui plaisent;... crois-tu que ce soit facile?... et où les trouver?

NEUBOROUG.

Bah!... en cherchant bien.

WALPOLE, avec impatience.

J'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait se charger d'un fardeau pareil!

NEUBOROUG.

Il y aura des gens qui se dévoueront.

WALPOLE, avec impatience.

Et lesquels?... Est-ce toi?

NEUBOROUG, se récriant.

Moi!... y penses-tu? Moi te remplacer et être premier ministre! est-ce que c'est possible?... Par exemple, je ne dis pas,... s'il y avait quelque emploi modeste, quelque place obscure... dans les premiers rangs,... je pourrais aussi bien que tout autre...

WALPOLE.

Toi, Williams! te lancer dans l'administration! toi, un médecin!

NEUBOROUG.

D'abord, je ne suis pas médecin,... je suis député! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe des affaires publiques... Tout le monde s'en occupe en Angleterre, et j'ai fait mes preuves.

WALPOLE.

Par tes écrits,... sans contredit! mais n'ayant encore exercé aucun emploi...

NEUBOROUG.

Raison de plus! pas d'antécédents, pas de système arrêté, ça peut aller à tout ce qu'on voudra! Après cela, je ne suis pas exigeant, je ne tiens pas à briller; au contraire. Il y a, pour commencer, de petits ministères sans conséquence que tout le monde peut occuper et qui ne vous obligent à rien... qu'à résidence: voilà ce qu'il me faut, ou même moins encore!...

WALPOLE.

Mais tes forces, ta santé...

NEUBOROUG.

Je me porte bien, et puis, en cas de danger,... je saurais mieux que personne les moyens de...

WALPOLE.

Sans contredit;... mais ton repos, mon ami, ta tranquillité...

NEUBOROUG.

On se sacrifie... pendant quelques années:... c'est trois ou quatre ans de courage... Et puis, quand on a fait ses affaires, on prend sa retraite;... une bonne retraite,... quelque place inamovible où l'on soit tranquille...

WALPOLE, d'un air railleur.

A merveille! des places, des titres,... toi qui hier encore...

NEUBOROUG.

Mon Dieu!... je devine ce que tu vas me dire... Ce serait bon, si j'étais ambitieux,... mais je ne le suis pas... Je ne m'échauffe

pas, je ne me monte pas la tête, je ne tiens pas aux titres,... aux dignités;... je les méprise autant que toi... Aussi, mon ami, ce que j'en fais n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, c'est pour son établissement;... parce que la fille d'un homme en place, cela se marie toujours... Après cela, je te le jure bien,... je m'en vais,... je me retire... dans la terre de mon gendre,... ou je reviens à mes malades,... qui auront profité de mon absence pour vieillir. Ceux-là du moins béniront mon administration, et je tâcherai qu'ils ne soient pas les seuls... Voilà mes plans, mes projets; et maintenant qu'as-tu à répondre?

WALPOLE.

Rien, mon ami... Je parlerai de cela à Sa Majesté, qui ne demandera pas mieux. On pourra te placer parmi les lords de la trésorerie ou de l'amirauté, ou dans les conseillers du roi!

NEUBOROUG, prêt à partir.

Tout ce qui te plaira... Mais du silence! que cela reste entre nous! (Revenant.) Par exemple, tu pourrais peut-être, et comme une indiscrétion qui viendrait de toi, laisser deviner au roi que je suis l'auteur des *Lettres irlandaises*.

WALPOLE.

Et l'anonyme que tu voulais garder, et ta modestie?...

NEUBOROUG.

Je n'en ai plus besoin, puisque je vais être en place... Du reste, ce que je te dis là...

WALPOLE.

Sois tranquille!... mais laisse-moi; car je n'ai encore rien d'arrêté, et si le roi m'attend...

NEUBOROUG.

Oui, mon ami, je te laisse et je compte sur toi.

WALPOLE.

Et tu fais bien!

(Neuboroug sort.)

SCÈNE II.

WALPOLE, seul.

Et lui aussi!... lui aussi... ambitieux comme les autres! Ils le sont tous; et je ne les comprends pas... C'est donc un vertige, un délire, une fièvre qui les saisit. Celui-là du moins ne s'aveugle pas; il se rend justice, il comprend qu'il ne peut me succéder...

Mais les autres,... quel spectacle!... quel tableau! Ce portefeuille qui n'est pas encore échappé de ma main, ils se le disputent déjà! Ah! cela me fait mal!... c'est hideux à voir, et j'en rougis pour l'espèce humaine... Cependant le roi l'exige et veut que je lui désigne mon successeur;... il faut se prononcer;... il faut que ce soit moi-même qui le porte au pouvoir, qui lui serve de marchepied... Qui choisir, mon Dieu?... Le comte de Sunderland?... C'est celui-là que le roi désirerait,... et moi aussi,... car il est incapable, et à coup sûr il ne me ferait pas oublier... Mais à cause de sa fille, qui voulait me renverser,... jamais!... jamais!... on croirait qu'elle a réussi. Bolingbroke,... mon ancien antagoniste, homme de tête et de talent?... Mais il reviendrait avec un système opposé au mien, et détruirait ce que j'ai fait. Stanhope, qui est maintenant pour moi, qui est de mon parti?... Mais il profiterait de mes idées,... il recueillerait ce que j'ai semé;... et sans se donner de peine... il irait plus loin peut-être... Qui donc choisir?... Lord Carteret?... Un brouillon, qui ne veut que la guerre... Lord North, qui n'entend rien au commerce... (S'arrêtant.) Eh mais!... (souriant) ce Neuboroug, qui me parlait tout à l'heure et qui, porté par l'opposition, pourrait donner lieu à une combinaison nouvelle;... un honnête homme d'ailleurs,... et qui ne serait pas dangereux,... un homme de talent, un publiciste distingué, l'auteur des *Lettres irlandaises*. Oui... Mais autre chose est de tenir la plume ou le gouvernail; autre chose est d'écrire ou d'agir! Neuboroug n'a ni l'habitude ni l'expérience des affaires;... et puis le plus terrible, c'est que ni lui ni les autres n'ont le tact, l'instinct, le coup d'œil nécessaires!... aucun d'eux n'a... ce qui ne se donne pas, ce qui est indispensable,... ce que j'ai en un mot... Et parmi tout ce monde-là, je ne vois encore que moi! Mais moi,... c'est fini,... je m'en vais,... je me retire!

(Il va s'asseoir sur le fauteuil à droite, près de la table.)

SCÈNE III.

WALPOLE, LORD HENRI.

HENRI, à part.

A trois heures... dans la grande galerie... C'est ici!

WALPOLE, l'apercevant.

Ah! te voilà.

HENRI.

Ciel! mon oncle!

WALPOLE.

Viens, mon ami, viens à mon aide, viens me conseiller!...

HENRI.

Qu'y a-t-il donc? qui vous tourmente encore?

WALPOLE.

Cette obligation que m'a imposée le roi de lui désigner mon successeur. Je suis là,... je cherche,... je ne sais que résoudre! Moi d'abord, je les prendrais tous... Mais encore faut-il répondre à la confiance du roi, et laisser le pouvoir en des mains qui en soient dignes.

HENRI.

Il y a, grâce au ciel, dans notre pays tant de gens de mérite!

WALPOLE, avec ironie.

Tu crois cela!... dis-moi donc lesquels?

HENRI, regardant autour de lui avec inquiétude.

Vous les connaissez mieux que moi!... Mais, à parler franchement, un tel choix entraîne après lui une responsabilité dont à votre place je craindrais les chances.

WALPOLE.

Voilà justement ce qui m'inquiète, me tourmente...

HENRI.

Eh bien, alors! pourquoi accepter? refusez un pareil honneur, et que le souverain s'adresse...

WALPOLE.

A qui?

HENRI.

Au pays lui-même; il connaît mieux que personne ses véritables intérêts; et le ministre qu'il lui faut, qui lui convient, il le désignera par ses votes. Laissez-le faire, et ne vous en inquiétez pas plus que moi!

WALPOLE, se levant.

Quoi! vraiment, cela ne te tourmente point?

HENRI.

En aucune façon.

WALPOLE, lentement et s'appuyant sur son épaule.

Comment!... ce pouvoir qui est en mes mains et dont je peux disposer,... cela ne te donne pas à rêver,... cela ne fait pas naître en toi quelque idée,... quelque espérance?...

HENRI.

Aucune!... je ne désire rien, vous le savez,... (regardant toujours) ou du moins mes vœux ne sont pas là!

WALPOLE.

Mais enfin,... tu es mon ami, mon neveu,... presque mon fils;... et cette puissance souveraine,... cette place si brillante que tout le monde envie,... si je te l'offrais!...

HENRI.

Je la refuserais!

WALPOLE, après un instant de silence.

Voilà l'homme qu'il nous faut! honneur,... esprit, talents, tout chez lui se trouve réuni!... Et puis enfin un autre moi-même!... et je ne sais pas comment j'hésitais, comment j'allais chercher ailleurs un mérite que j'ai là, chez moi,... dans ma famille.

HENRI.

Je vous remercie, mon oncle... Et qu'une telle pensée vous soit seulement venue,... c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre fier toute ma vie... Mais je vous l'ai dit,... je ne puis accepter...

WALPOLE.

Et pour quelles raisons?

HENRI, de même et avec impatience.

Ni mon caractère ni mes goûts ne me le permettent!... je ne pourrais jamais supporter ce fardeau des affaires, trop pesant pour ma jeunesse et mon inexpérience.

WALPOLE, avec joie.

Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal à cela... Ne suis-je pas là? Tu n'auras rien à faire;... je t'aiderai,... je continuerai... sous ton nom.

HENRI.

C'est me combler de vos bontés;... mais...

WALPOLE.

Tu feras ce que tu voudras,... ce n'est plus moi, c'est le roi qui se chargera de vaincre tes scrupules... Il me demande un successeur,... je cours lui désigner le plus capable, le plus digne, celui que j'aime,... que je préfère à tous.

HENRI.

Mais, mon oncle... (Apercevant Cécile.) Dieu! c'est elle!

WALPOLE.

La comtesse de Sunderland !... elle vient à propos; tu peux lui annoncer cette nouvelle, je serai enchanté que madame soit la première à l'apprendre !... Adieu, je passe chez le roi qui m'attend.

(Il salue Cécile, et sort en serrant la main de Henri.)

SCÈNE IV.

CÉCILE, HENRI.

HENRI.

Il s'éloigne !... je tremblais que votre arrivée ne lui donnât quelques soupçons auxquels, par bonheur, il n'a pas en ce moment le loisir de s'arrêter.

CÉCILE.

En effet,... quelque grand projet l'occupe, et cette nouvelle qu'il vous chargeait tout haut de m'apprendre ... cache à coup sûr quelque mystère qu'il veut que j'ignore...

HENRI.

Aucun !... il n'y a point de secret... Moi, d'ailleurs, en aurais-je pour vous?... Sa santé l'oblige à donner sa démission,... à quitter le ministère...

CÉCILE.

Je le sais !...

HENRI.

Et il voulait m'y nommer à sa place.

CÉCILE.

Est-il possible !... vous, Henri, vous premier ministre !... Eh bien ! c'est ce que je voulais faire.

HENRI.

Dites-vous vrai?

CÉCILE.

Je voulais vous voir pour m'entendre avec vous, pour vous faire part de mes projets, de mes espérances, pour assurer enfin un triomphe où je voyais tant d'obstacles... et que j'étais loin de croire si facile.

HENRI.

Et moi je ne puis en revenir encore !... Vous aviez tant d'ambition pour moi,... qui en ai si peu...?

CÉCILE.

Que dites-vous?...

HENRI.

Que je ne veux pas d'un pareil titre... Je l'ai déjà refusé !... je

le refuserais encore, quand le roi lui-même me presserait de l'accepter !

CÉCILE.

Mais vous n'y pensez pas !...

HENRI.

Et pourquoi donc? Vous savez les vœux que je forme, vous savez de qui dépend mon bonheur;... et si je suis venu ici ému et tremblant,... si en vous attendant à ce rendez-vous mon cœur battait avec tant de violence, croyez-vous que ce fût dans la crainte de ne pas obtenir un vain titre,... une place, des honneurs!... Ah! je tremblais de perdre un trésor bien plus cher; car je savais que j'allais vous voir pour la dernière fois peut-être!...

CÉCILE.

Et comment cela?

HENRI.

Il faut que mon sort se décide, il faut que vous parliez,... fût-ce pour m'ôter tout espoir!... et vous aurez cette franchise... Un amour comme le mien est trop vrai,... trop sincère, pour ne pas désarmer la coquetterie la plus cruelle, et je vous aime tant, Cécile, que je mérite au moins l'honneur d'un refus.

CÉCILE.

Quoi! vous pourriez penser...

HENRI.

Je vous ai dit : Je vous aime !... et sans répondre à mon amour, mais aussi sans le repousser, je vous ai vue tremblante,... agitée,... comme en ce moment... Eh bien! répondez : Voulez-vous être à moi?... J'irai demander votre main à votre père,... à la reine,... au roi lui-même...

CÉCILE, effrayée.

Ah! gardez-vous-en bien !...

HENRI.

Vous me le défendez, et pourquoi? Je veux le savoir! Craignez-vous que le sang de Churchill ne puisse s'allier au nôtre?... Craignez-vous que votre aïeule, que le comte de Sunderland, son gendre, ne s'offensent de ma demande?

CÉCILE.

Non, milord!... Ils s'en tiendraient honorés,... ce n'est pas d'eux que viendrait le refus.

HENRI.

Et de qui donc? Parlez, de grâce!

CÉCILE.

Eh bien!... eh bien!... de moi!... de moi seule!

HENRI.

Ah! voilà donc la vérité!... C'est que vous ne m'aimez pas,... c'est que vous ne m'avez jamais aimé,... c'est que vous vous faisiez un jeu de mes tourments! et vous osez en convenir!... Et voilà donc, en vous quittant pour jamais, l'idée qu'il me faut emporter de vous;... de vous, que j'aimais tant et qu'à présent...

CÉCILE.

Ah! n'achevez pas, milord, n'achevez pas de m'accabler!... Vous ne savez pas,... vous ne saurez jamais à quel point je suis malheureuse!... Accusez-moi de ruse, de coquetterie, ne me revoyez plus,... vous aurez raison;... j'ai mérité vos reproches,... non pas tous, cependant;... car cette femme que vous traitez en ennemie, que vous accusez de fausseté, vous cachait ses desseins,... il est vrai,... mais ses desseins les plus secrets n'avaient pour but que votre gloire et votre fortune. Persuadée, et je m'abusais, je le vois, que l'ambition de Walpole cherchait à vous éloigner du pouvoir, tous mes soins, à moi, tendaient à vous en rapprocher, et le crédit de mon père, la faveur des miens, celle dont je jouissais auprès de la reine, tout devait vous servir et vous porter à ce rang suprême que je rêvais pour vous... C'était mon ambition à moi;... et je me disais : Quand il sera au faite des honneurs,... quand rien ne manquera à sa gloire et à sa puissance, alors seulement il saura que j'y ai contribué,... que j'en fus la cause première,... que j'ai pu renoncer à lui, mais non à son bonheur;... et peut-être donnera-t-il une larme à mon souvenir... en se disant : Elle m'aimait tant!...

HENRI.

Vous m'aimez!... vous!

CÉCILE, avec douleur.

Ah!... il en doute encore!...

HENRI.

Pourquoi alors refuser l'offre de ma main?...

CÉCILE.

Moi votre femme!... savez-vous, Henri, qu'un tel sort comblerait tous mes vœux?... On doit être si heureuse et si fière de porter le nom de celui qu'on aime, de dire : Sa gloire est la mienne et ses succès sont les miens! Et pour refuser un tel bonheur, quand il vous est offert, ne faut-il pas bien de la force d'âme,... ne faut-

il pas là... (montrant son cœur) bien du courage,... (avec égarement) ou plutôt bien de l'amour !

HENRI.

O ciel !... achevez !...

CÉCILE.

Eh bien, oui !... mon trouble,... mon émotion,... tout doit vous dire en ce moment qu'il est un secret... que je dois taire,... que je ne puis révéler sans vous perdre... Et maintenant,... voudrez-vous encore l'exiger?

HENRI.

Non... Je ne demande plus rien ! je crois en vous, je crois en votre tendresse...

CÉCILE.

Eh bien, s'il est vrai,... j'en veux une preuve, une seule !

HENRI.

Parlez, et je jure d'obéir à l'instant !

CÉCILE.

Eh bien, acceptez le pouvoir qu'on vous offre !... Votre mérite, vos talents vous appellent au premier rang, montez-y, remplissez votre destinée;... prouvez qu'un tel fardeau n'est pas au-dessus de vos forces;... et que, vous voyant plus grand encore que votre fortune, l'Angleterre un jour vous honore et vous admire... Voilà, Henri, la seule preuve d'amour que j'exige de vous.

HENRI.

Et comment résister à cette voix qui m'élève au-dessus de moi-même ?...

CÉCILE.

C'est bien,.. c'est bien,... vous acceptez ! C'est tout ce que je demandais, et quel que soit maintenant mon sort... adieu !... adieu !... qu'on ne nous surprenne pas ensemble... A vous !... à vous désormais ! et ce soir, au cercle de la reine.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

HENRI, seul.

A vous !... à vous désormais !... Ah ! je ne puis le croire encore !... Tout ce que je viens d'entendre a laissé en mon âme un trouble,... une émotion qui me laissent à peine l'usage de mes sens...

et de ma raison... Elle m'aime!... elle est à moi!... c'est là tout ce que je sais,... c'est là tout ce que mon cœur me rappelle... (Avec regret.) Mon oncle... et le roi;... quel malheur! j'avais tant besoin de rester seul avec elle et avec son souvenir...

SCÈNE VI.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE.

Oui, sire, je vous ai expliqué les motifs d'un tel choix; et, puisque Votre Majesté les approuve, voici mon neveu que je vous présente; un loyal gentilhomme, tout dévoué à la personne du roi et au service du pays!...

HENRI.

Sire!...

WALPOLE.

J'ai fait part de tes craintes, de tes hésitations... à Sa Majesté, qui, grâce au ciel, n'en a tenu compte...

HENRI.

J'ai dû, avec raison, me défier de moi-même et de mes forces;... mais dès que Votre Majesté l'exige, je sais quel est mon devoir...

WALPOLE, avec joie.

Il accepte!...

GEORGE.

A la bonne heure!...

WALPOLE, avec moins de joie.

Il accepte!... Il est bien jeune encore,... il a peu d'expérience,... mais je serai là.

HENRI.

J'y compte bien.

GEORGE.

Pourquoi d'ailleurs exclure les jeunes gens des affaires? C'est un tort, selon moi... Ils ont cette chaleur d'imagination qui enfante les idées grandes et généreuses; ils ont l'ardeur qui entreprend, l'activité qui exécute; et les défauts même qu'on leur reproche, cette loyauté, cette franchise dont s'effrayent les vieux diplomates, me semblent à moi des qualités! Le moyen d'être adroit maintenant est peut-être de dire la vérité.

WALPOLE.

C'est juste, on ne la croirait pas! et sous ce rapport mon ne-

veu est d'une adresse à déjouer toutes les chancelleries d'Europe... Heureusement je serai là... pour le rappeler de temps en temps aux bons et anciens usages...

GEORGE.

Vous le mettrez au fait de nos relations avec les puissances...

WALPOLE.

Oui, sire;... ce qui demandera quelque temps,... mais d'ici là, cela me regarde.

GEORGE.

Il faudra qu'il connaisse notre situation intérieure,... les ordres à donner en Écosse.

WALPOLE.

Oui, sire;... que cela ne l'inquiète pas,... je m'en charge.

GEORGE.

Quant aux derniers changements dans l'administration...

WALPOLE.

Qu'il soit tranquille,... c'est mon affaire...

GEORGE.

Et pour les autres membres du conseil qu'il nous reste à nommer...

WALPOLE.

Je l'ai déjà fait;... c'est comme s'il gouvernait déjà;... et dès aujourd'hui il peut entrer en fonctions... Je cours chercher le portefeuille qu'il doit tenir de Votre Majesté;... tout le travail y est préparé, disposé... Ce sera toujours ainsi;... et demain, quand il sera au pouvoir, il n'aura plus qu'à donner...

GEORGE.

Quoi donc?

WALPOLE.

Sa signature!... Je reviens à l'instant retrouver Sa Majesté (saluant Henri) et son excellence!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

HENRI, GEORGE.

GEORGE.

Voilà votre oncle libre enfin, et bien heureux, à ce que je vois.

HENRI, qui pendant toute la fin de la scène précédente est resté plongé dans ses réflexions.

Pardon, Sire; Votre Majesté a daigné m'adresser la parole...

GEORGE, souriant.

Je vois que mon nouveau ministre est sujet aux distractions... Il n'y a pas de mal,... cela passe souvent, dans les affaires, pour de la gravité ou de la profondeur... Je disais que Walpole est enchanté de vous;... car il craignait d'abord un refus,... il me l'avait formellement annoncé !

HENRI.

C'est vrai, Sire, j'y étais décidé, je me l'étais bien promis.

GEORGE.

Quoi! sincèrement vous aviez l'intention de résister aux désirs de votre oncle,... aux volontés de votre roi... Ce projet se rattachait-il à des considérations d'État ?

HENRI.

Non, Sire!...

GEORGE.

A quelque système que depuis vous avez abandonné ?

HENRI.

Non, Sire;... et je demanderai à Votre Majesté la permission de ne pas lui faire connaitre les motifs qui m'ont déterminé !

GEORGE.

Et pourquoi donc?

HENRI.

Ils lui paraitraient peut-être peu dignes de la gravité qu'elle a droit d'attendre de son ministre.

GEORGE.

Eh, mon Dieu, détrompez-vous ! la gravité m'ennuie à périr, et je suis trop heureux d'y faire trève; ainsi donc,... parlez sans crainte.

HENRI.

Eh bien, Sire! j'en conviens, je voulais d'abord refuser... Mais une personne qui a tout pouvoir sur moi a éveillé dans mon cœur des sentiments d'ambition et de gloire qui ont triomphé de mes craintes et m'ont décidé à accepter.

GEORGE, souriant.

De l'air dont vous dites cela,... je parie que cette personne-là est une femme!...

HENRI.

C'est vrai!

GEORGE, souriant.

Je l'avais deviné. Vous comprenez qu'avec votre oncle, je ne

pouvais parler que d'affaires d'État; la sévérité de son âge et de son caractère... Et puis, c'est le champion de la reine,... son défenseur! il lui est tout dévoué,... et moi aussi! car je la respecte et l'aime avant tout; mais à la moindre confidence il se serait cru, en sujet fidèle, obligé à des sermons, à des remontrances... C'est gênant,... c'est ennuyeux,... tandis qu'entre nous... (Souriant.)

HENRI, avec respect et étonnement.

Qui, moi, Sire?

GEORGE, avec bonté.

Croyez-vous donc qu'un roi ne puisse jamais descendre des hauteurs de la politique ou de l'étiquette?... Croyez-vous donc que souvent au fond du cœur il ne désire pas un ami à qui il puisse confier ses peines?...

HENRI.

Que dites-vous?

GEORGE, soupirant.

Que moi aussi,... mon cher Henri, j'aurais peut-être là (montrant son cœur) plus d'un chagrin... (Avec bonté.) Mais il s'agit de vous; je vois que vous aimez,... que vous êtes amoureux...

HENRI.

A en perdre la tête.

GEORGE, gaiement.

Je conçois cela;... et vous êtes heureux?...

HENRI.

Hélas, non!... Elle m'aime,... elle me le dit,... et elle refuse ma main.

GEORGE, de même.

Ce n'est pas possible.

HENRI.

Elle refuse d'être à moi.

GEORGE, avec abandon.

Eh bien, moi, c'est tout le contraire!...

HENRI.

En vérité!...

GEORGE, vivement.

C'est comme je vous le dis... Et voyez donc désormais quelle existence, quel bonheur sera le nôtre... Nous nous délasserons des affaires publiques en parlant de nos chagrins;... ce sera délicieux... Moi qui redoutais l'heure du conseil, je la verrai arriver maintenant avec plaisir.

HENRI.

Et moi qui tremblais d'être ministre!...

GEORGE.

Vous voyez bien que ce n'est rien... Le tout est de s'entendre;... (lui prenant la main) et nous nous entendons déjà,... nous nous comprenons à merveille... (A demi-voix.) Dites-moi, Henri...

HENRI.

C'est mon oncle!...

GEORGE, à part.

Quel ennui!... (Bas, à Henri.) Silence devant lui!

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE, tenant un portefeuille qu'il pose sur la table, et en tirant un papier.

Voici les affaires dont il est urgent que Votre Majesté lui donne d'abord connaissance;... c'est relatif à l'Espagne...

GEORGE, prenant le papier.

C'est bien;... nous en parlerons,... mais pas aujourd'hui,... pas ce matin... Je dois sortir à cheval avec la reine... (Bas, à Henri.) Elle l'a voulu.

HENRI.

Me sera-t-il permis d'accompagner Leurs Majestés?...

GEORGE.

Certainement;... c'est avec grand plaisir que je vous verrai à cette promenade... (A Walpole.) Au fait, c'est charmant... un jeune ministre!... ça monte à cheval!... (A Henri.) Nous ne pourrons pas causer,... la reine sera là;... mais cela se retrouvera... (A voix basse.) Il y a bal ce soir à la cour,... vous y viendrez...

HENRI, de même.

Oui, Sire!... je n'ai garde d'y manquer!

WALPOLE, à part.

Qu'ont-ils donc à se dire ainsi à voix basse?... (Haut.) Puisque Votre Majesté ne s'occupe point de ces papiers, je les lui redemanderai...

GEORGE, les donnant à Henri.

C'est lui que cela regarde... Tenez, Henri, voyez,... examinez, et faites-moi un rapport sur cette question...

WALPOLE.

Qui est importante! car il s'agit ici de la paix ou de la guerre...

HENRI.

Je ne cache pas à Votre Majesté que je tiens à venger les injures faites au pavillon national... Ce fut toujours mon avis...

WALPOLE.

Oui, quand tu n'étais pas ministre : c'étaient alors des idées de jeune homme,... des idées chevaleresques ;... mais maintenant...

HENRI.

Maintenant, mon oncle, cela me semble un devoir ; telle est du moins mon opinion...

WALPOLE.

Ce n'est pas la mienne... Avant tout l'intérêt des finances...

HENRI.

Avant tout, l'honneur du pays...

WALPOLE.

Et je soutiens, moi...

GEORGE, à Walpole, et montrant Henri.

Permettez... Cela le regarde,... c'est lui qui est responsable...

HENRI.

Pardonnez, mon oncle, d'être d'un avis différent du vôtre... mais ne me condamnez pas sans me juger... J'expliquerai, je développerai les motifs de mon opinion dans ce rapport que Sa Majesté veut bien me demander et que je vous soumettrai d'abord...

GEORGE.

Comme vous voudrez ;... ou que vous me remettrez à moi-même tout uniment... Car entre nous point de gêne, point d'étiquette... Que ce ne soit pas le prince et le ministre, mais seulement deux amis ; et cette amitié que je vous offre,... (lui tendant la main) l'acceptez-vous, Henri ?

HENRI, s'inclinant.

Ah, Sire !... C'est à mon oncle que je dois tant de bonheur ; combien je l'en remercie !

GEORGE.

Et moi plus encore... (à Walpole) car voilà le ministre qu'il me fallait.

WALPOLE.

Vraiment ?

GEORGE.

Oui ! Nous venons de causer ensemble, et vous aviez raison de me le vanter. Tout en lui se trouve réuni : capacité, talents, con-

naissance des affaires... (A Henri.) Et quant à celle dont je vous parlais et que je recommande à votre discrétion...

WALPOLE.

Laquelle?... de quoi s'agit-il ?

GEORGE.

Rien !... c'est entre nous... (A Henri.) Vous avez, dit-on, à quelques lieues de Londres, une villa italienne, une campagne charmante ?...

HENRI.

Une maison de garçon...

GEORGE.

Demain j'irai vous y demander à déjeuner, nous y causerons plus à l'aise qu'ici... (A Walpole.) Vous, mon cher Robert, et jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris, le plus grand silence avec tout le monde sur la nomination de votre neveu ! (Voyant entrer un page.) Mais on nous attend ;... venez, venez, mon cher Henri. (De loin, à Walpole, en s'en allant.) Adieu, milord...

HENRI, de même et gaiement.

Adieu, mon oncle. (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE IX.

WALPOLE, se promenant d'un air morne et rêveur.

Je suis enchanté !... voilà mon neveu en faveur ;... le roi l'a déjà pris en amitié, et va demain déjeuner chez lui... (S'arrêtant.) Il n'est jamais venu déjeuner chez moi... Et puis cette affaire qui les occupe et pour laquelle ma présence paraissait les gêner !... Autrefois il n'avait pas de secret pour moi... Qui donc m'a ôté sa confiance ? Qui m'a déjà desservi auprès de lui? Lord Henri?... oh non, je ne puis le croire ;... il est trop franc, trop loyal,... il n'y a pas assez longtemps qu'il est aux affaires... Cependant il avait l'air d'être d'intelligence avec le roi ; il a combattu devant lui mon opinion, il s'est montré mon adversaire,... mon ennemi ;... et puis enfin ce déjeuner : il n'a rien dit,... il a accepté... L'ingrat !... lui qui me doit tout !

SCÈNE X.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, apercevant Neuboroug, et lui prenant les mains.

Ah! te voilà, mon ami, mon seul ami !

NEUBOROUG.

As-tu vu le roi ?...

WALPOLE.

Oui...

NEUBOROUG.

Je m'en suis douté,... car je l'ai rencontré qui sortait d'ici;... il m'a salué d'un air très-agréable en traversant la terrasse, qui était encombrée de courtisans...

WALPOLE.

Le roi n'était pas seul?...

NEUBOROUG.

Non, il s'appuyait affectueusement sur le bras de lord Henri,... et ils disaient tous : Ce Walpole est-il en faveur ! il suffit d'être son neveu, son parent, pour être traité par le roi comme un membre de la famille royale ! — Sa Majesté s'est alors approchée de la terrasse, au bas de laquelle étaient rassemblés des gens du peuple et des matelots qui murmuraient à haute voix : La guerre ! la guerre ! guerre à l'Espagne — Vous l'entendez, Sire ! s'est écrié lord Henri... Eh bien, mon brave officier ! a dit le roi en lui frappant sur l'épaule, nous la leur donnerons, n'est-il pas vrai?

WALPOLE.

Il a dit cela?... il l'a promis aussi formellement ?

NEUBOROUG.

Tout haut, devant tout le monde ; et alors de toutes parts ont retenti les cris de *vive le roi !... vive Walpole !* parce qu'ils croient toujours que c'est toi qui reste au ministère... Et moi je riais... Que les hommes sont singuliers ! et qu'il faut peu de chose pour les... Et dis-moi, tu as donc songé à moi?

WALPOLE.

Oui, mon ami, oui, je t'ai mis sur une liste qui doit être soumise au roi et qu'il approuvera, j'en suis sûr...

NEUBOROUG.

M'as-tu mis dans la trésorerie,... ou dans l'amirauté?...

WALPOLE, à demi-voix.

Eh ! que dirais-tu s'il y avait moyen d'arriver plus haut ? de parvenir peut-être jusqu'au premier rang?

NEUBOROUG.

Non, non, ne me tente pas !... tu sais que je n'ai pas d'ambition... Un petit ministère inoffensif, bien tranquille, bien mo-

deste, où je sois comme à l'abri des affaires ;... voilà tout ce qu'il me faut.

WALPOLE.

Et pourquoi donc?... tu ne te rends pas justice... N'as-tu pas des titres? et puis enfin, un homme mûr,... raisonnable...

NEUBOROUG.

C'est vrai!

WALPOLE, avec amertume.

Ce n'est pas un jeune homme! il ne monte pas à cheval, celui-là!

NEUBOROUG.

Jamais!...

WALPOLE, de même.

Il n'a pas de villa élégante,... de maison de campagne...

NEUBOROUG.

Pas encore ;... mais cela peut venir ;... et si le roi le veut.

WALPOLE, lui saisissant le bras avec force.

Il le voudra,... j'en réponds... Il y aura des obstacles,... des obstacles terribles... Les princes ont tant de caprices, ils oublient si vite les services passés!... Mais enfin, rassure-toi ;... dans un gouvernement tel que le nôtre, il ne suffit pas d'être le favori du roi pour faire un ministre,... il faut encore du crédit, du talent...

NEUBOROUG.

Tu es bien bon....

WALPOLE.

Il faut avoir pour soi la majorité,... l'opinion publique!... Et l'on verra...

NEUBOROUG.

Oui, mon ami, oui; nous verrons... Mais calme-toi,... car te voilà dans un état qui m'effraye... Tu avais donné ta démission pour être tranquille...

WALPOLE.

Et je le suis, mon ami, je le suis.

NEUBOROUG, remontant vers la porte du fond.

Entends-tu ces cris?... c'est le roi qui part ;... il est à cheval ;... ton neveu est à côté de lui,... à sa droite...

WALPOLE, avec colère.

A sa droite!... tu en es sûr?...

NEUBOROUG.

Parbleu! je le vois... Ah, mon Dieu!... il laisse tomber sa cravache,... le roi lui offre la sienne!... Quel honneur!

WALPOLE, à part.

C'en est trop! (Haut, à Neuboroug.) Viens;... j'y perdrai mon nom, ou nous renverserons ceux qui aspirent au pouvoir!

NEUBOROUG.

Nous les renverserons...

WALPOLE.

Et puisque le roi veut décidément la guerre...

NEUBOROUG.

Nous la lui donnerons... On l'a toujours quand on veut; ce n'est pas comme la paix.

WALPOLE, l'entraînant.

Viens, te dis-je, il faut se hâter.

(Il sort en entraînant Neuboroug par le fond.)

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant par la porte à droite.

Oui, mon père, je vous attendrai ici...

HENRI, entrant par le fond et apercevant Marguerite.

Miss Marguerite,... qu'il me tardait de vous voir!... Je suis d'une joie!... j'éprouve un bonheur!...

MARGUERITE.

Alors dites donc vite, pour que j'en aie aussi!

HENRI.

Il est arrivé depuis ce matin tant de changements, tant d'événements!... Qu'il vous suffise d'apprendre que dans ce moment j'ai tout pouvoir; j'ai la confiance, j'ai l'amitié du roi;... il m'accordera tout ce que je voudrai :... alors et sur-le-champ j'ai pensé à vous...

MARGUERITE.

A moi?...

HENRI.

Ou du moins à celui que vous aimez;... c'est la même chose... J'ai fait venir votre jeune cousin Thomas Kinston...

MARGUERITE.

O ciel!

HENRI.

Je lui avais fait avoir hier un emploi ;... je lui en donne un aujourd'hui bien plus beau,... bien plus sûr ;... je le place près de moi à la chancellerie ;... et si vous aviez vu sa reconnaissance et surtout son étonnement, car il ne peut se douter d'où lui vient sa fortune !...

MARGUERITE, à part.

Je crois bien !

HENRI.

Maintenant que vous voilà riche, lui ai-je dit, que votre avenir est assuré,... ne songerez-vous pas à quelque établissement ?...

MARGUERITE.

Grand Dieu !...

HENRI.

Ne craignez rien !... Je ne me serais pas permis un seul mot qui aurait pu vous compromettre... Mais c'est lui-même qui, s'adressant à moi comme à son protecteur, m'a donné à entendre qu'il avait des vues sur une jeune fille, sa parente, sa cousine, dont le père venait d'être nommé membre de la Chambre des communes... C'est clair, je le pense, et sans trahir un secret que votre tendresse avait confié à mon amitié,... je l'ai engagé à ne pas se rebuter,... à se présenter encore...

MARGUERITE.

O mon Dieu !

HENRI.

Il va venir... (La regardant avec tendresse.) Et en vérité, Marguerite, je le trouve bien heureux ;... je trouve qu'il n'y a personne au monde qui ne doive envier son sort ;... car maintenant le voilà sûr du consentement de votre père... Sa nouvelle fortune,... ma protection,... et puis la vôtre...

MARGUERITE, avec embarras.

Je ne sais ;... je doute encore que mon père...

HENRI.

Il le faudra bien... Je saurai l'y contraindre...

MARGUERITE.

C'est trop de bontés,... c'est trop vous occuper de moi ;... vous d'abord !... vous avant tout !... Vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé,... de cette entrevue, de ce rendez-vous qu'on vous avait demandé ?...

HENRI.

Ah! vous allez partager mon bonheur;... et il m'est d'autant plus doux,... qu'il y a dans notre destinée comme une sympathie secrète,... qui fait que nous sommes heureux ou malheureux ensemble... Je suis comme vous,... je suis aimé!...

MARGUERITE.

O ciel!

HENRI.

Oui, elle m'aime,... oui, je ne peux en douter;... et si des obstacles, si un secret que je dois respecter l'empêchent en ce moment de me donner sa main,... je suis sûr du moins que ce mariage est maintenant l'objet de ses vœux... Je viens de lui écrire pour presser encore cet heureux instant,... et bientôt, je l'espère, rien ne s'opposera à notre union pas plus qu'à la vôtre... Je vais attendre sa réponse,... et je vous retrouverai chez ma sœur, lady Juliana, n'est-il pas vrai?... Adieu, Marguerite, adieu!... Gardez bien mon secret.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, mettant la main sur son cœur.

Il est là son secret;... il est là qui m'accable et me tue : il est aimé!... Pendant qu'il parlait je me sentais mourir;... par bonheur encore, il n'en a rien vu;... sa joie l'empêchait de comprendre ou même d'apercevoir ma douleur... (Joignant les mains.) Qu'il soit heureux, mon Dieu!... c'est là ma seule prière,... et pour moi tout est fini!...

(Se retournant et apercevant Neuboroug.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

MARGUERITE.

Partons, mon père, partons!

NEUBOROUG.

Qu'est-ce qui te prend donc? Qu'est-ce que tu as?

MARGUERITE.

Retournons à la ville; ne restons pas en ces lieux où je voudrais n'être jamais venue!...

NEUBOROUG.

Toi qui ce matin trouvais ce séjour si agréable...

MARGUERITE.

Ce matin, quelle différence !... je ne savais pas... C'est-à-dire que je croyais... Et vous-même qui parlez, vous trouviez la cour si insupportable...

NEUBOROUG.

Au premier coup d'œil,... c'est vrai ;... mais après on s'y fait !...

MARGUERITE.

Je ne m'y ferai jamais... Allons-nous-en, mon père, je souffre.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Est-il possible !... Eh bien, nous partirons... Mais encore un instant :... j'attends mon ami Walpole, qui a sur moi des projets ;... il m'a dit de ne pas m'éloigner ,... car il prétend qu'il y a des chances...

MARGUERITE.

Pour quoi ?

NEUBOROUG.

Pour être ministre...

MARGUERITE.

Vous, mon Dieu !

NEUBOROUG.

Pourquoi pas ?... comme tout le monde !... Et puis, ce n'est pas moi,... c'est lui qui le veut,... qui l'exige ! Comment désobliger un ami qui y met un pareil zèle ?... J'en conviens franchement, j'étais venu ici avec des préventions ;... et peu à peu... que veux-tu ! l'œil se fait à cet éclat, à ce luxe qui vous environne,... l'oreille s'habitue à ces titres de votre Grâce, votre Seigneurie, votre Excellence ;... et puis encore d'autres idées... En voyant ces belles dames si bien parées, si brillantes, si enviées, je pense à toi, et je me dis : Ma fille serait comme elles ! Je te vois dans ma voiture, dans mon salon, dont tu fais les honneurs ; je te vois dans ma loge de l'Opéra... Je les entends qui disent : C'est elle, c'est la fille du ministre... Quand je pense à tout cela, vois-tu bien, cela me trouble, ça m'éblouit, ça m'étourdit, et je ne sais plus si c'est de l'ambition ou de l'amour paternel !

MARGUERITE.

Eh bien ! s'il est vrai,... si vous m'aimez, mon père,... ne me laissez pas ici ;... car j'y mourrais !...

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que tu me dis là?... toi mourir!... Viens-t'en, ma fille, partons;... je t'emmène à l'instant;... je donne ma démission... Qu'est-ce que je ferais ici, dans mon ministère, sans mon enfant, sans mon bonheur?... (Lui prenant les mains.) Mais réponds-moi : raconte tout à ton père. D'où vient l'état où je te vois?... d'où viennent tes souffrances?... est-ce que j'en serais cause, par hasard? J'en serais bien capable!

MARGUERITE.

Non, mon bon père; non, jamais!... Mais hier, quand vous me parliez d'aimer quelqu'un,... je vous ai promis de vous dire... si ça venait... Eh bien, mon père,... c'est venu.

NEUBOROUG.

Vraiment!

MARGUERITE.

Ou plutôt c'est parti;... car je ne veux plus y songer, je veux l'oublier... C'est quelqu'un que je ne peux jamais épouser,... un lord,... un grand seigneur!...

NEUBOROUG, vivement.

Je le connais,... car j'y ai toujours pensé;... c'est toujours lui que j'ai rêvé pour gendre,... lord Henri...

MARGUERITE, lui mettant la main sur la bouche.

Silence, au nom du ciel!

NEUBOROUG.

Raison de plus pour que je sois ministre!... c'est le seul moyen de rapprocher les distances.

MARGUERITE.

Impossible!...

NEUBOROUG.

Pourquoi ne pas essayer? Si nous échouons, je partirai, et, tout consolé, car je partirai avec toi... Mais s'il y avait des chances,... si Walpole l'emportait dans ce qu'il veut faire pour moi, vois donc combien il serait terrible de renoncer à un ministère.

MARGUERITE.

Vous y pensez encore?

NEUBOROUG.

Eh bien, oui! c'est plus fort que moi!... Il y a dans l'air qu'on respire ici quelque chose qui monte à la tête... Je me tâte le pouls, et il me semble que me voilà comme Robert était ce matin;... les mêmes symptômes...

MARGUERITE.

Raison de plus pour s'éloigner.

NEUBOROUG.

C'est possible... (Apercevant Walpole.) C'est lui, le voici !... Attends-moi chez lady Juliana... Deux mots, deux mots seulement, et dans une heure, je te le jure, nous partons.

(Marguerite sort par le fond.)

SCÈNE IV.

NEUBOROUG, WALPOLE.

WALPOLE, entrant par la porte à droite d'un air rêveur et tenant un cahier.

Ce rapport qu'il vient de me remettre,... et qu'en quelques heures il a écrit en entier de sa main,... j'ai beau le relire,... par saint George !... c'est bien !.. c'est très-bien !... Il conclut pour la guerre,.. pour cette guerre d'Espagne qu'ils demandent tous, et dès demain le voilà populaire, idole du prince,... idole de la nation !... et moi injurié, outragé,... bien plus, oublié ! Cela commence déjà.

NEUBOROUG.

Eh bien, mon cher ami ?

WALPOLE.

Eh bien ! cela va mal !... J'ai attendu le roi dans son cabinet au retour de sa promenade ;... je lui ai fait part franchement, et dans son intérêt, de mes nouvelles réflexions et de mes craintes au sujet du choix qu'il veut faire...

NEUBOROUG.

Le roi a donc quelqu'un en vue,... quelqu'un qu'il protége ?

WALPOLE.

Eh oui !... un membre de la Chambre haute,... un jeune lord qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est sans expérience ; et sans le desservir en rien, j'ai démontré au roi que, quels que fussent ses talents, il n'avait jusqu'à présent aucun partisan, aucun appui dans la Chambre des communes... Alors, et avec adresse, je lui ai parlé de toi, qui, porté par l'opposition, pouvais la rallier au gouvernement et opérer une fusion entre les whigs et les torys... C'était enfin, et en bonne politique, un essai à tenter.

NEUBOROUG.

C'est vrai... Eh bien ?...

WALPOLE.

Eh bien !... distrait et rêveur, le roi m'écoutait à peine... ou me

répondait avec impatience... C'est la première fois de ma vie que je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

NEUBOROUG.

Que veux-tu ?... il faut se faire une raison ;... et comme je te le disais ce matin, il y a en première ligne des emplois secondaires,... dont on peut se contenter.

WALPOLE.

Et Dieu sait... si ceux-là même je pourrai maintenant en disposer ;... car il y a là-dessous une intrigue,... une trahison infernale !... Croirais-tu que les partisans du comte de Sunderland le poussaient, le protégeaient...

NEUBOROUG.

Qui ?... mon concurrent ?

WALPOLE, avec impatience.

Eh oui, sans doute ! Lady Cécile, que je croyais abattue, est au contraire triomphante ;... elle avait intrigué en sa faveur !... Tout le monde est donc pour lui ! j'étais donc leur jouet à tous ; et je verrais arriver à ce nouveau ministère Sunderland, Bolingbroke, et tous mes ennemis !... Non, morbleu ! dussé-je y mourir, je ne t'abandonnerai pas ; je n'abandonne pas ainsi la partie, j'en ai gagné de plus désespérées ; je te porterai au ministère,... je t'y pousserai,... quand je devrais tout renverser !

NEUBOROUG.

C'en est trop, mon ami, c'en est trop ! l'amitié t'aveugle et t'égare, et je ne souffrirai pas que pour moi tu t'exposes ainsi,... ni que tu te mettes dans l'état où te voilà... Car depuis que tu t'es retiré des affaires pour te reposer,... c'est pis qu'un enfer,... et j'aime mieux renoncer...

WALPOLE, le retenant.

Tu ne le peux pas !...tu ne t'en iras pas !... Tout n'est encore qu'en projets, rien n'est terminé ! et, grâce au ciel, l'ordonnance n'est pas encore rendue.

NEUBOROUG.

Qu'en sais-tu ?

WALPOLE.

Je le sais, parce qu'on l'aurait envoyée à ma signature !...

NEUBOROUG.

A toi qui t'en vas ?...

WALPOLE.

Eh non !... je reste ministre sans portefeuille pour contre-signer l'ordonnance qui recompose le nouveau ministère !... Et après cela...

SCÈNE V.

NEUBOROUG, WALPOLE, UN HUISSIER de la chambre du roi.

L'HUISSIER, présentant un papier cacheté.

De la part du roi, milord.

(Il salue et sort.)

WALPOLE.

O ciel!

NEUBOROUG.

Qu'y a-t-il donc?...

WALPOLE, essayant de sourire.

Rien! C'est cette ordonnance dont je te parlais...

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc? ... est-ce que tu te trouves mal?

WALPOLE.

Non, mon ami,... ce n'est rien.

NEUBOROUG.

Si vraiment... Je te sens là une sueur froide!...

WALPOLE.

Que veux-tu?... Jusqu'à ce moment j'avais cru que nous l'emporterions,... que je pourrais servir un ami,... et on ne voit pas sans quelque émotion détruire ainsi toutes ses espérances!

NEUBOROUG.

Mon ami,... mon cher Robert, ne te fais pas de peine,... vrai! me voilà tout résigné!... Ce n'était pas pour moi,... c'était pour ma fille;... et je suis philosophe!... Mais toi tu sers tes amis trop vivement... (Lui secouant la main.) Allons,... allons,... du courage. Je vais retrouver ma fille... (A part, regardant Walpole.) Et moi qui hier encore doutais de son affection!... J'étais un ingrat... (A part, en sortant.) Ah! je n'aurais jamais cru qu'il m'aimât à ce point-là.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

WALPOLE, seul, s'asseyant près de la table.

Oui, c'est bien cela... Lord Henri... premier ministre!... voilà l'ordonnance qui le nomme,... (prenant la plume) et quand je l'aurai contre-signée, je ne serai plus rien!... il aura pris ma place!... (Jetant la plume.) Et si je la redemandais cette place!... si je disais

au roi : C'est mon bien, elle m'appartient, rendez-la-moi;... car nul au monde ne pouvait me renverser;... et c'est moi,...moi-même qui me déshérite, qui me ravis le fruit de trente années de travaux et de peines... Ce ne doit pas être,... ça n'est pas juste!...Le roi le saura,... je cours le lui dire... (il se lève, fait quelques pas, et s'arrête) et me couvrir de ridicule, m'exposer à toutes les railleries,... et, qui plus est, à un refus peut-être... Car maintenant, engoué comme il l'est de mon neveu, il le préfère à tout, rien ne pourra l'en détacher... Et puis, les Sunderland ne sont-ils pas là qui poussent à ma ruine, dont ils se disputent les débris?... Et si le roi refuse, ce n'est plus une démission,... c'est une disgrâce, un exil,... un renvoi!... Ah! (Se remettant à la table, et reprenant la plume.) Allons,... il le faut,... il faut se résigner!... il faut subir son sort!... Est-il donc si terrible après tout? Vingt fois dans ma vie n'ai-je pas désiré ce qui m'arrive aujourd'hui? Ne l'ai-je pas demandé moi-même?... et le repos, après tant d'orages, est-il donc sans douceur et sans charmes?... Allons,... signons!... (Il approche la plume du papier, et s'arrête.) Signer son propre arrêt!... signer la réputation, la gloire d'un rival! et faire un ministre de ce favori qui m'a déjà enlevé la faveur du maître!... Non,... non! je ne veux pas écrire... Ma main s'y refuse et se roidit,... mes nerfs se briseraient... (Jetant la plume.) C'est impossible!... J'en mourrais plutôt!... Je le hais! je le déteste!... Tout autre au monde, pourvu que ce ne soit pas lui!

SCÈNE VII.

WALPOLE, près de la table; GEORGE, entrant par le fond, et tenant un mouchoir de femme à la main.

GEORGE, riant.

L'invention est admirable!

WALPOLE, cherchant à se remettre.

C'est le roi!

GEORGE, toujours riant.

C'est vous, mon cher Robert!... Où donc est votre neveu?

WALPOLE, à part.

Toujours lui!...

GEORGE.

Je le cherchais pour lui raconter un tour excellent... Figurez-vous que tantôt j'entre chez la reine, qui était entourée de ses dames d'honneur;... l'une d'elles, avec qui je causais, tenait à la main

ce riche mouchoir brodé, qui, dans un de ses coins artistement noué, me parut renfermer un billet,... sur lequel je plaisantai... On me répondit que c'était une lettre de femme,... de la comtesse de Lindsay, une dame bel esprit,... une élève de Pope... Curieux d'admirer son style, je demandai en grâce à en lire quelques lignes,... on me refuse,... j'insiste... Je veux parler en roi,... on se rit de mon autorité; et toutes ces dames, à commencer par la reine, de prendre parti contre moi en me défiant de réussir. Moi je parie une agrafe en diamant qu'avant la fin du jour le billet sera dans mes mains : on accepte; et vraiment je m'étais avancé là sans trop savoir les moyens d'en sortir à mon honneur, lorsqu'un de mes pages, qui avait entendu la discussion,... un petit ambitieux qui est du parti du roi plutôt que de celui des dames, s'est emparé de ce mouchoir... Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais à l'instant même,... au moment où j'entrais dans ce salon, il me l'a remis d'un air triomphant... (Cherchant toujours à dénouer.) Mais c'est pire que le nœud gordien,... et l'on voit qu'une main féminine a passé par là... Il n'y a que les femmes pour de pareils nœuds!

WALPOLE.

On se plaint rarement de leur solidité!...

GEORGE, achevant de dénouer le mouchoir.

Enfin, j'ai réussi,... (prenant le billet, qu'il ouvre et qu'il montre à Walpole) et nous pouvons admirer la prose ou les vers de lady Lindsay.

WALPOLE, à part, après avoir jeté les yeux sur le billet.

Ciel! l'écriture de mon neveu!

GEORGE.

Qu'ai-je vu!... (Lisant à part.) Ma Cécile, ma bien-aimée... Point de signature;... mais dans les termes les plus tendres,... les plus pressants,... on réclame l'exécution de ses promesses... Quelle audace!... quelle insolence!... Et ce billet qu'elle a reçu, dont elle m'a fait un mystère,... qui a osé l'écrire?... Je le saurai!... je connaitrai le téméraire, et malheur à lui!...

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

GEORGE, apercevant Henri.

Ah! mon ami, mon cher Henri, vous voilà! Vous arrivez à propos,... j'ai à vous parler,... à vous consulter... sur une affaire

qui m'intéresse;... (se retournant, et voyant Walpole) une affaire d'État.

HENRI.

Il me semble que mon oncle pourrait mieux que personne...; et j'aurais droit, Sire, de me récuser,... car je ne suis pas encore nommé.

GEORGE.

Peu importe;... c'est tout comme! (A Walpole.) Mon cher Robert, avez-vous contre-signé cette ordonnance que je vous ai envoyée?

WALPOLE.

Pas encore, Sire!... Je voulais proposer à Votre Majesté une autre forme de rédaction.

GEORGE.

Comme vous voudrez;... ce que vous jugerez convenable. Faites seulement qu'on l'expédie promptement dans vos bureaux.

WALPOLE.

O ciel!...

GEORGE.

Je reste avec votre neveu... pour conférer avec lui,... pour m'entendre sur l'objet dont je parlais tout à l'heure, et qui dans ce moment est de la plus haute importance.

HENRI, vivement.

L'affaire de la guerre d'Espagne!...

GEORGE, de même.

Précisément!

HENRI.

J'ai fait sur-le-champ le rapport que Votre Majesté avait daigné me demander à ce sujet, et... je l'avais soumis à mon oncle...

WALPOLE, qui a été prendre le rapport qu'il avait laissé sur la table.

Oui, Sire,... (il regarde son neveu, hésite un moment pour remettre le papier au roi, et lui dit d'une voix émue :) le voici!... écrit en entier de sa main.

GEORGE, le prenant sans le regarder.

C'est bon!...

HENRI, au roi.

Votre Majesté ne le regarde pas?

GEORGE.

Si vraiment!... (Il y jette les yeux d'un air indifférent.) O ciel!... qu'ai-je vu? cette écriture... (Walpole, qui a observé le trouble du roi,

jette un dernier regard sur lui et sur son neveu, puis il sort précipitamment pendant que George s'avance au bord du théâtre, en regardant toujours le billet.) C'est cela même!... c'est lui!... quelle indignité!... quelle trahison!... et la perfide surtout!...

(Il remonte le théâtre, et aperçoit Cécile, qui entre.)

SCÈNE IX.

HENRI, GEORGE, CÉCILE.

GEORGE, à part.

La voilà!...

CÉCILE, s'adressant au roi.

Mon père, le comte de Sunderland, va se rendre à l'audience que vous daignez lui accorder.

GEORGE, contenant son émotion.

C'est bien,... nous le recevrons...

(George, après un instant de silence, jette un coup d'œil sur Henri et sur Cécile, qui ont échangé un regard et baissent soudain les yeux.)

Lord Henri, je voulais vous parler, et je puis le faire devant milady, car je me rappelle maintenant que plusieurs fois elle a plaidé près de moi en votre faveur et qu'elle est toute dévouée à vos intérêts...

HENRI.

C'est trop de bontés à lady Cécile, et surtout à Votre Majesté...

GEORGE.

J'en aurai plus encore, et pour commencer je vous donnerai un conseil,... celui d'être plus circonspect... Ce matin vous ne m'avez confié que la moitié de votre secret,... j'ignorais encore quelle était celle que vous aimiez;... un hasard vient de me l'apprendre... (Mouvement de Cécile.) Oui, madame;... et voyez à quoi son imprudence l'exposait, si cette lettre, par exemple, était tombée en d'autres mains que les miennes...

HENRI.

O ciel!... Eh bien, puisque mon amour vous est connu, pourquoi n'avouerais-je pas à Votre Majesté et mes projets, et mes vœux, et l'espoir de ma vie entière?... Oui, Sire, c'est elle que j'aime!...

CÉCILE.

Que dites-vous?

HENRI.

Ne craignez rien ;... ce n'est pas au prince,... ce n'est pas à mon souverain que je confie un tel secret...

CÉCILE.

Henri...

GEORGE.

Et pourquoi l'arrêter, milady?... il aime,... il est aimé,... il me l'a avoué ce matin!... il en est convenu!

CÉCILE.

Est-il possible?...

HENRI.

Punissez-moi, madame! je l'ai mérité. Mais quand je parlais ainsi, je croyais que jamais votre nom ne serait connu ;... qu'un éternel silence ensevelirait et mon secret et l'amour que vous m'avez juré...

CÉCILE, qui a passé près de lui.

Taisez-vous! taisez-vous!

HENRI.

Et pourquoi donc?... Pourquoi cet effroi, grand Dieu!

GEORGE.

Vous ne le devinez pas? C'est qu'elle ne peut entendre ni supporter l'arrêt qui l'accable ;... c'est que cet amour qu'elle vous a juré,... il m'appartenait,... elle me l'avait donné.

CÉCILE.

Sire, au nom du ciel...

HENRI, avec fureur.

Quoi! celle que vous aimiez...?

GEORGE.

C'est elle!...

CÉCILE, au roi, et avec dignité.

Assez!... assez!... Vous m'avez frappée de mort, et maintenant je n'ai plus rien à redouter... J'ai subi de tous les supplices le plus horrible... Vous m'avez flétrie à ses yeux... J'ai perdu l'estime de celui que j'aime.

GEORGE.

Que vous aimez!...

CÉCILE.

Oui, Sire; ces nœuds que vous osez rappeler, et que dès longtemps cependant j'avais brisés de moi-même, ces nœuds que l'ambition seuls avait formés,... je m'en accuse et j'en rougis;

mais l'amour que j'avais pour lui, j'en suis fière et je m'en glorifie, car il était noble et pur... Oui, c'est par amour que j'ai repoussé ses vœux, c'est par amour que je refusais sa main, moi qui aurais donné ma vie pour en être digne; et je ne dis pas cela pour m'excuser à ses yeux, pour surprendre sa pitié, ni pour regagner une tendresse que je ne mérite pas et que j'ai perdue sans retour... Mais je le dis pour moi-même, que vous avez voulu abaisser, je le dis devant vous, qui tenez le sceptre et la couronne, celui que j'aimais, Sire,... c'est lui!...

GEORGE.

Et ce mot a décidé sa perte;... et vous deux qui m'avez trompé...

SCÈNE X.

HENRI, CÉCILE, GEORGE, UN HUISSIER de la chambre.

L'HUISSIER, annonçant.

Le comte de Sunderland!...

GEORGE.

Qu'il vienne à l'instant! qu'il vienne!

CÉCILE, s'élançant vers la porte du fond.

Ah! mon père!...

(Elle sort comme pour l'empêcher d'entrer.)

GEORGE.

Oui;... c'est à ses yeux,... c'est aux yeux de tous que je veux la punir, et je vais à l'instant...

HENRI, se plaçant devant la porte du fond.

Non, Sire, votre majesté n'ira pas!

GEORGE.

Oser me retenir!

HENRI.

Elle n'ira pas flétrir une fille aux yeux de son père... Ce n'est pas là la vengeance d'un galant homme, et surtout d'un roi.

GEORGE.

Téméraire!

HENRI.

Vous êtes maitre de mes jours,... mais non de son honneur; et si vous pouviez l'oublier...

GEORGE.

Je n'oublie pas de tels outrages;... je vais les châtier.

HENRI, traversant le théâtre.

Et moi je vais demander justice...

GEORGE.

A qui?...

HENRI.

A la reine!...

GEORGE, courant à lui, et le retenant à son tour.

Monsieur!... restez!

SCÈNE XI.

Plusieurs lords et seigneurs de la cour, plusieurs officiers supérieurs; WALPOLE, GEORGE, HENRI; puis NEUBOROUG et MARGUERITE, qui entrent un instant après.

WALPOLE, entrant un instant avant tout le monde.

Je viens remettre à Votre Majesté cette ordonnance...

GEORGE, la prenant et la déchirant.

Qui est nulle et que j'anéantis! J'ai fait un autre choix;... vous le connaîtrez... (Aux officiers qui sont derrière lui, et leur montrant Henri.) Milords, assurez-vous d'un téméraire qui a outragé son roi,... qui l'a menacé...

MARGUERITE, qui vient d'entrer avec son père.

O ciel!...

WALPOLE.

Ce n'est pas possible.

NEUBOROUG.

De quel crime ose-t-on l'accuser?

GEORGE, avec colère et cherchant à se modérer.

Son crime!...

HENRI, froidement.

S'il est connu,... ce ne sera que par vous, Sire! car au prix de mes jours, je jure de garder le silence.

GEORGE.

Et moi!... (S'arrêtant et s'adressant aux officiers.) Assurez-vous de lui,... plus tard je déciderai de son sort... (Regardant autour de lui.) Walpole, Neuboroug,... vous êtes de bons et fidèles serviteurs, et dans ce moment, entouré comme je le suis de traîtres et de perfides, j'ai besoin d'amis véritables; venez, venez, suivez-moi!

(Il les emmène par la porte du fond, et toute la cour sort après eux.)

SCÈNE XII.

Quelques soldats au fond du théâtre; UN OFFICIER à qui Henri vient de remettre son épée ; HENRI, au coin du théâtre à droite; MARGUERITE, auprès de lui.

MARGUERITE, toute tremblante et joignant les mains d'effroi.

Vous! mon Dieu!... disgracié!... prisonnier!...

HENRI, prêt à partir.

Ah! ce n'est pas là le coup le plus cruel!... Trahi, abusé par celle que j'aimais!...

MARGUERITE, vivement.

Que dites-vous?

HENRI.

Indigne de moi, elle appartenait à un autre, et tout est fini entre nous!...

MARGUERITE, avec une expression de joie et portant la main à son cœur.

Ah!

(L'officier fait un signe à Henri, qui tend la main à Marguerite et sort par le fond, entouré par les soldats, tandis que Marguerite, immobile à la droite du théâtre, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et sort par la porte à droite.)

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Oui, mon cher ami, cela va mal pour vous... Je vous en préviens parce que j'étais là; j'ai été témoin de la colère du roi.

HENRI.

Et cependant, à l'instant même, mes arrêts viennent d'être levés... Je n'ai plus pour prison que l'enceinte de ce palais, et l'on n'a exigé de moi d'autre caution que ma parole de n'en point sortir.

NEUBOROUG.

Cela m'étonne;... car il y a deux heures le roi était furieux. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait; mais voilà ce qui est arrivé. A peine étions-nous sortis de cette galerie, qu'il congédie tout le

monde, en disant d'un ton brusque : Pardon, milords, il faut que je parle à M. Neuboroug, à lui seul. Me voici donc dans le cabinet du roi, en tête-à-tête avec lui. Il me dit : Asseyez-vous, asseyez-vous; puis il se promène d'un air agité, il s'assied,.. il écrit,... il sonne... Tenez, pour le lord chancelier, qui tout à l'heure était dans le salon. — Puis il se retourne vers moi. — Je suis à vous dans l'instant, nous avons à causer du nouveau ministre. — Je croyais que Votre Majesté avait fait un choix. — Est-ce que vous le connaissiez? — Non, Sire, je sais seulement que vous aviez signé l'ordonnance. — Je l'ai déchirée. — Et il recommence à se promener. J'étais toujours là et j'attendais. . On annonce Walpole. — Je ne veux pas le recevoir, dit le roi; et à peine achevait-il ces mots, que votre oncle paraît sur le seuil de la porte. — Je viens, dit-il, rendre un service à Votre Majesté... Il est impossible qu'elle ait écrit l'ordre que je viens de voir entre les mains du lord chancelier.— Je l'ai écrit, je le ferai exécuter... Lord Henri a manqué de respect à ma personne, il m'a menacé;... il y a crime de lèse-majesté : qui ose le justifier est coupable. — Mettez-moi donc aussi en accusation, car je viens le défendre!...

HENRI.

Mon pauvre oncle!

NEUBOROUG.

Oui, Sire, a-t-il ajouté; on n'enlève pas à un brave officier son titre et son grade pour un crime tel que le sien. — Son crime! s'est écrié le roi, le connaissez-vous? — Oui, Sire, et je m'en vais vous le dire... — Silence, milord, a dit le roi avec un regard furieux. Puis, s'adressant à moi : Mon ami, mon cher Neuboroug,... j'avais à vous parler;... mais plus tard, dans quelques instants, je vous ferai savoir mes intentions. — Alors, comme vous vous en doutez bien, je me suis incliné, je suis sorti; et au moment où la porte du cabinet se refermait, l'orage recommençait déjà... Tous deux parlaient à la fois, et je distinguais la voix de Walpole. — Oui, je le défendrai, quand on devrait, comme autrefois, m'envoyer à la Tour!... Et puis, je n'ai plus rien entendu...

HENRI.

Ah! mon oncle est trop généreux!... Il va se perdre! il va attirer sur lui la colère du roi... pour une cause qui ne peut être défendue... ni justifiée.

NEUBOROUG.

C'est lui!.. .Le voilà!

SCÈNE II.

NEUBOROUG, HENRI; WALPOLE, venant du fond.

HENRI.

Mon cher oncle!

WALPOLE.

Rassure-toi... Cela va mieux! tu es libre du moins!

HENRI.

Que dites-vous?

WALPOLE.

J'ai eu d'abord avec le roi une discussion assez vive...

HENRI.

Je le sais.

WALPOLE.

Qui a fini assez mal; car Sa Majesté ne voulait rien entendre, et moi je soutenais toujours, dussé-je le répéter à la tribune, qu'en Angleterre on était libre,... (à demi-voix, et sans que Neuboroug l'entende) libre, si on le voulait, d'enlever au roi ses maîtresses...

HENRI.

Mon oncle!...

WALPOLE.

Sur ce mot-là,... il m'a congédié de son cabinet, et j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu... Mais avec un roi homme d'honneur, il y a toujours de la ressource. Il paraît que depuis deux heures, et une fois le premier mouvement passé, il s'est calmé;... il a réfléchi,... il a senti que mes conseils n'étaient pas si déraisonnables; et il vient de me prévenir, par un billet très-froid et très-laconique, qu'il avait fait lever tes arrêts, et qu'il te gardait seulement prisonnier ici sur parole jusqu'à ce soir.

NEUBOROUG.

A la bonne heure!

WALPOLE.

A cette lettre... en était jointe une autre dont j'ignore le contenu, et qui était pour toi,... Neuboroug; la voici.

NEUBOROUG.

Donne donc... (Il la décachète en tremblant, et la lit avec émotion.)

WALPOLE, avec inquiétude.

Eh bien?...

NEUBOROUG.

Ah, mon ami!...

WALPOLE.

Qu'est-ce donc?

NEUBOROUG.

Laisse-moi finir... Ce bon roi!... (Lisant.) « D'après ce que j'ai « vu et surtout d'après ce que m'a dit Walpole, je peux mettre en « vous toute ma confiance. — J'ai un important service à vous de- « mander!... Venez, je vous attends! »

WALPOLE.

Qu'est-ce que ce peut être?

NEUBOROUG.

Tu t'en doutes bien!... et rien n'égale ma joie. Non pas tant pour la place, qui est honorable, j'en conviens, mais pour autre chose encore ;... car enfin, ton neveu est en disgrâce, moi je suis en faveur; je vais être ministre, et il m'est permis alors d'avoir pour l'avenir des idées d'alliance,... auxquelles sans cela je n'aurais jamais osé m'arrêter.

HENRI.

Ah! je ne suis pas assez heureux pour cela... (A demi-voix, à Neuboroug.) Ce n'est pas moi qu'on aime!...

NEUBOROUG, vivement, et à voix basse.

C'est vous!

HENRI.

Est-il possible!

NEUBOROUG.

Elle me l'a avoué à moi, à son père!

HENRI, avec émotion.

Marguerite!... Mais en effet,... son trouble...

(Il fait quelques pas vers Neuboroug, qui vient de remonter le théâtre.)

NEUBOROUG.

Plus tard,... plus tard;... je suis attendu... et j'ai à peine le temps de remercier cet excellent ami à qui je dois tout. (A Henri, montrant Walpole.) Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi; c'est le triomphe de l'amitié! et si, comme je le crois maintenant, j'arrive au pouvoir, ce sera grâce à lui!

HENRI.

Comment cela?

NEUBOROUG.

Imaginez-vous que ce matin nous avions un rival, un concurrent redoutable que les Sunderland portaient au ministère...

WALPOLE, avec un geste d'effroi.

Neuboroug! je t'en supplie!

NEUBOROUG.

Non,... non, je parlerai... Je ne suis pas un ingrat,... je ne cache pas les services qu'on me rend,... je les proclame tout haut... (A Henri.) C'était un membre de la Chambre haute,... un lord,... un jeune homme sans crédit, sans expérience;... c'était du moins l'avis de Walpole, qui me l'a dit,... car moi, je ne lui en veux pas, je ne le connais pas... Mais il paraît que le roi l'aimait, le protégeait, l'avait pris en affection...

HENRI.

O ciel!...

WALPOLE, voulant l'interrompre.

Eh! de grâce...!

NEUBOROUG, à Walpole.

Enfin l'ordonnance était signée, je l'ai vue entre tes mains, et j'ai cru que tout était fini! (A Henri.) Eh bien, pas du tout; loin de se laisser abattre, mon ami Walpole a redoublé d'efforts; je ne sais pas comment il s'y est pris,... mais il a si bien fait, si bien manœuvré, qu'en quelques heures le favori a été renversé...

HENRI.

Vous, mon oncle!

WALPOLE.

Moi!... Par exemple!

NEUBOROUG, riant.

Oh! tu me l'avais bien dit: Je le renverserai... Voilà du dévouement, de la chaleur! Voilà ce qui s'appelle servir ses amis! et si jamais je suis au pouvoir, je te prendrai pour modèle,... je vous le jure à tous les deux, et si j'y manque jamais...!

SCÈNE III.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Sa Majesté attend sir Neuboroug dans son cabinet...

NEUBOROUG.

Le roi m'attend!... Adieu,... adieu;...je reviens vous apprendre ce qui aura été décidé.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HENRI, WALPOLE.

HENRI, après un instant de silence, et voyant Walpole qui détourne les yeux.

Je ne puis ajouter foi à ce qu'il vient de nous dire;... j'ai mal compris, ou il est dans l'erreur. Vous, mon oncle! vous m'auriez desservi!... ce n'est pas possible;... dites-le moi;... et c'est vous seul que je veux croire.

WALPOLE.

Non;... il t'a dit la vérité!

HENRI.

Grand Dieu!...

WALPOLE.

A quoi bon feindre avec toi? Je t'aimais ce matin, tu m'étais cher; tu te tenais à l'écart du pouvoir et de la fortune, j'ai été te chercher, je t'ai pris par la main pour t'y amener. Ce poste si brillant et si dangereux que j'abandonnais, cette place objet de tous les vœux, c'est moi qui te l'ai fait obtenir, c'est moi qui te l'ai donnée!...

HENRI.

C'est vrai...

WALPOLE.

Eh bien, dès que je l'ai vue entre tes mains, je ne peux dire ce que j'ai éprouvé;... mon amitié s'est retirée de toi à mesure que le pouvoir t'arrivait;... c'est un sentiment que je ne pouvais ni maîtriser ni vaincre... J'étais jaloux!... Vois-tu, Henri, la faveur du prince est un de ces biens qu'on ne peut partager; c'est comme ces objets de notre amour qu'on ne veut pas voir à d'autres, même quand on les dédaigne ou qu'on les abandonne! Céderais-tu ta maîtresse à ton meilleur ami, à ton frère?... Non!... tu le haïrais!... C'est ce que j'ai fait,... tu m'étais devenu odieux!...

HENRI.

Est-il possible!

WALPOLE, avec exaltation.

Oui, tant que je serai vivant, nul ne portera la main sur mon bien, sur cette autorité acquise par trente ans de travaux et de tourments!... Elle m'a coûté trop cher pour ne pas la défendre; et quiconque se présenterait comme obstacle sur ma route, quiconque, ami ou ennemi, voudrait arrêter le char de ma fortune, sera brisé par lui!...

HENRI.

Grand Dieu!

WALPOLE, revenant à lui.

Ah!... je t'effraye;... tu doutes de ce que tu entends, tu ne peux concevoir la violence d'une passion qui, loin de s'amortir avec l'âge, prend chaque jour de nouvelles forces. Mais cette passion est la seule que j'aie éprouvée,... je n'en ai jamais eu d'autres; laisse-la moi, ne me l'envie pas : elle rend si malheureux! Jamais je n'ai connu comme toi les illusions de la tendresse,... jamais l'amour d'une femme n'a fait battre mon cœur,... on ne m'a jamais aimé,... je n'ai aimé personne!...

HENRI.

Mon pauvre oncle!...

WALPOLE.

Ah! tu me hais!

HENRI.

Non;... je vous plains!

WALPOLE.

Et tu as raison;... car dès que j'ai abattu à mes pieds l'ennemi qui me résistait,... semblable au soldat dont la colère s'éteint quand le combat est fini, mon ressentiment tombe avec celui qui l'avait fait naître. J'ai honte de moi,... je rougis de ma frénésie,... je m'en veux de mon triomphe que je cherche à expier!... Toi, par exemple,... à peine renversé, je t'ai tendu la main; je t'ai rendu mon amitié, j'ai couru te défendre auprès du prince;... j'aurais bravé pour toi sa vengeance, sa colère, sa disgrâce peut-être! car je t'aime maintenant, tu es redevenu mon fils, mon neveu bien-aimé! Demande-moi ma fortune, mon sang,... je te les donne; mais le pouvoir!... je l'essayerais en vain, c'est au-dessus de mes forces! Et tiens, ce Neuboroug, ce vieil ami,... si honnête homme,... si peu redoutable,... eh bien! dans ce moment, j'ai beau me raisonner et me combattre,... je ne l'aime plus... Que dis-je?... tout à l'heure, pendant qu'il me parlait,... j'éprouvais contre lui des mouvements de jalousie et de haine; cette intimité, cette confiance dont le roi l'honore,... tout cela le rend mon ennemi mortel!... et malgré moi, dans ce moment, je cherche déjà en mon esprit les moyens de le renverser. (Voyant Henri qui fait un geste d'étonnement.) Tais-toi, le voici!

SCÈNE V.

HENRI, MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, tenant Marguerite sous le bras.

Viens-t'en, ma fille ;... viens-t'en, quittons ces lieux !

HENRI.

Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE.

Est-ce que tu n'es pas ministre?

NEUBOROUG.

Moi?... c'est fini !

WALPOLE, avec un mouvement de joie.

O ciel ! (Puis, se retournant avec amitié du côté de Neuboroug, à qui il serre la main.) Mon ami !... mon pauvre ami !

HENRI.

Qu'est-il donc arrivé?

WALPOLE.

Ce service que te demandait le roi?

NEUBOROUG.

Tu ne t'en serais pas douté ! Il voulait savoir de moi si réellement tes forces et ta santé étaient aussi altérées que je le lui avais dit... Et il me demandait, sous le sceau du secret, et sans que cela eût l'air de venir de lui, si je ne pouvais pas t'engager à revenir sur ta démission?...

WALPOLE, vivement.

Il serait possible !

NEUBOROUG, de même.

Rassure-toi ! j'ai refusé... Moi t'exposer !... moi compromettre les jours d'un ami... Je lui ai dit que le choix seul d'un successeur t'avait rendu malade; (à Henri) c'est la vérité ! (à Walpole) et que dans ton intérêt il ne fallait même plus te charger des soucis de ce nouveau ministère... J'ai vu alors un homme fâché,... dépité, qui m'a dit sèchement : N'en parlons plus;... on se passera de Walpole;... mon choix est fait ! Alors je me suis avancé, et en balbutiant quelques mots, j'ai remercié. — Vous, docteur ! est-ce que j'y ai jamais pensé ! s'est-il écrié en me tournant le dos. Et comme je restais là,... stupéfait, interdit, indigné,... il a ajouté brusquement : C'est bien, c'est bien,... je ne vous retiens plus; ce qui voulait dire : Sortez !... Et l'on croit que je resterais ici un

instant de plus, que je m'exposerais, comme cette foule de courtisans et d'ambitieux, aux dédains et aux caprices d'un prince!... Moi! homme libre et indépendant!... Non, morbleu!... (A Walpole.) Tu avais bien raison, ce matin, de vouloir quitter la cour; nous la quitterons ensemble!... Oui, je pars à l'instant avec ma fille, (passant près d'elle) avec ma pauvre enfant!... (A Henri). Car maintenant, vous sentez bien, lord Henri, que tout ce que je vous ai dit...

MARGUERITE.

Quoi donc? mon père!

NEUBOROUG, à Marguerite.

Rien!... rien!... (A Henri.) Oubliez-le!

HENRI, vivement.

Jamais! (Regardant Marguerite.) Mais laissez-moi du moins le temps de mériter un tel bonheur.

WALPOLE, qui a remonté le théâtre.

Le roi!

(Il redescend à droite.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NEUBOROUG, GEORGE, HENRI, WALPOLE.

GEORGE, qui est entré en rêvant, descend lentement le théâtre; il aperçoit Neuboroug, qu'il salue affectueusement.

Pardon, mon cher Neuboroug, de vous avoir quitté tout à l'heure aussi brusquement. Croyez qu'en tout temps notre royale protection saura reconnaitre votre zèle, vos conseils; et malgré nos inutiles tentatives auprès de votre ami!...

WALPOLE, s'avançant.

Mais, Sire...

GEORGE.

Il suffit, Walpole! je n'insiste plus, et mon choix est décidément arrêté. (Après un instant de silence, et se tournant vers Henri.) Lord Henri, j'ai eu des torts envers vous.

HENRI, s'inclinant.

Ah, Sire!...

GEORGE, avec intention.

Envers d'autres encore.... Je veux tâcher de les réparer. .. Le comte de Sunderland quitte aujourd'hui l'Angleterre; il part avec toute sa famille pour nos Etats de Hanovre, dont je l'ai nommé gouverneur général.

HENRI.

Je reconnais là mon roi!

GEORGE.

Quant à vous, milord,... nous avons lu le rapport que vous nous avez fait sur la situation actuelle du royaume et sur la guerre avec l'Espagne. Convaincu désormais de vos talents comme nous l'étions déjà de votre loyauté et de votre franchise, nous voulons récompenser en votre personne les longs et glorieux services de votre oncle, et puisqu'il persiste à quitter le pouvoir, puisqu'à notre grand et légitime regret rien ne peut le retenir à la cour, c'est vous qu'à sa place nous nommons premier ministre.

(Walpole fait un geste de colère, qu'il réprime aussitôt.)

NEUBOROUG.

O ciel!...

HENRI, jetant un coup d'œil sur son oncle, et s'adressant au roi.

Je supplie Votre Majesté de ne pas m'en vouloir,... mais bien décidément, Sire, je refuse.

WALPOLE, vivement.

Est-il possible!...

HENRI, lui prenant la main, et à voix basse.

Oui, mon oncle, pour que vous m'aimiez toujours... (S'adressant au roi.) Je refuse, Sire, dans votre intérêt, car, grâce au ciel, pour remplir cette place, je puis vous offrir mieux que moi!

GEORGE.

Que dites-vous?

HENRI.

J'ai depuis ce matin tant prié, tant supplié mon oncle, qu'il veut bien encore s'immoler au salut de l'État; il renonce au repos qu'il désirait, il retire sa démission, et consent à rester aux affaires.

GEORGE.

Il serait vrai!... Et c'est à vos instances que je dois un pareil sacrifice!!... (Passant près de Walpole.) Mon cher Walpole, je n'oublierai jamais une telle preuve d'amitié et de dévouement!

WALPOLE.

Votre Majesté l'exige!... il faut donc reprendre cette chaîne que j'espérais et que je ne peux briser.

NEUBOROUG, qui a passé près de lui, à droite du spectateur.

Mais, mon cher ami, tu n'y penses pas;... je te jure qu'avant un an tu en mourras!

WALPOLE.

C'est possible!... (A part.) Mais je mourrai ministre!!!

LA CAMARADERIE,

OU

LA COURTE-ÉCHELLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 19 janvier 1837.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE MIREMONT, pair de France.
CÉSARINE, sa femme.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.
EDMOND DE VARENNES, jeune avocat.
BERNARDET, médecin.
OSCAR RIGAUT, cousin de Césarine.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.
ZOÉ, sa femme.
DUTILLET, libraire.
SAINT-ESTÈVE, poëte-romancier.
DESROUSEAUX, peintre.
LÉONARD, SAVIGNAC, PONTIGNI, } camarades.
UN DOMESTIQUE de M. de Montlucar.
UN DOMESTIQUE de M. de Miremont.
DOMESTIQUES d'Oscar.

La scène se passe à Paris : au premier acte, chez M. de Montlucar, au deuxième, chez Oscar; les trois derniers, chez M. de Miremont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, M. DE MONTLUCAR.

ZOÉ, à gauche, à une table, écrivant pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.

Il me semble, monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne tient que cent cinquante personnes.

M. DE MONTLUCAR.

Allez toujours.

ZOÉ.

Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR.

Eh, madame! c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer,... et si on entre, autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connait personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis.

ZOÉ.

Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre?

M. DE MONTLUCAR.

Certainement,... et quelques-uns même sur l'escalier; c'est bon genre...

ZOÉ, se remettant à écrire.

Je continue. « Décembre 1836. Monsieur et madame de Montlucar prient monsieur... »

M. DE MONTLUCAR.

« Monsieur le maire de Saint-Denis... de leur faire l'honneur « de, etc. »

ZOÉ.

C'est vrai!... je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis... Une belle occasion pour vous, monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR.

Moi, madame! y pensez-vous? me mettre sur les rangs,... avec mes opinions! Il faudrait qu'on me priât bien!... et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet?

ZOÉ.

Oui, monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

Mon ami Dutillet, le libraire! le génie de la librairie! mon ami Desrousseaux le paysagiste,... le génie de la peinture, celui-là!

ZOÉ.

Une chose qui m'étonne, monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR.

Oui, madame,... on n'a plus que de cela maintenant; tout génie!

ZOÉ.

C'est fâcheux! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR.

Eh madame!... est-ce qu'on a le temps?... c'était bon autrefois,... dans des temps de niaiseries et de futilités,... au temps de Voltaire ou de Marivaux; mais ce n'est pas dans un siècle aussi

grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser... à faire de l'esprit;... c'est bon pour les sots : mais nous autres! Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat,... qui fait des vers élégiaques?

ZOÉ.

Oui, monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

J'avais dit que l'on prit six exemplaires de ses poésies funèbres... Ah! les voilà!

ZOÉ.

Six exemplaires!... d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR.

Voulez-vous vous taire!

ZOÉ.

C'est inconcevable!... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire! » Hier encore, à l'Opéra, la musique la plus ennuyeuse! « Voulez-vous bien ne pas bâiller! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant!

M. DE MONTLUCAR.

Eh non! madame; il y avait là des amis qui vous regardaient; et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ.

C'est trop fort!... et je ne vous comprends pas.... Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, par votre naissance et votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions,... vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste,... j'ignore dans quel but... M. Oscar Rigaut, par exemple, ce poëte-avocat dont vous dites tant de bien;... et lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR.

Il est si occupé!

ZOÉ.

Il ne plaide jamais... Vous avez préféré un jeune homme dont vous dites toujours du mal,... M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès... Bien mieux encore, ce médecin homme du monde dont vous ne pouvez vous passer,... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR.

Homme prodigieux! homme phénomène, qui a mis du génie dans la médecine.

ZOÉ.

Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui, et à votre dernière maladie vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En secret!... et je vous prie de n'en parler à personne : je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui par ma position suis indépendant,... Oui, madame... l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun parti, se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont?

ZOÉ.

Le pair de France...

M. DE MONTLUCAR.

Du tout... Je me moque bien de son titre et de sa qualité;... mais il est propriétaire d'un journal très-répandu...

ZOÉ.

Peu m'importe!... je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR.

Une femme charmante... (A demi-voix.) Une femme redoutable que l'on rencontre partout! dans les salons du ministère ou dans ceux de la banque... Une femme qui intrigue, qui juge, qui tranche, qui dans une soirée fait et défait vingt réputations.

ZOÉ.

A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse;... autrefois avec nous dans la même pension, et qui maintenant nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas.

M. DE MONTLUCAR.

Ma femme!

ZOÉ.

J'inviterai Agathe, sa belle-fille,... qu'elle rend si malheureuse; Agathe de Miremont, autrefois aussi ma camarade de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne. Et cependant elle aurait de quoi être fière;... une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empêche pas de voir et de chérir ses anciennes amies... Aussi, je l'estime, je l'aime... Mais

sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste,... et elle me le rend bien !

M. DE MONTLUCAR.

Raison de plus !... Un sage a dit que nous avions dans le monde trois classes d'amis : les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus. Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont et de l'aimer si c'est possible.

ZOÉ.

Non, monsieur !

M. DE MONTLUCAR.

Faites cela pour moi,... je vous en supplie en grâce !

ZOÉ.

Eh bien, monsieur, car je suis trop bonne,... je consens à la traiter comme une amie... de la troisième classe ;... mais je fais mes conditions.

M. DE MONTLUCAR.

Toutes celles que vous voudrez.

ZOÉ.

D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance,... je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous.

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister,... et pendant ce temps aller au bal ou en soirée,.... car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Et pour commencer, il y a ce matin un concert charmant au Conservatoire ; vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAR.

Volontiers... Ah ! mon Dieu, non,... je ne peux pas... J'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ.

Vous le refuserez.

M. DE MONTLUCAR.

Impossible !... c'est avec nos amis... Ils y seront tous ;... un déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède,... mais auquel je n'oserais manquer,... car c'est d'une importance !...

ZOÉ.

En quoi donc? de quoi s'agit-il ?

M. DE MONTLUCAR.

De choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ.

Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ni ce que vous devenez, ni ce que vous faites ; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit chez vous, soit chez vos amis !... C'était bien la peine de faire une loi contre les associations !... Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAR.

Moi, madame?

ZOÉ.

Je suis tentée de le croire ;... si ce n'est pas contre l'État, c'est donc contre moi !... Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout,... et ce papier que je vous ai vu écrire hier,... et que vous avez caché à mon arrivée... (Traversant le théâtre, et regardant sur la table, à droite.) Le voilà !... je le reconnais,... c'est de votre main;... il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR.

Mais non, madame.

ZOÉ.

Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR.

C'est inutile ;... un fragment littéraire...

ZOÉ.

N'importe !... en fait de conspiration,... tout est bon ! (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie ? ... »

M. DE MONTLUCAR, voulant toujours reprendre le papier.

Vous voyez,... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ.

Raison de plus !... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie?... » Je ne suis pas fâchée de faire enfin sa connaissance. (Lisant.) « N'est-ce « pas l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, bien qu'elle par-

« coure l'immensité? C'est la réflexion que tout le monde fera en « lisant le dernier ouvrage... »

M. DE MONTLUCAR, voulant lui arracher le papier.

Assez, vous dis-je!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc, monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition,... et de votre écriture?...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Pourquoi?... pourquoi?... c'est qu'on vient!

ZOÉ, se retournant et poussant un cri.

Ah! c'est ma bonne amie Agathe!

(Elle jette le papier qu'elle tenait et dont son mari s'empare, et court au-devant d'Agathe, qu'elle embrasse.)

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Te voilà!... Que tu es gentille de venir me voir, et de si bon matin encore!

AGATHE, qui a salué M. de Montlucar.

C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ.

C'est juste,... c'est dimanche! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas!

AGATHE, ôtant son châle et son chapeau, que Zoé place sur différents meubles.

Elle avait ce matin une audition,... un nouveau compositeur qu'elle protége et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAR.

Ah! le jeune Timballini!... l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante! le génie de la musique!

ZOÉ.

Encore un de vos amis!

M. DE MONTLUCAR.

Certainement, un des nôtres; un homme qui fera du bruit dans le monde.

ZOÉ.

Il commence déjà!

M. DE MONTLUCAR.

Et votre charmante belle-mère,... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle?

AGATHE.

A merveille.

M. DE MONTLUCAR.

Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous? Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions;... et quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste!

AGATHE.

Vous êtes bien bon;... du reste, lui et ma belle mère professent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAR.

« Mes Anomalies politiques et littéraires? »

AGATHE.

Je crois que oui,... je ne l'ai pas lu,... c'est trop savant pour moi;.. mais M. Bernardet, le docteur en médecine; mais M. Timballini, le musicien; huit ou dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent tous s'y connaitre, s'écriaient : « Quelle profondeur! quelle immensité! quel génie! »

M. DE MONTLUCAR.

Ces chers amis!

AGATHE.

Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR.

Mon éditeur!

AGATHE.

Qui criait plus fort que les autres : « Auprès de lui, Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau! »

M. DE MONTLUCAR.

Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper,... mais qui du moins se trompe de bonne foi... Et monsieur votre père, que disait-il?

AGATHE, naïvement.

Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR.

C'est son usage;... un homme grave qui ne se prononce pas légèrement.

AGATHE.

Et puis peut-être est-il comme moi, et n'a t-il pas lu l'ouvrage; cependant il l'a sur sa table,... il l'a acheté.

M. DE MONTLUCAR, gravement.

On l'achète beaucoup.

ZOÉ, à Agathe, vivement.

Non, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR.

C'est vrai;... j'ai eu cet honneur... Et votre belle-mère, que disait-elle?

AGATHE.

Oh! c'est différent,... elle parlait beaucoup,... elle s'écriait : « Voilà un homme qu'il faut nommer à l'Académie des sciences morales et politiques!... c'est là sa place! »

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En vérité?... Quelle femme!... quel goût!... quel tact!... (A Agathe.) Et puis,... achevez.

UN DOMESTIQUE, entrant par la porte à gauche.

On demande à parler à monsieur, à l'instant.

M. DE MONTLUCAR, avec impatience.

Eh bien, qu'on attende!... Je ne suis pas un homme en place,... je ne me dois pas au public,... je ne me dois à personne,... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE.

C'est monsieur le docteur Bernardet.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Ah! un des nôtres! un ami,... j'y vais;... qu'il ne s'impatiente pas. Pardon, mademoiselle, je vous laisse avec ma femme.

(Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.)

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Eh bien, ma chère Agathe, voilà comme il est toujours... Autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort aimable;... mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent,... il est ennuyeux à périr... (Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.) Encore s'il avait pris un autre genre,... il y en a tant!... mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond,... c'est à s'y perdre;... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine!... mais une vraie...

AGATHE.

Hélas! ma pauvre Zoé,... c'est comme chez nous: ... tu sais comme autrefois l'on s'y amusait!... quels jolis bals!... comme nous dansions dans le salon de mon père!... maintenant on ne peut plus s'y retourner : il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire!

ZOÉ, riant.

En vérité!

AGATHE.

Sans compter ceux que je ne vois pas! car dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours : « Notre grand poëte, notre grand acteur, notre grande tragédienne. » Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands! Et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ.

Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE.

C'était là le bon temps!

ZOÉ.

Quand nous jouions au cerceau ou à la corde!

AGATHE.

Comme nous nous aimions! comme nous étions heureuses! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune! Mais alors toutes les trois nous étions inséparables : ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOÉ, souriant.

Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE.

Était presque le nôtre.

ZOÉ.

Tous les jours à la pension il venait voir sa sœur.

AGATHE.

Et nous aussi! puisque nous ne nous quittions pas.

ZOÉ.

Maintenant, c'est bien différent;... ce pauvre Edmond est avocat,... il passe sa vie au Palais. Je le vois bien peu.

AGATHE.

Et moi jamais;... il déplaît à Césarine, ma belle-mère; et mon

père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOÉ.

C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là.

AGATHE.

Il ne croit pas du tout être mené... Il a au contraire une volonté,... une volonté très-prononcée;... (souriant) mais celle de sa femme...

ZOÉ.

Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire? voilà ce que je n'ai jamais compris.

AGATHE.

Eh! mon Dieu! par ma faute!... C'est moi qui en suis la cause... A notre pension, où, sans fortune et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maîtresse, elle me protégeait, elle me favorisait.

ZOÉ.

Je crois bien, tu étais la plus riche, ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, souriant.

Crois-tu?... Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins,... j'en parlais à mon père; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui tout aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon père,... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur;... elle lui lisait les journaux, elle lui servait de secrétaire; elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le Directoire et le Consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Césarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne, épousait à Saint-Thomas-d'Aquin M. de Miremont, pair de France; et

je m'aperçus seulement alors qu'auprès de notre ancienne sous-maîtresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, se levant.

Cette Césarine est donc bien adroite !...

AGATHE, se levant aussi et passant à la gauche du théâtre.

Elle !... Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue; c'est inné chez elle, c'est une vocation décidée; et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire d'un de nos premiers journaux ; crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle : on arrive à tout !

ZOÉ.

Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE.

Mais malheur à ses ennemis !... elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour les biens de ma mère;... je voulais prendre pour avocat Edmond de Varennes, notre ami d'enfance; ma belle-mère ne voulait pas !...

ZOÉ.

Et pourquoi donc?...

AGATHE.

Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine et ne perd pas une occasion de lui nuire.

ZOÉ.

Cela m'étonne; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable;... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui.

AGATHE, vivement.

Quelle idée !... Ce n'est pas vrai.

ZOÉ.

On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE.

En voilà bien la preuve, car elle avait persuadé à mon père que dans mon intérêt même on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante ; et sais-tu qui elle voulait en charger?

ZOÉ.

Non, vraiment.

AGATHE.

M. Oscar Rigaut,... un imbécile!...

ZOÉ.

Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE.

Oui; mais moi je l'entends tous les jours,... et Césarine le protége.

ZOÉ.

Pourquoi cela?

AGATHE.

D'abord parce que c'est son cousin, et puis,... (mystérieusement) il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres; car Césarine, grâce au journal dont son mari est propriétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune-France, que depuis quelque temps je vois chez elle : jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix hautes,... apprentis grands hommes, gloire surnuméraire, illustrations à venir, qui ne feraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Edmond de Varennes.

AGATHE.

Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ.

Il l'a donc gagné?

AGATHE.

Eh oui, vraiment! gagné hier, et complétement.

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ.

Arrivez donc, monsieur le vainqueur! arrivez! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous.

EDMOND, troublé.

Ah! que vous êtes bonne!... je ne m'attendais pas au plaisir

de rencontrer mademoiselle de Miremont,... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ.

C'est égal ! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE.

Et moi, monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance; car, hier, quand vous êtes accouru à l'hôtel en présence de mon père et de ma belle-mère m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate?

EDMOND.

Non, mademoiselle.

AGATHE.

A peine si je vous ai parlé.

EDMOND.

C'est vrai;... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ.

Oui, je m'en souviens ; cela voulait dire : « Bonjour, Edmond, « bonjour, notre frère ! » Et nous vous le disons encore.

(Les deux femmes lui tendent chacune la main, qu'il serre dans les siennes.)

EDMOND.

Ah ! quels souvenirs vous me rappelez ! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE.

Dites le nôtre !

EDMOND.

C'est à ma pauvre sœur,... c'est à elle que je pensai tout d'abord !... (aux deux femmes) c'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables; et je me disais : « Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins ! » Mais, non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu ; je n'ai plus de sœur.

AGATHE.

Ah ! que c'est mal à vous ! il vous en reste encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance?

ZOÉ.

Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND.

Mon avenir? il est bien triste! Orphelin et presque sans fortune...

ZOÉ.

On n'en a pas besoin quand on a du talent.

EDMOND.

Eh! qui vous dit que j'en ai?

AGATHE.

Nous! qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous! Je vous l'ai prouvé; d'autres feront comme moi.

ZOÉ.

Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE.

Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune.

ZOÉ.

Et vos amis! Tout le monde alors voudra l'être.

AGATHE.

Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant eux.

EDMOND.

Ah! tout me parait possible quand je vous entends; il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire (regardant Agathe) et tout oublier; mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves, que je ne puis vaincre et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus; rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant. Il semble qu'il y ait comme un barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but, et me dit : « Tu mourras sans l'atteindre! »

ZOÉ.

Quelle idée!

AGATHE.

Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné; que plusieurs fois même on avait applaudi.

ZOÉ.

Le premier pas est fait.

AGATHE.

Il faut continuer.

EDMOND.

Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE.

Si vraiment! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ.

Elle a raison.

EDMOND.

Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE.

En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, étonné.

Que dites-vous!

ZOÉ.

C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin.

AGATHE.

Le peu de propriétés que vous possédez est situé dans ce pays-là, il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND.

Moi! grand Dieu! y pensez-vous? jamais.

AGATHE.

Et pourquoi pas?

EDMOND.

Une pareille ambition demande de si grands talents!

ZOÉ.

Vous n'avez donc jamais été à la Chambre?

EDMOND.

Si vraiment; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres?

AGATHE.

Avocat !

ZOÉ.

Ils arrivent tous !... vous ferez comme eux.

AGATHE.

Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ.

Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion... (Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.) Voici justement les journaux d'aujourd'hui ;... nous allons jouir de votre triomphe; lisez-nous, lisez vite l'audience d'hier... (Voyant Edmond qui tremble en dépliant le journal.) Vous tremblez d'émotion !

EDMOND.

C'est vrai.

ZOÉ.

Est-il enfant !

AGATHE, à Edmond, qui parcourt le journal.

Eh bien, monsieur! eh bien! cela vous donne-t-il du courage?... êtes-vous content?

EDMOND, tombant dans un fauteuil.

Ah ! c'est indigne !

TOUTES DEUX.

Qu'avez-vous donc ?

EDMOND.

C'est fait de moi ; ce dernier coup m'accable ; mon plaidoyer tronqué, défiguré,... le contraire de ce que j'ai dit ; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet,... ceux où ont éclaté des applaudissements,... on a mis entre deux parenthèses :... « Murmures dans l'auditoire. » (Donnant le journal à Zoé.) Tenez,... tenez !... voyez plutôt !

ZOÉ, regardant.

C'est vrai. (Lisant à demi-voix à Agathe.) « La cause s'est défendue « par elle-même ; point de logique, point de verve, point de mouvements oratoires ; et chacun se demandait en sortant comment « l'on n'avait pas confié cette affaire au jeune Oscar Rigaut, dont « l'éloquence chaleureuse convenait bien mieux au sujet. »

AGATHE, prenant le journal.

Oscar !

EDMOND.

Quand je vous le disais : j'ai beau redoubler d'efforts, tout

conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais,... c'est fini, j'y renonce.

ZOÉ.

Et pourquoi donc vous décourager? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage à la vérité? Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND.

Combien étaient-ils?... deux ou trois cents personnes peut-être, et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés; et demain, dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répéteront que je suis un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés!

ZOÉ.

Y pensez-vous?

EDMOND, reprenant le journal, qu'il parcourt.

C'est écrit,... c'est imprimé! Et votre mari est mieux traité...; je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage!... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie? n'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on « ne peut saisir, bien qu'elle parcoure l'immensité... »

ZOÉ, étonnée.

Ah, mon Dieu!

EDMOND.

« C'est la réflexion que tout le monde fera en lisant le dernier « ouvrage de M. le comte de Montlucar. »

ZOÉ, à part, regardant du côté de la table, où était le brouillon écrit de la main de son mari.

Ah! je comprends maintenant.

EDMOND.

Un pareil éloge!... Il est bien heureux!... cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ.

Peut-être!... si vous le vouliez!...

AGATHE.

Oui, sans doute; car une fois député, il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice.

ZOÉ.

A la tribune, on parle de haut.

EDMOND.

Non, non;... je vous remercie toutes les deux de votre amitié,

de vos consolations, de vos conseils,... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force ni le courage de parcourir une pareille carrière; encore des intrigues, des cabales à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque là!

AGATHE.

Et vous resterez toujours tel que vous êtes!

ZOÉ.

Et vous mourrez ignoré!...

EDMOND, avec désespoir.

Oui, oui,... je mourrai bientôt, je l'espère; plût au ciel que cela fût déjà arrivé!

AGATHE, faisant un mouvement vers lui.

Edmond!...

UN DOMESTIQUE entre et dit :

La voiture de mademoiselle.

AGATHE, faisant signe d'attendre.

C'est bien!... (Elle va prendre son châle pendant que Zoé va prendre son chapeau, qui est plus loin, sur un autre meuble. — S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton suppliant.) Vous ne voulez donc pas nous écouter et être député?...

EDMOND.

A quoi bon?

AGATHE.

A beaucoup de choses! (Tout en arrangeant son châle et sans regarder Edmond.) Mon père disait hier qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député!...

EDMOND.

O ciel!

AGATHE, se retournant vers Zoé et prenant le chapeau qu'elle lui apporte.

Merci, merci de ta peine... Adieu, ma chère Zoé, adieu!

(Elle sort vivement, et Zoé la reconduit jusqu'à la porte du fond, pendant qu'Edmond est resté sur le devant du théâtre, immobile de surprise.)

SCÈNE V.

EDMOND, ZOÉ.

EDMOND, à part.

Député!... si je suis député, je puis aspirer à sa main!... Et ce que jamais je n'ai osé lui dire,... elle l'a donc deviné,... elle l'a donc lu dans mon cœur!

ZOÉ.

Mon pauvre Edmond, que je vous plains !

EDMOND.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

ZOÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?... Vous qui tout à l'heure...

EDMOND.

Oui, tout à l'heure j'étais un extravagant,... un insensé !... qui n'écoutais rien,... qui repoussais vos conseils;... mais je reviens à ceux de la raison, aux vôtres,... et je veux maintenant...

ZOÉ.

Que voulez-vous ?...

EDMOND.

Je veux être député !

ZOÉ.

Est-il possible ?

EDMOND.

Je le serai ! c'est mon seul but, mon seul espoir !...

ZOÉ.

Vous qui refusiez...

EDMOND.

J'ai changé d'idée,... il faut que je sois député : je ne sais pas comment, mais c'est égal... N'importe à quel prix, j'y arriverai,... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député !...

ZOÉ, souriant malignement.

Et bon député, à ce que je vois, car vous changez promptement d'avis.

EDMOND.

Ah ! c'est que vous ne savez pas,... vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ.

Je sais du moins que vous devenez raisonnable,... c'est tout ce que nous demandions ;... c'est là le chemin des honneurs !

EDMOND.

Ça m'est égal !

ZOÉ.

La route de la fortune !

EDMOND.

Peu m'importe ! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie,... nous verrons ;... je ferai ce que vous me

direz... Mais avant tout que je sois nommé, et pour cela à quels moyens avoir recours?... à qui s'adresser?... moi qui ne connais personne!

ZOÉ.

Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND.

Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune,... et lui, devenu grand seigneur...

ZOÉ.

Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND.

Autrefois, c'est vrai!... mais depuis son mariage,... c'est différent:... je ne vais presque plus chez lui;... il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ.

O ciel! qu'avez-vous fait!

EDMOND.

J'ai bien fait! y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui, par intérêt ou par ambition, cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui!...

ZOÉ.

Taisez-vous! taisez-vous!...

Et ne nous brouillez pas avec la république!

EDMOND.

C'est déjà fait! Et de ce côté-là il n'y a rien à attendre, rien à espérer.

ZOÉ.

Adressez-vous alors à mon mari,... qui a de l'influence à Saint-Denis:... il a là une manufacture,... des électeurs qui sont à lui, des voix dont il peut disposer;... commencez par demander la sienne...

EDMOND.

Moi! solliciter sa voix!... mendier son suffrage!...

ZOÉ.

Eh! mais sans doute! il n'ira pas vous l'offrir,... tout le monde en agit ainsi.

EDMOND.

C'est possible,... mais il me semble que je ne pourrai jamais;... et puis, quoique votre mari soit mon client, quoique j'aie gagné

pour lui un procès important,... je me trompe peut-être, mais j'ai idée qu'il a peu d'affection pour moi.

ZOÉ, souriant.

Vous avez là une idée assez juste,... ce qui vous arrive rarement; et savez-vous, Edmond, qu'il est assez singulier que vous vous en soyez aperçu comme moi?... J'ignore pourquoi,... mais il est très-vrai que mon mari ne vous aime pas.

EDMOND, d'un air sombre.

Personne ne m'aime.

ZOÉ, d'un air caressant.

Ah! vous êtes un ingrat,... et puisque vous n'osez parler à mon mari,... voulez-vous que je m'en charge?

EDMOND.

Vous!

ZOÉ.

Ça le contrariera, ça le mettra en colère,... c'est une querelle qui me revient,... peut-être deux;... je les risque!... il faut bien faire quelque chose pour ses amis, et je vous réponds qu'il finira par céder!

EDMOND.

Non,... non... Protégé par vous,... que ne dirait-on pas? on dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes,... cela ne se doit pas;... et j'en rougirais!

ZOÉ.

Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?... d'un pensionnat de demoiselles?... et encore, dans le nôtre, on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument,... tenez,... tenez,... le voici! parlez vous-même.

EDMOND.

Si vous saviez combien ça me coûte...

ZOÉ.

Il n'est pas si redoutable... Allons! du cœur!

EDMOND.

Oui, oui,... vous avez raison... (A part.) Pensons à Agathe, et du courage!

(Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.)

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant; EDMOND, qui reste au fond du théâtre.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Certainement on peut être député et conserver sa couleur..., on est de l'opposition ;... cela n'en vaut que mieux,... on obtient bien plus !... Mais dans ma position je ne peux pas me proposer ; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable ;... et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND.

Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, sèchement en apercevant Edmond.

Ah ! c'est vous, monsieur Edmond ; vous venez, je pense, pour voir madame de Montlucar...

EDMOND.

Non, monsieur, c'est pour vous.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Et qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite ?

EDMOND.

Une importante affaire... Il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, froidement.

C'est ce qu'on dit,... car je me mêle peu de politique...

EDMOND.

Je paye dans ce pays quelques impositions.

M. DE MONTLUCAR, d'un air aimable.

J'entends, vous êtes électeur,. . et venez me trouver...

EDMOND.

C'est tout naturel,... votre influence, votre grand nom,... vos grands biens...

M. DE MONTLUCAR, toujours d'un air aimable.

Vous êtes trop bon ;... vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND.

Qui donc ?

M. DE MONTLUCAR.

Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND.

Non, monsieur, je viens de moi-même...

M. DE MONTLUCAR, d'un air affectueux et lui prenant la main.

Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis sensible à votre démarche,... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet;... mais vous comprenez vous-même ma position :... je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... Comme tel je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire,... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune...

EDMOND, avec étonnement.

Comment cela?

M. DE MONTLUCAR, vivement.

Cela vous étonne, mais c'est ainsi; et loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais tenté de vous en vouloir;... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien,... qui me croyais à l'abri de toutes les tentatives de ce genre,... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle... (D'une voix faible et comme prêt à céder.) Car, en vérité,... je ne peux pas être député...

EDMOND, vivement.

Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas,... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR.

Hein?... que dites-vous?

EDMOND.

Je comprends très-bien vos motifs,... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, cherchant à se remettre et affectant un air de joie.

A la bonne heure,... je respire;... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre quel est-il?

EDMOND.

C'est moi.

M. DE MONTLUCAR, avec surprise.

Vous!... (Avec un air de supériorité.) Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous venez me demander;... mais on connait mon opinion et la vôtre,... nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND.

Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR.

Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques ;... j'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore, vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont, qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'Empire, et vous avez gagné un procès contre une des plus anciennes familles de France! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND.

Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND.

Si j'ai pu dans cette cause montrer quelque talent...

M. DE MONTLUCAR.

Je ne mets pas cela en doute ; mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer,... et franchement je vous conseille, comme votre ami,... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable.

EDMOND, cherchant à modérer sa colère.

Vous croyez!... Mais la vôtre, à vous, monsieur, votre opinion ne se règle pas sur celle du journal ;... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR.

Certainement...

EDMOND.

Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte chaque matin votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur!...

EDMOND.

Eh bien! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls ni sans difficultés ; qui demandait des soins, des travaux,... quelque mérite peut-être... J'ai réussi,... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès,... vous me serriez les mains,... vous m'embras-

siez! j'avais du talent alors!... Eh bien! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or, vous croyez m'avoir payé; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur :... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix? répondez, répondez!

M. DE MONTLUCAR.

Eh bien!... oui...

EDMOND.

Et vous me la refusez aujourd'hui, parce que votre journal ne vous le permet pas!... vous monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez,... qui en convenez avec moi!...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Certainement... je sais, mon cher ami,... que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut,... je le crierai toujours,... entre nous!... mais il y a des situations qu'il faut comprendre : et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis,... il me veut du bien,... je n'ai jamais rien fait pour cela;... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité,... et je n'irai pas me mettre en opposition avec lui, protéger hautement les gens qu'il attaque,... pour m'exposer moi-même à être attaqué,... moi qui ne suis pour rien là-dedans, moi qui par ma position suis libre et indépendant!

EDMOND.

Indépendant!... et vous tremblez devant un article de journal! Indépendant!... et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion!

M. DE MONTLUCAR, fièrement.

Monsieur!... j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire, et dont je ne m'écarterai pas :... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, avec colère.

Monsieur!...

(M. de Montlucar salue Edmond, et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

EDMOND, seul.

Ah! j'ai mérité ce qui m'arrive, puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à mendier sa protection!... Si c'est à ce prix qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances!... Sortons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR RIGAUT.

OSCAR, l'arrêtant.

Ce cher Edmond! où court il donc ainsi?

EDMOND.

Oscar Rigaut!... mon ancien camarade!...

OSCAR.

Eh oui vraiment! collége Charlemagne, où j'étais toujours le dernier; et toi, deux années de suite le prix d'honneur! Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collége; (lui serrant la main d'un air affligé) car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier, au Palais!

EDMOND.

Comment! qu'en sais-tu? qui te l'a dit?

OSCAR.

Mon journal,... qui rend toujours compte le lendemain, et très-exactement; après cela, que veux-tu? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu? que deviens-tu? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne.

EDMOND.

On se perd de vue; et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR.

J'espérais du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND.

Je n'ai pas le temps,... je travaille beaucoup.

OSCAR, riant.

Il travaille!... est-il bon enfant!... et qui t'amène chez Montlucar?... encore un savant, celui-là;... est-ce pour travailler?...

EDMOND, prêt à sortir.

Non, pour une affaire particulière qui ne peut réussir; et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, se retournant.

Y penses-tu?... me voilà,... je suis riche!... Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien,... et si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, entre amis!...

EDMOND, lui serrant la main.

Je te remercie; ce n'est pas là ce qui me chagrine!

OSCAR.

Et quoi donc?...

EDMOND.

C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR.

C'est étonnant; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND.

Cela prouve un grand bonheur ou un grand talent.

OSCAR.

Mais non,... c'est tout naturel, cela va tout seul : je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive!...

EDMOND.

En vérité!

OSCAR.

Je ne te parle pas du barreau, où j'étais déjà lancé, mais que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND.

Et lesquelles?

OSCAR.

Tu ne sais donc pas?... J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND.

Toi!...

OSCAR.

Comme tout le monde!... Cela m'est venu un matin en déjeunant... *Le Catafalque*, ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut*.

EDMOND.

Toi?... un gros garçon réjoui!...

OSCAR.

Oui; je me suis mis dans le funéraire,... il n'y avait que cette partie-là; tout le reste était pris par nos amis; des beaux,...des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé *le vaporeux*, *le moyen âge*, *le pittoresque*; j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur... Mon ouvrage est partout,... et tiens, tiens,... (regardant sur la table) tu vois ici même six exemplaires...

EDMOND.

Je n'en reviens pas!

OSCAR.

Tu ne lis donc pas les journaux?... « Le jeune Oscar Rigaut, que « son imagination délirante vient de placer à la tête de la jeune « phalange... » Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND.

Si, vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR.

C'était de moi-même! moi, avec tous mes titres. (Lui montrant le livre.) Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'Honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND.

Avec qui?

OSCAR.

Avec les nôtres,... ceux qui, comme moi, sont à la tête de la jeune phalange; car ils sont aussi à la tête, nous y sommes tous; nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous portons, qui nous soutenons, qui nous admirons; une société par admiration mutuelle;... l'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout ça se compense, et tout le monde arrive l'un portant l'autre.

EDMOND.

C'est inconcevable!

OSCAR.

C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un mot à dire,... je te protégerai, je te pousserai... Un de plus, qu'est-ce que ça fait?...

EDMOND.

Je te remercie, mon ami, je te remercie bien ; mais malheureusement ce que je désire n'est pas en ton pouvoir.

OSCAR.

Qu'est-ce donc?

EDMOND, soupirant.

Je veux être député !

OSCAR.

Pourquoi pas?... nous en faisons beaucoup.

EDMOND.

Est-il possible?

OSCAR.

De véritables députés, des députés qui votent; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe!... Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens, à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie; il le faut, c'est dans le règlement ;... tu les verras à l'œuvre!

EDMOND.

Mais où, et quand?

OSCAR.

Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras tu?

EDMOND, regardant la carte, et hésitant.

Qu'est-ce que je risque?... Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR.

Eh bien! viendras-tu?

EDMOND.

Ma foi, oui, j'irai!

OSCAR, lui donnant la main.

A tantôt!

EDMOND.

A tantôt.

(Edmond sort par le fond, Oscar entre dans l'appartement à gauche.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement de garçon très-élégant; porte au fond, deux latérales; sur le premier plan, à droite, une croisée, et une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Le déjeuner à deux heures!

BERNARDET.

Le Champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais!... Je tiens à ce que celui-là soit bon,... j'en réponds!

OSCAR.

Et vous vous y connaissez, docteur!

BERNARDET.

Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui nous autres médecins nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance. C'est un établissement si utile que le sien!... toutes les bonnes maladies sortent de là...

OSCAR.

Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET.

C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous les bons morceaux sont chaque matin accaparés par moi,... et à tous ceux qui arrivent après on répond : « C'est retenu par le docteur Bernardet, c'est réservé pour le docteur Bernardet! » et toujours le docteur Bernardet,... c'est comme si je donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui se disent entre eux : « Diable! c'est donc un illustre! c'est donc un homme bien riche!... » Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR.

C'est pour cela que j'ai bon espoir.

BERNARDET.

Je crois bien! vous avez déjà un joli patrimoine,... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester.

OSCAR.

Et que je partage volontiers avec mes amis! Les chevaux, les loges au spectacle, les diners au Rocher de Cancale, c'est toujours moi qui paye, c'est mon bonheur!

BERNARDET.

Chacun son genre!... vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit,... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clef de voûte et presque le président. Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer sur une importante affaire,... c'est chez vous qu'on vient déjeuner,... vous irez loin!

OSCAR.

Vous croyez!

BERNARDET.

Vous le savez bien, et nous aussi... Avec une tête comme celle-là,... je me connais un peu en phrénologie,... et vous avez la bosse de la sagacité!... D'abord vous êtes docile,.... et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, riant.

Que voulez-vous? je crois à la médecine et à vous, docteur.

BERNARDET.

Quand je vous le disais! la bosse de la sagacité! Qui aurons-nous à notre déjeuner?

OSCAR.

Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables!

BERNARDET.

Où sont-ils?

OSCAR.

Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini.

BERNARDET.

C'est juste! un talent exotique qu'il faut faire mousser! il nous rendra cela à l'étranger!

OSCAR.

Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur! Desrouseaux, notre grand peintre!... Saint-Estève, notre grand romancier!... Montlucar, notre grand..., je ne sais comment dire...

BERNARDET.

Économiste! notre grand économiste!

OSCAR.

Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous! mais c'est drôle, j'entends le latin, et lui je n'ai jamais pu l'entendre!

BERNARDET.

Personne non plus!... et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie dans son livre!... » tout le monde se dit : « Pauvre homme! il l'a donc lu!... » et par commisération on le croit sur parole... Qui diable irait vérifier?... Qui aurons-nous encore?...

OSCAR.

J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine!

BERNARDET.

Tant mieux! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté?...

OSCAR.

Avec grand plaisir.

BERNARDET.

Bon!... il viendra.

OSCAR.

Quoique ça eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, secouant la tête.

Alors il ne viendra pas.

OSCAR.

Il me l'a promis, et si ça contrarie Césarine, tant pis! je n'irai pas me gêner avec elle qui est ma cousine,... car c'est ma cousine, après tout... Mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père,... avec cette différence que nous étions riches et qu'elle ne l'était pas, à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat,... je m'en souviens bien.

BERNARDET, l'interrompant.

Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR.

Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, froidement.

Écoutez-moi, mon cher; car vous, qui avez de la sagacité, vous

me comprendrez tout de suite,... lorsque pour vous ou pour vos amis vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez-le d'abord à sa femme...

OSCAR, avec étonnement.

Ah ! bah !!... c'est le plus long !

BERNARDET, froidement.

C'est le plus court. M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, il n'a jamais pensé depuis ce moment qu'à conserver ses places, et il y a réussi ;... il en a huit !...

OSCAR.

Huit places !...

BERNARDET.

Huit !... et se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre ;... car vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui, et se met au lit deux mois d'avance quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique,... je le sais ;... c'est moi qui le traite ; et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui dans son intérieur se croit de l'autorité, et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme, qui, elle, ne se laisse mener par personne... Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR.

Ce n'est pas possible, il m'a donné sa promesse formelle hier soir...

BERNARDET.

C'est égal !

OSCAR, regardant du côté de la croisée.

Tenez, tenez ! entendez-vous une voiture qui entre dans la cour, c'est la sienne, il arrive le premier ! Me croirez-vous, maintenant ?

BERNARDET.

Ma foi non!

OSCAR, prêt à sortir.

Je cours le recevoir au pied de l'escalier. (Revenant.) Ah! mon Dieu!... j'oubliais!... un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET.

Qu'est-ce que c'est?

OSCAR.

Un avocat.

BERNARDET.

A la bonne heure! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit!... Est-il bon?

OSCAR.

Il est très-instruit.

BERNARDET, avec impatience.

Est-il bon?

OSCAR.

Il a beaucoup de talent.

BERNARDET.

Ce n'est pas là ce que je vous demande, est-il bon camarade? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte-échelle?

OSCAR.

Certainement; il se jetterait au feu pour ses amis!

BERNARDET.

C'est ce qu'il nous faut!... Nous le pousserons,... nous le pousserons,... en avant d'abord!... Et quand nous le connaîtrons mieux...

OSCAR.

Il déjeune avec nous.

BERNARDET.

Ça suffit; en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, se retournant.

Eh! c'est ma chère cousine!

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, allant au-devant de M. de Miremont, à qui Césarine donne le bras.

Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons !

BERNARDET.

Et de si bonne heure encore ! Ça ne m'étonne pas : l'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre... A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT, à Oscar.

Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous !

OSCAR.

O ciel !

M. DE MIREMONT.

Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, bas, à Oscar.

Que vous disais-je ?...

M. DE MIREMONT.

Nous avons ce matin, au Luxembourg, à la Chambre des Pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR.

Comment !... vous ne pourriez pas y manquer ?...

M. DE MIREMONT.

C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

OSCAR, naïvement.

En vérité ?...

M. DE MIREMONT, d'un air grave.

Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses ; elles voient une partie de plaisir qui les séduit, et voilà tout ;... mais nous autres,... c'est différent !

BERNARDET.

Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre,... et contre un redoutable adversaire ?...

M. DE MIREMONT.

Mais non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède

volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'État,... elle sait bien qu'il est inutile de me prier,... et elle ne l'essaye même pas.

CÉSARINE.

Aussi ce matin, monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai.

CÉSARINE.

Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la Chambre haute, qui devrait bien s'habituer à marcher sans vous,... car, enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, d'un air sévère.

Ma femme!...

CÉSARINE.

Allons, ne vous fâchez pas, je me tais,... je n'ai pas envie de me faire une querelle; et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête,... allez au Luxembourg; j'irai pendant ce temps-là à la séance du Conservatoire,... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore...

M. DE MIREMONT, s'inclinant et lui prenant la main.

Ma chère amie...

CÉSARINE.

J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT.

A la bonne heure.

BERNARDET, à part.

C'est là qu'elle voulait aller!

CÉSARINE, gaiement à Oscar.

Ce sera du moins un dédommagement qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser... (A monsieur de Miremont.) Partez vite; la voiture vous conduira d'abord au Luxembourg, et viendra me rejoindre ici,... où j'ai à parler à monsieur Bernardet.

BERNARDET.

Trop heureux d'être à vos ordres!

CÉSARINE.

Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture...

M. DE MIREMONT.

Comme vous voudrez,... mais c'est inutile.

BERNARDET.

Je le crois bien, monsieur le comte n'a pas besoin de bras; il a pour son âge une vivacité et une verdeur... Il est plus jeune que nous.

OSCAR, d'un air malin.

Je m'en rapporte à ma cousine!

CÉSARINE.

Vous êtes bête, Oscar.

OSCAR, riant.

N'est-ce pas, je suis drôle!... (A part.) Elle est un peu bégueule, ma cousine, mais elle est bien aimable... (Offrant son bras à M. de Miremont.) Je vous conduis jusqu'en bas... (A Bernardet.) Je donne les derniers ordres pour le déjeuner,... (à Césarine) et je reviens.

M. DE MIREMONT.

Adieu, ma femme!... ne sois pas fâchée contre moi, et surtout ne t'impatiente pas. Dans un quart d'heure je te renvoie la voiture.

(Il sort avec Oscar.)

SCÈNE III.

BERNARDET; CÉSARINE, allant s'asseoir sur un fauteuil à droite.

BERNARDET, debout près d'elle.

Vous aviez grande envie d'aller à ce concert?

CÉSARINE.

Vous croyez?

BERNARDET.

Quelque peu flatteur que ce soit pour nous,... j'en suis persuadé...

CÉSARINE.

A la bonne heure : au moins, il y a du plaisir avec les gens qui vous comprennent... Eh bien! oui, docteur,... nous étions hier au soir chez le ministre; il est plus en faveur que jamais, aussi il y avait un monde à sa réception!... impossible de l'avoir à soi un instant. A peine a-t-il eu le temps de me dire : « Allez-vous demain au concert? ma loge est à vos ordres. » Puis il a ajouté à demi-voix : « N'y manquez pas, j'ai à vous parler. »

BERNARDET.

Et sur quoi?

CÉSARINE.

Je l'ignore;... probablement sur la loi que l'on doit voter demain.

BERNARDET.

On dit qu'elle ne passera pas.

CÉSARINE.

Il lui manque quatre voix... Il faut que nous les lui trouvions.

BERNARDET.

Comment cela?

CÉSARINE.

Nous verrons!... Attendons d'abord que je lui aie parlé.

BERNARDET.

Vous aurez le temps, le concert sera long... Il y aura bien du malheur si entre deux morceaux vous ne lui dites pas un mot pour moi.

CÉSARINE.

Cette place à l'École de médecine?...

BERNARDET.

Tout le monde m'y désigne, vous le savez! et il est dans l'intérêt du pouvoir d'avoir là un professeur qui lui soit dévoué,... qui prenne de l'influence sur cette jeunesse turbulente:... c'est excellent les jours d'émeute;... avec quelques phrases:... « Jeunes « gens, jeunes étudiants, mes jeunes amis,... » on se rend populaire... Ils cassent les vitres aux cours de vos collègues, et vous portent en triomphe, ce qui vous lance,... et vous fait arriver de plain pied... à tout ce qu'il y a de plus élevé... *Sic itur ad astra*... Pardon de vous parler latin,... la force de l'habitude.

CÉSARINE, souriant.

Je comprends très-bien, docteur; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET.

Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientèle, c'est vrai,... vous m'avez mis en vogue par votre migraine et vos spasmes nerveux;... ils ont fait ma fortune, j'en conviens, je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès,... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas,

mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris,... ne suis-je pas là?... en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, se levant et lui tendant la main.

Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi.

BERNARDET.

Vous parlerez au ministre?

CÉSARINE.

Ce matin même.

BERNARDET.

C'est comme si j'étais nommé; un mot encore!... mais celui-là dans votre intérêt:... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux?

CÉSARINE.

Cette question!...

BERNARDET.

C'en est une comme une autre... Est-il jaloux?

CÉSARINE.

Quelquefois;... si je voulais,... il aurait des idées de jalousie,... dont je tire de temps en temps parti,... mais seulement quand il y a absolue nécessité... Maintenant, pourquoi cette demande?...

BERNARDET.

On prétend que le ministre est charmant pour vous.

CÉSARINE.

Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET.

J'entends bien;... mais on assure que d'autres idées qui ne sont rien moins que politiques l'empêchent de vous rien refuser,... dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté
D'égaler Orosmane en générosité.

CÉSARINE.

Qui a dit cela?

BERNARDET.

C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ? Je vais prendre vos ordres pour les transmettre à mes amis; commandez! que dirai-je?

CÉSARINE, froidement.

Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps.

BERNARDET.

Je le savais d'avance! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais

insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé!

CÉSARINE.

Qu'en savez-vous?

BERNARDET.

La Faculté s'y connaît!

CÉSARINE.

La Faculté pourrait bien se tromper!... (Lentement.) Il y a peut-être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié autrefois la plus brillante position... (Vivement.) J'étais folle alors,.. je ne le serai plus! l'expérience arrive...

BERNARDET, souriant.

Je devine : un premier amour.

CÉSARINE.

C'est possible.

BERNARDET.

Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE.

Au contraire!... et c'est là le plus piquant,... je crois qu'il ne m'aimait pas... (Vivement.) Les inclinations sont libres; je l'ai oublié, je n'y pense plus.... Mais je lui en voudrai toute ma vie;.. et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distraction et d'activité, maintenant mon bonheur et ma seule passion; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments, si vous voulez, mais ce sont des émotions!... c'est de l'espérance ou de la crainte; c'est vivre du moins!... Voilà pourquoi vous me voyez souvent, si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer dans des périls que je connais,... que je prévois,... mais qui font battre le cœur,... et rendent plus douce encore la joie du triomphe!

BERNARDET.

Vous avez manqué votre vocation; vous étiez faite pour gouverner un empire!

CÉSARINE, souriant.

On ne peut plus maintenant,... ils se gouvernent tout seuls; et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon,... et les intrigues secondaires... C'est toujours cela;... il faut se faire une raison et se contenter de

ce qu'on a,... faute de mieux!... (Gaiement.) De quoi s'agit-il aujourd'hui?... et pourquoi ce déjeuner?...

BERNARDET.

Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar, qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du Champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands génies; nous n'avons pas de députés,... et un député qui serait des nôtres,... qui serait à nous,... ça ferait bien.

CÉSARINE.

Certainement!... ou du moins si ça ne fait pas de bien,... ça ne peut...

BERNARDET.

N'est-ce pas?... c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et, avant de travailler les électeurs,... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE.

C'est une élection préparatoire;... et avez-vous quelques idées?..

BERNARDET.

J'attends les vôtres!

CÉSARINE, après un instant de silence.

Vous, par exemple!

BERNARDET, après avoir réfléchi.

Non!... j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure... (Lentement.) Je ne me ferais député,... comme tout le monde,... que pour...

CÉSARINE, de même.

Pour avoir la place!...

BERNARDET, de même.

Et si je l'ai tout de suite...

CÉSARINE.

La députation est inutile.

BERNARDET.

C'est toujours ça de sauvé!... On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah! je ne dis pas un jour,... si d'autres idées,... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, souriant en le regardant.

Peut-être!... en fait d'idées d'ambition ou de fortune, on de-

vine toujours aisément,... en allant au plus haut,... c'est là que vous visez,... et dans notre famille encore...

BERNARDET, un peu troublé.

Moi?... madame!...

CÉSARINE.

Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation;... qui prendrons-nous?

BERNARDET.

Il y a quelqu'un qui en a bien envie :... M. de Montlucar; mais, vu ses opinions,... il demande avec instance,... à être nommé malgré lui... C'est possible!

CÉSARINE.

Oui, mais pas encore. Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des Sciences morales et politiques : il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET.

C'est juste.

CÉSARINE.

J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis, employer toute votre influence; bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET.

Eh! qui donc?

CÉSARINE.

Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET.

En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un..., un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE.

Je le connais mieux que vous; mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille,... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET.

Soit;... mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE.

Tant mieux!... ce sera un homme à nous; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre et que nous exercerons à

sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est;... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET.

Que sait-il faire?

CÉSARINE.

Il ne sait rien.

BERNARDET.

Mettez-le dans l'instruction publique, une inspection, une sinécure.

CÉSARINE.

Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique occupation est de ne rien faire.

BERNARDET.

Il aidera son fils.

CÉSARINE.

J'y penserai; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET.

Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de madame.

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu, le concert sera commencé et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET.

Vous avez la mienne; et pour la réponse?

CÉSARINE.

Chez moi, tantôt.

BERNARDET.

Et à vous, toujours! attachement éternel.

(Il la reconduit jusqu'à la porte, et la salue.)

SCÈNE IV.

BERNARDET, seul, s'inclinant encore, redescendant.

Oui, morbleu! attachons-nous toujours au char de la fortune, surtout quand il monte;... quand il descend, c'est autre chose. Mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le

veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention? et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservé le monopole exclusif des pairs de France... Patience! elle y viendra; et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons. (Apercevant Oscar.) Eh bien, notre cher Amphitryon!...

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET.

Tout est-il ordonné et prévu?... nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner?

OSCAR.

Je vous annonce d'abord un convive. (Bas, à Edmond, lui montrant Bernardet.) C'est un des nôtres... (A Bernardet, lui présentant Edmond.) C'est un ami, un intime que je vous présente,... le camarade de collége dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, avec emphase.

Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps!

OSCAR.

Lui-même.

EDMOND, passant près de Bernardet.

C'est bien de l'honneur pour moi; et je ne m'attendais pas...

BERNARDET.

Avec un mérite comme le vôtre, monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND.

Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi?

BERNARDET.

Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne que la vôtre,... un nom aussi connu!... (Bas, à Oscar.) Dites-moi donc son nom... (Se retournant, et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.) C'est égal,... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau!... (A Edmond.) Vous

avez réconcilié, monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence.

EDMOND.

Monsieur...

BERNARDET.

Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style,... et puis vous dites bien, ce qui est rare; un très-bel organe,... de la noblesse dans le geste.

EDMOND.

Vous m'avez entendu ?...

BERNARDET.

C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR.

En vérité? (A Edmond.) Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit!

BERNARDET, à part, haussant les épaules.

Quel parfait honnête homme!

EDMOND.

Quoi! vous étiez à mon dernier plaidoyer?

BERNARDET.

Je n'y étais pas à mon aise,... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu; mais c'est égal; je me suis dit : Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami; car je suis l'ami de tous les talents; et, grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND.

Est-il possible!

OSCAR.

Tu vois bien!... qu'est-ce que je te disais?... te voilà admis. Et comme il est bon enfant! quelle amabilité! quelle franchise!

EDMOND.

C'est vrai.

OSCAR.

Eh bien! mon ami, ils sont tous comme cela.

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR.

Arrivez, chers, arrivez donc!... Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira.

DUTILLET.

J'espère bien que non.

OSCAR.

Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux; c'est plus retiré : cela convient au banquet des sages.

DUTILLET.

C'est ce cher docteur!... (Bas, à Oscar.) Et quel est ce jeune homme qui est avec lui?

OSCAR.

Un nouvel ami. Bernardet, qui le connait intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huitres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens.

(Il sort en courant par la porte à gauche.)

BERNARDET, à part et remontant le théâtre.

Eh bien! cet imbécile-là nous laisse!

DUTILLET, à Edmond.

Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX.

Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE.

Nous sommes tous solidaires.

EDMOND.

J'ai bien peu de titres, messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, passant au milieu.

Ne le croyez pas!... Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'avons supprimée. Règle première : chacun se rend justice; on sait ce qu'on vaut; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi. (Aux autres.) Oui, messieurs, avocat distingué,

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX.

Monsieur est avocat?...

DUTILLET.

Depuis qu'Oscar s'est fait poëte, nous n'en avions pas dans nos rangs.

BERNARDET.

Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant. (A part.) Et Oscar qui ne revient pas! (Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet.) M. Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET.

Mon cher Bernardet!...

BERNARDET.

C'est tout naturel; celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés, il en médite une de trente dans ce moment. (Passant près de Desrouseaux.) Notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique; génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature; il en a inventé une qui n'existait pas, et que vous ne trouverez nulle part. (A part.) Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide! (Passant près de Saint-Estève.) Notre grand poëte, notre grand romancier! qui s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes... (Se retournant, et apercevant Oscar, qui fait apporter la table.) Eh! venez donc, mon cher Oscar! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations.

OSCAR.

Y pensez-vous? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui. (Riant.) Hi! hi! hi!

BERNARDET.

Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR.

Et pourtant je suis encore à jeun. (Remontant le théâtre, et parlant aux domestiques.) La table ici... Apportez le Champagne glacé, et montez les huitres, si toutefois on a achevé de les ouvrir. (Descendant le théâtre, et s'adressant à Desrouseaux, qui donne la main à Edmond.) Eh bien!... qu'est-ce? qu'y a-t-il?... Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET.

Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi.

(Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond.)

DUTILLET, bas, à Desrouseaux.

Sais-tu son nom?

DESROUSEAUX.

Et toi?

DUTILLET.

Pas davantage!... Mais il parait que c'est un fameux, et qu'il est connu : tout le monde le connait.

DESROUSEAUX.

Alors il peut nous être utile.

DUTILLET.

Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX, à Edmond, qui redescend.

J'espère que monsieur me permettra de faire sa lithographie; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND.

Y pensez-vous?

OSCAR, redescendant.

Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés,... en chemise et sans cravate; c'est de rigueur,... le déshabillé de l'enthousiasme... Ça n'est pas cher, et ça fait bien; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE.

Notre nouvel ami me permettra de parler de lui dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'avocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND.

C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE.

Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET.

Que j'imprimerai à deux mille exemplaires... Donnez-moi seulement vos improvisations la veille,... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience...

(Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.)

SAINT-ESTÈVE.

Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, redescendant le théâtre.

Des éloges dans tous les salons...

OSCAR.

Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains,... comme je te disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND.

C'est bien singulier !

BERNARDET.

En quoi donc?... nous sommes dans un siècle d'actionnaires; tout se fait par entreprises et associations,... pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations?

DUTILLET.

Il a raison !

BERNARDET.

Seul, pour s'élever, on ne peut rien; mais montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme !

OSCAR.

Il y a même de l'avantage à être le dernier,... c'est celui-là qui arrive.

BERNARDET.

Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun une importante affaire,... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas !

OSCAR.

C'est que tout le monde n'est pas arrivé.

(Oscar sort un instant.)

BERNARDET.

Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, à part.

O ciel !... (Haut, à Bernardet.) Est-ce que vous croyez possible...

BERNARDET.

Cela dépend de nous et de celui que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, avec émotion.

En vérité?

BERNARDET, à Edmond.

C'est le secret de notre force : amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive !... Vos ennemis seront les nôtres...

SAINT-ESTÈVE.

Nous les attaquerons en vers comme en prose.

BERNARDET.

A charge de revanche; et si au palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle manière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux...

EDMOND.

Permettez,... monsieur...

(Desrouseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond.)

BERNARDET.

Un petit avocat,... qui, dans une cause contre moi, s'est permis de m'attaquer et de me railler,... un obscur,... un inconnu,... un nommé Edmond de Varennes.

EDMOND.

Monsieur...

OSCAR, bas, à Edmond.

Tais-toi!... je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah!... (Se retournant, et apercevant M. de Montlucar.) Voici encore un convive!

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE ET OSCAR, allant au-devant de M. DE MONTLUCAR, restent avec lui un instant au fond du théâtre; LES PRÉCÉDENTS, sur le devant.

DUTILLET.

Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le regarde,... car ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX.

Et à moi aussi.

BERNARDET.

C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu!

(Il l'amène en face d'Edmond, qui le reconnaît.)

EDMOND.

M. de Montlucar!

M. DE MONTLUCAR, reconnaissant Edmond.

O ciel!

BERNARDET, à part.

En voilà un qui le connaît !... ce n'est pas malheureux !

M. DE MONTLUCAR.

Quoi, monsieur, vous ici ?

EDMOND.

Je pourrais vous adresser la même question,... vous qui ne voulez pas être député,... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR.

J'ai suivi votre exemple. (A Desrouseaux, qui est à côté de lui.) C'est monsieur qui est libéral, et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, à Oscar, qui est à côté de lui.

C'est monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde !

BERNARDET, se jetant entre eux.

Eh, messieurs ! qu'importent les nuances ? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort ?... Il n'y a ici que des camarades, des amis ! l'amitié n'a qu'une opinion ;... et elle en aurait deux et même plus, cela n'en voudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis ; on se soutient mutuellement, et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans des camps opposés. (A Edmond.) Vous êtes pour l'empire, (à Montlucar) vous pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous ! Union admirable et d'autant plus solide, qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde,... notre intérêt ! (Prenant la main de Montlucar, qui se laisse faire.) Allons, votre main. (A Edmond.) La vôtre !...

EDMOND, la retirant avec force.

Jamais ! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre ! j'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non ! je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander !

BERNARDET.

Un traitre parmi nous !

DUTILLET.

Un traitre à l'amitié !

EDMOND.

Ah ! n'outragez pas un pareil nom ! l'amitié s'avoue et se pro-

clame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas! elle ne rougit pas de se montrer! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres, que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice? Oui! qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue, car rien ne reste ici-bas que le talent; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, DUTILLET, M. DE MONTLUCAR LÉONARD, SAVIGNAC, PONTIGNI.

BERNARDET.

Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi?

M. DE MONTLUCAR.

M. Edmond de Varennes.

OSCAR.

Que vous connaissiez si bien et dont vous avez suivi toutes les causes!

BERNARDET.

Mais aussi quelle mauvaise habitude a ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom!

OSCAR, à Bernardet.

Est-ce ma faute? aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi!

BERNARDET.

Est-il bon enfant!

DUTILLET, donnant à Oscar une poignée de main.

L'est-il!

M. DE MONTLUCAR.

Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET.

Y pensez-vous, pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation!... il y en a dans ce monde qui se feraient tuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil

avantage!... Vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée! (Se retournant vers les autres.) Occupons-nous de choses plus graves maintenant... (Léonard, Savignac et Pontigni entrent en ce moment. Oscar leur donne une poignée de main et sort pour faire servir.) Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire,... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD.

Il a raison!

BERNARDET.

Il s'agit de faire nommer parmi nous un député... Qui a le plus de titres?... (Ils font un geste.) Je vous entends,... tous,... nous en avons tous;... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est incontestable; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoi qu'il arrivât, que le hasard serait juste; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC.

C'est juste; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR.

Un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET.

C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite.

Il me semble alors, messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde,... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant;... car, du reste, qu'importe qui l'on nommera : un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous; l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

M. DE MONTLUCAR.

C'est pour cela, messieurs, que par ma position sociale, mes relations de famille, de naissance, de fortune; lancé comme je le suis dans le faubourg Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, à part.

Ils se croient déjà à la Chambre.

M. DE MONTLUCAR.

Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui... Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, passant entre Montlucar et Dutillet.

Voilà pourquoi, messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la Chambre...

DUTILLET.

Permettez...

SAINT-ESTÈVE.

Laissez-moi achever...

DUTILLET.

Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE.

Vous vous flattez...

DUTILLET.

Je vous dis que je vous comprends,... j'en ai l'habitude,... et c'est pour cela que je demande... qu'on aille aux voix.

LÉONARD.

Il n'y en aura qu'une!

PONTIGNI.

C'est évident!

SAVIGNAC.

Et nous serons tous d'accord!

TOUS.

Aux voix!

BERNARDET.

A quoi bon?...

M. DE MONTLUCAR.

C'est plus tôt fait,... des carrés de papier,... un seul nom;... c'est l'affaire d'une seconde.

(Ils se mettent tous à la table à droite à faire des bulletins; Oscar pendant ce temps a fait servir les huîtres et placer les chaises.)

OSCAR.

L'autel est prêt,... on nous attend... Allons, messieurs...

BERNARDET, sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin.

J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

LÉONARD et PONTIGNI, écrivant sur la table du milieu, qui est servie.

Eh ! que diable !... un instant...

M. DE MONTLUCAR, de même.

Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR.

Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner... Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah ! et le Chablis que j'oubliais !

(Il sort.)

DUTILLET, qui s'est assis à la table à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins.

Saint-Estève, un ! Montlucar, un ! Desrouseaux, un ! Dutillet, un ! Léonard, un !...

(Il dépouille tout bas.)

BERNARDET, regardant le résultat.

C'est étonnant,... tout le monde a un vote,... pas davantage !

SAVIGNAC.

Excepté vous, docteur.

BERNARDET.

Comme vous le disiez... Il n'y a qu'une voix... (A part.) J'aurais dû m'en douter ! chacun s'est donné la sienne !

DUTILLET.

C'est bien singulier !... (à part) après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR.

Oui, c'est assez extraordinaire !... (à part) après ce qui avait été convenu.

BERNARDET.

Il me semble alors qu'il y a lieu ou jamais au scrutin de ballotage.

PONTIGNI.

Recommençons !

BERNARDET, bas, à Montlucar, qui va écrire.

La seconde députation sera pour vous,... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève,... ou ce républicain de Dutillet.

(Il va écrire son bulletin à la table.)

BERNARDET, bas, à Dutillet.

Vous n'avez pas de chances cette fois, et madame de Miremont

vous en promet pour la prochaine,... si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET.

Cet imbécile-là... Ma foi, oui!... je le préfère à ce jésuite de Montlucar.

(Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.)

OSCAR, entrant.

Si vous ne vous dépêchez pas, messieurs, c'est un déjeuner manqué,... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au dessert,... ou après le café.

DUTILLET, dépouillant les bulletins.

Oscar, un! Oscar, deux! Oscar, trois! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, étonné.

Quoi donc?... qu'est-ce que c'est?...

BERNARDET.

Vous serez député!... *Tu Marcellus eris!*

OSCAR.

Moi!...

DUTILLET.

Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR.

Est-il possible?

M. DE MONTLUCAR.

C'est décidé!

OSCAR.

Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive!

M. DE MONTLUCAR.

Ce que c'est que le mérite, mon cher.

BERNARDET.

Il en a tant!... et du vin de Champagne donc!... A table, messieurs!

TOUS.

A table!

(Ils s'asseyent autour de la table.)

OSCAR, s'asseyant.

C'est drôle,... de faire un député à table!

M. DE MONTLUCAR, de même.

C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET.

Et par là qu'on se maintient! (Regardant tous les autres camarades.) Nous jurons donc d'employer tout notre crédit...

DUTILLET et LÉONARD.

Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC et PONTIGNI.

Tous nos amis...

BERNARDET.

Pour faire proclamer notre camarade Oscar Rigaut député...

TOUS

Nous le jurons!

BERNARDET.

A charge de revanche!

OSCAR, se levant.

Je le jure!

BERNARDET, se versant un verre de Champagne.

Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR.

A la vôtre, aux camarades, à l'amitié!

TOUS, debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de Champagne.

Amitié éternelle!

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe dans l'hôtel de M. de Miremont. Le théâtre représente un riche salon. Porte au fond; deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, seule, sortant de la porte à droite.

Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler,... c'est plus fort que moi,.. je ne peux pas y tenir!... je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député,... c'est clair comme le jour. Eh bien! elle s'est arrangée de manière que l'idée en est venue de mon père;... c'est lui qui maintenant veut le porter de

tout son pouvoir,... et c'est sa femme qui fait des objections,... et mon père répond que c'est son parent, son cousin; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot!... un imbécile!... Il sera élu, c'est sûr... Comment ce pauvre Edmond pourrait-il résister? il n'a pour soutien que son mérite,... (regardant autour d'elle) et moi,... peut-être,... deux protecteurs qui gardent le silence... Il est venu me parler tout à l'heure,... me parler pour mon procès,... pour la signification de ce jugement, que sais-je?... Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine!... et il avait un air si malheureux et si désespéré que, malgré moi, j'ai manqué de m'écrier : « Edmond, qu'avez-vous donc?... » Mais il y avait là du monde... Il y en a toujours ici! Et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu!... Oui, j'en suis sûre,... je ne le reverrai plus!... Et il faut se taire, il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne, pas même à lui!... O mon Dieu!... qui viendra à mon aide? (Se retournant et apercevant madame de Montlucar, qui entre.) Zoé!...

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ.

Qu'as-tu donc?

AGATHE.

Ah! je formais un vœu que le ciel a entendu,... puisque te voilà!

ZOÉ.

Eh, oui, sans doute,... je viens passer toute la journée avec toi...

AGATHE.

Quel bonheur!

ZOÉ.

Mon mari est en grande affaire; il se rend à Saint-Denis pour cette élection, où la manufacture dont il est un des principaux propriétaires lui donne une grande influence.

AGATHE, vivement.

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer?

ZOÉ.

Je l'ai cru d'abord,... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis, M. Oscar Rigaut.

AGATHE.

Et eux aussi!... Tout le monde est donc pour lui? un homme qui est la nullité même!...

ZOÉ.

C'est peut-être pour cela,... personne ne le craint!

AGATHE.

Et notre pauvre Edmond!

ZOÉ.

Franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE.

Ah! que me dis-tu là?... Voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits...

ZOÉ.

Je le crois bien;... aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune,... tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur, que personne ne s'intéressait à lui, que la vie lui était à charge,... ce que disent maintenant tous les jeunes gens;... c'est l'usage,... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas;... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi, où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence,... sans doute en sortant de chez toi,... et que, ne me trouvant pas, il a écrit à la hâte la lettre que voici,... qui m'a indignée!...

AGATHE.

Qu'est-ce donc?

ZOÉ.

Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal; mais lui qui est distingué,... qui a de l'esprit, de bonnes manières, donner dans des idées pareilles, c'est si commun,... si mauvais genre!...

AGATHE, lui arrachant la lettre.

Eh! donne donc! (Lisant.) » Tous mes efforts sont inutiles; je « vais échouer encore, et le rival qui l'emporte sur moi,... c'est « Oscar... Je ne me sens pas le courage de lutter plus longtemps.

« Adieu, vous qui fûtes mon amie, et qui serez ma seule confi-
« dente... Un amour sans espoir faisait le malheur de ma vie,...
« et ce soir, quand vous lirez cette lettre, ne me plaignez pas,...
« j'aurai cessé de souffrir... » (Poussant un cri.) Ah!

ZOÉ, lui reprenant la lettre.

Qu'as-tu donc?... ne t'effraye pas;... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui, et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité, cela devient absurde; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir? Pauvre Edmond!... moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE.

Et moi, j'en mourrais d'abord!

ZOÉ, avec effroi.

O ciel! que dis-tu?

AGATHE.

Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui,... à toi, ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien, oui! je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs, car alors il était pour nous deux un frère, un ami;... ah! pour moi, plus encore!... J'admirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être!... Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ et sans hésiter : « Soyez riche, car je le suis; soyez heureux, car je vous aime... » Zoé, qu'as-tu donc?

ZOÉ.

Rien;... continue.

AGATHE.

Si, vraiment...

ZOÉ.

Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça;... et tu as bien fait de parler,... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies,... non pas que je songe à lui, ne le crois pas!... Mais cette maudite lettre qui ne nommait, qui ne désignait personne,... j'ai cru un instant, je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraye,.... mais cela flatte toujours. (Gaiement.) C'est fini,... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari,... qui n'est pas aimable

tous les jours,... mais c'est égal; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe, n'aie pas peur, aime-moi toujours, et continue.

AGATHE.

Ah! que tu es généreuse!

ZOÉ, lui prenant la main.

Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas : prouvons le contraire; et puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme,... le motif est si louable!... notre cause est si juste!... le ciel sera pour nous,... et les femmes aussi.

AGATHE.

Bel appui!

ZOÉ.

Pourquoi pas?... la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes;... elle est plus franche, quand elle l'est.

AGATHE.

Oui, mais elle n'a pas le même crédit. Pouvons-nous, par exemple, à nous deux vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son avancement? pouvons-nous le faire nommer député?

ZOÉ.

Peut-être bien!... sinon par nous-mêmes,... au moins par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue, il refuserait ou gâterait tout.

AGATHE.

Tu crois!

ZOÉ.

Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE.

Qui donc?

ZOÉ.

Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu ne t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE.

Oui,... je l'ai déjà remarqué;... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ.

A toi?

AGATHE.

Non; à ma dot.

ZOÉ.

Alors ce n'est plus cela,... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE.

A qui alors nous adresser?... Comment faire? quel moyen employer?...

ZOÉ, sautant de joie.

Ah! j'en ai un,... j'en ai un qui renforce notre coalition:... une femme de plus... Tout dépend de ta belle-mère,... c'est elle ici qui mène tout,... qui dirige tout;... il s'agit de la gagner, et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant.

AGATHE.

Fi donc!

ZOÉ.

A lui faire un peu la cour.

AGATHE.

Mauvais moyen,... mauvais!... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir...

ZOÉ.

Je le sais.

AGATHE.

Et elle le lui rend bien!

ZOÉ.

Peut-être;... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas. Autrefois, quand elle était notre sous-maitressse, j'observais,... à la pension on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière... Je ne m'y connaissais pas alors,... mais maintenant que j'ai quelques connaissances,... et de la mémoire,... il me semble bien que... Enfin sois tranquille, j'ai mon projet...

AGATHE.

Que veux-tu faire?...

ZOÉ.

Que t'importe? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour rien, et que seule je veux tenter une entreprise téméraire peut-être,... car il n'est pas facile de jouter avec Césarine;... mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance,... elle a tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi... D'ailleurs, nous n'avons pas le choix des moyens; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE.

Tu t'en fais une ennemie!...

ZOÉ.

C'est déjà fait;... et si je réussis,... j'assure la fortune d'un ami,... son bonheur,... le tien;... et alors, (lui tendant la main) le mien aussi.

AGATHE.

Ma bonne Zoé!

ZOÉ.

Tais-toi!... c'est ta belle-mère.... Quel air grave et soucieux!

AGATHE.

Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ.

Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'État!... Rentre, il faut que nous soyons seules!

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, entrant en rêvant, et s'asseyant sur un fauteuil à droite.

Bernardet est nommé, il doit en avoir maintenant la nouvelle,... Mais le ministre l'a dit,... quatre voix de plus, et la loi passerait;... et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute-puissante,... on n'aurait rien à me refuser :... mais où les trouver? Impossible,... même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis... Si Oscar était nommé,... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose;... mais il sera trop tard.

ZOÉ, à part.

Ma foi!... et au risque d'interrompre l'homme d'État dans ses méditations,... avançons!

CÉSARINE, l'apercevant.

Madame de Montlucar...

ZOÉ.

Ma chère Césarine...

CÉSARINE.

Quel extraordinaire !... M. de Montlucar nous honore souvent de ses visites,... mais vous êtes moins aimable ou plus fière,... car on ne vous voit jamais...

ZOÉ.

Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, à part.

Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ.

Les temps sont bien changés !

CÉSARINE.

En quoi donc ?

ZOÉ, d'un air railleur.

Cette pension, où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE, avec fierté.

Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ, à part.

L'insolente !

CÉSARINE, reprenant un ton plus aimable.

Je trouve seulement que depuis mes grandeurs,... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains...

ZOÉ, à part.

Elle fait la protectrice à présent !

CÉSARINE.

Car je n'ai point oublié,... moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ, d'un air de bonhomie.

Vous voulez dire si simple; et vous avez raison,... car maintenant comme alors, j'aurais grand besoin de vos leçons.... Par malheur, vous n'en donnez plus,... sans cela je viendrais profiter... Oui, vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... Moi, je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit, je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille,... tandis que vous !... vous êtes la femme du jour...

CÉSARINE, souriant.

Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup :... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, naïvement.

C'est vrai ! Voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE.

Dites-moi alors ce que vous voulez... Vous venez de la part de votre mari ?...

ZOÉ.

Non, vraiment,... il ignore ma démarche...

CÉSARINE.

C'est donc pour vous ?

ZOÉ.

Encore moins !

CÉSARINE.

Pour qui donc alors ?

ZOÉ.

Ah ! voilà le difficile, et je ne sais plus maintenant si j'oserai,... j'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant ;... mais comme je vous le disais tout à l'heure,... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre,... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé,... j'aime mieux ne pas vous en parler...

CÉSARINE.

Quelle folie !... puisque nous y sommes...

ZOÉ.

Et si cela vous fâche,... si ma démarche vous parait absurde, inconvenante...

CÉSARINE.

Entre nous !... entre anciennes amies !

ZOÉ.

C'est que justement,... il s'agit ici d'un ancien ami :... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune,... mais de ses jours, qui sont en danger...

CÉSARINE.

De qui parlez-vous ?...

ZOÉ.

D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, troublée et cherchant à se remettre.

Edmond !...

ZOÉ, à part, l'observant.

Je ne me trompais pas,... elle l'a aimé...

CÉSARINE.

Ses jours sont en danger!...

ZOÉ, la regardant en face.

Je le sais, moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie,... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, troublée.

Moi!

ZOÉ, vivement à part.

Elle l'aime encore...

CÉSARINE, se remettant peu à peu de son émotion.

Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui depuis un an semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui, même en ma présence, ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOÉ.

Eh, mon Dieu, oui! tout cela est vrai; mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact ni votre esprit, qui vous apprenne ce que peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie... Oui, madame, depuis un an, depuis votre mariage;... et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste!... Il vous aimait; et par raison, par ambition peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal!... Mais, pardon! je ne dois vous parler que de lui, qui, trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui, perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez!

CÉSARINE, lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.

O ciel!... Ce n'est pas croyable!... Comment!... il m'aimait sans me le dire?...

ZOÉ.

Lui!... il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, lui tendant la lettre.

N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, la reprenant.

Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours? ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?... car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE.

Si, vraiment; je connais depuis longtemps son caractère sombre, inquiet et malheureux; mais quelque désir que j'aie de sauver ses jours, ce n'est guère en mon pouvoir. C'est à vous, Zoé, de le rappeler à la raison; car moi je ne puis ni le voir ni lui parler.

ZOÉ.

Cela va sans dire, et c'est bien ainsi que je l'entends, je connais trop vos principes; mais qu'au moins ce pauvre jeune homme ne soit plus accablé de votre haine : car ce qui lui a porté le coup fatal, ce qui l'a réduit au désespoir, c'est la certitude que vous étiez son ennemie déclarée.

CÉSARINE.

Moi?

ZOÉ.

Partout il vous trouve comme un obstacle à son avancement, à sa fortune. Est-ce là le prix et la récompense de tant de souffrance et de tant d'amour? Est-ce juste? est-ce loyal? Si au contraire il avait la preuve que vous cessez de vous joindre à ses ennemis, que même une fois par hasard vous l'avez défendu, servi, protégé... ah! cette idée seule le rattacherait à la vie, au bonheur, à toutes ses illusions; et vous auriez sauvé ses jours sans qu'il en coutât rien au devoir.

CÉSARINE.

Vous croyez?

ZOÉ, vivement.

Aujourd'hui, par exemple, vous l'avez vu par cette lettre, il était sur les rangs pour être député; tout son avenir d'ambition en dépendait, et vous lui opposez un homme qui est votre parent, il est vrai, mais pour lequel vous n'avez ni amitié ni estime; un homme qui se soutient par votre appui, et qui tomberait par son mérite; et c'est un tel concurrent qui l'emporterait sur Edmond, grâce à vos soins, grâce à vous! Ah! il y aurait de quoi lui donner le coup de la mort, et vous ne le voudrez pas.

CÉSARINE.

Non, non, Zoé; vous avez raison, la justice avant tout.

ZOÉ.

Même avant les cousins.

CÉSARINE.

Et je vous réponds que s'il est encore temps, je verrai,... je tâcherai; je ne suis pas sûre que mon crédit puisse aller jusque-là, mais j'essayerai du moins.

ZOÉ.

Et c'est tout ce que je demande.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le docteur Bernardet!

SCÈNE IV.

ZOÉ, BERNARDET, CÉSARINE.

BERNARDET, à Césarine.

J'ai reçu ma nomination; je suis professeur, grâce à vous, qui êtes mon bon ange. Mais en revanche, j'arrive de Saint-Denis avec Montlucar, (à Zoé) votre mari, qui m'a ramené dans son tilbury.

ZOÉ et CÉSARINE, vivement.

Eh bien?...

BERNARDET, à Césarine.

Eh bien...

(Il regarde Zoé avec inquiétude.)

CÉSARINE, montrant Zoé.

On peut parler devant elle.

ZOÉ.

Eh oui, docteur! je suis des vôtres.

BERNARDET, se frottant les mains.

Eh bien, madame, tout va au mieux.

CÉSARINE.

Comment cela?

BERNARDET.

Nous sortons de l'assemblée préparatoire du premier collége, où j'ai l'honneur d'être un des plus imposés. Oscar a parlé aux électeurs, et sa petite improvisation a produit le meilleur effet, sauf un ou deux endroits où il a manqué de mémoire. Mais le discours est fort bien; c'est notre camarade Saint-Estève qui l'a composé, et nous le ferons paraître ce soir avec des notes et des ré-

flexions impartiales du rédacteur, et, entre parenthèses : « Marques d'approbation générale. »

CÉSARINE.

Toute l'assemblée était donc pour lui?

BERNARDET.

Du tout : un tiers seulement, composé de nos amis, de chefs d'atelier de M. de Montlucar et de quelques badauds indécis qui étaient de notre opinion parce qu'ils s'étaient mis à côté de nous en entrant dans la salle. Le reste était contre, et semblait disposé à faire de l'opposition. Alors j'ai eu recours aux grands moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi! malmené :... je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE.

Il n'en a jamais eu.

BERNARDET.

Tant mieux ! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié : « Monsieur ! je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat ; je vous repousse pour telle et telle raison ! » Et je l'ai accablé ; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE.

Quoi donc?

BERNARDET.

Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé ; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments ; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écriés : « Vous l'entendez ! ses ennemis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice ! » Et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui, sans le savoir, font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres :

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

ZOÉ, à Césarine.

Ils nommeront Oscar !

BERNARDET.

J'en réponds! Je réponds du premier collége ; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que de son côté votre mari présente votre jeune cousin au second collége, où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui ; c'est essentiel : et vous y avez déjà songé, car je vois monsieur le comte tout habillé, et prêt à sortir.

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT.

Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire.

ZOÉ, bas, à Césarine.

Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, de même.

C'est moi qui l'ai engagé à y aller; et maintenant que faire?

ZOÉ, de même.

Tout ce que vous voudrez!... Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, de même.

Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, de même.

Qu'est-ce que cela fait?

CÉSARINE.

Elle a raison, le sujet prête, et je peux toujours... Impossible!... le voilà!

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR, CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, à part, et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont, qu'il salue.

Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui!... Il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit.

OSCAR, s'approchant ensuite de Césarine.

Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE.

Nous le savons par le docteur.

OSCAR.

Qui s'est chaudement montré,... ainsi que M. de Montlucar et tous nos amis... (A Bernardet.) Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?... j'ai parlé longtemps.

ZOÉ.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT.

Si, vraiment! cela empêche les autres!... Nous en avons un ou deux comme ça à la Chambre des Pairs qui tiennent toute la séance,... il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET.

C'est sans réplique.

OSCAR, à Césarine.

Le premier collége est à nous; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je viens prendre monsieur le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT.

Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ.

Il fait bien froid,... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET.

Au contraire,... de l'air, de l'exercice,... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE.

Certainement,... un soleil superbe!... (Bas, à Zoé.) Il n'ira pas, j'en réponds.

M. DE MIREMONT sonne; un domestique paraît.

Que l'on mette les chevaux!

(Le domestique sort.)

ZOÉ, à part.

Ma foi! si elle s'en tire,... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, à M. de Miremont, qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

Cela vous fera du bien de sortir,... le docteur le dit;... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami,... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait,... et si cela était nécessaire, je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar,... vous le savez...

OSCAR.

Cette bonne cousine!

CÉSARINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse,... quand nous nous promenions ensemble au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras,... je vous disais : Oscar!...

OSCAR.

Je ne me rappelle pas.

CÉSARINE.

Je le crois bien, cela nous est arrivé tant de fois!... et c'était si naturel, avec les projets que nos parents avaient sur nous!

OSCAR.

Ça c'est vrai.

M. DE MIREMONT, un peu inquiet.

Quoi donc?

CÉSARINE.

Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi,... des idées de mariage!... Ces idées-là passent, mais l'amitié reste, le sentiment ne vieillit pas; et plus tard, quand on se retrouve,... c'est une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... Vous le savez, monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, à part, avec étonnement.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

CÉSARINE.

Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui!

M. DE MIREMONT, d'un air soupçonneux.

En effet.

OSCAR.

Que de bontés!

CÉSARINE.

Ce matin encore tout le bien que je vous en ai dit...

OSCAR, à Zoé.

Cette chère Césarine!...

M. DE MIREMONT, avec une jalousie plus marquée.

C'est vrai; vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE.

Et savez-vous pourquoi?... c'est une folie,... un enfantillage:... j'avais rêvé,... (d'un air tendre.) oui, Oscar, j'avais rêvé de vous,... rêvé que nos soins étaient inutiles,... qu'un autre l'emportait,... que vous n'étiez pas nommé;... j'étais désespérée,... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, à M. de Miremont, et cherchant à changer la conversation.

Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, se levant avec humeur.

Laissez-moi donc!

CÉSARINE.

Mais, grâce au ciel! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, d'un air préoccupé.

Peut-être bien!

CÉSARINE.

Non, monsieur! vous voulez en vain m'effrayer,... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second?... Vous me le promettez!... vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai?... Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi!

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les chevaux sont mis.

CÉSARINE, tendrement.

Adieu, Oscar. (A M. de Miremont.) Allez, mon ami,... partez vite.

M. DE MIREMONT.

Non, madame, je n'irai pas!

CÉSARINE, affectant une grande surprise.

O ciel! et pourquoi donc?

M. DE MIREMONT.

Pourquoi?... vous me le demandez?

CÉSARINE, naïvement.

Eh oui, sans doute!

M. DE MIREMONT, avec une colère concentrée.

J'y vois plus clair que vous ne croyez!... On se trahit souvent sans le vouloir, madame!...

CÉSARINE, feignant l'étonnement.

Qu'y a-t-il? que voulez-vous dire?

M. DE MIREMONT, de même et à demi-voix.

Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher;... il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir!

CÉSARINE, jouant l'indignation.

Qu'est-ce que cela signifie?... quelles pensées pouvez-vous avoir?... Je vous prie de vous expliquer!

M. DE MIREMONT, à voix basse et avec colère.

Non, madame, je ne dirai rien;... mais j'examinerai désormais, j'observerai; et si j'ai deviné juste,... tremblez! (Au domestique.) Que l'on dételle,... je resterai.

CÉSARINE, serrant la main de Zoé et à demi-voix.

J'ai gagné !

ZOÉ, la regardant d'un air de raillerie et de triomphe.

C'est vrai !

M. DE MIREMONT, à Oscar, qui remonte près de lui.

Je ne vous empêche par d'aller à Saint-Denis ; mais ne comptez plus sur moi, monsieur... (A Césarine, qui passe près de lui.) Adieu, madame.

(Il rentre par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET.

Je ne peux pas en revenir !

OSCAR.

Ni moi non plus,... et j'étais loin de me douter... Comment, ma cousine, il serait vrai !...

CÉSARINE, fièrement.

Vous perdez la tête !

OSCAR.

Il y aurait de quoi,... un bonheur pareil !...

CÉSARINE, avec hauteur.

En quoi donc ?

OSCAR.

Cet appui,... cette protection... (A Zoé, montrant Cesarine.) Son mari qui est en fureur...

CÉSARINE.

Il n'y a qu'un moyen de tout réparer...

OSCAR.

Oui, ma cousine ?

CÉSARINE, rapidement.

Courez seul à l'assemblée !

OSCAR, de même.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Montrez-vous,... que les électeurs vous voient !...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Parlez beaucoup,... parlez à tout le monde !

OSCAR.

Oui, ma cousine.

BERNARDET, vivement, et voulant l'arrêter.

Un instant !

CÉSARINE, lui prenant la main.

Silence, docteur !... (Se tournant vers Oscar.) Allez donc, monsieur ; vous devriez déjà être parti.

OSCAR.

Je m'en vas !... comptez sur moi.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET.

Mais,... s'il parle,... il est perdu !...

CÉSARINE.

J'y compte bien ! (Regardant Zoé.) C'est un homme fini !

ZOÉ.

Je le crois comme vous.

BERNARDET.

Et moi je n'y comprends rien ! Vous, madame, si fine et si adroite,... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin ?... c'est d'une imprudence, d'une gaucherie !...

CÉSARINE.

Vous croyez !... (Riant d'un air dédaigneux.) Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET.

Oui, madame.

CÉSARINE, de même.

Vous venez d'être nommé professeur...

BERNARDET.

Grâce à vous !...

CÉSARINE,

Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long !

BERNARDET, piqué.

C'est possible !... mais je sais que c'est perdre ce jeune homme,... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE.

Et... si telle était mon intention ?...

BERNARDET, vivement.

Hein !... qu'est-ce que c'est ?... Un changement de front,... un changement de manœuvres ?...

ZOÉ.

Eh oui !

CÉSARINE.

Vous l'avez dit.

BERNARDET.

Quelque habitué que j'y sois avec vous,... encore faut-il prévenir les gens...

CÉSARINE.

C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir,... quelque crédit...

BERNARDET.

Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE.

Je peux peut-être plus encore ici,... dans cette maison,... où j'ai quelque influence, et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner.

BERNARDET.

Que voulez-vous dire ?

CÉSARINE.

La Faculté ne déteste pas les belles dots,... et soigne de prédilection les riches héritières...

ZOÉ.

Il est donc vrai !...

BERNARDET.

Vous pourriez croire...

CÉSARINE, vivement.

Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas,... je ne m'y oppose pas,... c'est beaucoup ! Peut-être même leur serai-je favorable ;... cela dépend de vous,... et d'une condition...

BERNARDET.

Laquelle ?

CÉSARINE.

C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOÉ, avec joie.

Bien, cela !

BERNARDET.

Et comment ferai-je?

CÉSARINE.

Cela vous regarde! je ne m'occupe pas des détails; voyez nos amis, nos camarades; qu'ils agissent.

BERNARDET.

Moi qui ai recommandé Oscar à leur amitié.

CÉSARINE.

Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET.

Mais nous l'abhorrons tous,... nous le détestons.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que cela fait? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment ni des phrases,... il s'agit d'arriver.

BERNARDET.

C'est juste! j'y cours! (Revenant, et se plaçant entre les deux femmes.) Mais le ministre, à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar?

CÉSARINE.

A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah! si nous les avions, le ministre serait à nous, il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre!

ZOÉ.

Oui, mais comment avoir ces quatre voix? on a tant de peine à en avoir une!

CÉSARINE.

Tout le monde se les arrache.

BERNARDET.

Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, vivement.

Je les aurai! je les aurai! j'en réponds!

(Elle se met à la table, et écrit.)

ZOÉ, passant près d'elle.

Quel génie! quel talent! c'est admirable!

BERNARDET, la regardant écrire.

Une tête bien organisée...

CÉSARINE, écrivant.

Ces deux mots au ministre! « Je vous promets ce matin ce que « vous désirez; et plus encore! en récompense, je vous supplie

« de porter, ce soir, comme candidat ministériel, un homme que « vingt fois je vous ai entendu vanter vous-même,... le jeune Ed- « mond de Varennes. »

(Elle cachette sa lettre, et se lève.)

ZOÉ, à part.

Rien qu'en la regardant, quels progrès on peut faire!

CÉSARINE.

Tenez, docteur!

BERNARDET.

Mais ces quatre voix?

CÉSARINE.

Je vous répète que d'ici à deux heures nous les aurons; mon plan est là : dites seulement à tous nos camarades, qui se chargeront de le répandre, et dites vous-même partout où vous irez, que mon mari, M. de Miremont, est malade, très-malade.

BERNARDET.

Moi! son médecin!

CÉSARINE.

Vous n'en aurez que plus de mérite dans deux ou trois jours, quand il se portera bien, quand il sera guéri, grâce à vous.

BERNARDET.

C'est juste! une cure merveilleuse, que nous ferons mousser par nos amis, et dans la *Gazette médicale*... (Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes.) Mais je voudrais savoir...

CÉSARINE.

C'est inutile,... faites toujours!

BERNARDET.

Je ne comprends pas.

ZOÉ.

Ni moi non plus,... mais qu'importe? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE.

Et vous, Zoé, de la discrétion! Pour vous comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ.

Il ne passera pas la journée.

BERNARDET.

Et si on le voit?

CÉSARINE.

Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET.

Qui l'y décidera?

CÉSARINE.

Moi.

BERNARDET.

Qui l'y retiendra?

CÉSARINE.

Moi.

ZOÉ.

Elle!... on vous dit,... elle se charge de tout.

CÉSARINE.

Cette lettre au ministre;... il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la Chambre.

BERNARDET.

J'y cours,... je l'y trouverai; et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE.

Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET.

C'est dit. (Fausse sortie, et revenant.) Le mot d'ordre à nos camarades,... des articles dans les journaux du soir,... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres de l'hôtel,... et la permission du préfet de police,... je la demanderai après.

CÉSARINE, bas, à Zoé.

Vous le voyez! le voilà lancé,... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, à part, regardant Césarine.

Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, à Bernardet, qui part.

Adieu!... adieu! Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ.

Oui, madame. (A part.) Edmond sera député!

(Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé par la porte à droite.)

ACTE QUATRIÈME.

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont, porte au fond; deux latérales; à droite, une cheminée, à gauche; une table et un métier à tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MIREMONT, assis à gauche, en robe de chambre, dans un fauteuil; CÉSARINE, debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.

M. DE MIREMONT.

Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la Chambre des Pairs la semaine prochaine?...

CÉSARINE.

Personne ne le sait encore; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret; et vous, qui n'êtes pas déjà bien portant,... vous n'auriez qu'à tomber sérieusement malade au moment de l'ouverture,... cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai!

CÉSARINE.

Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'avance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre faute... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT.

C'est juste;... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE.

Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT.

Oui, ma chère.

CÉSARINE.

Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT.

Sois donc tranquille;... une fois que j'ai pris un parti,... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que dit le docteur?

CÉSARINE.

Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. DE MIREMONT, essayant de tousser.

C'est vrai ! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE.

Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très-grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la Chambre malgré mes avis...

M. DE MIREMONT.

Je n'y ai pas parlé.

CÉSARINE.

Qu'importe ?

M. DE MIREMONT.

Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action.

CÉSARINE.

Vous voyez bien !

M. DE MIREMONT.

Voilà ce qui nous fait mal,... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune,... surtout ces maudits procès... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où, bon gré mal gré, on est obligé de se prononcer...

CÉSARINE.

Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT.

D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE.

Mais on ne le dit pas.

M. DE MIREMONT.

Voilà tout ;... on y met de la discrétion.

CÉSARINE.

Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT.

Eh ! qu'est-ce que je fais donc ?... Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE.

Je vous le jure encore !

M. DE MIREMONT.

De ne plus t'intéresser à lui !

CÉSARINE.

Dès que cela vous déplait ;... et quelque injustes que soient vos

soupçons,... mon devoir est d'y faire droit :... je ne vous dirai plus un mot en sa faveur,... et même si vous voulez que je cesse de le voir,... parlez.

M. DE MIREMONT.

C'est trop, mille fois,... et je n'en veux pas tant ;... mais puisque tu es dans ton jour de générosité,... j'aurais une autre grâce à te demander.

CÉSARINE.

Et laquelle ?

M. DE MIREMONT.

Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et sans le vouloir tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE.

C'est vrai ! Je ne dis pas qu'il n'ait beaucoup de talent et de mérite,... et vous qui parliez tout à l'heure de député,... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre ; mais que voulez-vous ? c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT.

Eh bien ! je te demande d'essayer, pour moi, pour me faire plaisir.

CÉSARINE.

A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état où vous êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant... Qui vient là ?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ.

Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade. Comment va-t-il ?

M. DE MIREMONT.

Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE.

Et excepté vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT.

Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très-faible.

UN DOMESTIQUE, entrant et annonçant.

Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, se levant avec force.

Oscar!... Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, à demi-voix.

Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Il demande à voir monsieur.

CÉSARINE.

Monsieur n'est pas visible.

LE DOMESTIQUE.

Il voudrait alors parler à madame.

CÉSARINE.

Dites-lui que madame ne reçoit pas. (Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont.) Êtes-vous content?

M. DE MIREMONT.

Tu es un ange! et pour qu'aujourd'hui tu le sois jusqu'au bout, allons, promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, étonnée.

Comment?

CÉSARINE, à M. de Miremont, et baissant les yeux.

Vous l'exigez, je le promets.

M. DE MIREMONT, lui baisant la main.

Ma chère Césarine! (A Zoé, en s'en allant.) Elle fait tout ce que je veux.

(Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, faisant à Césarine une grande révérence.

Gloire à vous, madame! mais c'est décourageant; j'aurai beau faire, je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE.

Peut-être, Zoé; vous avez des dispositions, et avec quelques leçons...

ZOÉ.

Oh! bien volontiers, je ne demande qu'à étudier; mais j'ai besoin, comme aux échecs, qu'on m'explique les grands coups. Et d'abord, cette maladie improvisée, à quoi bon?

CÉSARINE.

Quoi! vous ne devinez pas un peu?

ZOÉ.

Nullement.

CÉSARINE, s'asseyant devant un métier à tapisserie.

Vous avez raison; vous n'êtes pas encore bien forte.

ZOÉ, s'asseyant aussi.

Cela viendra peut-être.

CÉSARINE, entendant parler en dehors.

C'est le docteur.

SCÈNE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, à la cantonade.

Oui, messieurs; on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure... (D'un air sombre.) Pardon si, dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage; on m'attend pour une consultation. (Apercevant les deux dames.) Ah! vous voilà.

CÉSARINE, toujours assise à son métier.

Comment cela va-t-il?

BERNARDET, gaiement.

Cela prend la meilleure tournure; c'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent!

CÉSARINE.

Et le ministre?

BERNARDET.

Il a vu votre lettre. De là je suis passé dans la salle des conférences, où d'un air sombre j'ai fait circuler l'événement; et un instant après, je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre et un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel : il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère. Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix, il parait qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, avec joie.

A merveille.

ZOÉ.

Je devine, enfin.

CÉSARINE.

C'est bien heureux !

BERNARDET.

La loi va passer séance tenante à une majorité très-agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la Chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE.

C'était bien.

BERNARDET.

Et voilà que d'eux-mêmes, franchement et de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ.

Bravo !

BERNARDET, à Zoé.

Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari ; vous ne l'aviez donc pas prévenu ?

ZOÉ.

Non, vraiment, je n'ai rien dit à personne ; je vous l'avais promis.

BERNARDET.

Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Miremont à l'Académie des Sciences morales et politiques ; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix ; il y avait là tant de monde que je n'ai pas pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ.

Ah, mon Dieu !

BERNARDET.

Il n'y a pas de mal ; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit ; on les demande maintenant aux per-

sonnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps. Mais à présent que je vous ai servie, je demande à comprendre et à connaitre la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE.

Laquelle?

BERNARDET.

Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous?

CÉSARINE.

Je vous le dirai.

BERNARDET.

Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ.

A quoi bon? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, à Bernardet.

C'est vrai; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, à part.

J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE, AGATHE, et UN DOMESTIQUE qui entre après elle; BERNARDET.

AGATHE.

M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE et ZOÉ.

Edmond?

AGATHE, à Bernardet.

Que faut-il lui répondre?

ZOÉ, vivement, et passant près d'Agathe.

Que monsieur le comte n'est pas visible, et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE.

Les étrangers ou les indifférents; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, étonnée, et bas, à Zoé.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉSARINE, d'un air aimable.

Qu'il entre; nous serons charmés de le voir,... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, bas, à Zoé.

Je n'en reviens pas!

ZOÉ, de même.

Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Silence!

(Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond, et va se placer à l'extrême gauche.)

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

(Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie; Agathe est assise à gauche, et brode; Zoé, près de la table à droite, fait du filet; Bernardet, debout, le dos à la cheminée. Edmond salue les deux dames.)

EDMOND, à Césarine, d'un air froid.

C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, madame. La nouvelle que je viens d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit?

CÉSARINE.

Mais il n'est pas bien; voici monsieur Bernardet qui le soigne...

EDMOND, saluant à peine Bernardet, et se tournant du côté de Zoé.

Elle me fait trembler!

CÉSARINE.

Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui ainsi que nous vous intéresse...

EDMOND.

Plus que je ne peux vous dire, madame. M. de Miremont fut l'ami de mon père, il fut le mien; et s'il a cessé de l'être, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de l'en accuser.

CÉSARINE.

Et qui donc, monsieur, en accuseriez-vous?

EDMOND.

Ne me le demandez pas, madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, souriant.

Peut-être vous tromperiez-vous?

EDMOND, avec colère.

Eh, madame!

ZOÉ, à part.

L'imprudent !

EDMOND.

Pardon ! j'oubliais que je suis chez vous.

(Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre, et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.)

BERNARDET, près de Zoé.

Diable m'emporte si je sais pourquoi elle le protége ! car il n'est pas aimable. (A demi-voix.) Et à moins qu'il n'y ait de l'amour sous jeu...

ZOÉ, de même.

Peut-être bien.

BERNARDET.

C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, toujours à travailler.

Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici exprès pour me chercher querelle; c'est bien.

EDMOND.

Non, madame; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer...

CÉSARINE.

Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND.

Je m'en accuse, madame.

ZOÉ, à part.

Maladroit !

EDMOND.

J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE.

Ah ! Zoé vous avait écrit... d'elle-même,... sans m'en prévenir ?

ZOÉ, vivement.

Oui, madame.

CÉSARINE, à part, avec satisfaction.

C'est bien; c'est de l'intelligence.

EDMOND.

J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE.

Moi ! monsieur ?

ZOÉ, laissant tomber à terre son peloton.

Aïe ! ma soie !

(Edmond se baisse pour ramasser le peloton, qu'il lui rend.)

ZOÉ, à demi-voix, et rapidement.

Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, de même.

Pourquoi ?

ZOÉ, de même.

Parce que !

CÉSARINE, toujours occupée à travailler.

On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND.

J'y ai renoncé, madame.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc ? vous auriez des amis...

EDMOND.

J'en doute ; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE.

Pas un ?... voilà de l'exagération.

EDMOND.

En effet, je me trompais... Il m'en est arrivé un que je ne connais pas, et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie,... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... C'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme,... un libraire...

BERNARDET, bas, à Zoé.

Un des nôtres que j'ai prévenu.

EDMOND.

Je le rencontre tout à l'heure dans la rue ; il vient à moi, et me tend la main. Quand j'ai des torts, me dit-il, je les reconnais. Je sais maintenant que de tous les candidats c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix ; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami. » Et cet ami, quel est il ?

BERNARDET, s'avançant avec noblesse.

C'est moi, monsieur.

EDMOND, se levant.

Vous !

BERNARDET.

Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur!

EDMOND.

Après ce qui s'est passé entre nous?

BERNARDET.

Cela n'y fait rien! Je ne vous aime pas, je suis trop franc pour dire le contraire;... je ne vous aime pas,... mais je vous estime... (Montrant Césarine et Zoé.) Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge!

CÉSARINE et ZOÉ.

C'est vrai.

AGATHE, étonnée.

Est-il possible!

EDMOND.

Moi qui vous ai offensé?

BERNARDET.

Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, monsieur, je vais de ce pas parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais!... et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance... Adieu, mesdames.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE ET CÉSARINE, assises; EDMOND, debout; ZOÉ, assise.

EDMOND.

Ah, le galant homme! et que j'ai été injuste envers lui!

CÉSARINE, toujours travaillant.

Il n'est pas le seul! et il en est plus d'un autre encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir, que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des piéges, partout des ennemis.

ZOÉ.

C'est assez juste!

EDMOND.

Avais-je tort, quand jusqu'ici tout semblait se réunir pour m'accabler, lorsqu'au Palais, dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ, lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table.

« Un grand nombre d'électeurs de l'arrondissement de Saint-« Denis paraissent réunir leurs suffrages sur l'honorable M. Ed-« mond de Varennes. Si un talent éprouvé, si un caractère irré-« prochable, si le plus ardent patriotisme sont des titres que le « pays demande dans un député, on peut assurer d'avance que « l'unanimité des votes est acquise à M. de Varennes... »

EDMOND.

Est-il possible? ce journal qui a toujours dit du mal de moi!

ZOÉ, lisant.

« Tout le monde connaît, tout le monde a admiré son magnifi-« que plaidoyer dans l'affaire de Miremont,... où brillent au plus « haut degré l'érudition, la chaleur, l'éloquence; » et cætera, et cætera. Suivent deux colonnes d'éloges, que j'épargne à votre modestie.

AGATHE.

On lui rend donc justice!

EDMOND, stupéfait.

Lui qui hier encore disait précisément le contraire!... Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, travaillant.

Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, de même.

Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOÉ, de même.

Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE.

D'abandonner la partie.

ZOÉ.

Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, à Zoé.

Taisez-vous donc!

ZOÉ.

Non, monsieur, non; je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même!

AGATHE, se levant.

C'était là le mal!

EDMOND.

Et votre père,... M. de Miremont...

CÉSARINE, se levant.

Vous est tout dévoué; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND.

O ciel! qui donc a dissipé ses préventions? qui a daigné plaider ma cause auprès de lui? (Regardant Agathe.) Ah! je devine.

ZOÉ, vivement et passant près de Césarine.

Une personne que vous accusiez!... sa femme!

EDMOND.

Sa femme!

ZOÉ.

Oui, monsieur, j'en suis témoin; c'est madame dont l'appui généreux...

CÉSARINE.

J'avais à me venger de vous, monsieur; je l'ai fait.

AGATHE, bas.

Je ne la reconnais plus!

ZOÉ, de même.

Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE.

Je suis seulement fachée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND.

Il est vrai que jusqu'ici,... j'en conviens,... je n'ai point caché auprès de certains amis...

ZOÉ.

Auprès de moi.

EDMOND.

Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOÉ, effrayée.

Y pensez-vous?

CÉSARINE.

Pourquoi donc? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, vivement.

Et je vous dirai tout, madame; vous connaîtrez la vérité.

ZOÉ, à part.

Il me fait trembler!

CÉSARINE.

Parlez. (On entend plusieurs coups de sonnette.) C'est chez mon mari.

ZOÉ, vivement.

Il peut recevoir; et si monsieur Edmond veut se présenter...

CÉSARINE.

Un instant! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec monsieur Edmond.

AGATHE, gaîment.

Oh, volontiers! je vous laisse. (Bas, à Edmond.) Faites, monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi, de mon côté, je vais parler de vous à mon père. (A part.) Je n'y comprends rien; mais tout va bien.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, à part.

Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas, ou tout est perdu.

(Elle va s'asseoir près de la table, et reprend son ouvrage.)

CÉSARINE, se retournant et apercevant Zoé.

Comment, elle travaille! moi qui lui supposais de l'esprit! (Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.) Ma chère Zoé...

ZOÉ.

Madame...

CÉSARINE, à demi-voix.

Il faut absolument que je lui parle sur cette députation et les chances qu'il peut avoir...

ZOÉ.

Vous avez raison; parlons de lui.

CÉSARINE.

Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ.

Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, à part.

Elle ne comprend donc pas!

ZOÉ.

Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. de Montlucar.

ZOÉ, à part.

Qu'il soit le bienvenu!

CÉSARINE, à part.

Allons,... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari. (Avec impatience.) Je n'y suis pas! je ne puis pas recevoir!

LE DOMESTIQUE.

Il ne veut dire qu'un mot à madame.

CÉSARINE, vivement à Zoé.

C'est différent; voyez ce que veut votre mari; demandez-lui...

ZOÉ, interdite.

Moi!...

CÉSARINE.

C'est tout naturel. (Au domestique.) Conduisez madame... Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre; c'est peut-être important.

ZOÉ, troublée.

En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

ZOÉ, montrant Edmond.

Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagantes que je ferais mieux de rester,... dans votre intérêt...

CÉSARINE.

Ne songez qu'à ceux de votre mari; vous êtes trop bonne. Allez donc... (D'un ton impérieux.) Je vous en prie.

ZOÉ, à part.

Ah! je reviens sur-le-champ!

(Elle sort avec le domestique, et Césarine redescend à droite du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, à part.

Ce n'est pas sans peine! Elle voulait rester;... les femmes sont si curieuses!

EDMOND.

En vérité, madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE.

Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND.

Moi!

CÉSARINE.

Vous m'avez promis de la franchise!

EDMOND.

Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE.

Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, avec embarras.

Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE.

Remettez-vous; je ne veux pas abuser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts,... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur! c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition?

EDMOND.

Non, madame!

CÉSARINE.

Comment, non?

EDMOND.

Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pensez; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE.

Et vous avez raison !

EDMOND.

Eh bien! madame, je n'ai pas les idées que l'on me suppose ; je désire la considération, non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont en ce moment je suis trop loin par malheur.

CÉSARINE.

En vérite, c'est là le motif...

EDMOND.

Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur, c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

EDMOND.

Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE.

Et maintenant vous en avez donc?

EDMOND.

D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE.

Comment cela?

EDMOND.

Ah! je voudrais et n'ose vous le dire!

CÉSARINE.

Pourquoi? Est-ce que je connais la personne?

EDMOND.

Oui, madame, beaucoup.

CÉSARINE, souriant.

En vérité? Parlez,... si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, vivement.

Un très-grand! Vous pouvez beaucoup sur elle,... et s'il faut vous l'avouer, vous pouvez tout!

CÉSARINE, jouant l'étonnement.

Que voulez-vous dire ?

EDMOND.

Que de vous seule dépend mon bonheur! Un mot de vous, et je n'ai plus rien à désirer! Oui, cette amitié que vous m'offrez si gé-

néreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE.

Sa main?... qui donc?

EDMOND.

Agathe, votre belle-fille.

CÉSARINE.

O ciel!

EDMOND.

Oui, madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE; ZOÉ, ouvrant vivement la porte.

ZOÉ.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CÉSARINE, à Zoé.

Monsieur, qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille!

ZOÉ.

Mon Dieu!

CÉSARINE, regardant Zoé.

Qu'il aime,... qu'il adore,... depuis longtemps...

EDMOND.

Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

ZOÉ.

Y pensez-vous?

(Elle veut passer près d'Edmond, et Césarine la retient par la main.)

EDMOND, vivement.

Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE.

Certainement; trop heureuse de vous protéger, de vous servir...

(Elle va à la cheminée, et sonne vivement.)

ZOÉ.

De vous servir,... vous?

EDMOND, à Zoé.

Eh oui, vraiment!... vous l'entendez!... je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE.

Mes chevaux à l'instant! il faut que je sorte!

EDMOND, passant près de Césarine.

Ah! madame, que de reconnaissance!

CÉSARINE.

Oui, oui, comptez sur moi tous les deux! je vous le promets, je vous le jure! A bientôt, Zoé; nous nous reverrons!

EDMOND.

Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE.

Et moi, chez le ministre,... il sera temps encore, je l'espère.

(Elle sort par la porte à gauche.)

EDMOND, entrant chez M. de Miremont, à droite.

Ah! je suis sauvé!

ZOÉ, sortant par la porte du fond.

Il est perdu!

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, entrant par le fond, et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.

Impossible de parvenir jusqu'au ministre!... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler;... « Après la séance, » a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé,... il a besoin de moi,... il a quelque intérêt à me ménager,... quelque avantage à être injuste; mais après,... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera,... et je me serai laissé jouer à ce point par lui!... Non par lui,... il n'en savait rien,... il ne s'en doutait même pas, et c'est plus humiliant encore;... mais par cette petite Zoé... Je me vengerai sur elle!... Et comment?... sur son mari?... ça lui est égal;... sur son amant?... elle n'en a pas!... C'est jouer de malheur!... mais patience,... et alors... Mais, en attendant, la loi va être adoptée,... tous les députés qui veulent des places vont voter pour le ministère,... et c'est mon mari qui en est la cause,... c'est la pre-

mière loi qu'il aura fait passer,... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée !... Si je le guérissais !... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée,... bien en face !... sa vue paralyserait les votes ministériels !... Ah ! le voici !

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE.

Eh bien, mon ami ! je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT.

Non, vraiment !

CÉSARINE.

La figure est excellente !

M. DE MIREMONT.

Oui, mais je sens là...

CÉSARINE.

Quoi donc ?

M. DE MIREMONT.

Je ne peux pas dire,... et c'est là ce qui m'effraye.

CÉSARINE.

Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini ?... ce serait de sortir un instant,... en voiture...

M. DE MIREMONT.

Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE.

Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé, par exemple, à la Chambre des Députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT.

Je m'en garderai bien ; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE.

Mais, monsieur...

M. DE MIREMONT.

Il me l'a défendu !... C'est très-dangereux !

CÉSARINE.

Permettez...

M. DE MIREMONT.

Vous-même en êtes convenue. Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit.

CÉSARINE, à part, avec dépit.

Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader! Ah! s'il m'arrive désormais de le rendre malade,... j'y regarderai à deux fois!

M. DE MIREMONT, s'asseyant.

Je suis, parbleu! assez fâché de ne pouvoir sortir,... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de monsieur Edmond, qui vient aujourd'hui diner avec nous.

CÉSARINE.

Comment!... il viendra?

M. DE MIREMONT.

C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation;... un garçon de mérite, qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protége; elle m'en a parlé.

CÉSARINE, cherchant à se modérer.

Agathe! et c'est elle que vous croyez!

M. DE MIREMONT.

Si elle était la seule,... je ne dis pas; mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur.

CÉSARINE, avec embarras.

Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT.

Mais Bernardet, qui s'y connait, et en qui nous avons tous deux confiance; Bernardet, son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander.

CÉSARINE, à part.

O mon Dieu! tout tourne contre moi!

M. DE MIREMONT.

Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, vivement.

Il ne le sera pas,... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT.

Et pourquoi pas? comme tout le monde.

CÉSARINE.

Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, entrant vivement.

Ah ! madame ! que ne vous dois-je pas ? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien ! De tous les côtés il m'arrive des amis,... et ces amis ce sont les vôtres !

CÉSARINE, à part.

Les sots ! ils se sont tous donné le mot ! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries ; et Bernardet, qui ne vient pas,... qui n'est pas là pour les prévenir !

EDMOND.

Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré et qui est furieux... Ce n'est pas ma faute,... il court après des voix qui de tous côtés lui échappent ;... il paraît qu'il a essuyé un échec au second arrondissement.

CÉSARINE, à part.

Le malheureux ! il a parlé !

EDMOND.

Et moi, des gens que je n'ai point sollicités,... à qui je n'ai rien demandé, m'offrent leurs services.

M. DE MIREMONT.

J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND.

Est-il possible ? ah ! c'est trop de bontés, c'est trop de bonheurs ; ils m'arrivent tous à la fois,... sans que je les aie mérités ni que je puisse les comprendre ;... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE.

Pas encore ! c'est l'appui du ministère qui peut tout décider,... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, effrayé.

Ah, mon Dieu !

M. DE MIREMONT.

Avez-vous quelque protection de ce côté-là ?

EDMOND.

Eh ! mon Dieu, non ! mais madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE.

Oui,... mais par malheur, je n'ai pu le voir; sans cela...!

EDMOND.

Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND, CÉSARINE.

BERNARDET.

L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE.

Eh bien?

BERNARDET.

La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, à part.

Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, d'un air capable.

Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues;... j'avais là-dessus des données certaines. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET.

Edmond de Varennes.

TOUS.

Est-il possible!

BERNARDET, passant près de Césarine.

Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE.

Donnez donc! (Lisant à voix basse.) « Vous avez tenu vos promesses et moi les miennes. » (A part.) Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus! (Haut, à Bernardet.) Qui a apporté ce billet?

BERNARDET.

Un valet de pied du ministre, qui est encore là, et qui attend votre réponse.

CÉSARINE.

Je vais l'écrire. (A part.) Celle-là du moins lui parviendra!

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, allant se mettre à la table à gauche; EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, regardant sortir Césarine et se frottant les mains.

A merveille! Tout ça marche,... je suis sûr d'elle à présent;... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... Ainsi, portons les derniers coups. (Haut, à Edmond.) Allons mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre,... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND.

Moi?

BERNARDET.

Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide; il faut vous montrer, il faut être député; nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND.

Monsieur!... un tel dévouement, une amitié aussi active.

BERNARDET.

Voilà comme je suis!... En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND.

Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET.

C'est juste; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND.

Monsieur de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, à la table.

Je commence la seconde lettre...

BERNARDET.

Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que monsieur le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, se levant.

Je ne demanderais pas mieux; mais dans l'état de santé où je suis.

EDMOND, vivement.

Vous avez raison; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET.

Laissez donc!...

M. DE MIREMONT.

Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND.

Vous l'entendez!...

BERNARDET, à demi-voix, à Edmond.

Soyez tranquille; dans un instant, il sera guéri. (A part.) Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger. (Il passe près de M. de Miremont. — Haut, à M. de Miremont.) Voyons le pouls... (Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.) Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT.

Ah!

BERNARDET.

Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne. (Lui tenant toujours le pouls.) Ne bougez pas... Et il m'a répondu : « Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session. »

M. DE MIREMONT.

Comment?

BERNARDET, de même.

Le pouls est bon!

M. DE MIREMONT, avec joie.

Le procès est remis?

BERNARDET.

C'est officiel,... on vous le dira.

EDMOND.

Oui, monsieur.

M. DE MIREMONT.

Et que me disait donc ma femme?

BERNARDET, froidement.

Elle se sera trompée... (Tenant toujours le pouls.) Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, hésitant.

C'est vrai; je ne dis pas non.

BERNARDET.

Le pouls marche à merveille; la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT.

Vous croyez?

BERNARDET.

J'en réponds.

M. DE MIREMONT.

Alors, vite, mes chevaux!

BERNARDET, bas, à Edmond.

Qu'est-ce que je vous disais!

EDMOND, stupéfait.

Je n'en reviens pas!

M. DE MIREMONT, au domestique.

Mes chevaux à l'instant!

BERNARDET.

C'est inutile; les moments sont précieux, ma voiture est en bas, prenez-la.

EDMOND.

Quoi! vous voulez...?

BERNARDET.

Certainement! Est-ce qu'on se gêne, entre amis? (Au domestique.) Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants; allons, dépêchons!

EDMOND, à Bernardet.

Ah! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas?

BERNARDET, riant.

Une place de député.

EDMOND.

Plus encore!... le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, étonné.

Comment?

EDMOND.

Eh oui! mademoiselle Agathe, que j'épouse; son père y consent; c'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET.

Madame de Miremont!...

EDMOND.

Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, à part.

O ciel!

M. DE MIREMONT, qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras.

Allons, allons, partons vite; et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

BERNARDET, seul, se promenant avec agitation.

L'ai-je bien entendu? c'est moi, moi Bernardet! que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant; moi qui joue les autres! Non, morbleu!... et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà...

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, entrant vivement.

Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même; allez vite, et peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, prenant la lettre, et la déchirant en plusieurs morceaux.

Non, madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE.

Que faites-vous? perdez-vous la tête?

BERNARDET.

Il n'est plus temps de m'abuser; je sais tout.

CÉSARINE.

Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, avec colère.

Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE.

O ciel!

BERNARDET, avec ironie.

Vous triomphez!

CÉSARINE, désespérée.

Au contraire!... Qu'avez-vous fait?... Vous nous perdez!

BERNARDET.

A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE.

Écoutez-moi...

BERNARDET.

Mais, grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison; je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, avec joie.

Est-il vrai?

BERNARDET.

Je cours au collége électoral,... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer,... car il y en a eu,... je le sais, j'en ai les preuves.

CÉSARINE.

C'est bien!

BERNARDET.

Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, l'encourageant.

C'est bien,... c'est ce que je veux,... c'est ce que je demande.

BERNARDET.

Vous?... Je ne vous crois plus!

CÉSARINE.

N'importe!... Allez,... allez donc!... Partez vite,... je vous en prie,... je vous en conjure.

BERNARDET.

Et vous serez satisfaite; car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, paraissant à la porte du fond et retenant Bernardet, qui va sortir.

Non, monsieur, vous n'irez pas!

BERNARDET.

A qui en a celui-là?

OSCAR.

A vous, qui m'avez joué,... qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député; c'en est un autre.

BERNARDET.

C'est faux!

OSCAR.

Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

BERNARDET.

Dans votre intérêt. Je vous expliquerai plus tard... Laissez-moi sortir !

OSCAR, le retenant toujours par la main.

Non, vous ne sortirez pas,... je ne vous quitte pas... Je suis un bon enfant,... mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

BERNARDET.

Écoutez-moi !

OSCAR.

Je n'écoute rien!... J'ai commandé un dîner de cent couverts et des bouquets aux dames de la halle,... j'ai dit à tout le monde que je serais député,... je le serai !

BERNARDET.

Et c'est justement à cela que je vais travailler,... et vous m'en empêchez, vous me retenez ;... chaque instant de retard peut faire nommer votre rival.

CÉSARINE.

Eh oui ! sans doute... (A part.) Et cette réponse que l'on attend... (Haut.) Laissez-le aller.

(Elle sort par la porte à gauche.)

OSCAR.

Quoi, vraiment ! C'est bien différent ; partez vite.

SCÈNE IX.

M. DE MONTLUCAR, BERNARDET, OSCAR.

M. DE MONTLUCAR, retenant Bernardet, qui fait un pas pour sortir.

Un instant, monsieur le docteur, cela ne se passera pas ainsi !

BERNARDET.

Encore un autre à présent !

M. DE MONTLUCAR.

Vous m'annoncez que M. de Miremont est malade, qu'il est à l'extrémité :... (A voix haute et regardant autour de lui.) une nouvelle qui me désole,... vous me laissez faire des visites pour demander sa place à l'Académie ;... et qui est-ce que je rencontre à l'instant même? monsieur de Miremont en parfaite santé,... se rendant aux élections avec Edmond, dans votre propre voiture !

OSCAR.

Dans votre voiture,... vous l'entendez !

BERNARDET, criant.

Qu'est-ce que cela prouve?.. Cela empêche-t-il que je vous sois dévoué?... que je ne l'aie toujours été? Ce n'est pas moi, c'est madame de Miremont qui vous a trahi!

OSCAR.

Quoi! ma cousine? Ce n'est pas possible!

SCÈNE X.

M. DE MONTLUCAR, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR; PLUSIEURS CAMARADES.

DUTILLET.

Victoire, mon cher docteur! Vous pouvez dire à madame de Miremont que tout va à merveille;... les affiches, les annonces, les journaux : il n'est plus question que de notre candidat, et tout fait espérer qu'Edmond sera nommé.

BERNARDET, avec colère.

Edmond!...

DUTILLET.

Et d'après vos instructions...!

OSCAR, à Bernardet, à demi-voix et lui serrant la main.

Je ne le lui fais pas dire,... d'après vos instructions.

DUTILLET.

Nous avons prévenu les jeunes gens de l'école de Droit, de l'école de Médecine; nous aurons un triomphe,... des bouquets, de la musique...

BERNARDET.

Permettez,... j'avais commandé tout cela pour Oscar.

DESROUSEAUX.

D'abord,... mais il y a eu contre-ordre!

BERNARDET, vivement.

Il y en a un nouveau.

SAINT-ESTÈVE.

Est-ce qu'on peut le deviner?

BERNARDET.

Vous êtes des maladroits!

DUTILLET.

Et vous un brouillon!

SAINT-ESTÈVE.

Une girouette!

M. DE MONTLUCAR.

Un intrigant !

BERNARDET.

M. de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR.

M. le docteur...

BERNARDET.

Vous oubliez ce que vous nous devez...

M. DE MONTLUCAR.

Et vous qui je suis ;... cela m'apprendra à m'encanailler !

TOUS, criant.

S'encanailler,... c'est trop fort !

OSCAR, criant.

C'est le mot !

(Il passe auprès de M. de Montlucar.)

DESROUSEAUX, de même.

Il est juste.

SAINT-ESTÈVE.

Vous nous en rendrez raison !

M. DE MONTLUCAR.

Quand vous voudrez.

TOUS.

A l'instant même !

(Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent ; tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.)

SCÈNE XI.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR; M. DE MIREMONT, entrant par le fond avec CÉSARINE; BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, paraissant à la porte du fond.

Quoi ! chez moi ! des camarades ! des amis prêts à se battre !

M. DE MONTLUCAR, stupéfait.

M. de Miremont !

DUTILLET, de même.

Nous qui le croyions si malade ! d'où venez-vous donc ainsi ?

M. DE MIREMONT.

Des élections ;... mais nous n'avons pas eu besoin d'aller jusque là,... car à moitié chemin... la nouvelle nous est arrivée.

TOUS.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Tenez, l'entendez-vous? (On entend en dehors des acclamations.)

SCÈNE XII.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE; EDMOND, entouré d'amis, de jeunes gens qui le félicitent; ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

AGATHE.

Il est nommé!

ZOÉ.

Et des compliments, des bouquets!

EDMOND.

Ah, mes amis!... monsieur de Miremont!... mon cher docteur!... (à Césarine) et vous, ma protectrice! que ne vous dois-je pas?

ZOÉ, à Césarine.

Il vous doit tout, d'abord!

CÉSARINE, avec colère, et à demi-voix.

Zoé!...

ZOÉ.

Ce n'est que ma première leçon,... je ferai peut-être mieux à la seconde. (Elle quitte Césarine, et passe à gauche près d'Oscar.)

EDMOND.

Ah! que j'étais injuste! ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort,... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale,... et je vois maintenant... (regardant Césarine) qu'il y a encore amitié véritable... (regardant Bernardet) et désintéressée,... (regardant les autres camarades) qu'on peut parvenir sans coteries,... sans honteuses manœuvres.

ZOÉ, le regardant avec compassion.

Pauvre jeune homme!

OSCAR, à Zoé.

Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours,... on arrive quand on a des camarades.

ZOÉ.

Oui, monsieur,... mais on reste quand on a du talent!

LA CALOMNIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 février 1840.

PERSONNAGES.

RAYMOND, premier ministre.
LUCIEN DE VILLEFRANCHE, son ami, député.
CÉCILE DE MORNAS, pupille de Raymond.
HERMINIE DE GUIBERT, sœur de Raymond.
M. DE GUIBERT, banquier, mari d'Herminie.
LA MARQUISE DE SAVENAY, cousine de Cécile.
LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, employé aux affaires étrangères.
COQUENET, habitant de Dieppe.
BELLEAU, garçon de bains.

La scène se passe dans l'hôtel des bains, à Dieppe.

Le théâtre représente un salon des bains. Porte au fond, et croisées donnant sur des jardins et sur la mer. A droite et à gauche, deux portes de chaque côté donnant sur des chambres ou sur d'autres salons. Au fond, un piano, des tables de jeu. A gauche, sur le devant du théâtre, une table ronde couverte de brochures et de journaux.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAIGNEURS ET COQUENET, assis à gauche, autour de la table ronde, et lisant des journaux; entrent HERMINIE ET CÉCILE; puis derrière elles, BELLEAU ET MADAME DE SAVENAY, à qui LUCIEN donne le bras.

LUCIEN, à Belleau.

Les appartements de ces dames seront-ils bientôt prêts?

BELLEAU.

Dans l'instant!... Jamais il n'y eut plus de monde que cette année aux bains de Dieppe... Avez-vous écrit vos noms sur le livre des voyageurs?...

HERMINIE.

Eh, mon Dieu, non!...

BELLEAU, lui donnant le livre.

Ça occupe toujours!...

(Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.)

COQUENET, de l'autre côté, à gauche.

Ce sont des voyageurs et des voyageuses qui arrivent. (Lisant tout haut son journal.) « Grâce à la sagesse de l'administration et à « l'activité déployée par nos ministres, le commerce et l'industrie « renaissent de toutes parts... » Est-ce étonnant, voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations,... et ça me fait plaisir... (Regardant le titre.) Eh non !... je m'étais trompé de journal, ce n'est pas le mien... Garçon, celui du département !...

BELLEAU, lui en donnant un.

Voilà, monsieur ;... je le lisais...

COQUENET, lisant.

« La faiblesse et la stupidité de l'administration,... » A la bonne heure... « ont paralysé toutes les sources de l'industrie... » C'est bien, je me retrouve,... me voilà chez moi;... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU.

Eh bien, alors, qu'est-ce que vous y gagnez ?...

COQUENET.

Ça m'instruit, ça me tient au courant... (Lisant.) « Par malheur « pour le pays, le personnage le plus influent est M. Raymond, qui, « jadis avocat médiocre, et devenu ministre,... on ne sait com- « ment... »

LUCIEN, vivement.

On ne sait comment ?...

(Herminie lui fait signe de se taire.)

COQUENET, continuant.

« Risque de tout perdre... » Ça se pourrait bien,... et ça ne m'étonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR.

Un homme indigne !

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Mauvais citoyen !

PREMIER BAIGNEUR.

Mauvais administrateur !

TROISIÈME BAIGNEUR.

Mauvais fils !

COQUENET.

Voilà ce que je ne lui pardonne pas ; il parait qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce.

LUCIEN, passant au milieu du théâtre.

Lui! Raymond?... le connaissez-vous, monsieur?...

COQUENET.

Parfaitement,... par mon journal;... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus,... ce qui est tout naturel :... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire électeur de la ville de Dieppe, que je n'ai jamais quittée,... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux.

BELLEAU.

Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre!... On dit ici qu'il a reçu des sommes énormes des messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner.

(Il sort.)

LUCIEN.

Mais c'est absurde!...

HERMINIE, le retenant.

Y pensez-vous, Lucien,... faire un éclat!... vous, son ami intime?...

COQUENET, toujours à table, à ceux qui l'écoutent.

Et encore ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus,... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, se levant.

Monsieur!...

LUCIEN, la retenant à son tour, et à demi-voix.

Voulez-vous donc vous faire connaître?

COQUENET, continuant.

Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante,... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR.

C'est elle qui gouverne et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, que Lucien retient toujours.

C'est trop fort!...

(Lucien l'oblige à se rasseoir, et reste près d'elle.)

PREMIER BAIGNEUR.

Témoin son mari,... un banquier, un sot, un important,... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET.

En vérité!... moi qui ne demanderais qu'une recette,... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Une affaire magnifique...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Un million de bénéfice !

COQUENET.

Et en disposer pour un des siens !... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition,... qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR.

Comme c'est gouverner !...

COQUENET.

Ça fait pitié...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est d'une maladresse...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Pas tant !... car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET.

Vous croyez ?...

PREMIER BAIGNEUR.

C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est probable.

BELLEAU.

C'est sûr...

TOUS.

Il n'y a pas de doute !

CÉCILE, qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à madame de Savenay.

Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies ?

MADAME DE SAVENAY, à voix basse.

Que faites-vous, Cécile,... vous, sa pupille ?...

HERMINIE, de même.

Son enfant...

CÉCILE, se levant.

Et c'est justement pour cela que je prends sa défense ;... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'État,... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, messieurs, cet homme si avide et si gorgé d'or a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE.

Cécile,... Cécile,... plus bas.

CÉCILE.

Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut?

HERMINIE, à part.

Comme si on disait ces choses-là.

COQUENET.

Pardon,... mademoiselle,... pardon, nous ne savions pas!... sans cela,... je me serais bien gardé!... Ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... Moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose,... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE.

Comme un écho!...

COQUENET.

C'est vrai,... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, bas à madame de Savenay.

Monsieur les répète...

MADAME DE SAVENAY, de même.

Et pour les pensées?...

HERMINIE, de même.

Cela ne le regarde pas,... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, entrant.

Le bateau à vapeur qui arrive!

(Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.)

COQUENET.

Le bateau de Brighton!... je cours sur la jetée,... c'est notre seule occupation de jour,... à nous autres bourgeois de Dieppe!... Mesdames...

(Il les salue et sort.)

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, HERMINIE.

MADAME DE SAVENAY.

Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers,... des... bourgeois!...

CÉCILE.

J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que monsieur me semble de votre avis,... par son silence... du moins.

LUCIEN.

Non, mademoiselle,... je conçois votre indignation,... et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur,... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat : ... d'abord à cause de la santé de madame la marquise,... et puis le ministre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu ;... et dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien,... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE.

Oh! vous d'abord vous craignez tout! le moindre bruit vous effraye,... le moindre propos vous arrête... Sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez : Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN.

J'en conviens;... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime,... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE.

Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE.

Ou d'un poltron;... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur;... oui, monsieur, par inclination vous êtes ministériel,... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre ; et à la Chambre,... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes,... qui vous empêchent de dormir!... Bien plus, ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour,... et pourquoi?... parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste,... et que vous vous répétez sans cesse : Que dira le monde?... que dira mon journal?... que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, avec fierté.

A qui, s'il vous plait?...

HERMINIE.

A la révolution de juillet,... qui y consent,... ou qui du moins ferme les yeux,... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN.

Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je respecte, il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE.

Et qui n'ont pas le sens commun...

MADAME DE SAVENAY, d'un ton grave.

Peut-être,... madame,... peut-être....

CÉCILE.

Quoi, ma cousine! vous pourriez croire...?

HERMINIE, à part.

Je déteste les marquises.

MADAME DE SAVENAY.

Permettez, permettez,... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique;... non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées,... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles; et dans mon château de Savenay, en Normandie,... où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas...

HERMINIE.

Que faites-vous donc, madame?

MADAME DE SAVENAY.

Nous attendons!.. Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, en qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance:... c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée;... et dans ce que dit le monde,... quelque absurde que ce soit,... il y a toujours au fond quelque chose de vrai,... toujours.

CÉCILE.

Quoi, ma cousine! vous n'admettez pas que la calomnie...

MADAME DE SAVENAY.

Non, ma chère, la calomnie n'existe pas,... je n'y crois pas;... passe pour de la médisance, et si elle ose élever la voix, c'est

qu'on lui en donne sujet,... car, dans la haute société,... on n'invente pas,... on raconte...

HERMINIE, avec intention.

Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Vous en connaissez, madame?...

HERMINIE, la regardant.

De très-proches...

MADAME DE SAVENAY.

Dans votre famille, sans doute;... et sans aller plus loin, votre crédit sur votre frère,... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, avec ironie.

Vous croyez?

LUCIEN vivement.

J'en étais sûr!... je le lui ai dit;... et malgré mes instances,... malgré mes prières,... il a cédé à vos sollicitations...

HERMINIE.

Ah! c'est vous, monsieur, qui vous y opposiez...

LUCIEN.

Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur,... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!...

HERMINIE.

Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire;... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là,... qu'il ira plus haut!...

LUCIEN, avec chaleur.

Quoi! vous oseriez plus encore!... Et le pays, et la presse, et le monde,... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE.

C'est juste!... c'est votre phrase,... je l'attendais.

LUCIEN.

Et qu'y répondez-vous?...

HERMINIE, gaiement.

Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!... Il aura lieu de s'étonner et de causer à son tour, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur,... (montrant Cécile) de l'autre, tant de calme et de réserve;... et il

trouvera sans doute piquant de vous voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre... (Apercevant une femme de chambre qui entre.) Pardon, monsieur, pardon, mesdames,... on nous annonce que nos appartements sont prêts,... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari.

(Elle leur fait la révérence et sort.)

SCÈNE III.

CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

MADAME DE SAVENAY, à Cécile, avec dépit.

Je permettrais encore les ministres,... mais leurs femmes et leurs sœurs,... je ne peux pas m'y résoudre ! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame qui me suffoque;... elle n'a pas même de quoi être impertinente,... et elle l'est...

CÉCILE souriant.

Comme une duchesse.

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Elle! je l'en défie! elle aura beau faire,... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile?...

LUCIEN, se mettant devant elle.

Pardon, mademoiselle, un mot, de grâce;... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu,... et devant madame la marquise, votre parente... (Cécile, et la marquise reviennent près de lui.) Je vous ai vue cet hiver à Paris,... et je me suis dit : « Ou je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme... » Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune;... votre main dépendait de vous et de votre respectable parente, madame de Savenay, qui, par sa position et sa naissance, pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance,... il a obtenu son consentement, plus encore!... le vôtre,... oui,... je ne m'abuse pas :... c'est son crédit sur vous,... c'est son influence, bien plus que mon mérite, qui vous a décidée;... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur ; je n'ai pas pensé au vôtre,... mais aujourd'hui,... et pour la première fois,... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, souriant.

Je comprends! la phrase de madame Guibert a produit son effet...

LUCIEN, vivement.

Non, sans doute. (Avec embarras.) Mais elle a remarqué... votre froideur,... votre réserve;... et, ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise,... si dans les discours du monde il y a quelque chose de véritable,... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret,... si enfin... je ne suis pas aimé... comme je vous aime...

CÉCILE, gravement.

Je vous entends, monsieur,... et vous n'aurez point fait en vain un appel à ma franchise.

MADAME DE SAVENAY.

Cécile,... que voulez-vous dire?

CÉCILE.

Tout ce que je pense, madame... (Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, quoique d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse;... il avait pris du service sous l'Empereur,... et s'était battu...

MADAME DE SAVENAY, avec dédain.

Comme un roturier, comme un soldat.

CÉCILE.

Il était devenu général et intime ami...

MADAME DE SAVENAY, de même.

De l'usurpateur...

CÉCILE.

A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur,... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune homme, c'était Raymond, votre ami,... et votre camarade d'études...

LUCIEN, avec chaleur.

Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents,... je sais que, lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits.

CÉCILE.

Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN.

Qui commença sa réputation.

CÉCILE.

Et qui changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors à me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château,... où nous vivions la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris,... et là, monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages,... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas... Mais, ce que je puis vous attester, monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon imagination;... sans le savoir,... sans m'en rendre compte,... je crus l'aimer,... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, vivement.

Et lui?...

CÉCILE.

Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi! Il avait raison :... tout nous séparait,... je ne pouvais lui appartenir,.. et je ne comprends pas d'attachement possible en opposition avec le devoir... C'est vous dire, monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté,... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit : « Monsieur Lucien de Villefranche est mon « ami d'enfance et mon adversaire politique,... mais c'est un homme « de mérite, un homme d'honneur... Il t'aime éperdument, il te « rendra heureuse, je te le jure, aie confiance en moi. » Et j'ai répondu : « Mon ami, disposez de ma main... » Voilà, monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime,... je le sens,... je vous le promets!... Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, dites-vous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute; et lorsqu'il en sera ainsi, je

ferai comme aujourd'hui, monsieur, je vous dirai la vérité,... je vous la dirai toujours!... Et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi?...

LUCIEN.

Oui, plus qu'en moi-même!... J'étais un insensé,... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!... Pour commencer,... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive,... quoi qu'on puisse dire...

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, LUCIEN.

LE VICOMTE, à Belleau.

Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas d'appartement!... Arrange-toi! il m'en faut un,... et ce qu'il y aura de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, ou ne pas s'en mêler... Ah! des dames, (saluant) je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, bas, à Cécile, qui salue.

Quel est ce jeune homme,... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE.

Je n'en sais rien;... il faut bien qu'il me connaisse, mais je ne pourrais pas dire son nom.

MADAME DE SAVENAY.

Ni moi non plus, et il se trompe probablement;... mais dans le doute...

(Elle fait la révérence au vicomte, qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.)

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ.

LE VICOMTE, suivant Cécile des yeux.

Une charmante personne,... que je connais certainement et beaucoup;... où diable l'ai-je vue?... peut-être à l'Opéra.... Allons donc!...A moins que ce ne soit aux premières loges;... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? Qui les amène?

BELLEAU, naïvement.

Non, monsieur;... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec

leurs femmes de chambre ; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE.

Ah ! voyons... (Lisant.) La marquise de Savenay et mademoiselle Cécile de Mornas... Je ne connais pas ;... et cependant... (Vivement.) Eh oui ! c'est cela même,... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée.

BELLEAU.

Vous la connaissez ?

LE VICOMTE, avec distraction.

Infiniment ;... c'est-à-dire de vue,... de souvenir ;... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier,... et voilà qu'ici même..., au moment de mon arrivée,... quand, par ordonnance du médecin,... il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas ma faute,... au diable les idées tristes. (Chantant.) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu,... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU.

Oui, monsieur ;... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom...

LE VICOMTE.

Danse-t-on ? y a-t-il des concerts? y a-t-il spectacle?...

BELLEAU.

Oui, monsieur;... tous les soirs au salon,... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE.

C'est trop de plaisir,... je vais me croire à Paris!... et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU.

Vous, monsieur?...

LE VICOMTE.

Il n'y a pas moyen d'y vivre,... je donne ma démission!... des amis,... des maitresses,... des créanciers! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies ;... j'ai cru que ce serait gai :... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant.... Quand on doit maintenant,... il faut payer...

BELLEAU.

C'est selon.

LE VICOMTE.

Eh oui,... mon cher,... sinon, on devient mauvais genre;... les gens comme il faut ne font plus de dettes,... c'est une mode comme une autre :... c'est bizarre, mais c'est ainsi;... je m'en suis aperçu,... moi, le vicomte de Saint-André,... ça me faisait du tort...

BELLEAU.

Vous devez donc beaucoup?...

LE VICOMTE, riant.

Parbleu,... si je voulais comme tant d'autres écrire mes mémoires... Si encore je m'étais amusé,... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisir que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des affaires étrangères,... où mon oncle m'a fait entrer,... tous les jours au Bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra;... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe,... obligé d'admirer, d'adorer ces dames et de se battre pour elles... Oui, le diable m'emporte! ça m'est arrivé une fois,... contre un honnête homme qui sifflait,... et qui avait raison:... la petite était détestable ce soir-là;... mais enfin,... (respirant avec satisfaction) et grâce au ciel,... elle m'a trahi!...

BELLEAU.

Ce qui vous désole.

LE VICOMTE.

Au contraire, je ne suis plus obligé de crier *brava!* j'ai reconquis mon indépendance,... je suis libre... et ruiné!...

BELLEAU.

Vraiment!

LE VICOMTE, se jetant sur le fauteuil à gauche près de la table, et feuilletant le livre des voyageurs.

Une belle occasion pour être sage et pour étudier!

BELLEAU.

Vous!

LE VICOMTE.

Pourquoi pas?... ça me changera;.. c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça. (Regardant toujours le livre des voyageurs.) Ah! madame de Guibert;... elle est ici,... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime :... aimable, spirituelle, méchante, excellente,... tout cela à la fois,... et coquette, et envieuse, et vaniteuse,... et ambitieuse;... c'est un charme,... une

femme complète, si elle avait des passions,... mais elle n'en a pas le temps!

BELLEAU.

Vous la connaissez?

LE VICOMTE, vivement.

Du tout,... du tout;... la sagesse,... la vertu même!... mais je connais son mari,... un important,... un fat,... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... Il rit toujours,... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... Il est aussi du Jockey-Club,... et c'est lui qui m'a gagné l'autre semaine mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme, et j'aurai du moins ici un avantage,... c'est que je ne l'entendrai pas... (Entendant rire dans la coulisse.) Allons, décidément, je suis maudit!... me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (A Belleau.) Vite mon appartement,... et un bain;... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer.

(Belleau sort.)

SCENE VI.

LE VICOMTE, sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à de Guibert; DE GUIBERT, entrant par le fond avec COQUENET.

DE GUIBERT, entrant en riant, et tenant Coquenet par la main.

C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture... Comme on se retrouve!.. qui m'eût dit que le rivage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!

COQUENET.

Depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus!

DE GUIBERT.

Chez maître Durand, notre avoué,... à l'étude où je faisais des romances;... et madame Durand,... te rappelles-tu madame Durand?... et Didier, le maître clerc;... mais je me tais,... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... Toi, c'est différent,... tu as toujours été bon enfant,... physionomie candide traduite de l'allemand,... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET.

Tu es bien bon!

DE GUIBERT, riant toujours.

Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait:... es-tu marié?

COQUENET.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

DE GUIBERT, riant.

Je te demande : Es-tu marié?... Le tout pour s'amuser...

COQUENET.

Moi,... le mariage ne m'amuse pas beaucoup !... attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants...

DE GUIBERT, riant.

Qui te ressemblent,... j'en suis sûr...

COQUENET.

Les avis sont partagés... Elle m'en fait espérer un cinquième ;... et quoique j'aie quelque fortune,... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département,... tu comprends qu'avec cinq enfants un pauvre propriétaire n'est jamais riche; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député,... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT.

Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident?

COQUENET.

Il a été nommé pair ! Ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT.

Tu peux te passer de lui,... je t'aurai ça;... j'obtiens tout ce que je veux,... c'est-à-dire ma femme, qui est sœur du ministre...

COQUENET, avec admiration.

Quoi ! mon ami Guibert,.. tu es beau-frère du ministère?

DE GUIBERT.

Comme tu vois, pas plus fier pour ça ;... une position superbe,... en passe d'arriver à tout,... et j'arriverai,... (à demi-voix) il en est question.

COQUENET.

Est-il possible ?

DE GUIBERT, de même.

Ça ne me serait jamais venu à l'idée,... mais ma femme le veut ;... elle y tient, il faut que cela soit... Je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET.

Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT.

Nous verrons ça.

COQUENET.

Ça ne rapporte que quinze mille francs,... mais en revanche, on n'a rien à faire ;... place honorable, qui irait à mes goûts et à mes moyens, car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT.

La vie de province!... la douce médiocrité ; *aurea mediocritas.*

COQUENET.

Oui, mon ami, *aurea* si j'avais des appointements, si j'avais cette place;... par malheur nous avons des concurrents...

DE GUIBERT.

Il y en a toujours.

COQUENET.

M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?... Si tu as des amis,... si tu te mets bien avec ma femme,... je te présenterai,... c'est elle que ça regarde,... car nous ne nous mêlons jamais d'affaires ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET.

Tu es donc lion?... tu es donc jeune?...

DE GUIBERT.

Plus que jamais!... car je suis riche,... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plait toujours,... on ne vieillit pas ;... au contraire,... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures! je te les dirai, car je les connais toutes! sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier ;... je ne peux pas y suffire, parole d'honneur... Silence! c'est ma femme.

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, toujours à gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs ; DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.

COQUENET.

Ah! mon Dieu! c'est là ta femme?

DE GUIBERT.

Madame de Guibert!...

COQUENET.

La sœur du ministre?

DE GUIBERT, allant au-devant d'elle.

Elle-même,... je vais te présenter.

HERMINIE.

Enfin, monsieur, vous voilà! et ce n'est pas sans peine! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Hâvre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT.

Nous allions comme le vent... Mais que veux-tu?... trois cent-cinquante passagers,... au lieu de quatre-vingts,... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant,... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (Riant.) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie,... j'ai l'honneur de te présenter...

(Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit en face d'elle le vicomte, qui vient de se lever; elle passe près de lui.)

HERMINIE.

Monsieur de Saint-André!...

DE GUIBERT, riant et lâchant la main de Coquenet.

Le petit vicomte,... ici!... à Dieppe!... Qui diable l'amène?... Il vient me demander sa revanche,... le billet de mille francs,... les dix fiches que je lui ai gagnées avant-hier au whist!... Ça va,... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE.

Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas,.. vous êtes trop heureux,... monsieur de Guibert,... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'enviérais le plus,... ici, surtout...

HERMINIE.

Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, monsieur, que pour vous apercevoir;... car à Paris on ne vous voit plus;... c'est indigne!...

DE GUIBERT.

Je crois bien,... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, à son mari.

Où, sans doute, monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT.

Du tout;... je le sais par ouï-dire,... par la renommée...

HERMINIE, à son mari.

Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (Au vicomte.) Et vous venez à Dieppe?...

LE VICOMTE, gravement.

Par régime, madame,... par sagesse.

HERMINIE.

En vérité?...

LE VICOMTE, de même.

C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer...

DE GUIBERT.

Allons donc,... faites donc le discret,... comme si on ne le connaissait pas... Il a des intentions;... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE.

Moi?...

DE GUIBERT.

Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois,... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, vivement.

Monsieur...

DE GUIBERT.

Une histoire impayable,... invraisemblable;... de quoi faire un drame romantique! Et si je vous la disais...

LE VICOMTE, avec colère.

Monsieur,... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler,... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, de même.

Aussi, je n'en parle pas,.... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai,... que si je voulais...

LE VICOMTE, de même.

Encore, morbleu!...

DE GUIBERT, de même.

Mais je ne veux pas,... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça,... j'en ai un que j'oubliais;... où donc est-il?... (Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.) Avance donc!... Voici, madame, un de mes anciens camarades,... que je vous présente...

HERMINIE.

Monsieur...?

DE GUIBERT.

Monsieur Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET.

Moi-même.

DE GUIBERT.

Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET.

Moi-même...

DE GUIBERT.

Et un mot de toi, chère amie,... une apostille au bas de sa pétition... (A Coquenet.) As-tu ta pétition?

COQUENET, cherchant dans sa poche.

J'en ai toujours!

DE GUIBERT.

Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... N'est-il pas vrai?

HERMINIE, froidement.

Non, monsieur.

DE GUIBERT.

Comment, non?

HERMINIE, froidement.

Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT.

Allons donc!

HERMINIE, de même.

C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari;... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition,... d'intrigues, peut-être.

DE GUIBERT, à Coquenet.

Et qui donc?... des sots et des imbéciles,... n'est-il pas vrai?...

COQUENET, balbutiant.

Certainement,... mais (regardant Herminie) quand on ne connait pas les personnes...

DE GUIBERT.

Tu as raison,... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET.

Je crains que non...

DE GUIBERT, à demi-voix, avec importance.

Je m'en charge,... j'en fais mon affaire!... s'il le faut même,... je dirai : Je le veux!...

COQUENET, vivement.

Dis-le!

DE GUIBERT.

Pas devant le monde...

COQUENET.

C'est juste.

DE GUIBERT, lui prenant le papier.

Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, qui pendant ce temps a causé bas avec le vicomte.

Oui, monsieur, nous allons avant le diner faire une promenade en mer, et je compte sur vous...

(Le vicomte s'incline, et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

HERMINIE, s'asseyant près de la table, à gauche; DE GUIBERT.

DE GUIBERT.

Maintenant que nous sommes seuls,... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, toujours assise.

Votre ami?

DE GUIBERT.

Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens,... et une amitié qui a eu quinze ans d'*interim* n'est pas des plus violentes... Mais c'est égal, je me suis mis en avant,... on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro ;... et si ce n'est pour lui,... du moins pour moi et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, la prenant et la jetant sur la table, et frappant dessus, de la main, avec impatience.

Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!...

DE GUIBERT, avec vivacité.

Et moi, je veux!...

HERMINIE, se levant.

Qu'est-ce que c'est?

DE GUIBERT, baissant le ton.

Je veux savoir pour quelle raison?...

HERMINIE.

La raison, c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi qui, ce matin encore et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT.

Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne; et si tu savais combien il est bon enfant.

HERMINIE, sèchement.

C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?... avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous?...

DE GUIBERT.

Il n'arrivera que ce soir; il y avait conseil des ministres... Il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier, de modifier le cabinet.

HERMINIE.

Oui,... un changement aux finances... Lui avez-vous parlé?...

DE GUIBERT.

J'ai hasardé quelques mots,... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE.

C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup en vous faisant obtenir cet emprunt,... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT.

Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, avec vivacité.

Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas;... et avec le haut rang que vous occupez dans la banque il vous faut plus que cela;... il le faut... pour moi,... sinon pour vous... Oui, monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... Je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire,... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre,... je veux que le mien le soit aussi,... ou tout

au moins sous-secrétaire d'État,... pourquoi ne le seriez-vous pas?...

DE GUIBERT.

Mais, ma femme...

HERMINIE, vivement.

A tout autre ministère, je ne dis pas,... il faut des talents qui se voient;... mais aux finances, on en a sans que cela paraisse :... des comptes, des calculs,... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro,... et retiens,... ce que vous voudrez... On ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT.

C'est possible,... mais tu connais ton frère;... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE.

Eh bien, moi!... j'oserai,... je parlerai...

DE GUIBERT.

Encore si j'étais député,... il me craindrait peut-être...

HERMINIE.

Eh bien! monsieur, il faut l'être, ça n'est pas si difficile.

DE GUIBERT.

Il est capable de s'y opposer,... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE.

Il faudra bien qu'il dise oui!... il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?... pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?...

DE GUIBERT.

Par agrément, je le suppose;... du moins, jusqu'ici, je l'ai pris ainsi.

HERMINIE.

Non, monsieur; pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous; lui qui ne perd pas une occasion de nuire à notre fortune,... lui qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise!... il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT.

Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage?

HERMINIE.

Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la

famille vient cette saison aux bains de Dieppe,... un ange que mon frère admire,... en un mot, son incomparable pupille,... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT.

Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage?... est-elle aussi bien qu'il le dit?...

HERMINIE.

Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay,... qui est marquise... et bégueule :... il y a déjà antipathie entre nous! Quant à la jeune fiancée,... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse;... ordre ministériel, auquel j'ai obéi,... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT.

Et pourquoi?...

HERMINIE, avec volubilité.

Parce que de tout temps mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus, le type, le modèle de la perfection,... je n'aime pas les modèles;... et une fois mariée avec M. Lucien,... le plus ennuyeux de tous les hommes,... une autre perfection dans son genre, elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... Ce sera dans son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit!... Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir,... pas la moindre faveur,... pas la plus petite injustice!... Et bien d'autres inconvénients;... à Paris, à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?

HERMINIE, avec impatience.

Cela fait, monsieur, qu'elle est jolie,... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT.

Ah! elle est jolie?...

HERMINIE.

Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi?... Je vous défends de la regarder. (Se retournant, et apercevant Cécile au fond du théâtre.) Eh! la voilà,... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!..

SCÈNE IX.

COQUENET, entrant par la gauche et s'adressant à DE GUIBERT; HERMINIE, allant au-devant de CÉCILE, de MADAME DE SAVENAY et de LUCIEN, qui entrent par la droite.

COQUENET, à de Guibert et à voix basse.

Eh bien ! as-tu dit : Je veux ?

DE GUIBERT, de même.

Tu m'as compromis ;... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, de même.

C'est ma faute !... Mais qu'importe? si tu es le maitre...

DE GUIBERT, de même.

Certainement,... aussi, plus tard nous verrons;... tâche, en attendant de te mettre bien avec elle...

(Il continue de causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.)

HERMINIE, à madame de Savenay et à Cécile.

Oui, mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connait pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

MADAME DE SAVENAY, bas, à Lucien.

N'est-ce pas le banquier dont on parlait ce matin ?

LUCIEN.

Lui-même.

(Herminie a pris la main de son mari, qui causait toujours avec Coquenet, et le présente aux deux dames; de Guibert passe près d'elles, et les salue.)

DE GUIBERT, regardant Cécile.

Eh mais ! je ne me trompe pas,... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE.

Où donc, monsieur ?

DE GUIBERT.

L'année dernière,... en Normandie,... à Rouen !

CÉCILE.

Je ne me rappelle pas,... mais c'est possible... (A madame de Savenay.) Lors de votre procès.

MADAME DE SAVENAY.

Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT.

C'est cela même... (Bas, à Herminie.) Quoi !... c'est là Cécile de Mornas,... la prétendue de notre ami Lucien!... j'en suis enchanté...

HERMINIE, vivement.

Et pourquoi donc?...

DE GUIBERT, en riant et à voix basse.

Une aventure, ma chère,... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, avec joie.

Il serait possible!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; BELLEAU.

BELLEAU.

Le canot est prêt;... et quand ces messieurs et dames voudront partir...

HERMINIE, à Cécile, à madame de Savenay et à Lucien, qui sortent.

Nous vous suivons... (Vivement, à son mari.) Qu'est-ce que c'est, monsieur?.. qu'est-ce que c'est?...

DE GUIBERT..

Ah! par exemple,... je ne puis le dire...

HERMINIE.

Et moi, je veux le savoir...

COQUENET, s'avançant.

Si je pouvais être utile à madame...

HERMINIE.

Merci, monsieur!... cela dépend de mon mari,... qui parlera... (En riant et donnant la main à son mari pour sortir.) Ah! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures!... c'est délicieux,... c'est charmant!...

(Elle sort avec de Guibert.)

COQUENET.

Ah bah! des aventures!... elle?... à son âge?... c'est inconcevable!...

BELLEAU, s'approchant de lui.

Qu'est-ce donc?

COQUENET.

Rien... (A demi-voix.) On prétend que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant!...

(Il sort.)

BELLEAU, seul, riant.

Ah!... elle a eu des amants!... Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde!... Elle a eu des amants!... (Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.) Voici! on y va!

(Il sort en courant.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, tenant sous le bras une liasse de papiers ; LUCIEN.

LUCIEN.

Enfin, te voilà, mon cher Raymond !... comme tu arrives tard !...

RAYMOND.

Que veux-tu? on n'est pas le maître,... quand on est ministre : on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié !... Le conseil a fini si tard,... j'ai cru que je ne partirais pas;... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marchepied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.) J'en ai lu une partie en route... (Allant les poser sur la table, à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraichissait le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées :... le papier est tombé de mes mains, le présent a disparu,... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse,... dans la cour du Lycée,... le jour de mon premier prix, au concours général... Vous, mes rivaux et mes amis, vous m'entouriez, vous m'applaudissiez,... tandis que mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père !... J'ai fait toute la route avec lui,... avec toi,... je me revoyais auprès du foyer paternel,... choyé, chéri de tous,... j'avais tout oublié,... j'étais heureux,... j'étais aimé !... je n'étais plus ministre !...

LUCIEN.

Et ton rêve va continuer, je l'espère,... ici,... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, gaiement.

Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines,... j'ai congé pour vingt-quatre heures... Eh bien, monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN.

Nous revenons, à l'instant, d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et

il me semble, si toutefois c'est possible, que d'aujourd'hui je l'aime plus encore !... si jolie et si modeste,... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, souriant de sa chaleur.

En effet, la tête n'y est plus,... et tu as raison, c'est un vrai trésor que je te donne là,... et que chacun eût envié !... Ah ! s'il était permis à un homme d'État d'être amoureux,... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (Riant.) Oui, monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule,... j'y suis fait !... et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux,... car voilà la femme qu'il m'eût fallu :... bonté, douceur, saine raison, jugement solide,... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content, depuis qu'elle est ici ?...

LUCIEN.

Certainement ;... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND.

Où donc ?

LUCIEN.

Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND.

Un combat naval ?

LUCIEN.

Justement ! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te défendions contre ta sœur et son mari, qui t'attaquaient vivement.

RAYMOND, souriant.

En vérité ? c'est amusant... Et le sujet de l'attaque ?

LUCIEN.

Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...

RAYMOND.

Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN.

Précisément,... lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort,... ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND.

Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'é-

taient point d'honnêtes gens;... de plus, ils étaient tous aussi nuls, et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN.

N'importe! tout autre choix valait mieux,... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs.

RAYMOND.

Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effrayent,... mais pour moi, c'est tout le contraire :... tu sais bien que, dans les jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN.

Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé?.. On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, froidement.

Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout?... n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?...

LUCIEN.

En vérité, je vous admire, toi et ton sang-froid,... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines!...

RAYMOND.

Toi, je le crois bien;... tu n'y es pas fait,... tu n'y es pas habitué!... Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront peut-être au même but;... moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front;... toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles!... quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange,... on l'y trouverait encore,... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi;... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

LUCIEN, avec fierté.

Excepté au pouvoir.

RAYMOND.

Eh, morbleu! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui,... le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN.

Je défends ce que le monde approuve,... je repousse ce qui est

blâmé par lui ;... et toi, au contraire, tu prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements !... Frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense ! S'il est, au contraire, quelqu'un que tout le monde s'acorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND.

Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN.

Et pourquoi ?

RAYMOND.

Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés !... Si un joueur gagne à tous les coups, c'est que les dés sont pipés ;... si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un,... c'est qu'ils sont gagnés ou vendus ;... car l'approbation universelle est impossible !... Les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges,... d'erreurs plus que de vérités, et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis,... celui-là,... je l'estime, je l'aime et je le défends ;... mais l'ami de tout le monde doit être,... selon moi...

LUCIEN, riant.

Un réprouvé...

RAYMOND, s'échauffant.

Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants ;... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires ;... il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages ;... et, comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre, en immense majorité, j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, riant.

Est le plus honnête homme !

RAYMOND.

Certainement ! je m'en vante ;... et, à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure,... je me frotte les mains et je me dis : « Courage !... poursuivons ma route !... j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN.

Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable !...

RAYMOND.

Autrefois,... dans les commencements,... je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible :... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir ;... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux,... j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds,... et de les repousser dans leur bourbier natal !... Si tu savais quelle a été ma vie !... je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde ; je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent :... avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même,... ils l'ont dit !... comme si cela était possible ;... moi,... un ministre du roi !... moi, un Français ! moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays !... (Avec émotion.) Enfin, ils l'ont dit,... peu importe !...

LUCIEN.

Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND.

Non,... non,... cela m'est indifférent,... je te le jure ; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être, c'est quand je me suis vu attaqué dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices ;... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos concours ; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes ; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne contestait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien ! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé ; quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir,... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père ;... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi :... « Non, me dit-il, je

« suis bien vieux! le séjour de Paris m'effraye,... je préfère mon « repos et ma retraite;... c'est mon désir, mon fils!... » Ce désir, je devais le respecter;... cette retraite, je l'embellis de mon mieux;... je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner;... et un matin, je lis dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan,... à un vigneron,... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN.

Chassé!

RAYMOND.

C'était imprimé!... et mille voix le répétaient à ma honte... Hors de moi, éperdu,... je courus chercher mon père... « Que vous le vouliez ou non, cette fois, lui dis-je, il faut venir, il y va de mon honneur;... on accuse votre fils d'être un ingrat, d'être un infâme,... venez!... » J'avais ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et, m'inclinant devant lui, je m'écrirai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN.

C'était bien!... très-bien!... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, avec ironie.

Ah! tu le crois,... tu crois qu'on impose jamais silence à la calomnie:... le lendemain tous répétaient que, reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre, qu'ils tournaient en ridicule... En vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui,... on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en était le prix; que je la retirerais s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction : quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté,... ou plutôt se détournent de moi!... Que faire?... quel parti prendre?... se brûler la cervelle?... J'y ai pensé d'abord,... je l'avoue.

LUCIEN.

O ciel!...

RAYMOND, avec amertume.

Mais, loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus :... voyez-vous, auraient-ils dit, l'effet des remords...

LUCIEN.

Y penses-tu?

RAYMOND.

Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas;... et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père,... ils diront que j'en suis cause,... ils diront que je l'ai tué,... ils m'appelleront parricide!... je m'y attends... Eh bien, soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise,... un mot, mon père,... un seul mot!.. votre bénédiction au parricide!... et que Dieu nous juge!...

LUCIEN, avec émotion.

Raymond...

RAYMOND.

Mais pour les jugements des hommes,... jugements d'iniquités et d'erreurs,... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique. Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur... (Avec exaltation.) Oui,... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendit populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute, et approuvé par vous je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait: Est-ce que j'ai dit quelque sottise...

LUCIEN, souriant.

Allons, allons,... te voilà comme toujours, ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND.

Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN.

Je m'en félicite.

RAYMOND.

Tant pis pour toi.

LUCIEN.

Tant mieux. Taisons-nous; voici ta pupille.

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN.

CÉCILE, courant à Raymond.

Ah! monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience,... et votre retard nous avait bien inquiétés;... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND.

Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE.

Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!...

RAYMOND.

C'est égal, je n'étais pas absent pour vous,... je le sais;... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE.

Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND.

Si vraiment;... mes défenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance!... Comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?...

CÉCILE.

Beaucoup mieux,... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe;... elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND.

C'est juste,... les affaires d'intérêt regardent les grands parents... et les tuteurs... (Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.) J'ai là un projet de contrat à vous soumettre. (A Lucien.) Examinez-le en m'attendant, et puis faites-moi le plaisir de placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe; elle le lui présente.) Qu'est-ce que c'est que ça?

CÉCILE.

C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, lisant.

« Monsieur le Ministre,... la recette de Dieppe est vacante par dé-

« cès du titulaire,... et j'ose me mettre sur les rangs... » (S'arrêtant et reployant le papier.) Au diable les pétitions! à peine arrivé, elles m'assaillent déjà;... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci,.... à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (La mettant au milieu des papiers que tient Lucien.) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN.

Il faudrait voir cependant...

RAYMOND.

C'est tout vu;... c'est un intrigant,... auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN.

C'est quelqu'un de cette ville,... quelqu'un peut-être d'influent,... et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND.

Ça m'est égal!

LUCIEN.

On en a toujours assez.

RAYMOND.

Peu m'importe!

LUCIEN, s'adressant à Cécile.

Je vous demande, mademoiselle, quel est le plus raisonnable? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND.

Et moi aussi;... prononce :... Qui de nous deux a tort?

CÉCILE, timidement.

Eh! mais, tous les deux peut-être... (Vivement.) Pardon,... mais il me semble, à moi, qui ne m'y connais guère, (montrant Lucien) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde,... si l'autre les redoutait un peu plus...

RAYMOND, riant.

Bravo! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE.

Non; mais vous seriez tous deux, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, la regardant d'un air galant et rieur.

Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE.

Ah! monsieur se moque de moi! ce n'est pas bien.

RAYMOND, à Lucien.

N'ai-je pas dit vrai?... Et pour t'en rapprocher le plus tôt possible, va parler affaires;... je vous rejoins dans l'instant.

(Lucien sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien! ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité?... et, à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme?

CÉCILE.

Oui, monsieur.

RAYMOND.

Crois-tu être heureuse avec lui?

CÉCILE.

Je l'espère...

RAYMOND.

Ça ne suffit pas!... je veux que tu en sois sûre;... car ton père, à qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur,... et si je me trompais! Parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme;... autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé;... te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs;... jusqu'à douze ou quatorze ans, tu as été ma fille,... je t'avais regardée comme telle,... mais alors, et quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée,... s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE.

Jamais...:

RAYMOND.

Et maintenant que je ne sais plus, comme autrefois, lire dans tes yeux et dans ton cœur,... je suis obligé de te demander : Que veux-tu, Cécile?... que désires-tu?...

CÉCILE, avec émotion.

Rien, monsieur;... le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur,... et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute,...

mais la mienne;... aussi je n'hésite pas,... car vous êtes mon père, et je dois vous obéir.

RAYMOND.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se présente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un,... parle,... je ne te reprocherai rien,... que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE.

Je vous l'ai dite, monsieur; je ne suis aimée de personne.

RAYMOND.

Bien vrai?

CÉCILE.

De personne, je vous le jure,... excepté de M. Lucien;... et je pense comme vous que sous tous les rapports c'est un choix convenable... et honorable.

RAYMOND.

A la bonne heure;... je m'en vais le lui dire... Adieu, mon enfant, adieu.... (Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander?

CÉCILE.

C'est vrai, monsieur,... et je n'osais pas.... (Raymond revient vivement près d'elle.) C'est-à-dire avec vous, Raymond,... j'oserais bien; mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre,... et j'ai peur.

RAYMOND.

Pourquoi donc?... si c'est juste...

CÉCILE.

Ah! c'est de toute justice. Des marins,... des pêcheurs,... ceux qui tantôt conduisaient notre barque,... ils sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre; et malgré cela, lors de la dernière tempête,... ils se sont exposés pendant toute la nuit: l'un a ramené à bord trois passagers,... et l'autre en a sauvé quatre,.. et ils n'ont eu pour toute récompense... que la joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père. Ai-je tort, monsieur, de m'intéresser à eux et de vous les recommander?

RAYMOND.

Non, sans doute;... je m'occuperai d'eux... dès aujourd'hui, dès ce matin,... tu peux le leur dire.

CÉCILE.

J'y vais à l'instant. Quel bonheur de leur porter la promesse formelle du ministre,... du ministre lui-même !...

(Coquenet entre par une des portes de gauche ; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND. (Il tire de sa poche un carnet, et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.)

COQUENET, à part, pendant que Raymond achève d'écrire.

Du ministre lui-même !... c'est lui qui vient d'arriver ;... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur,... si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même,... ça n'est pas défendu ;... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (Il s'approche de la table, y prend un journal, et salue Raymond, qui lui rend son salut.) Monsieur arrive, à ce que je vois.

RAYMOND.

Oui, monsieur.

COQUENET.

Il vient peut-être de Paris ?

RAYMOND.

Oui, monsieur !...

COQUENET.

Je vous en fais mon compliment...

RAYMOND.

Il n'y a pas de quoi...

COQUENET.

Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre ?

RAYMOND.

J'y étais...

COQUENET.

Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un fameux discours,.. celui qu'a prononcé le ministre, et qui a tenu toute la séance... Quel homme, monsieur, que ce gaillard-là ! comme il les a retournés, vers la fin surtout !...

RAYMOND.

C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET.

Qu'est-ce que ça fait ?...

RAYMOND, se rapprochant.

Ah ! cela ne vous fait rien ?

COQUENET.

Non, monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours,... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (Avec brusquerie.) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous;... voilà mon opinion...

RAYMOND, souriant.

Que j'estime,... (à part.) surtout pour sa rareté...

COQUENET, continuant avec chaleur.

C'est un homme d'État, celui-là ;... le seul que nous ayons,... ou je ne m'y connais pas.

RAYMOND, à part, de même.

Ma foi, il faut venir à Dieppe pour entendre ces choses-là... (Haut.) On s'occupe donc de lui, en ce pays ?

COQUENET.

Il y est adoré...

RAYMOND, à part, et de même.

Ah bah !... Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET.

On lui dresserait des statues...

RAYMOND, à part.

Pour m'en jeter demain les débris à la tête... N'importe ? (Haut.) C'est une très-aimable ville que la vôtre, monsieur...

COQUENET.

Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND.

Je le savais.

COQUENET, à part.

Déjà !... (Haut.) C'est la nouvelle du pays,... cela fait une place vacante,... et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND.

Je m'en doute ;... car moi, qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet...

COQUENET.

Est-il possible !...

RAYMOND.

On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET.

Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus!... et j'en suis fâché pour notre endroit... (A part.) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (Haut.) Du reste, je connais ici tout le monde,... et si vous me disiez le nom de l'individu, qui devait être au bas de la demande?

RAYMOND.

Je ne l'ai pas lu,... je n'ai pas achevé la pétition.

COQUENET.

Franchement, vous avez bien fait;... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, riant.

D'un intrigant,... d'abord,... c'est ce que j'ai pensé.

COQUENET.

Et vous avez eu raison.

RAYMOND.

Cela ne m'empêche pas cependant de voir,... d'examiner,... de prendre des renseignements... Et vous, monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET.

Voilà quinze ans que je n'en suis sorti...

RAYMOND.

Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET.

Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND.

Dites-moi, puisque vous semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable,... un homme de talent?...

COQUENET, d'un air dubitatif.

Hé, hé!

RAYMOND.

Jouit-il de quelque estime,... de quelque considération?...

COQUENET, de même.

Hé, hé!...

RAYMOND.

C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes?...

COQUENET, de même.

Hé, hé!...

RAYMOND.

Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie;... vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable?...

COQUENET.

Franchement,... il y a mieux que cela à choisir;... et pour peu que l'on ne se presse pas et qu'on attende...

RAYMOND.

Je vous remercie, monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire... il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner. (Il salue Coquenet, et sort.)

SCÈNE V.

COQUENET, seul.

Je n'ai rien dit : pas un mot, pas une syllabe;... ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival, un concurrent, c'est de bonne et légitime défense;... chacun pour soi,... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon,... et je suis père de famille... Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration,... vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable! il faut de la justice :... chacun son tour. A bas le cumul et le monopole!...

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, entrant en causant avec son mari.

Oui, monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère;... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester,... et faire tourner à votre profit.

DE GUIBERT.

Certainement!...

HERMINIE.

Eh bien, alors! tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix,... de gagner des gens influents...

DE GUIBERT.

Je ne demanderais pas mieux,... c'est toi qui les repousses. (A demi-voix.) Voilà mon ami Coquenet,... propriétaire,... électeur,... un des plus imposés du département,... que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE.

Et qui vous dit cela?... est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur? est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour?...

DE GUIBERT.

Tu l'entends, mon ami... (A demi-voix.) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais;... tu seras nommé,... ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET.

C'est ce que j'ai déjà fait...

DE GUIBERT.

Tu l'as donc vu?...

COQUENET.

Nous venons de causer ensemble,... dans un incognito réciproque; et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi.... Si, maintenant,... madame veut me proposer... comme receveur,... une idée qui viendrait d'elle,... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant,... je crois que nous l'emporterons.

HERMINIE.

Je ne demande pas mieux;... je sais même en ce moment le moyen de tout obtenir de mon frère,... les deux places ensemble,... à une condition!

DE GUIBERT.

Et laquelle?

HERMINIE.

C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin,... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, vivement.

Impossible, ma chère;... impossible,... c'est un secret trop important.

HERMINIE.

Raison de plus; vous parlerez,... ou je suis muette;... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET.

Un moment ;... il y va de notre fortune,... et il ne s'agit pas ici d'une discrétion déplacée ;... toi, qui en fait d'aventures racontes toujours avec tant de facilité...

DE GUIBERT.

Oui ; mais celle-ci,... j'ai promis de la garder pour moi...

COQUENET.

Et tu tiens ta parole :... ta femme est un autre toi-même,... ton ami aussi...

DE GUIBERT.

Je le sais bien ;... mais cela me ferait de fâcheuses affaires avec le ministre...

HERMINIE, vivement.

Le ministre ?...

DE GUIBERT, de même.

Avec d'autres personnes encore,... des mauvaises têtes,... des ferrailleurs;... moi je n'aime à me battre que le moins possible,... et ça n'aurait qu'à en venir là...

COQUENET.

Si ça se savait !... mais nous nous tairons...

DE GUIBERT.

Toi je ne dis pas,... tu seras comme moi,... tu auras peur !... mais ma femme,... tu ne la connais pas...

HERMINIE.

Et moi, monsieur, je vous déclare que vous avez excité et redoublé ma curiosité à un tel point, que je veux,... j'exige que vous parliez à l'instant même, ou je me brouille avec vous, je ne vous revois de ma vie...

DE GUIBERT, à voix basse.

Eh bien, donc,... et puisque vous me promettez tous les deux le secret,... je vous dirai tout ce que je peux vous dire :... apprenez que l'année dernière,... dans une maison,... (se reprenant) dans un château,... où j'ai rencontré Cécile pour la première fois,... j'ai vu le matin, au point du jour, un beau jeune homme sortir de son appartement...

HERMINIE.

Vous l'avez vu ?...

DE GUIBERT.

De mes propres yeux vu ;... et il ne peut, à cet égard, me rester aucun doute,... car le mystérieux inconnu, que je connais très-

bien, me l'a avoué lui-même en me faisant jurer le silence le plus profond.

HERMINIE.

A merveille !... Et cet inconnu, quel est-il?

DE GUIBERT.

Voilà, par exemple, ce que je ne vous dirai pas;... je lui ai promis le secret, et je n'irai pas à plaisir me compromettre... en vous révélant un nom tout à fait inutile au piquant de l'anecdote...

HERMINIE.

Vous avez raison!... d'autant que j'ai deviné,... je sais qui!...

DE GUIBERT.

Silence, alors, et n'allez pas me compromettre.

HERMINIE.

C'est mon frère.

DE GUIBERT.

Non pas!...

HERMINIE.

J'en suis sûre,... à votre effroi d'abord, et à votre inquiétude;... et puis l'adoration que Raymond a pour sa pupille, les louanges dont il l'accable,... le crédit qu'il lui accorde à nos dépens... (A Guibert, qui veut parler.) Vous avez beau vous fâcher, c'est lui,... monsieur, c'est lui!...

COQUENET.

Il est de fait que je l'ai trouvé ici, tout à l'heure, qui l'embrassait!

HERMINIE, avec joie.

Vous l'entendez!... Je n'en dirai rien,... mais j'en suis enchantée.

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai!...

HERMINIE.

Ah! monsieur mon frère, vous qui me faites toujours de la morale...

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

HERMINIE.

Vous osez le nier...

DE GUIBERT.

Permettez! je ne dis pas que le ministre ne soit pas actuellement fort bien avec elle, ça ne me regarde pas;... mais ce n'est pas lui dont je veux parler... La vérité avant tout;... il ne faut compromettre personne.

COQUENET, gravement.

Alors, c'est un autre...

HERMINIE, gaiement et en riant.

Ça en fait deux! c'est gentil.

DE GUIBERT.

Ma femme!... point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE.

Alors, monsieur, point de demi-confidences;... quel est donc ce séducteur si discret,... si timide,... qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi?...

COQUENET.

Je le connais...

HERMINIE, remontant le théâtre pour voir si personne ne vient.

Vous me le direz.

COQUENET, bas à l'oreille.

C'est toi-même, mon gaillard,... c'est toi...

DE GUIBERT, avec embarras et à demi-voix.

Veux-tu te taire!... devant ma femme...

COQUENET, lui faisant signe qu'il gardera le silence.

J'en étais sûr...

HERMINIE, qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux.

Silence,... c'est mon frère...

COQUENET.

Parlez-lui,... je m'en vais,... j'aime mieux ne pas être là;... mais je reviendrai,... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et Guibert.

Ah! bonjour, ma petite sœur! (Donnant la main à Guibert.) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE.

Vous avez fait un bon voyage?

RAYMOND.

Excellent!

HERMINIE.

J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir!... Vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND.

Je le crois bien,... j'arrive!...

HERMINIE.

Aussi, j'ai deux pétitions à vous adresser!... Ça vous étonne?

RAYMOND, souriant.

Non, parbleu!... ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas!...

HERMINIE.

La première,... mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas,... c'est pour un ami,... une personne de cette ville,... M. Coquenet!

RAYMOND.

Coquenet!... justement... (Montrant le papier qu'il tient à la main.) J'étais à lire sa pétition,... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée!...

HERMINIE.

Il demande la place de receveur.

RAYMOND, montrant la pétition.

Je le vois bien!

DE GUIBERT.

Que sollicite aussi un M. Rabourdin, mais Coquenet est notre ami...

HERMINIE.

Un ami intime...

RAYMOND, avec intention.

Que tu connais;... tu es sûre de le connaître?...

HERMINIE.

Pas beaucoup!... mais mon mari...

RAYMOND.

Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations,.. car quelqu'un de ce pays,... quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE.

Quelque envieux!...

RAYMOND.

Il n'en avait pas l'air; quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion... Enfin, comme je te l'ai

dit,... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... Voyons maintenant ta demande principale !...

HERMINIE.

Ne l'avez-vous pas devinée ?... Le peu de mots que vous a dits mon mari,... la tendresse que j'ai pour lui,... et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND

Je comprends ;... c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, avec calinerie.

Eh bien, oui,... toute ma joie, tout mon orgueil, seraient de le voir votre collègue...

RAYMOND, imitant son ton.

Eh bien, non ;... ce n'est pas possible...

HERMINIE.

Et pourquoi donc ?... il est capable ou il ne l'est pas.

RAYMOND.

C'est évident ! voyons le dilemme ?

HERMINIE.

S'il est capable,... faites-le nommer...

RAYMOND.

C'est juste ;... et s'il ne l'est pas ?...

HERMINIE, vivement.

Raison de plus,... car vous l'êtes, vous !... et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom,... tout n'en ira que mieux ;... il y aura enfin unité dans le gouvernement...

RAYMOND.

Le raisonnement est supérieur, et je n'ai rien à y répondre, qu'un seul mot : non.

HERMINIE, avec colère.

Vous osez dire : non !...

RAYMOND, froidement.

Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler,... et à n'y plus penser.

HERMINIE.

Moi, j'y penserai toujours,... je vous en parlerai sans cesse ; et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND.

Permis à toi,... et tu trouveras de l'écho ;... il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE.

Ils font bien,... ils ont raison,... je suis de leur avis;... c'est indigne de traiter ainsi sa sœur,.... une sœur qui vous aime...

DE GUIBERT.

Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND.

Et toi aussi,... qui t'en mêles?... C'est charmant d'être ministre:... on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE.

Ah! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être sœur,... j'étais votre pupille...

(De Guibert lui fait signe de se taire.)

RAYMOND.

Sans contredit; car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE.

Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, à demi-voix.

Ma femme, au nom du ciel!... (Haut, et pour interrompre la conversation.) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique.

SCÈNE VIII.

HERMINIE, à l'extrême gauche; LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, entrant sur ces derniers mots; DE GUIBERT, au milieu du théâtre; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, allant s'asseoir à droite; LUCIEN, appuyé sur leur fauteuil; RAYMOND, allant causer avec elles; BAIGNEURS et BAIGNEUSES qui entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures; DES DAMES s'approchent du piano, qui est ouvert, d'autres travaillent, pendant que BELLEAU va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.

LE VICOMTE, à de Guibert.

De la musique,... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT.

Et ma femme qui a promis de chanter.

LE VICOMTE, à Herminie en s'inclinant.

Alors nous ne rirons plus, nous admirerons,... et j'en ai grand besoin:... je m'ennuie déjà ici...

DE GUIBERT, souriant.

Et les plaisirs,... et les amours?...

LE VICOMTE.

Bah! c'est toujours la même chose,... et il me prend souvent l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT.

Prenez garde, vous devenez philosophe!...

LE VICOMTE, levant les yeux et apercevant Raymond, à droite, en face de lui. — A part.

Monsieur Raymond!...

(Il s'approche et le salue.)

RAYMOND, lui rendant son salut.

N'est-ce pas M. le vicomte de Saint-André?...

LE VICOMTE.

Attaché aux affaires étrangères.

RAYMOND.

Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois. (Souriant.) Non pas à son ministère...

LE VICOMTE, de même.

C'est vrai,.. ce n'est pas là qu'on me trouve;... mais, en revanche, là comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi;... et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, froidement.

Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, étonné.

Monsieur...

RAYMOND.

Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes... A votre âge, on n'a que des camarades,... on n'a pas encore l'honneur d'avoir des ennemis... Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet!... mais ça ne suffit pas,... il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE.

Ah! que l'on m'en offre les occasions.

RAYMOND.

Eh bien, nous verrons; et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris,.. nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE.

Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, à demi-voix.

Le ministre...

(Ils causent entre eux, et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de madame de Savenay, et cause avec elles ; pendant ce temps entre Coquenet, qui s'approche de monsieur et madame de Guibert.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; COQUENET.

COQUENET, à demi-voix, à madame de Guibert.

Eh bien, mon aimable protectrice, quelles nouvelles?...

HERMINIE.

Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET.

Ah bah!...

HERMINIE.

On vous a desservi auprès de lui.

DE GUIBERT.

On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET.

Et qui donc?...

DE GUIBERT.

Quelqu'un de l'endroit...

COQUENET, vivement.

Je sais qui;.. ce ne peut être que Rabourdin,... mon concurrent.

DE GUIBERT.

C'est possible.

COQUENET.

C'est évident,... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire;... et vous conviendrez que c'est indigne,... que c'est infâme,... d'employer de pareils moyens pour réussir;... je le dirai partout...

DE GUIBERT.

Et tu feras bien...

HERMINIE.

Du reste, tout n'est pas perdu... Le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET.

C'est ce que je demande,... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement;... mais si, en atten-

dant, je puis lui rendre la pareille et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous...

(Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant le piano qui était au fond de l'appartement.)

DE GUIBERT, à haute voix.

Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?... (A sa femme, qui est assise.) Le quatuor de *la Dame du Lac*, que tu étudiais tout à l'heure...

HERMINIE.

Je suis bien en train de chanter...

DE GUIBERT.

Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, vivement.

Oh! du tout!... (Bas, à Lucien, qui est près d'elle.) Je n'oserai jamais devant le monde...

HERMINIE, à part.

Ça la contrarie... (Se levant vivement et passant près d'elle.) Eh bien, voyons,... je suis à vos ordres;... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier;... et si mademoiselle y consent...

CÉCILE.

Pardon, madame; nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau,... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes,... la voix de basse,... d'abord...

DE GUIBERT.

C'est moi;.... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, à part, et souriant.

Belle recommandation pour être ministre.

DE GUIBERT, montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui.

Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux,... qui, de plus, accompagne à merveille. (Le jeune homme s'incline, et se met en devoir d'ôter ses gants.— A Herminie.) Allons, ma chère amie... (Allant à Cécile.) Allons, mademoiselle,... il n'y a plus à refuser,...vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, souriant.

Je le ferai manquer bien mieux encore,... en acceptant...

LUCIEN, à demi-voix et d'un air de prière.

N'importe, mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention.

CÉCILE.

J'obéis.

HERMINIE, avec bonté.

Et vous avez raison. (A part.) Elle ira tout de travers...

DE GUIBERT, offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano.

Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix.

(Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry, qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse ; pendant ce temps, Coquenet, qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite, où l'on vient de dresser une table de whist.)

COQUENET, présentant une carte à Raymond.

Monsieur voudrait-il être de notre whist ?

RAYMOND, prenant la carte.

Très-volontiers...

(Coquenet retourne à la table de whist, et compte les fiches et les jetons.)

LUCIEN, à Raymond, qu'il prend par le bras.

J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry, qui accompagne au piano ;... quel est-il ?...

RAYMOND.

Je l'ignore. (Lui montrant Belleau, qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.) Mais demande au garçon des bains ; ces gens-là savent tout.

(Il retourne près du piano, où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.)

LUCIEN, pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée.

Dis-moi, Belleau,... quel est ce jeune homme,... là,... au piano ?...

BELLEAU.

Près de la jeune personne. (D'un air malin.) Hein ! comme ils se regardent,... et comme ils ont l'air de s'entendre ?... (Avec finesse et à voix basse.) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, étonné.

Comment,... un des trois ?...

BELLEAU.

Oui ;... l'on prétend qu'elle a déjà eu trois aventures...

LUCIEN, remettant son verre sur le plateau.

Morbleu !

BELLEAU.

Prenez donc garde, vous avez manqué de renverser mon plateau.

LUCIEN, cherchant à se contenir.

Pardon... (Cherchant à rire.) Eh!... de qui le sais-tu?...

BELLEAU.

De personne;... on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous le dira : c'est connu...

(Il va présenter son plateau à d'autres personnes.)

LUCIEN, à part.

Non,... ce n'est pas possible!... c'est absurde!... ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!... ou plutôt j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, lui montrant la table, qui est prête.

Si monsieur veut tirer les cartes... (Lucien va à la table, retourne une carte, et revient près de Coquenet.) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, s'efforçant de rire.

Oui, monsieur;... mais une question :... Vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon,... avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano...?

COQUENET, à voix basse.

Silence!.. il ne faut pas parler de cela;.. vous savez donc aussi?..

LUCIEN, dans le dernier trouble.

Mais,... à peu près....

COQUENET, à voix basse.

Ils disent trois ou quatre intrigues,... mais ce n'est peut-être pas vrai;... il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit...

(Lucien fait un geste de fureur, et veut s'éloigner; madame de Savenay se présente à lui, à sa gauche.)

MADAME DE SAVENAY.

J'ai un *deux*, vous êtes mon partner;... venez, monsieur.

LUCIEN, hors de lui.

Oui, madame.

(Il se retourne, et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.)

RAYMOND et COQUENET, l'entraînant.

Allons,... plaçons-nous.

DE GUIBERT, au piano.

Enfin,... nous sommes prêts; nous commençons!...

(M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, madame de Savenay viennent de s'asseoir à la table de whist. — Lucien, debout encore et prêt à s'asseoir, regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leur papier de musique, vont commencer le morceau.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, seul.

Je n'ai pas dormi de la nuit,... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre :... il faut que je parle à Raymond,... car, enfin, rien n'est encore terminé !... Excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... Personne ne me connaît pour le prétendu ; de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province,... renoncer à celle que j'aime, à un mariage avantageux, sans raisons, sans motifs,... sans preuves !... Il est vrai que j'ose à peine interroger,... tant j'ai peur qu'ils ne devinent tout l'intérêt que je porte à Cécile !... Mais enfin, des preuves,... personne n'en donne,... il n'y en a pas ;... et cependant, cela se dit, cela se répète, et,... tout à l'heure encore,... là,... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes, sur Cécile, sur sa famille, sur tout ce qui l'entoure ?... Et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas : ... bien plus, ils diront que je n'ignorais rien ;... ce Coquenet l'attestera,... lui, qui est venu hier tout me raconter, à moi-même !... Je savais tout ;... et j'ai passé outre, parce que Cécile est riche, de haute naissance,... pupille du ministre... Ils le diront ;... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi,... J'en ai le frisson,... j'en ai la fièvre !... Allons, consultons Raymond ; lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui !... Quelle contrariété ! il est avec sa sœur.

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE.

Comment, monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous ?...

RAYMOND, avec son chapeau et ses gants.

Non, vraiment !... le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon *incognito*, et il faut que j'aille ce matin, avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première

pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas, Lucien?.. Vous allez dire, vous autres, que le ministère a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN.

Mon ami, j'aurais voulu te parler.

RAYMOND.

Est-ce à ce sujet?...

LUCIEN.

Non, pour autre chose...

RAYMOND.

Impossible, en ce moment;... ces messieurs vont venir me prendre en voiture,... si même ils ne m'attendent déjà;... mais je reviendrai pour dîner,... un grand dîner, où j'aurai l'élite de la population;... les titres sont connus,... il faut en accepter les charges... Mais ce soir,... pour nous dédommager, (frappant en riant sur l'épaule de Lucien) le contrat que nous signerons...

LUCIEN.

C'est justement à propos de cela... que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND.

Je devine:... ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût!... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé,... c'est ma sœur,... qui a présidé à tout cela!

LUCIEN.

Quoi! c'est madame qui a eu cette complaisance?...

RAYMOND.

Elle en a été ravie! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (A sa sœur.) Et quand celle-là arrivera-t-elle?

HERMINIE.

Aujourd'hui, je le suppose; du moins on me l'a formellement promis;... le premier magasin de Paris!...

RAYMOND.

Ce n'est pas une raison d'exactitude,... au contraire!... N'importe,... j'aime à y croire;... et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, à demi-voix.

Oui;... mais comme je te le disais,... je désirerais te parler...

HERMINIE, faisant la révérence.

Je vous demande bien pardon, monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND.

Quoi!... même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite,... les dames d'abord,... c'est de droit...

(Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.)

HERMINIE.

Deux mots suffiront... Je vois avec peine, monsieur, que vous ne me rendez jamais justice...

RAYMOND.

Si vraiment!... j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité,... jamais de torts sérieux!... Et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur,... ils ont du moins respecté le tien!... C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE.

Eh bien, monsieur, s'il en est ainsi,... vous savez ce que je vous ai dit hier?

RAYMOND.

Tu m'as dit tant de choses...

HERMINIE.

Pour cette nomination,... dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte...

RAYMOND.

Ça ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine;... notre nouveau collègue est nommé...

HERMINIE, avec joie.

Il serait vrai?...

RAYMOND.

Et ce n'est pas ton mari...

HERMINIE, avec colère.

Ah! c'est une trahison!...

LUCIEN, avec étonnement et se levant.

Comment! il était sur les rangs?...

RAYMOND.

Tu l'entends!... voilà Lucien,... voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention,... et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, avec chaleur.

Oui, vraiment,... pour ton honneur...

RAYMOND.

Je ne le leur fais pas dire...

HERMINIE, à Lucien.

Et moi, monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, se retournant vers Lucien.

A toi, maintenant,... parle...

LUCIEN.

Pas devant ta sœur...

HERMINIE.

Je comprends;... encore quelque perfidie,... quelque complot contre moi...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, entrant, et s'adressant à Raymond.

M. le sous-préfet... et toutes les autorités sont en bas, dans une calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND.

Je cours au-devant d'eux... (A Lucien, qui veut le retenir.) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons;... il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre :... ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, naïvement.

Oh non! monsieur le ministre,... ils n'oseraient pas; car en arrivant j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres : Taisez-vous donc, il est ici!...

RAYMOND, riant, à Lucien.

A merveille!... ils avaient déjà commencé... (A Belleau.) Passe devant;... dis-leur que je vais avoir l'avantage (en riant) de les interrompre...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE.

Je vois, monsieur, que j'essayerais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre prétendue, de votre fiancée, à qui l'on n'a rien à refuser...

LUCIEN, étonné.

Que voulez-vous dire?...

HERMINIE.

Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes,... ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation;... elle dispose de tous les emplois, et désormais, quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai,... (avec ironie) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle,... (lui faisant la révérence) à vous, monsieur, son heureux époux!...

(Elle le salue, et sort.)

SCÈNE V.

LUCIEN, seul, avec agitation.

Et elle aussi,... dont les compliments ironiques... Elle sait tout,... et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut donc que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement;... car enfin, quand tout le monde le dit, tout le monde ne peut avoir tort:... il est impossible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte;... il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (Se retournant vers le fond.) Madame de Savenay et Cécile!... Allons, et quoi qu'il m'en coûte,... il faut connaître la vérité...

SCÈNE VI.

LUCIEN, à l'écart, près de la table où sont les journaux; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY.

CÉCILE, gaiement, à madame de Savenay, et sans voir Lucien.

C'est bien étonnant!... Comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué?...

MADAME DE SAVENAY.

Quoi donc?...

CÉCILE.

Quand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence,... et tout le monde avait un air si extraordinaire...

MADAME DE SAVENAY.

Un air de déférence ;... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay,... et leur respect...

CÉCILE, toujours gaiement.

Était bien grand !... ils baissaient tous les yeux,... sans nous adresser la parole ;... et à peine étions-nous passées,... j'entendais derrière nous un bourdonnement,... qui cessait dès que vous retourniez la tête.

MADAME DE SAVENAY, gravement.

De nouvelles arrivées,... surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières,... sont toujours sûres d'attirer l'attention ; ici, dans cette petite ville,... où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE.

Je le crois bien ;... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier... de la gratification que je leur avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, s'avançant.

C'est donc vrai !...

CÉCILE, l'apercevant.

Ah ! monsieur,... vous étiez là ?...

LUCIEN.

Oui, mademoiselle... (Vivement.) Mais cette gratification dont vous parlez ?...

CÉCILE.

Vous savez,... ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés,... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur, mais mon tuteur est si bon ! il m'a enhardie,... j'ai osé lui raconter leur dévouement ;... et jugez de mon bonheur !... ils ont eu une gratification et sont nommés garde-côtes.

LUCIEN.

Pas autre chose !... (Avec trouble.) Je veux dire,... voilà tout.

CÉCILE.

Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés !... et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour, avec tant de joie que j'en étais attendrie,... je me retourne, et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres,... et ils me regardaient tous avec un

air de raillerie que je ne puis vous rendre... Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux? c'est très-mal... Il parait que dans ce pays ils sont très-moqueurs...

MADAME DE SAVENAY.

C'est possible,... mais ils ont du bon;... surtout une sévérité de mœurs et de principes que j'approuve... Ce matin, et pendant que je prenais mon bain, .. les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici,... qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE.

Pauvre jeune fille!...

MADAME DE SAVENAY.

Et leur indignation m'a fait plaisir!... Une demoiselle de haute naissance qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations,... pour ne pas dire plus!... Concevez-vous cela?... concevez-vous un scandale pareil?

CÉCILE, souriant.

Peut-être aussi est-ce un mensonge?... car cela me parait s invraisemblable...

MADAME DE SAVENAY.

Invraisemblable ou non, j'admets,... car je suis toujours portée à l'indulgence,... j'admets qu'il y ait seulement inconséquence... ou étourderie,... n'importe? elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle,... elle est dans son tort,... de ce côté-là,... je suis sans pitié... Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi?...

CÉCILE.

Non, sans doute.

MADAME DE SAVENAY.

Pourquoi?... parce qu'il n'y avait rien... Où il n'y a rien, le monde perd ses droits; car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains... il y a toujours quelque chose!... n'est-ce pas, monsieur Lucien?... Eh! mon Dieu!... qu'avez-vous donc?... comme vous voilà pâle et troublé...

LUCIEN, passant entre les deux femmes.

J'en conviens;... mais c'est de colère... et d'indignation;... car, moi aussi,... je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

MADAME DE SAVENAY, souriant.

Ah! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN.

Oui, madame ;... et je cherche en vain à m'expliquer... qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions?...

CÉCILE, vivement et sautant de joie.

Elle n'est donc pas coupable... Ah ! que vous me faites plaisir !... (A madame de Savenay.) Vous voyez, je m'en doutais d'avance ;... parlez, monsieur,... contez-nous cela... Vous la connaissez donc?

LUCIEN, avec trouble.

Oui,... sans doute,... et beaucoup...

MADAME DE SAVENAY, sèchement.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, avec émotion.

J'ajouterai que vous, madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi,... car elle est de votre société intime...

MADAME DE SAVENAY.

Est-il possible?...

CÉCILE, naïvement.

Alors,... et moi aussi,... je la connais donc? (Avec joie.) Dieu ! que je suis contente de l'avoir défendue !... car de toutes mes amies de pension,... il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... Son nom, monsieur,... son nom?...

LUCIEN.

Oui, vous le saurez ;... oui, quelque coup que je puisse vous porter,... je dois tout vous dire ;... ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages,... et les moyens de les punir...

MADAME DE SAVENAY.

Parlez donc !

CÉCILE.

Parlez ;... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN.

C'est vous !...

CÉCILE, poussant un cri et passant près de madame de Savenay.

Moi !... moi ! grand Dieu !...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation.

Une personne qui est sous mon égide et ma protection, on ose l'attaquer !... on ose avoir besoin de la défendre !

CÉCILE, lui prenant les mains.

Ah ! que je vous remercie !...

LUCIEN.

Oui,... je pense comme vous;... oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence;... et cependant, ni vous ni moi ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables de se glisser dans l'ombre et de se répandre...

MADAME DE SAVENAY.

Et comment?... et par qui?

CÉCILE.

Oui, monsieur,... achevez;... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour une autre,... on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère; et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent... Et d'abord,... ces personnes qui m'aimaient,... non, vous avez dit mieux,... que j'ai aimées,... quelles sont-elles?

LUCIEN.

Je l'ignore!... mais à quelques mots... que j'ai entendus, là, au salon,... où j'écoutais incognito;... à quelques railleries, que j'ai cru comprendre,... (à Cécile) et que m'a répétées madame de Guibert,... la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portez à votre tuteur...

MADAME DE SAVENAY.

Là,... je vous l'ai toujours dit!... vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation!... ce matin encore,... ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole,... vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE.

J'ai eu tort,... sans doute;... mais cependant...

MADAME DE SAVENAY.

Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire,... il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations...

LUCIEN.

Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force;... cette gratification,... cette place accordée à de pauvres gens...

MADAME DE SAVENAY.

Vous voyez bien!... Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là?... Vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances,... et que cela ferait jaser,... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, avec inquiétude.

En vérité ?...

MADAME DE SAVENAY.

Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien,... tout est juste!... Et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il fait partout de Cécile un tel éloge,... c'est une telle admiration,... que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN et CÉCILE.

Lui ?...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

En tout bien,... tout honneur, s'entend;... car j'étais toujours là,... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, avec impatience.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe!... les suppositions ne respectent rien :... et je ne voulais pas,... je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

MADAME DE SAVENAY, passant devant lui.

Moi, la marquise de Savenay!... Je voudrais bien voir qu'on se permît...

LUCIEN.

J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays murmurer, à l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

MADAME DE SAVENAY, poussant un cri.

Ah! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier.

LUCIEN.

On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre.

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom !...

LUCIEN, vivement et avec joie.

Ce n'est donc pas vrai?... cette pension n'existe pas?

MADAME DE SAVENAY.

Si monsieur;... mais d'abord, elle n'est que de cinq mille francs....

LUCIEN, avec impatience.

Eh ! qu'importe le chiffre...

MADAME DE SAVENAY.

Il importe, monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et que, supprimée arbitrairement à la révolution de juillet,... elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN.

Par qui?..

MADAME DE SAVENAY.

Par le ministre,... par Raymond.

LUCIEN, avec force.

Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges même, une apparence de vérité;... et comme vous le dites vous-même...

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe!... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due...

CÉCILE.

Ma pauvre cousine!...

MADAME DE SAVENAY.

Et c'est vous, mademoiselle, qui êtes cause de tout cela;... ce sont vos étourderies,... vos inconséquences qui rejaillissent sur moi,... et me compromettent.

CÉCILE.

J'espère que non, madame; de pareils bruits sont trop absurdes, pour que la raison n'en fasse pas justice... (Passant près de Lucien, et avec dignité.) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, monsieur, influer un instant sur votre esprit ou sur votre cœur,... vous êtes libre, je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit ni scandale...

LUCIEN.

Moi, renoncer à vous! quand je vous aime plus que jamais!... quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes!...

CÉCILE.

Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause; je ne puis convaincre ceux qui m'ont

jugée sans m'entendre et sans me connaître ;... mais je puis vous dire à vous, monsieur : Je ne suis pas coupable,... je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner,... mon serment... S'il suffit à vos yeux pour répondre à toutes les calomnies,... si dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi,... ce sera un gage d'estime que je n'oublierai jamais ;... une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui, cet amour que vous réclamiez hier ;... et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, monsieur, prononcez,... j'attendrai votre réponse.

(Elle salue, et sort.)

SCÈNE VII.

LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

LUCIEN, avec désespoir.

Ah ! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre,... je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu,... mais les autres !...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Cela me regarde !... car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile...

LUCIEN, avec doute.

Vous croyez ?

MADAME DE SAVENAY.

J'en suis sûre !.. Quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits ; mais quand moi, la marquise de Savenay !... je me montrerai,... ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre !... Qu'ils viennent,... je les attends !..

LUCIEN, avec impatience.

Mais c'est qu'ils ne viendront pas !... et en attendant, ces bruits circulent ; et que leur opposerez-vous ?...

MADAME DE SAVENAY.

La vérité...

LUCIEN, avec impatience.

Eh ! ils ne voudront pas l'entendre ;... il y a tel mensonge qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence ; on ne discute plus une calomnie qui circule ; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout ; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante...

Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter;... et peut-être vous finirez encore comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent!...

MADAME DE SAVENAY.

Parlez pour vous...

LUCIEN.

Moi, jamais...

MADAME DE SAVENAY.

Vous, monsieur!... mais moi,... je saurai y résister,... et faire triompher la vérité;... il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, monsieur,... cela me regarde,... ne vous en mêlez pas!... Qui vient là?

LUCIEN.

Un monsieur du pays.

MADAME DE SAVENAY.

C'est par lui qu'il faut commencer.

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

COQUENET, après l'avoir saluée.

N'est-ce pas madame la marquise de Savenay que j'ai l'honneur de saluer?...

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Moi-même, monsieur...

COQUENET.

Mademoiselle votre nièce,... ou votre cousine,... n'est pas ici?... Je l'aime autant,... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle,... tandis qu'à vous, madame, je le préfère.

MADAME DE SAVENAY, de même.

Pour quelles raisons?... qu'y a-t-il?

COQUENET.

Vous voyez, madame,... quelqu'un qui n'espère qu'en vous;... un père de famille indignement calomnié,... car la malignité n'épargne personne...

MADAME DE SAVENAY.

A qui le dites-vous?...

COQUENET.

Je le sais, madame; je sais tout ce qu'on a dit sur mademoiselle Cécile, votre nièce...

LUCIEN.

Et vous n'avez pas craint de le répéter hier soir, à moi, monsieur, qui connais ces dames...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, monsieur, je vous le jure;... mais j'étais dans l'erreur, je me trompais,... je le reconnais maintenant...

LUCIEN, avec joie.

Est-il possible?

MADAME DE SAVENAY, à Lucien, d'un air de triomphe.

Eh bien, vous le voyez, monsieur! il n'est pas si difficile d'éclairer ces gens-là!...

LUCIEN.

Parlez, de grâce;... je vous écoute...

COQUENET.

C'est tout ce que je demande... (Passant entre eux deux.) Eh bien, madame, je sollicitais une place, où j'avais des droits, et que j'allais obtenir, lorsque M. Rabourdin, mon concurrent, m'a représenté au ministre comme un homme sans capacité, sans talent, sans considération;... oui, monsieur, lui, mon concurrent,... lui-même!... c'est connu de toute la ville,... chacun vous le dira, car je ne m'en suis pas caché,... et quoi qu'il arrive, c'est un homme perdu de réputation... Aussi, moi, qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas avoir de place,... que de l'avoir à ce prix-là;... mais enfin on m'attaque,... je dois me défendre,... vous comprenez, et c'est pour mon honneur, maintenant, que je tiens à être nommé, pas pour autre chose.

LUCIEN et MADAME DE SAVENAY, avec impatience.

Eh bien, monsieur?...

COQUENET.

Je m'étais d'abord adressé à madame de Guibert, la sœur du ministre, dont le crédit a échoué;... et alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

MADAME DE SAVENAY.

A moi, monsieur, qui n'ai aucun pouvoir...

COQUENET.

Cela vous plaît à dire... (Hésitant.) Mais vous savez mieux que moi,... et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN et MADAME DE SAVENAY.

Comment?...

COQUENET.

Vous pouvez tout sur elle,... qui peut tout sur le ministre :... témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation, voulant parler.

Monsieur !...

COQUENET, continuant plus vivement.

Témoin ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Quinze mille francs !...

LUCIEN, de même, à madame de Savenay.

Otez-leur donc, maintenant, de l'idée !...

(Lucien remonte le théâtre, et redescend à droite près de madame de Savenay.)

COQUENET, continuant toujours.

Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme,... à un père de famille ?... Vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant ;... (baissant la voix) et s'il le faut même,... s'il faut des sacrifices...

MADAME DE SAVENAY, poussant un cri d'indignation.

Ah ! je suffoque,... je me trouve mal !... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi !...

COQUENET, étonné.

Moi, mon Dieu ! que vous ai-je donc fait ?...

LUCIEN, à demi-voix et avec impatience.

Eh ! madame ! comme je vous l'ai dit,... vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, qu'il est de bonne foi ; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET.

Ils me l'ont tous conseillé ;... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous ;... mais voyez ces dames, qui ont tout pouvoir,... c'est la seule manière d'arriver... » Après cela, si je m'y prends mal,... excusez-moi...

MADAME DE SAVENAY, se contenant à peine.

Ah ! c'est de madame de Guibert que vient tout cela !...

LUCIEN, à demi-voix.

Modérez-vous, de grâce ;... elle est avec son mari et avec un étranger...

MADAME DE SAVENAY.

Tant mieux! plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant!... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière!... Soyez tranquille, ce ne sera pas long...

SCÈNE IX.

COQUENET, M. DE GUIBERT; HERMINIE, donnant le bras au VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ; MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, donnant le bras au vicomte, et s'adressant à son mari.

Oui, monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire délicieux!... Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle,... encourager les arts!... ne venez-vous pas avec nous?...

DE GUIBERT, se jetant dans un fauteuil, à gauche.

Je n'aime pas les arts!... parce que c'est moi toujours qui paye les mémoires.

HERMINIE, tenant toujours le bras du vicomte.

Eh bien! nous irons sans vous.

COQUENET, passant entre de Guibert et sa femme, et bas à Herminie.

Je joue de malheur, j'ai encore échoué!...

HERMINIE, riant.

Ce pauvre Coquenet!

MADAME DE SAVENAY, s'approchant d'elle et à haute voix.

Je suis enchantée de vous voir, madame,... j'allais chez vous!...

HERMINIE.

Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?

MADAME DE SAVENAY, malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.

Non des nouvelles,... mais une leçon!...

(Herminie s'arrête; de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.)

HERMINIE, à madame de Savenay.

Venant de vous, madame, elle n'a rien qui puisse blesser;... je suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps madame est dans celui où on les donne!

DE GUIBERT, lui faisant signe de se taire.

Ma femme!...

HERMINIE.

J'attends ce que madame veut m'apprendre...

MADAME DE SAVENAY, avec une colère concentrée.

Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre,... lorsqu'elle daigne admettre dans son intimité la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT.

Madame !...

MADAME DE SAVENAY.

Je veux dire d'un homme d'argent,... c'est la même chose, à mes yeux ;... il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne... (Geste d'Herminie et de Lucien.) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, à demi-voix, à madame de Savenay.

Eh ! madame ! de grâce...

MADAME DE SAVENAY.

Non, monsieur,... il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut pour que leurs calomnies puissent nous atteindre !

HERMINIE.

Des calomnies, madame ?

MADAME DE SAVENAY.

Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi.

HERMINIE, froidement.

Moi, madame ?... Je n'ai rien dit ;... je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu ?...

MADAME DE SAVENAY.

Et moi, je vais croire, madame, et je crois déjà, que tous ces bruits mensongers ont été, non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, avec indignation.

Par moi !... vous pourriez supposer...

MADAME DE SAVENAY.

Je ne suppose rien que votre silence ne prouve ;... j'en appelle à ces messieurs,... qu'ils prononcent ! (Coquenet et le vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.)

HERMINIE, hors d'elle-même.

Ah ! c'en est trop !... Le ciel m'est témoin que je voulais me taire ; mais puisqu'on a presque publiquement provoqué cette explication,... puisqu'on appelle calomnies des vérités,... il faut bien que je me résigne à donner des preuves !...

DE GUIBERT, voulant l'empêcher de parler.

Ma femme!...

HERMINIE.

Eh! monsieur, n'ayez pas peur!... je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent;... et il me suffira de rappeler à madame que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente,... une personne digne de foi a vu,... cela est assez évident,... (appuyant sur le mot) vu, de grand matin, un bel inconnu sortant d'un appartement!...

MADAME DE SAVENAY, vivement.

Quelle indignité!...

HERMINIE, lui faisant la révérence.

Était-ce du vôtre, madame?... mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

MADAME DE SAVENAY.

Mensonge et fausseté dont on ne pourrait trouver de témoin!...

HERMINIE.

Ce témoin existe,... il est ici.

MADAME DE SAVENAY.

Et quel est-il?

HERMINIE.

Mon mari!...

DE GUIBERT, passant près de madame de Savenay.

Permettez...

HERMINIE, continuant avec chaleur.

Qui, devant moi (montrant Coquenet) et devant monsieur, l'a attesté...

COQUENET, passant près d'Herminie.

C'est vrai!... Il m'a avoué à voix basse... que c'était lui!... lui-même!... La vérité avant tout...

HERMINIE, avec colère.

Ah! voilà ce que j'ignorais,... (se retournant vers son mari) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, à sa femme.

Je te jure que non!...

HERMINIE, à demi-voix.

Alors, et comme je vous le disais,... c'était donc Raymond!...

TOUS.

Raymond!

LUCIEN, avec colère, et passant entre madame de Savenay et de Guibert, qu'il interpelle.

C'était donc Raymond !...

HERMINIE, de l'autre côté, à son mari.

Était-ce vous ?

LUCIEN, de l'autre côté.

Était-ce Raymond?

DE GUIBERT, entre les deux, avec embarras.

Mais, monsieur,... mais, ma femme...

LUCIEN et HERMINIE.

Répondez !

DE GUIBERT.

Ni l'un ni l'autre...

LUCIEN et MADAME DE SAVENAY.

Qui donc, alors?

DE GUIBERT, avec un embarras toujours croissant.

Qui donc?... eh mais !... que vous dirai-je ?... un jeune homme fort bien ,... fort aimable !... probablement... une première inclination...

LUCIEN, à part.

O ciel !

DE GUIBERT.

Qui aura sans doute commencé à Paris ;... (vivement) un amour pur,... platonique,... j'en suis persuadé !

HERMINIE, à son mari , avec impatience.

Et enfin, monsieur,... cette personne...

LUCIEN.

Oui, nous voulons la connaître,... ou sinon...

DE GUIBERT, avec embarras.

Eh bien !... eh bien ! vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute,.. que je ne voulais compromettre personne ;... mais puisque j'y suis contraint et forcé,... c'est M. de Saint-André !...

LE VICOMTE, courant à lui avec colère.

Monsieur de Guibert ! ...

HERMINIE, au vicomte.

Vous , monsieur !... est-il possible?...

LE VICOMTE, à de Guibert, de même.

Vous m'aviez juré le secret !...

DE GUIBERT.

Je ne dis pas non !... mais dans la position où je me trouvais,... quand, à son corps défendant,... il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, de même.

Et qu'en savez-vous? qui vous le prouve?

DE GUIBERT.

C'est autre chose,... ça ne me regarde plus!... Que ça ne soit pas,... j'y consens,... je le veux bien;... mais je vous ai vu!... mais vous en êtes convenu!

LE VICOMTE, de même.

Monsieur!...

DE GUIBERT.

Vous me l'avez dit, à moi! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, avec feu.

Et si je vous ai abusés!... si je me suis vanté, si j'ai menti!... si, par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être,... j'ai compromis une personne que je ne connaissais même pas...

DE GUIBERT, vivement.

Convenons-nous de ça?... à la bonne heure!... je ne demande pas mieux,... je le préfère même pour moi (regardant Lucien) et pour tout le monde.

LE VICOMTE.

Et cela est ainsi... (A voix haute.) Oui, messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame!... Et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle!... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison!

(Il sort.)

SCÈNE X.

Plusieurs baigneurs à gauche ont entouré COQUENET; DE GUIBERT, HERMINIE, sont près de lui, du même côté; de l'autre, à droite, LUCIEN, debout près de MADAME DE SAVENAY, qui vient de tomber dans un fauteuil; plusieurs autres baigneurs et baigneuses, au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.

COQUENET, sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent.

C'est un brave jeune homme,... un galant homme,... qui se conduit bien;.. il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, à demi-voix.

Parbleu! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, stupéfaite.

Comment, c'était lui!... et l'année dernière encore!...

DE GUIBERT, riant.

Eh! madame,... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, avec impatience.

Si, monsieur, en tout temps, c'est très-mal!... c'est indigne!...

(Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.)

MADAME DE SAVENAY, assise de l'autre côté.

Je ne puis en revenir encore!

LUCIEN.

Ni moi non plus... (A part, avec douleur et colère.) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier!...

MADAME DE SAVENAY.

Il faut qu'elle parte! qu'elle s'éloigne! et quant à ce mariage, à ce contrat,... que l'on ignorait encore...

LUCIEN, à part.

Grâce au ciel!... (Se retournant.) Dieu! c'est elle!

(A l'entrée de Cécile chacun fait un mouvement et garde le silence.)

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE; CÉCILE, entrant par le fond; LUCIEN, MADAME DE SAVENAY, BAIGNEURS et BAIGNEUSES par groupes au fond du théâtre.

CÉCILE, traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien.

Ah! monsieur, que je vous remercie! votre réponse ne s'est pas fait attendre! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse! une corbeille magnifique, qui m'arrive à l'instant,... de votre part.

HERMINIE.

Une corbeille!... (A part.) C'est la mienne.

CÉCILE.

Vous la verrez.

HERMINIE.

Je la connais.

CÉCILE.

C'est délicieux, n'est-ce pas?... Et puis, ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi,... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir,... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, troublé.

Mademoiselle!

CÉCILE.

C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée,... votre femme !...

TOUS, à demi-voix et avec étonnement.

Sa femme !

COQUENET, à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.

La femme... de ce monsieur ?...

DE GUIBERT.

Eh oui,... sans doute...

COQUENET.

Et moi qui lui ai dit ce qui en était !... Combien je suis fâché !...

CÉCILE, à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.

Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent ?

LUCIEN, à demi-voix, avec émotion et douleur.

Pardon, mademoiselle,... je voudrais,... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues,... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obligent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser !... (Il la salue et sort.— Quelques personnes sortent après lui.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIEN.

CÉCILE, étonnée.

Comment !... il s'éloigne !... (S'avançant vers plusieurs personnes du salon, qui s'éloignent et sortent de l'appartement.) On m'évite !... on détourne les yeux !... (Courant à madame de Savenay, qui est toujours assise.) Ah ! madame,... madame !... qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME DE SAVENAY, se levant et d'une voix grave.

En ce moment, mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion ;... ailleurs,... et plus tard,... je vous parlerai ;... je vous dirai ce que je pense !...

(Elle sort ; et par les différentes portes du salon, tout le monde s'éloigne lentement.)

COQUENET, voyant Cécile, qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.

Pauvre jeune fille !... elle me fait de la peine !... (A part.) Mais voyez pourtant, comme tout finit par se savoir !

(Tout le monde a disparu ; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne, et sort avec elle et Coquenet.)

SCÈNE XIII.

CÉCILE, seule et se soutenant à peine.

Madame de Savenay me méprise et me repousse !... ma famille elle-même !... ah ! c'est le dernier coup !... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! et maintenant qui implorer ?... à qui demander justice ?.. et dans mon malheur... (Raymond parait à la porte du salon, à droite) que me reste-t-il ?

SCÈNE XIV.

CÉCILE ; RAYMOND, à la porte du fond.

RAYMOND.

Moi ! moi ! mon enfant !...

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon ami, mon ami !... mon sauveur !... défendez-moi. (S'arrachant de ses bras.) Non, non,... je n'ose même pas implorer votre protection;... ils me soupçonneraient,... ils m'accuseraient,... ils diraient...

RAYMOND.

Eh ! qu'importe ?... En traversant l'autre salon,... leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi ;... je n'y ai rien compris,... sinon que tu étais leur victime,... et j'accours !... Ah ! il y a injustice ! il y a calomnie !... Me voilà !... elle me connait,... elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... Allons, ma fille, allons, ne tremble pas,... relève la tête,... regarde-la en face ;... et si à sa vue le courage te manque,... appuie-toi sur ce bras, qui ne te manquera pas !...

(Il emmène Cécile par la porte du fond.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, BELLEAU.

(Saint-André se promène vivement et sans parler; Belleau le suit.)

BELLEAU.

Monsieur, voici le moment de prendre votre bain.

LE VICOMTE, se promenant.

Laisse-moi tranquille !...

BELLEAU.

Apres cela, il sera trop tard ;... et quand on est malade...

LE VICOMTE, de même.

Je ne le suis plus...

BELLEAU.

Déjà ?... Ce que c'est que l'eau de mer !...

LE VICOMTE.

Non, je souffre horriblement !... j'ai la tête en feu !... J'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon !... Elles n'ont pas voulu me recevoir; elles ont raison :... j'en veux à moi-même... et à tout le monde !... J'ai beau répéter : Cela n'est pas !... cela n'est pas !... ils ne veulent pas me croire ;... au contraire! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU.

Dame ! monsieur, soyez franc ;... avec eux, c'est bon,... mais avec moi,... vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE.

Et toi aussi !... quand je te dis que cela n'est pas !...

BELLEAU.

Si monsieur a ses raisons,... je le veux bien...

LE VICOMTE.

Des raisons !... et lesquelles ?... si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir,... j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU.

Si ce n'est que cela, monsieur est bien bon !... on dit déjà tant de choses,... sans vous compter !...

LE VICOMTE, avec colère.

Encore, morbleu !...

BELLEAU.

Eh bien ! en vous comptant,... on dit tant de choses d'elle,... et de sa tante surtout :... une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

BELLEAU.

Ça signifie, s'il faut vous l'avouer,... que, parmi tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE.

Eh bien ! achève...

BELLEAU.

Eh bien! les jeunes gens comme il faut,... les jeunes gens de Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel,... que cela étonne de monsieur;... et que décidément il faut qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE.

Des motifs?... et que peuvent-ils supposer?...

BELLEAU.

Je ne vous le dirai pas... Mais voilà M. Coquenet, qui causait tout à l'heure avec eux...

LE VICOMTE.

Ah! je saurai du moins par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, COQUENET.

COQUENET, allant à lui, et lui donnant la main.

Bravo! jeune homme, bravo! une noble conduite, qui vous fera honneur près des dames;... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris!...

LE VICOMTE.

Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée!

COQUENET.

Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion!... peut-être parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE.

Mais, monsieur...

COQUENET.

Et puis, non-seulement c'est généreux,... mais adroit... Aussi, vous y gagnerez,... car on gagne toujours à se bien conduire;... et si vous étiez convenu de la moindre chose,... vous étiez perdu.

LE VICOMTE.

Comment cela, s'il vous plait?...

COQUENET.

A cause du ministre,... qui eût été furieux!... On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse!

LE VICOMTE, étonné et regardant Belleau, qui, de la tête, lui fait signe que oui.

C'est la maîtresse du ministre?...

COQUENET.

Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a promise ;... tandis que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE.

Quoi ! monsieur,... vous pourriez croire...

COQUENET.

Ce n'est pas moi qui le dis,... ce sont ces messieurs, vos amis intimes,... qui prétendent que d'ordinaire vous ne défendez pas la réputation des dames,... au contraire ;... mais que, dans cette occasion,... et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE.

Mais c'est une infamie !... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse, pour flatter un ministre, pour obtenir une place !... Je suis donc à leurs yeux un indigne, un misérable !... C'est pour cela que tout à l'heure Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET.

Allons donc, vous vous trompez.

LE VICOMTE.

Non, non ;... et je lui en demanderai raison !... Mais apprenez-moi tout,.... racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET.

Rien que d'inoffensif et de tout naturel :... ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois vous serez secrétaire d'ambassade,... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE.

Que je regrette maintenant... Oui, j'ai eu tort,... c'est ma faute ;... et pour un rien, je dirais que c'est vrai...

BELLEAU.

Dame !... si c'est vrai, dites-le...

LE VICOMTE.

Eh non ! morbleu ! cela n'est pas !...

COQUENET, froidement.

Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même ; car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE.

Eh ! monsieur, vous me feriez damner ; et si vous n'étiez pas un homme respectable,... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, effrayé.

Par exemple!...

LE VICOMTE, le rassurant.

Eh non!... je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous êtes innocent de tout ceci... Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire;... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... Et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET.

Silence! voici le ministre!...

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, RAYMOND.

LE VICOMTE, à part.

Tant mieux! je voudrais qu'il me cherchât querelle!... ça me justifierait,... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, avec bonté.

Ah! M. de Saint-André...

LE VICOMTE, d'un air de hauteur.

Oui, monsieur, moi-même...

RAYMOND.

J'arrive! mais avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, à demi-voix.

Vous voyez déjà!... c'est une place!... (A part.) Est-il heureux!...

(Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.)

RAYMOND.

Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas.

LE VICOMTE, balbutiant.

Mais, monsieur,... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, avec bonté.

Vous me remercierez après,... voyez d'abord; et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle. . (Le congédiant de la main.) Allez!... (Il remonte le théâtre, et s'adresse à Belleau, qui est resté au fond.) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour,... et que je l'attends ici,... dans ce salon.

BELLEAU.

Oui, Excellence... (Montrant l'autre salon.) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs.

(Il entre dans le salon à droite. Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table à gauche, et prend un journal, qu'il lit; pendant ce temps, le vicomte a traversé le théâtre et s'adresse à demi-voix à Coquenet, qui est assis à droite.)

LE VICOMTE.

Si c'est une place,... je refuse !

COQUENET, haussant les épaules.

Allons donc!...

LE VICOMTE, de même.

Je refuserai,... je vous le jure!

(Il sort.)

COQUENET, à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche et lit un journal.

Pour en avoir alors une meilleure,... car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra ;... ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maitresses des grands seigneurs!... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance,... ça sera toujours une protection contre mes ennemis,... et contre les attaques de ce Rabourdin.

RAYMOND, jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire, et apercevant Coquenet.

Pardon, monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier,... depuis notre dernière rencontre,... dont je me félicite,... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner... sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis...

COQUENET, avec joie.

N'est-il pas vrai? (A demi-voix, et secouant la tête.) C'était un mauvais choix!...

RAYMOND.

Très-mauvais,... comme vous me le disiez ;... un homme sans capacité,... sans considération...

COQUENET, de même.

C'est bien cela,... et de plus, un infâme calomniateur!...

RAYMOND.

Est-il possible!... en auriez-vous la preuve?...

COQUENET, en confidence.

Il m'a calomnié moi-même,... et pas plus tard qu'hier ;... moi!... moi, qui vous parle!...

RAYMOND.

Cela suffit, monsieur,... et si, comme je n'en doute pas, cela est aussi vrai que le reste,... je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, vivement.

C'est tout ce que je veux,... et maintenant, monsieur le ministre,... car je sais aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler,... j'aurais aussi une demande à vous adresser...

RAYMOND.

Je suis à vos ordres, monsieur,... (voyant Lucien, qui entre) mais dans un autre moment, si vous le voulez bien,... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET.

Je m'en doute bien;... et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, le retenant au moment où il va sortir.

Comment, monsieur,... vous vous doutez... ?

COQUENET, avec un air de finesse.

Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit,... et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND.

Que nous réduirons à leur juste valeur,...je vous le promets,... avec l'aide des honnêtes gens;... je compte sur la vôtre, monsieur!

COQUENET.

Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note...

(Il salue, et sort.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, qui est entré lentement et d'un air sombre; RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien! tu voulais me parler ce matin avant mon départ;... j'ai moi-même à causer avec toi.. Eh! mon Dieu! quel air sombre et menaçant!... qu'as-tu donc?

LUCIEN.

Ce que j'ai,... tu me le demandes?... Ils disent tous, (montrant la porte à droite) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi,... que tu m'as trompé,... abusé...

RAYMOND, riant avec ironie.

En vérité?

LUCIEN.

Que tu as voulu me rendre la fable de tous,... m'avilir,... et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi ;... voilà ce qu'ils disent !

RAYMOND.

A merveille ! on a toujours le temps de se battre,... on n'a pas toujours celui de parler raison,... et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher ? Je ne sais rien ! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne ; j'aurais pu demander,.. interroger,... les nouvelles ne m'auraient pas manqué,... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies... Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure ; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient absurdes !... à commencer par toi... Accuse-la, maintenant,... je suis prêt à la défendre !

LUCIEN.

Ce n'est pas moi qui l'accuse,... c'est cette rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle ! c'est la voix publique...

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la voix publique ? où commence-t-elle ? où finit-elle ?... et pour la composer, combien faut-il de clameurs et de sots réunis ?... des bruits ne sont pas des preuves ;... il m'en faut d'autres,... il me faut des faits...

LUCIEN, avec embarras.

Eh bien !... on dit,... on prétend...

RAYMOND.

Des faits...

LUCIEN, baissant la voix.

Eh bien !... on lui donne des amants,... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, froidement.

Quels sont-ils ?...

LUCIEN.

Toi, d'abord...

RAYMOND, avec un contentement ironique.

A la bonne heure !... voilà une calomnie qui ne procède point par

détour... et par faux-fuyant,... une calomnie franche et nette,... comme je les aime... Examinons-la... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père,... de celui à qui je dois tout ;... qu'il me l'a confiée à son lit de mort,... que je l'ai élevée comme mon enfant,... et qu'on ne déshonore pas son enfant !... ce serait peut-être une raison pour toi,... ce n'en est pas une pour la calomnie qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste,... et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui est infâme ; mais je te donnerai des arguments plus positifs,... je te parlerai de calculs,... d'intérêts,... des miens,... et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile,... si j'en avais été aimé,... pourquoi ne pas l'épouser ? Non-seulement elle est jeune,... elle est belle,... mais elle est riche ;... par mes soins et par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité. Elle est riche !... et je n'ai rien !... tu le sais, toi !... tu en as les preuves... (Avec orgueil.) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme,... et grâce au ciel, je n'ai rien,... et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune !... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse,... au lieu d'en faire ma femme !... pourquoi ?... pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur !... pour être infâme à plaisir !...

LUCIEN.

Non, non,... cela n'est pas.

RAYMOND.

Voilà ce qu'ils proclament, cependant ;... et tu as pu les croire !... et j'ai voulu, disais-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nombreux partis !... et je les ai éloignés,... je t'ai choisi,... parce que je te savais un honnête homme,... et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile, qui me chérit... comme un ami,... comme un frère,... entends-tu bien ?... car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été véritables, si, malgré mes rides précoces et mes cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille,... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de

ma vie entière,... et loin de renoncer à un pareil trésor,... je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié !... Et cependant je te l'ai donnée, à toi,... qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses ;... à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies ; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi... (Geste de Lucien.) Rassure-toi,... j'ai tout dit ;... et maintenant, si tu le veux,... nous pouvons finir par là !...

LUCIEN.

Non, non ;... tout est faux et absurde !... pour toi,... du moins,... que je crois,... que je révère.... Mais les autres !...

RAYMOND.

Eh bien ! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres ?... pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi ?

LUCIEN.

C'est impossible... Pourquoi une insistance,... une animosité pareilles ?... Qui peut en vouloir à cette jeune fille ?

RAYMOND.

Voilà le grand mot !...

LUCIEN.

Qui donc a intérêt à la calomnier ?

RAYMOND.

Personne ;... et cela n'empêche pas ! la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt !... Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance au mal plutôt qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge !... Par ce moyen, la calomnie est partout,... et le calomniateur nulle part ; nulle part on ne trouve un traitre de mélodrame assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Jamais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas ;... mais on la dit autrement qu'elle est,... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails,... la malignité fait le reste... Et, grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge !...

LUCIEN.

Je conçois cela pour des étrangers,... mais des parents!...

RAYMOND.

Ça n'y fait rien.

LUCIEN.

Ton beau-frère,... par exemple... M. de Guibert.

RAYMOND.

Il appartient à la majorité de la société... C'est un sot!...

LUCIEN.

Mais ta sœur,... Herminie?...

RAYMOND.

Autre majorité,... celle des étourdies et des coquettes... Misère et vanité que tout cela!... Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent :... c'est leur état,... ils le font en conscience!... ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis, qui ne nous défendent pas,... qui cèdent, qui nous abandonnent;... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue,... c'est toi, qui repousses Cécile et qui l'accables!...

LUCIEN.

Moi? j'ai gardé le silence...

RAYMOND.

Ah! voilà nos amis!... ils se taisent!... C'est là leur seul courage!... ils se taisent au milieu des clameurs... Eh, morbleu! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix! Ils entendront la mienne,... car le bruit ne m'effraye pas;... et quand on attaque mes amis,... entends-tu bien?... je ne recule pas,... je reste près d'eux! devant eux!... Et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN.

Peux-tu en douter?...

RAYMOND.

Je m'en vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN.

D'abord ne pas nous battre!...

RAYMOND.

C'est convenu! la réputation de Cécile n'y eût pas résisté,... et un duel eût été pour elle le coup de la mort;... ensuite,... la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source... Eh bien!... essayons!... remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits... Par qui ces premières rumeurs te sont-elles parvenues?... cherche, rappelle-toi...

LUCIEN.

Que sais-je?.. c'était hier,... ici,... dans ce salon !

(En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort.)

LUCIEN, au moment où Belleau est entré.

Tiens !... Belleau, le garçon de bains,... qui le premier...

RAYMOND.

Cela ne m'étonne pas,... ça devait partir d'aussi bas !... Eh bien ! cette opinion publique dont tu parlais,... en voici un fragment,... un honorable fragment...

LUCIEN, à demi-voix et entre ses dents.

Un misérable!...

RAYMOND, de même.

Que tu méprises quand il est seul,... et devant qui tu t'inclines quand ils sont plusieurs... Après?... quel autre encore?...

LUCIEN.

Eh mais,... tout le monde !

RAYMOND, avec impatience.

Qui enfin ?...

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, apercevant Coquenet, qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.

Eh, parbleu ! M. Coquenet, ici présent !...

RAYMOND, étonné.

M. Coquenet !...

LUCIEN.

Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, étonné.

Quoi !... c'est là M. Coquenet !...

COQUENET, avec embarras, et serrant sa pétition.

Moi-même,... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND.

Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille,... que rien ne vous donnait le droit d'accuser... ni même de soupçonner !...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, monsieur,... et je le croyais;... je le croyais,... et pourquoi?

RAYMOND.

Parce que vous la connaissiez, sans doute?...

COQUENET.

Parce que je ne la connaissais pas,... parce que je ne l'avais jamais vue,... parce que j'ignorais l'intérêt que vous y portiez,... et que, de plus, le fait m'était attesté... par une personne honorable,... un de vos parents...

RAYMOND.

Et qui donc?...

COQUENET.

Je cite mes autorités :... M. de Guibert...

RAYMOND.

Mon beau-frère?...

COQUENET.

Qui m'a avoué,... ou plutôt donné à entendre,... que lui-même...

RAYMOND.

Lui!... qui a vu Cécile hier pour la première fois...

COQUENET.

Il est vrai qu'aujourd'hui,... (montrant Lucien) et devant monsieur,... il est convenu que ce n'était pas lui,... mais un de ses amis,... un jeune homme,... qui le nie,... qui s'en défend...

RAYMOND, à Lucien.

Eh bien!... tu le vois,... le nombre diminue en avançant,... et tout se réduit déjà à un seul,... qui n'en convient pas;... c'est sur un mot,... sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur,... la réputation d'une femme!... Mais enfin cela vient de de Guibert : cela me regarde maintenant. (A Lucien.) Toi, vois ces dames,... rassure-les!... console-les!... je vais faire dire à mon beau-frère... que je l'attends,... ici.

COQUENET.

J'y vais moi-même,... et je vous l'envoie;... trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies,... et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité!...

(Il sort par le fond, et Lucien par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, seul.

Ah ! monsieur de Guibert !... je vous apprendrai !... Et quant à ce jeune homme dont il a parlé,... je saurai,... je connaîtrai par lui...

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, apercevant le vicomte, qui s'est approché de lui et qui le salue.

Ah !... monsieur de Saint-André !... vous avez reçu ?...

LE VICOMTE, avec émotion.

Oui, monsieur le ministre,... cette mission,... dont vous voulez bien me charger ;... et je venais vous dire,... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?...

LE VICOMTE.

Parce que, dans la situation où je suis,... elle m'enchainerait,... m'empêcherait de dire la vérité,... et surtout de souffleter ceux qui en douteraient.

RAYMOND.

Je vous avoue ... que je ne comprends pas.

LE VICOMTE.

Je me suis trouvé, malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas ;... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier,... ils ont tous prétendu que j'avais pour but, non de proclamer la vérité, mais d'obtenir par là votre faveur... Et vous savez ce qui en est ?...

RAYMOND.

Je sais qu'ils sont capables de tout,... et je vous comprends maintenant.... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE.

Sont de toute fausseté ! et j'ai beau le crier... à tout le monde,... à de Guibert lui-même, qui m'accuse...

RAYMOND, vivement.

Ah ! nous y voilà !... C'est vous... que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE.

Je ne l'avais jamais vue !

RAYMOND, se frottant les mains.

Bravo !... je m'en doutais,... c'est toujours comme cela !...

LE VICOMTE.

Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable...

RAYMOND, apercevant de Guibert, qui entre, et courant à lui.

C'est ce que nous allons voir... Venez ici, monsieur !. venez !...

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, étonné.

Qu'y a-t-il donc ?... Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi.

RAYMOND, à de Guibert.

Et ce n'est pas sans raison !... Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, vivement à Raymond.

Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (Montrant de Guibert.) Oui, monsieur ;... et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin,... il avait le droit de parler ainsi ;... et je dois convenir que même en se trompant,... même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, avec bonhomie.

Certainement, je suis toujours de bonne foi ; qui ose en douter ?...

RAYMOND, au vicomte.

Achevez, monsieur,... achevez !... Comme tuteur de Cécile,... j'ai droit à une explication ..

LE VICOMTE, avec trouble.

Je le sais, monsieur...

DE GUIBERT.

Et moi aussi, pour moi-même, qui, aux yeux de mon beau-frère, suis calomnié !...

RAYMOND, lui faisant signe de se taire.

Il suffit...

LE VICOMTE, à Raymond.

Certainement,... je ne demanderais pas mieux ;... mais l'embarrassant est de vous la donner, cette explication, sans compromettre peut-être d'autres personnes...

RAYMOND.

Vous ne les nommerez pas, je ne vous demande pas les noms,... mais les faits.

LE VICOMTE.

C'est qu'ils sont, eux-mêmes, difficiles à raconter ; ici,... dans ce moment, sans y avoir réfléchi,... sans y être préparé...

RAYMOND.

Bah !... un jeune homme d'esprit, comme vous, doit avoir le talent de tout dire.

DE GUIBERT.

D'ailleurs, nous comprendrons à demi-mot...

LE VICOMTE, à Raymond.

J'aimerais mieux ne confier cet aveu qu'à vous seul...

RAYMOND.

Impossible !... ce n'est pas devant moi,... c'est devant mon beau-frère que la calomnie a eu lieu,... c'est devant lui, surtout, qu'il importe de la rétracter.

(Il fait passer le vicomte entre Guibert et lui.)

DE GUIBERT.

C'est de toute raison et de toute équité...

LE VICOMTE, avec hésitation.

Je le sens bien,... et malgré cela... (Comme prenant du courage.) Eh bien, donc ! messieurs,... il y a six mois, à Rouen, où je me trouvais,... il y avait, à l'hôtel d'Angleterre,... une femme...

DE GUIBERT.

Mariée ?...

LE VICOMTE, froidement.

Non !... une veuve...

DE GUIBERT.

Peu importe,... il y a des veuves fort aimables.

LE VICOMTE.

Et celle-là était charmante, jeune, spirituelle et distinguée...

DE GUIBERT.

Comme elles le sont toutes...

LE VICOMTE.

Enfin, elle était seule avec une femme de chambre ;... je l'avais connue à Paris, je l'avais saluée souvent dans sa loge, aux Italiens,... je la retrouvais à Rouen !... Deux Parisiens,... en pays étranger,... c'est-à-dire en province... Elle aimait les arts,... nous faisions de la musique,... nous chantions des romances...

RAYMOND.

Très-bien,... très-bien...

LE VICOMTE.

Des mélodies de Schoubert.

DE GUIBERT.

Nous comprenons...

LE VICOMTE.

Et un jour,... celui de son départ,... à la suite d'une discussion,... une discussion musicale... des plus vives,... nous ne devions plus nous revoir... (A Raymond.) Comme en effet je ne l'ai plus revue,... je vous le jure...

DE GUIBERT.

Peu importe !...

LE VICOMTE.

Je sortais de chez elle, lorsque, dans un corridor de l'hôtel, je me trouve vis-à-vis (montrant de Guibert) de monsieur...

DE GUIBERT.

J'arrivais de Paris, par le bateau à vapeur ;... quatre heures du matin,... la rencontre était romantique... Ah ! mon gaillard, lui dis-je en riant, d'où venez-vous ?...

LE VICOMTE.

Et dans ma surprise,... dans mon trouble,... ne voulant ni compromettre, ni nommer la personne véritable,... je lui désignai, de la main, et à tout hasard, la porte d'un appartement qui était près de moi,... en lui recommandant le silence...

DE GUIBERT.

Porte en citronnier, n° 12 ;... je la vois encore...

LE VICOMTE.

Le soir, une jeune personne charmante traverse, avec sa vieille parente, le salon de l'hôtel, pour monter en voiture et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi,... et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire, me féliciter en riant sur ma bonne fortune ! Ici, monsieur, commence une faute inexcusable, et que je ne me pardonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait.

DE GUIBERT.

C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE.

Mais pas aussi bien, peut-être,... que je le devais... Que voulez-vous ? ces dames étaient inconnues dans l'hôtel,... je ne les avais jamais vues,... je ne devais plus les revoir ;... et l'amour-propre,...

la vanité de jeune homme,... d'autres raisons,... plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret,... vous comprenez...

RAYMOND.

Je comprends, monsieur, qu'alors vous ayez cru pouvoir agir ainsi; mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, vivement.

Jamais, monsieur!... jamais!... sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde... Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, sévèrement.

Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille pure et innocente...

LE VICOMTE.

Non, sans doute... Mais si ce n'est pas pour elle,... c'est pour les siens,... c'est pour sa famille,... de nobles et d'honnêtes parents,... que j'estime, que je respecte...

RAYMOND.

Qu'importe, monsieur?... les fautes sont personnelles,... la vérité avant tout;... votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT.

Oui, jeune homme,... vous parlerez,... vous direz tout...

LE VICOMTE, à Raymond.

J'ai dit tout ce que je pouvais dire,... ne m'en demandez pas davantage!... Du reste,... parlez,... ordonnez;... prescrivez-moi ce qu'il faut faire,... j'obéirai;... mais, je vous en prie,... je vous en supplie...

SCÈNE IX.

COQUENET, sortant de la première porte à gauche; HERMINIE, sortant de la seconde porte à gauche; RAYMOND, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, DE GUIBERT.

HERMINIE, qui est entrée sur les trois dernières lignes, et les a entendues.

Ah! monsieur le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, vivement.

Oui, ma sœur.

COQUENET, à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'où il sort.

On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choi-

sis... (Sur ce mot, de Guibert remonte le théâtre, et redescend près de sa femme.) Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, à Coquenet.

Je suis à lui!... (Se retournant vers son frère, et lui montrant M. de Saint-André.) J'espère qu'il sera plus heureux que moi, et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, à Raymond, avec prière.

Je l'espère aussi.

HERMINIE, à Raymond, avec gaieté.

Il le faut d'abord!... un charmant cavalier,... l'amabilité et la complaisance mêmes. (Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que les trois hommes, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.) L'année dernière, tandis que monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen,... il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique, nous chantions des mélodies de Schoubert.

LES TROIS HOMMES, se retournant vivement, et frappés de surprise.

O Ciel!...

RAYMOND, retenant, par la main, de Guibert, qui veut courir à sa femme.

Silence!... il le faut!...

HERMINIE, étonnée et riant.

Qu'ont-ils donc tous trois?...

En ce moment, des portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.)

DE GUIBERT, toujours retenu par Raymond.

Ce que j'ai!... ce que j'ai!... voilà du monde... (A part.) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise!...

RAYMOND, bas, à Saint-André.

Je vous rejoins à l'instant, monsieur! je vous rejoins!...

(Le vicomte de Saint-André sort par une des portes de droite, au moment où, d'une des portes de gauche, entre le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre, et, entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, et sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.)

SCÈNE X.

COQUENET, sur le devant du théâtre; DE GUIBERT, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Enfin, monsieur, comme j'ai toujours dit, et comme j'en étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies?... M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, troublé.

Oui,... madame,... oui,... à ne pouvoir en douter...

LUCIEN, d'un air de triomphe et s'adressant aussi à Raymond.

Ah! tu avais raison! tu disais bien qu'aux yeux de tous tu lui rendrais justice...

RAYMOND, avec embarras.

Certainement,... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment, et devant tout le monde,... je ne le peux.

LUCIEN.

Au contraire, c'est devant eux, devant les autres encore!... (Il veut faire un pas vers le fond, Raymond le retient par la main.) Qu'as-tu donc?... toi que j'ai vu si hardi,... si confiant,... (le regardant) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes?...

RAYMOND.

Des doutes!... quand d'un mot... je peux lui rendre l'honneur!... Oui, quoi qu'il arrive,... (à part) et fût-ce même aux dépens du mien,... je le dois... (Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au-devant de lui; Raymond s'arrête.) Non, non,... mon pauvre père!... il en mourrait... (A Lucien.) Plus tard,... à toi seul,... et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas,... (montrant de Guibert) voici la première cause de cette calomnie!...

LUCIEN.

Lui!...

RAYMOND.

Il sait mieux que personne combien elle est injuste...

(Il sort, et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le vicomte.)

SCÈNE XIX.

COQUENET, HERMINIE, MADAME DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.

LUCIEN, à de Guibert.

Eh bien, monsieur! puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, gaîement.

En vérité?...

LUCIEN.

Parlez! nous vous écoutons...

MADAME DE SAVENAY.

Oui, monsieur,... j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile,... donnez-nous-les !

LUCIEN.

Pour que je les proclame,... que je les rende publiques...

DE GUIBERT.

Il ne manquerait plus que cela !... Je vous déclare, monsieur, que je n'ai rien à dire,... ni à vous, ni à personne...

HERMINIE.

C'est qu'alors il ne sait rien...

COQUENET.

C'est malheureusement probable...

DE GUIBERT, furieux, à sa femme.

Je ne sais rien, dites-vous !... je ne sais rien !... je sais tout !...

HERMINIE.

Eh bien, alors ! parlez;... qui vous en empêche?...

DE GUIBERT.

Ce qui m'en empêche !... vous me le demandez !...

LUCIEN.

Eh, oui, monsieur, on vous le demande !... C'était déjà trop d'avoir accusé ce matin devant moi une personne que je dois défendre;... mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire ! c'est un procédé que je ne veux pas qualifier,... un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte,... et je vous déclare ici, monsieur,... que vous parlerez !

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE.

Oui, sans doute; parlez ! parlez !...

DE GUIBERT, regardant sa femme, voulant et n'osant parler.

J'en suffoque !... oser là, devant moi !... Ce sang-froid !... Non !... je ne parlerai pas...

LUCIEN, avec force, et lui prenant la main.

Vous parlerez !... ou nous nous battrons...

DE GUIBERT, hors de lui.

Eh bien ! soit,... monsieur !... aussi bien il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons !... je l'aime autant;... nous nous battrons !

CÉCILE, sortant de l'appartement à droite, et entendant ces derniers mots.

Se battre ! O ciel !...

(Elle chancelle, prête à se trouver mal; Coquenet et madame de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.)

LUCIEN, à de Guibert.

Je suis à vos ordres.

DE GUIBERT.

Je suis aux vôtres.

(Ils s'élancent vers la porte du fond; Herminie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVENAY, paraissant à la porte du fond; CÉCILE, sortant de l'appartement à droite.

CÉCILE, avec inquiétude.

Eh bien, madame!... quelles nouvelles?

MADAME DE SAVENAY.

Mauvaises!... ce combat a eu lieu!...

CÉCILE.

C'est fait de moi!...

MADAME DE SAVENAY.

J'ignore les détails,... mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé,... très-légèrement, il est vrai!... N'importe,... l'éclat est toujours le même,... et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre,... et même pour vous croire...

CÉCILE.

Quoi! madame!...

MADAME DE SAVENAY.

Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases, et parlons franchement; il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté,... quoique éloignée,... l'intérêt que je vous porte, les calomnies même dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper,... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur.

CÉCILE, avec impatience.

Permettez-moi seulement...

MADAME DE SAVENAY.

Écoutez-moi d'abord, vous me répondrez après, ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de

France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé ;... et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu,... car le marquis est religieux et moral!... Je l'ai beaucoup connu autrefois!... beaucoup,... et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable;... il se charge d'y décider son neveu,... son seul héritier...

CÉCILE, de même.

Mais, madame...

MADAME DE SAVENAY.

Il cherchait pour lui un riche parti,... car le vicomte est sans fortune,... la vôtre est fort belle;... la famille consent,... moi aussi...

CÉCILE, ne se contenant plus.

Et moi, madame,... je refuse!

MADAME DE SAVENAY.

Après ce qui s'est passé!...

CÉCILE.

Mais il ne s'est rien passé;... et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt,... quelque amitié,... je vous en demande une preuve,... la plus grande de toutes,... emmenez-moi! partons d'ici!

MADAME DE SAVENAY.

Eh! que ne dira-t on pas?...

CÉCILE.

Tout ce qu'on voudra,... pourvu que je parte,... que je m'éloigne...

MADAME DE SAVENAY.

Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE.

Aucun, madame.

MADAME DE SAVENAY.

Si, mademoiselle;... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi,... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets ni restrictions. Il me semble d'ailleurs qu'après tout ce que j'ai fait pour vous,... j'ai quelques droits à votre confiance... Parlez, et je consens à vos demandes, je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, avec impatience et douleur.

Mais que voulez-vous que je vous dise?... je n'ai rien à vous avouer.

MADAME DE SAVENAY.

Quoi! M. de Saint-André...?

CÉCILE.

Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai jamais pensé...

MADAME DE SAVENAY.

Ainsi, vous n'avez jamais aimé,... vous n'aimez personne?... vous me le jurez devant Dieu?...

CÉCILE, avec embarras.

Ah! madame...

MADAME DE SAVENAY, vivement.

C'est donc vrai!...

CÉCILE, vivement.

Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair en mon cœur...

MADAME DE SAVENAY.

A la bonne heure, au moins,... voilà parler!... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt?...

CÉCILE.

Mais c'est que plus tôt je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais!... il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance, pas autre chose;... et cependant, me défiant de moi-même,... je cherchais à combattre, à éloigner ces idées;... j'y avais réussi, je consentais à me marier,... je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait.... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même,... vous m'abandonniez!... qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien!.. alors, que vous dirai-je?... pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse,... j'ai compris ce que j'éprouvais pour lui!... et loin d'en rougir, il me semblait que cela lui était dû,... que j'en étais fière!... Voilà mon crime,... si c'en est un,... et c'est à vous seule que je l'aurai confié, madame... (A demi-voix et avec expression.) Je l'aime!

MADAME DE SAVENAY.

Lui! Raymond!...

CÉCILE.

Le plus noble,... le plus généreux des hommes!...

MADAME DE SAVENAY.

Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne...

CÉCILE.

Non, madame; il ignore ce que je viens de vous confier...

MADAME DE SAVENAY.

Allons donc!...

CÉCILE.

Il ne s'en doute même pas,... il ne le saura jamais; et la preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous,... de partir à l'instant même...

SCÈNE II.

MADAME DE SAVENAY; COQUENET, qui est entré sur ces derniers mots; CÉCILE.

COQUENET.

Pardon,... mais je crains qu'en ce moment ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE.

Et pourquoi donc?...

COQUENET.

A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel,... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien... Tout le monde s'y attendait,... et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE.

Ce n'est pas vrai!

COQUENET.

Certainement,... mais c'est le bruit général!... Comme ils disent aussi que M. de Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire,... s'est battu à la place du ministre. C'est absurde!... Mais, vrai ou non,... c'est affreux, blessé comme il est...

MADAME DE SAVENAY.

Ah! c'est le vicomte qui est blessé?...

CÉCILE.

Légèrement,... à ce qu'on dit...

COQUENET.

Très-dangereusement;... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, retenant un mouvement d'indignation.

Achevez...

MADAME DE SAVENAY.

Vous y étiez?...

COQUENET.

Non, madame... Je venais de quitter mademoiselle,.. à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins, et quand je suis arrivé,... c'était fini... Mais je le tiens d'un témoin digne de foi,... qui a tout vu; et chacun plaint ce pauvre jeune homme,... chacun est furieux contre le ministre... (Geste de Cécile.) Ça n'a pas le sens commun,... mais enfin c'est une clameur,... un haro général,... dont il ne se relèvera pas... Il sera peut-être obligé de donner sa démission... (A part.) S'il pouvait au moins me nommer avant...

MADAME DE SAVENAY.

Et les têtes sont ainsi montées contre lui?...

COQUENET.

Au point que s'il sortait,... le peuple lui jetterait des pierres...

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!

COQUENET.

C'est pour cela, mesdames... (c'est bien injuste,... et je ne sais comment vous le dire), mais à cause de lui,... on vous en veut...

MADAME DE SAVENAY.

Qu'est-ce à dire?

COQUENET.

Il y a des groupes sur la place,... et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

MADAME DE SAVENAY.

Les armes de Savenay!...

COQUENET.

C'est pour cela!... votre voiture est connue,... la mienne ne l'est pas,... un cabriolet de famille,... que vous pouvez prendre chez moi,... et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE.

Ah! comment vous remercier!...

COQUENET.

Trop heureux de vous être agréable,... quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli;... mais vous, je l'espère...

CÉCILE.

Ah! croyez que ma reconnaissance... (A madame de Savenay.) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET.

Suivez-moi, mesdames, par une des portes latérales...

CÉCILE.

Oui, partons;... partons!...

SCÈNE III.

COQUENET, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Partir!... et pourquoi donc?...

CÉCILE.

Mais tout ce qui arrive,... tous ces bruits effrayants!...

RAYMOND, souriant.

Tout va à merveille; je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait... Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires,... et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure, (montrant sa main, enveloppée d'un morceau de taffetas noir) seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire...

MADAME DE SAVENAY.

On prétendait que M. de Saint-André était blessé...

CÉCILE.

Et très-dangereusement...

COQUENET.

C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire...

RAYMOND.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles!... Du reste, après la guerre,... la paix!... elle vient d'être signée :... M. de Saint-André et moi avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives,... que celui-ci a tendu la main à son adversaire!...

COQUENET.

En vérité?...

(Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.)

RAYMOND, à Cécile.

Maintenant,... comme je te l'avais promis,... plus de soupçons,... ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette

main qui lui appartient,... pour laquelle il a combattu ;... et tout à l'heure, à table, devant notre brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, avec embarras.

Non,... non,... monsieur, je vous prie !...

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire ?

CÉCILE.

Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice,... quelque tardive qu'elle soit ;... mais celui qui a pu me soupçonner,... m'accuser...

RAYMOND.

Allons, allons,... nous sommes tous sujets à l'erreur,... et par son caractère,... lui plus qu'un autre peut-être !... Mais n'oublie pas que même te croyant coupable il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi !... moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE.

Oui, monsieur ;... mais hier encore vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND.

Hier, sans doute, sur un mot de toi j'aurais tout rompu ; mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible ;... l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé,... ont rendu ce mariage nécessaire,... indispensable ;... et pour toi, Cécile, et pour ton honneur,... je te le demande,... je t'en supplie, au nom de la raison,... au nom de l'amitié...

CÉCILE, hésitant.

Ah ! monsieur...

RAYMOND.

Ton père m'a remis ses droits,... tu le sais ;... et s'il était là,... il te dirait lui-même : « Il le faut, ma fille, je l'exige ! »

CÉCILE, à demi-voix, à madame de Savenay.

Vous l'entendez, madame !... vous avais-je dit la vérité ?...

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Mais cependant, monsieur, s'il était des obstacles...

CÉCILE, vivement et à voix basse, à madame de Savenay.

Silence !... au nom du ciel !... (Haut.) Dès que vous le voulez, monsieur,... et quoi qu'il m'en coûte,... j'obéirai,... je ne partirai pas. (A Coquenet.) Merci, monsieur, de vos soins, de vos bons of-

fices,... que je n'oublierai jamais. (A madame de Savenay.) Venez, madame.

(Elle sort, avec madame de Savenay, par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, étonné.

Elle vous remercie, monsieur...

COQUENET.

De ce que j'ai pu faire pour elle et pour réparer des torts involontaires... Cela, je l'espère, balancera à vos yeux tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi!

RAYMOND.

Des ennemis!... Monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même! (Lui remettant un papier.) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET, y jetant les yeux.

Une des miennes!... est-il possible!

RAYMOND.

Sur laquelle vous m'avez donné votre avis!

COQUENET, vivement.

Vous êtes trop juste pour y ajouter foi!... Il y a eu erreur! il y a eu calomnie!...

RAYMOND, souriant.

Non, monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance!... car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude!

COQUENET, vivement.

C'est par hasard!... c'est sans savoir ce que je faisais!...

RAYMOND.

Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!... quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!... et je ne l'avais pas même vu!... Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce doit être un honnête homme,... et c'était vrai!... Je sors de chez lui,... il a la place!...

COQUENET.

Est-il possible?...

RAYMOND.

C'est à vous qu'il la doit, monsieur.

COQUENET, hors de lui.

Mais, moi,... je vous le jure...

RAYMOND.

Il suffit!... laissez-moi.

(Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.)

COQUENET, à part.

C'est une machination infernale!... (Frappant sur sa pétition, qu'il tient à la main.) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura... On saura tout!... Je vous salue, monsieur,... et vous laisse... (A part.) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaitra dès demain la vérité par le journal du département.

(Il sort.)

SCÈNE V.

RAYMOND, toujours assis près de la table.

Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir,... il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien,... c'est le nôtre!... Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. De Guibert m'a promis le silence... avec sa femme,... à qui, moi, je me réserve de parler... Et, Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (Apercevant Cécile, qui entre.) Eh mais! que me veux-tu?

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, avec émotion.

Vous m'avez dit, monsieur, que mon devoir était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND.

Et je le pense encore.

CÉCILE, lui remettant une lettre qu'elle tient à la main.

Tenez!

RAYMOND, regardant l'écriture.

C'est de Lucien?

CÉCILE, avec émotion.

Oui, monsieur; il sait comme vous et par vous que je n'ai rien

à me reprocher, il en a la preuve;... mais cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, qui a parcouru la lettre.

Ah, l'indigne!... il t'estime!... il t'honore!... il t'aime!... et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies,... que je voudrais... et que maintenant je ne puis réduire au silence! (Froissant la lettre avec colère.) Ah! tout est fini entre nous!... et je cours...

CÉCILE, se jetant au-devant de lui.

Où donc?

RAYMOND.

Lui demander compte de ton honneur, qui me fut confié! de ton honneur, qui m'est aussi cher que le mien!...

CÉCILE, avec force.

Et que vous allez perdre à jamais!... (Raymond pousse un cri, et s'arrête.) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai!

RAYMOND.

Moi, mon enfant, c'est bien différent... Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion; mais une femme,... mais toi,... pauvre jeune fille,... c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE.

Eh bien, donc! je me résignerai à mon sort,... je vivrai pure, innocente,... et déshonorée!... déshonorée à leurs yeux,... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?...

RAYMOND.

Non,... car tu es pour moi l'honneur même... Et ne pouvoir la défendre! (Avec rage.) Et pour la première fois de ma vie reculer devant la calomnie!... lui céder la victoire!... lui abandonner sa victime!... la lui laisser flétrir comme coupable,... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence!... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (S'arrêtant.) Mais elle a dit vrai... Je me battrais contre cet infâme,... contre eux tous,... mon sang et ma vie ne la justifieraient pas,... au contraire!... (Avec inspiration.) Mais mon nom!... mon nom, peut-être!... (Allant à elle.) Cécile!... veux-tu m'épouser?...

CÉCILE, poussant un cri et tombant à ses pieds..

Ah!...

RAYMOND.

Tu ne peux pas m'aimer!... je le sais, c'est impossible! mais

moi, je t'aimerai tant!... je t'honorerai, je t'aimerai comme l'image de la vertu,... et peut-être un jour... l'amitié,... la reconnaissance... (Cherchant à la relever.) Réponds,... le veux-tu?... le veux-tu?...

CÉCILE, se jetant dans ses bras en pleurant.

Ah!... monsieur!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAVENAY.

MADAME DE SAVENAY, voyant Raymond, qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux.

Quelle indignité! (Allant à Cécile.) Cette fois, mademoiselle, je ne serai plus votre dupe!... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND.

Que dit-elle?...

MADAME DE SAVENAY.

Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas!...

CÉCILE, étendant la main vers elle.

Ah!... taisez-vous.

RAYMOND, avec joie.

Non, non,... parlez!... Il serait possible,... elle vous aurait dit...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Ce que vous savez mieux que moi, monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis trop longtemps à mon insu...

RAYMOND, la retenant par la main.

Non, madame, vous resterez, et, ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité!

SCÈNE VIII.

BELLEAU, qui se tient, à gauche, à l'écart; plusieurs BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY; au fond, plusieurs HOMMES et FEMMES des bains.

RAYMOND.

Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici, depuis hier,... vous les connaissez comme moi,... (regardant Coquenet) et mieux

peut-être!... Je déclare, devant vous, qu'ils sont faux et calomnieux... Cette conviction,... je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits,... je ne puis vous forcer à croire mes paroles,... mais, peut-être, croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, messieurs,... (prenant Cécile par la main) pour vous présenter ma femme!...

COQUENET et BELLEAU.

Sa femme!...

MADAME DE SAVENAY, avec satisfaction; HERMINIE, avec dépit.

Il l'épouse!...

COQUENET, aux personnes des bains qui l'entourent.

Ça ne m'étonne pas! ils disent tous qu'elle est si riche!

CÉCILE, à madame de Savenay, avec joie et à voix basse.

Eh bien, madame!...

MADAME DE SAVENAY, avec fierté.

Il le devait...

CÉCILE.

Quoi! vous croyez encore...

MADAME DE SAVENAY.

N'en parlons plus. (Élevant la voix.) Je consens...

BELLEAU, à Coquenet.

Je crois bien,... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs, qu'elle a déjà...

HERMINIE, à Raymond, à demi-voix et au bord du théâtre.

Je ne puis vous empêcher, monsieur, de nous donner mademoiselle pour belle-sœur;... mais je déclare que je ne la verrai pas... et ne la recevrai pas!

RAYMOND, solennellement.

Vous la recevrez et la respecterez,... (il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile) ou sinon!...

HERMINIE, effrayée.

Ah, monsieur!... (S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.) Ah, Cécile!... (Cécile la relève, et l'embrasse.)

COQUENET, regardant les deux femmes qui s'embrassent.

Sa pauvre sœur!... la forcer ainsi de... C'est un despote!

BELLEAU.

C'est un tyran!...

COQUENET.

C'est un homme infâme!...

LE VERRE D'EAU,

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, au Théâtre-Français, le 17 novembre 1840.

PERSONNAGES.

LA REINE ANNE.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, sa favorite.
HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE.
MASHAM, enseigne au régiment des gardes.
ABIGAIL, cousine de la duchesse de Marlborough.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.
THOMPSON, huissier de la chambre de la reine.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James : les quatre premiers actes dans un salon de réception ; le dernier dans la chambre de la reine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon du palais Saint-James. — Porte au fond. — Deux portes latérales. — A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire ; à droite, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, entrant par la gauche du spectateur ; MASHAM, dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.

BOLINGBROKE.

Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine, j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

M. DE TORCY.

J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE.

Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-

Jean est un libertin et un dissipateur ; esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent,... je le veux bien ;... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume ou trahi un ami.

M. DE TORCY.

Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir !

(Il sort.)

SCÈNE II.

BOLINGBROKE ; MASHAM, endormi.

BOLINGBROKE.

O chances de la guerre et destinée des rois conquérants ! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne !... et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive !... Pauvre marquis de Torcy !... si sa négociation ne réussit pas,... il en mourra !... tant il aime son vieux souverain,... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, dormant.

Ah ! qu'elle est belle !

BOLINGBROKE.

Et la jeunesse,... l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant !

MASHAM, de même.

Oui, je t'aime,... je t'aimerai toujours !

BOLINGBROKE.

Il rêve, le pauvre jeune homme ! Eh ! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, dormant toujours.

Quel bonheur !... quelle brillante fortune !... c'est trop pour moi !

BOLINGBROKE, lui frappant sur l'épaule.

En ce cas, mon cher, partageons !

MASHAM, se levant et se frottant les yeux.

Hein !... qu'est-ce que c'est ?... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille !

BOLINGBROKE, riant.

Et qui vous ruine !...

MASHAM.

Vous, à qui je dois tout!... Pauvre écolier, pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents, que je vous dois toujours!...

BOLINGBROKE.

Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM.

Pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM.

O ciel! vous êtes malheureux!

BOLINGBROKE.

Non pas!... je suis ruiné, voilà tout!... Mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années, les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans,... tout était fini!...

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas pu aller plus vite!... Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... Impossible de vivre avec elle;... un million de dot,... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot,... j'y gagne encore!... Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig;... vous comprenez que je devais être tory : je me suis jeté dans l'opposition; je lui dois cela!... je lui dois mon bonheur! car depuis ce jour mon instinct et ma vocation se sont révélés! c'était là l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive. Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise; et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!... le malheur, c'est le repos!... Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Oui,... les jours où il fallait conduire ma femme au bal... Mais maintenant je tiens à rester ; je serais désolé de partir !... je n'en ai pas le temps,... je n'ai pas un moment à moi : ... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste,... je parle le matin, et j'écris le soir... En vain le ministère whig nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe ;... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal *l'Examinateur*. Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi Swift, Prior et Atterbury... A lui l'épée, à nous la presse ! nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre, qui épuise le trésor et qui remplit le sien ;... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM.

Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE.

Non,... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon ;... et lord Marlborough en est un ! je le prouverai,... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM.

Ah ! vous ne direz pas cela.

BOLINGBROKE.

Je l'ai écrit,... je l'ai signé,... l'article est là ;... il paraîtra aujourd'hui ;... je le répéterai demain, après-demain,... tous les jours ;... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours,... celle de la vérité !... Mais pardon,... je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête,... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM.

Qui vous l'a dit ?

BOLINGBROKE.

Vous-même !... Je vous crois très-discret quand vous êtes éveillé ; mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM.

Est-il possible ?

BOLINGBROKE.

Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM.

Moi ?

BOLINGBROKE.

A moins que ce ne soit la mienne !... auquel cas je ne vous demande rien,... je comprendrai...

MASHAM.

Vous êtes dans l'erreur, je ne connais pas de grande dame ! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur,... un ami de mon père,... vous peut-être ?...

BOLINGBROKE.

Non, vraiment...

MASHAM.

Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition ; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture ; j'y touchais presque, lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne, et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE.

Pas possible !

MASHAM.

Oui, monsieur ;... je vois encore son air insolent et ricaneur,... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre !... Mais dans ce moment la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine, à qui je remis ma pétition ;... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre

d'audience de Sa Majesté !... Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux, et à pied, pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage, qui allait plus vite que moi, m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le seul dont je fusse propriétaire ;... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude,... qui riait encore... Ah ! dans ma rage, je m'élançai vers lui, mais l'équipage avait disparu ; et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE.

Et votre fortune !

MASHAM.

Au contraire ! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE.

En vérité ! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux.

MASHAM.

Aucun !... il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux ;... ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux,... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE.

Ah, bah !

MASHAM.

Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, riant.

C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous ?

MASHAM.

Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, de même.

Eh bien ! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM.

Comment cela?

BOLINGBROKE, de même.

C'est que ce protecteur inconnu est une protectrice.

MASHAM.

Quelle idée!

BOLINGBROKE.

Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...

MASHAM.

Non, monsieur,... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE.

Qu'y aurait-il d'étonnant?... La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable, et fort sage, qui s'ennuie royalement,... je veux dire autant que possible!... mais à sa cour, on s'amuse beaucoup!... toutes nos ladys ont de petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM.

Monsieur!...

BOLINGBROKE.

Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM.

Ah! c'est une indignité,... et si je savais...

BOLINGBROKE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

Après cela,... je peux me tromper; et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père,... laissez venir les événements, laissez-vous faire! Ah! si on vous ordonnait de vous marier,... je ne dis pas;... mais on vous le défend :... il est clair que ce n'est pas un ennemi,... au contraire,.. et lui obéir n'est pas si difficile ..

MASHAM, debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.

Mais si vraiment,... quand on aime quelqu'un,... quand on est aimé...

BOLINGBROKE.

J'y suis!... l'objet de vos rêves! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant.

MASHAM.

Oui, monsieur;... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien,... ni moi non plus,... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse;... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE.

Vous n'êtes pas encore très-avancé ;... et elle de son côté?

MASHAM.

Bien moins encore!... orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier,... maître Tomwood...

BOLINGBROKE.

Ah, mon Dieu!

MASHAM.

Qui vient de faire banqueroute ;... elle se trouve sans place et sans ressource.

BOLINGBROKE, se levant.

C'est la petite Abigaïl...

MASHAM.

Vous la connaissez?

BOLINGBROKE.

Parbleu, du vivant de ma femme,... je veux dire quand elle vivait près de moi,... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood;... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante; naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM.

Eh! mais, à la manière dont vous en parlez,... est-ce que vous en auriez été amoureux?...

BOLINGBROKE.

Pendant huit jours! et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps,... et je n'en ai pas à perdre!... maintenant surtout... Mais j'ai gardé à cette jeune fille... une amitié véritable; et voici la première fois que j'éprouve un regret,... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée :... je serais venu à votre aide,... je vous aurais mariés... Mais pour le présent, des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre;... et pour l'avenir pas même l'espérance :... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser;... car, par malheur, il est jeune, et, comme tous les sots, il se porte à merveille... Mais nous pourrions peut-être, à la cour,... chercher pour Abigaïl...

MASHAM.

C'est ce que je disais;... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse ni hautaine...

BOLINGBROKE, secouant la tête.

Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM.

J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux,... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM.

Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle ce matin; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE.

N'importe,... l'espoir de vous y trouver, elle y viendra,... et tenez,... tenez,... monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?... la voici.

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, MASHAM.

ABIGAÏL.

M. de Saint-Jean! (Elle se retourne vers Masham, à qui elle tend la main.)

BOLINGBROKE.

Lui-même, ma chère enfant; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile!... la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis!... rencontre bien rare en ce pays!...

ABIGAIL, gaiement.

Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur!... surtout aujourd'hui...

MASHAM.

Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland?

ABIGAÏL.

Vous ne savez pas! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM.

Et vous êtes si joyeuse?

ABIGAÏL.

C'est que j'en ai une autre!... plus agréable, je crois,... et que je dois...

MASHAM.

A qui donc?

ABIGAÏL.

Au hasard.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux !... c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAÏL.

Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi, pour acheter ;... or, en achetant des diamants,... on cause.

BOLINGBROKE.

Et mis Abigaïl cause très-bien...

ABIGAÏL.

Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage,... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir :... Ah ! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici ! vous faites ce que vous voulez... Si on peut dire cela,... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter,... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour,... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis ;... presque rien,... trente guinées !... Mais elle avait oublié sa bourse,... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari,... à qui elle ne voulait pas dire :... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari,... et je m'écriai : Gardez, gardez, milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution ? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai !... — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, riant.

La grande dame était une friponne.

ABIGAÏL.

J'en eus bien peur,... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont pour rien au monde je n'aurais osé parler à personne ;... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais,... mes plus belles robes, même celle-ci, qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE.

Très-bien.

MASHAM.

Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAÏL.

Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider... Enfin j'étais résolue,... lorsque hier au soir une voiture s'arrête à la porte; une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue,... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté,... et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais!... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin!... Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham,... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland,... c'est elle qui me dit : « N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse;... d'ailleurs la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable,... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse;... n'importe, je vous y offre une place,... voulez-vous l'accepter?... » Et je me jetai dans ses bras en lui disant : « Disposez de moi et de ma vie,... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là;.... et me voici.

MASHAM.

C'est très-singulier...

BOLINGBROKE.

Et ce papier, peut-on le voir?

ABIGAIL, le lui donnant.

Certainement!...

BOLINGBROKE, souriant.

Ah! ah! rien qu'à sa bonté, je l'aurais devinée. (A Abigail.) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice?...

ABIGAÏL.

Oui, vraiment... Est-ce que par hasard vous connaîtriez cette écriture?

BOLINGBROKE, froidement.

Oui, mon enfant ;... c'est celle de la reine.

ABIGAÏL, avec joie.

La reine !... est-il possible ?

MASHAM, de même.

La reine vous donne une place auprès d'elle,... et sa protection !... et son amitié !... Voilà votre fortune assurée à jamais !

BOLINGBROKE, passant entre eux deux.

Attendez, mes amis, attendez,... ne vous réjouissez pas trop d'avance !

ABIGAÏL.

C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle !

BOLINGBROKE.

Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut !... c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main,... la main qui tient le sceptre.

ABIGAÏL.

La reine aime donc beaucoup cette duchesse ?

BOLINGBROKE.

Elle la déteste ,... en l'appelant sa meilleure amie ,... et sa meilleure amie le lui rend bien.

ABIGAÏL.

Et pourquoi ne pas rompre avec elle ?... pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable ?

BOLINGBROKE.

Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays ,... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne ; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement !... La majorité leur est acquise ; et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus,... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent

presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis;... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me parait aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAÏL.

Ah! s'il en est ainsi,... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous,... j'ai quelque espoir!

MASHAM.

Et lequel?

ABIGAÏL.

Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE.

Vous, Abigaïl?

ABIGAÏL.

Eh oui, vraiment,... par mésalliance! un cousin à elle, un Churchill, s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM.

Est-il possible?... parente de la duchesse.

ABIGAÏL.

Parente bien éloignée,... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaitre ma mère... Mais moi, pauvre fille,... qui ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire,... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine.

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas une raison,... vous ne la connaissez pas .. Mais cette fois du moins je puis vous servir, et je le ferai,... dussé-je m'attirer sa haine!

ABIGAIL.

Ah! que de bontés!

MASHAM.

Comment les reconnaitre jamais?

BOLINGBROKE.

Par votre amitié.

ABIGAÏL.

C'est bien peu !

BOLINGBROKE.

C'est beaucoup !... pour moi homme d'État,... qui n'y crois guère... (Vivement.) Je crois à la vôtre et j'y compte !... (Leur prenant la main.) Entre nous désormais,... alliance offensive et défensive !

ABIGAÏL, souriant.

Alliance redoutable !

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel la journée sera bonne ! deux succès à emporter !... la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur;... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah ! si Abigaïl était nommée ! si elle était reçue parmi les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, vivement.

N'est-ce que cela ?... je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE.

Est-il possible !

MASHAM.

Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (prenant le journal sur la table à droite) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE.

A merveille !... quel bonheur que la royauté lise le journal des modes,... c'est le seul qu'on lui permette... (Glissant une lettre sous la couverture du journal.) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (Tirant un journal de sa poche.)

ABIGAÏL.

Que faites-vous ?

BOLINGBROKE.

Un numéro du journal *l'Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough;... elle et toute sa cour en seront indignées,... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir,... et elle en a si peu !... Voilà dix heures, allez, Masham,... allez !

MASHAM, sortant par la porte à droite.

Comptez sur moi !

SCÈNE IV.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets;... c'est Masham qui nous protége et nous sert!

ABIGAÏL.

Lui, peut-être!... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE.

Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur! Les États sont subjugués ou conduits par des héros, par de grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin,... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses,... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'Etat, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAÏL.

Non, vraiment.

BOLINGBROKE.

Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande; et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAIL.

Est-il possible?

BOLINGBROKE, regardant du côté de l'appartement de la reine.

Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!...

ABIGAÏL.

Et que pouvez-vous faire?

BOLINGBROKE.

Attendre et espérer.

ABIGAÏL.

Quelque grande révolution?...

BOLINGBROKE.

Non pas;... mais un hasard,... un caprice du sort,... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAÏL.

Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer?

BOLINGBROKE.

Non;... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée;... les grands effets produits par de petites causes,... c'est mon système,... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAÏL, voyant la porte s'ouvrir.

C'est Masham qui revient!

BOLINGBROKE.

Non,... c'est mieux encore, c'est la triomphante et superbe duchesse...

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAÏL, à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer.

Quoi! c'est la duchesse de Marlborough?...

BOLINGBROKE, de même.

Votre cousine,... pas autre chose...

ABIGAÏL.

Sans la connaitre je l'avais déjà vue .. au magasin. (A part, et la regardant venir.) Eh oui,... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamant.

LA DUCHESSE, qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux, et aperçoit Bolingbroke, qu'elle salue.

Monsieur de Saint-Jean!

BOLINGBROKE.

Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE.

Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir.

LA DUCHESSE, montrant le journal qu'elle tient à la main.

Rassurez-vous, monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE.

Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE.

Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, troublé.

Ah! c'est là...

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur!... l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE.

Où je ne suis pour rien...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Je le sais! Depuis longtemps votre règne est passé! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

Adressée à la reine...

LA DUCHESSE.

C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, avec indignation.

Madame!

LA DUCHESSE.

C'est du devoir de ma charge! Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire!

BOLINGBROKE.

Je me le rappellerai, madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis?

LA DUCHESSE.

C'est ce qui vous trompe :... je les avais lues,... cela suffisait;... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE.

Quoi, madame!...

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl, qui est restée au fond du théâtre.

Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart?... quel est son nom?

ABIGAÏL, s'avançant et faisant la révérence.

Abigaïl.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ah! la jolie bijoutière!... c'est vrai,... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine?...

ABIGAÏL, vivement.

Ah! Sa Majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE.

Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et puisque cette nomination dépend de moi seule,... je verrai,... j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, à part.

Nous sommes perdus!

LA DUCHESSE.

Vous comprenez, mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, s'avançant.

Elle en a.

LA DUCHESSE, étonnée.

Ah! monsieur s'intéresse à cette jeune personne!...

BOLINGBROKE.

A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE.

Aussi je l'aurais admise avec plaisir; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE.

C'est par là qu'elle brille!...

LA DUCHESSE.

C'est ce qu'il faudra voir;... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas...

BOLINGBROKE.

Aussi mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'en l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Parente fort éloignée, sans doute,... mais enfin cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal *l'Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, fièrement.

Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à Sa Majesté,... à elle seule!... Quant à vous, monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne,... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait.... Vous avez des dettes énormes,... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant.... J'ai tout racheté;... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir,... (souriant) car ces créances sont, dit-on, dé-

sastreuses ;... mais elles ont un avantage,... celui d'emporter la contrainte par corps !... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la Chambre des communes ;... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout à l'heure paraît dans le journal du matin,... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence ; et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire.

(Elle fait la révérence, et sort.)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

BOLINGBROKE, gaiement.

Bien joué, vrai Dieu !... très-bien ;... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas, elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes,... c'est admirable !... surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait,... elle a payé pour moi,... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur !

ABIGAÏL.

Non, non ;... je renonce à tout, il y va de votre liberté !

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est ce que nous verrons ! et par tous les moyens possibles... (Regardant une pendule qui est sur un des panneaux à droite.) Ah ! mon Dieu ! voici l'heure de la Chambre,... je ne peux y manquer !... je dois parler contre le duc de Marlborough, qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie,... je ne voterai pas un schelling... Adieu ! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance !...

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, puis MASHAM.

ABIGAÏL, prête à partir.

Belle alliance !... où tout va mal,... excepté pour Arthur, cependant !...

MASHAM, accourant pâle et effrayé par la porte du fond.

Ah ! grâce au ciel, vous voilà ! je vous cherchais.

ABIGAÏL.

Qu'y a-t-il donc ?

MASHAM.

Je suis perdu.

ABIGAÏL.

Et lui aussi !...

MASHAM.

Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire,... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAÏL.

Qui donc ?

MASHAM.

Mon mauvais génie, ma fatalité,... vous savez,... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait,... (avec rage) il riait encore ! ! ! Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom,... j'ai tiré mon épée,... lui, la sienne,... et... il ne rit plus.

ABIGAÏL.

Il est mort ?

MASHAM.

Oh ! non,... non,... je ne crois pas,... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour,... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAÏL.

Peine de mort !

MASHAM.

Si on veut,... cela dépend des personnes.

ABIGAÏL.

N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM.

C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAÏL.

Dès ce soir.

MASHAM.

Mais vous,... mais M. de Saint-Jean?...

ABIGAÏL.

Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place!. . Mais c'est égal... Vous d'abord,... vous avant tout,... éloignez-vous!...

MASHAM.

Oui; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que je n'aimerais jamais que vous,... je voulais vous voir, vous embrasser !...

ABIGAÏL, vivement.

Alors dépêchez-vous donc!...

MASHAM, se jetant dans ses bras.

Ah!..

ABIGAÏL, se dégageant.

Adieu!... adieu!... et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus!

(Tous deux se séparent et s'éloignent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, UN HUISSIER DU PALAIS.

LA REINE.

Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la Chambre des communes?

THOMPSON.

Oui, madame,... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, à part.

Encore des adresses et des discours,... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (Haut.) Tu as répondu que des affaires importantes,... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON.

Oui, madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE.

Et que je ne recevais pas...

THOMPSON.

Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE.

La duchesse y sera,... cela la regarde; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (Thompson.) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON.

Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, vivement.

Qui donc?

THOMPSON.

Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE.

Oh!... et ils sont partis?

THOMPSON.

Oui, madame...

LA REINE.

Tant pis,... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus;... M. de Saint-Jean surtout!... Quand il était au pouvoir,... tout allait au mieux,... mes matinées étaient moins longues,... je ne m'ennuyais pas tant,... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille,... c'était comme un fait exprès,... un bon hasard. — J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé, c'est d'une maladresse!...

THOMPSON.

Madame la duchesse me l'avait tant recommandé!... règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE.

Oh!... c'est la duchesse!... c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON.

C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à Votre Majesté.

LA REINE, prenant vivement le papier sur la table.

C'est bien. — Laisse-moi.

(Thompson sort.)

LA REINE, lisant.

« Madame,

« Mes collègues et moi demandions audience à Votre Majesté ! « eux pour affaires d'État, et moi, pour jouir de la vue de ma « souveraine, qui depuis si longtemps m'est interdite. » Pauvre sir Henri ! « Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis politi- « ques, je le conçois ; mais sa défiance va jusqu'à repousser une « pauvre enfant dont la tendresse et les soins eussent adouci les « ennuis dont on accable Votre Majesté. — On lui refuse la place « que vous vouliez lui donner près de vous, en alléguant qu'elle « est sans famille ; et je vous préviens, moi, qu'Abigaïl Churchill « est cousine de la duchesse de Marlborough. » (S'arrêtant.) Est-il possible !... (Lisant.) « Ce seul fait vous donnera la mesure du « reste ;... que Votre Majesté en profite, et veuille bien en garder « le secret à son fidèle serviteur et sujet, etc. » Oui,... oui, c'est la vérité.—Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs ;... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir ;... lui, surtout,... ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux! Ah! quand ne serai-je plus reine pour être ma maîtresse ! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la couronne, aux Chambres, à la majorité,... à tout le monde enfin ;... c'est à n'y pas tenir!... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici, du moins, je ne veux plus obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais ! — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. — (Elle sonne, Thompson paraît.) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier ;... vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi, la reine !... Allez !...

THOMPSON.

Oui, madame.

(Il sort.)

LA REINE.

L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne ; et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah! c'est elle! (Elle s'assied, et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.)

SCÈNE II.

LA REINE ; LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

LA DUCHESSE a remarqué ce mouvement, et s'approche de la reine, qui reste assise et lui tourne le dos.

Oserai-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?

LA REINE sèchement.

Mauvaises ;... je suis souffrante,... indisposée...

LA DUCHESSE.

Sa Majesté aurait eu quelques contrariétés...

LA REINE, de même.

Beaucoup!

LA DUCHESSE.

Mon absence peut-être...

LA REINE, de même.

Oui, sans doute ;... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin à Windsor,... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE.

Vous savez donc ce qui se passe ?

LA REINE.

Non, vraiment...

LA DUCHESSE.

Une affaire très-grave,... très-fâcheuse.

LA REINE.

Ah, mon Dieu !

LA DUCHESSE.

Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation. — Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE.

Mais c'est affreux!... On ne peut donc pas être tranquille? — Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté se rassure,... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. — Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE.

Ah! c'est pour cela que vous étiez à Windsor?...

LA DUCHESSE.

Oui, madame,... et vous m'accusiez...

LA REINE.

Moi,... duchesse...

LA DUCHESSE, souriant.

Ah! vous m'avez fort mal accueillie;... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE.

Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE.

Dont je devine la cause;... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle...

LA REINE.

Non, vraiment...

LA DUCHESSE.

Qu'elle veut me laisser ignorer, de peur de m'affliger ou de m'inquiéter;... je connais sa bonté...

LA REINE.

Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu;... car à mon arrivée vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels,... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait,... moi...

LA REINE.

Non, duchesse,... je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille... (tirant la lettre de son sein) qui m'est recommandée par cette lettre,... une jeune fille que je veux,... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, souriant.

En vérité?... Rien de mieux alors;... et si Votre Majesté veut permettre...

LA REINE, serrant la lettre.

C'est inutile,... je vous en ai déjà parlé;... c'est la petite Abigail.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Et celui qui vous la recommande si vivement...

LA REINE.

Peu importe;... j'ai promis de ne pas le nommer,... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE.

A cela seul,... je le devine!... c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, troublée.

Je ne dis pas que..:

LA DUCHESSE, vivement.

C'est lui, madame, j'en suis sûre...

LA REINE.

Eh bien! oui,... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, avec une colère qu'elle s'efforce de contenir.

Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, madame, aujourd'hui même a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard, votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore une scène de plaintes et de jalousie!... en voilà pour toute la journée. (Haut.) Eh non, duchesse!... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté craint de me la montrer...

LA REINE, avec impatience.

Par égard pour vous, (la lui donnant) car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, parcourant la lettre.

N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE.

Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl?

LA DUCHESSE.

Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

LA REINE.

Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine ?...

LA DUCHESSE.

Si, madame,... j'en conviens, je l'avoue hautement ; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures ; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion : nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie ; et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, avec embarras et à moitié convaincue.

Oui ; certainement,... je comprends bien,... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ah ! soyez tranquille sur son sort ;... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE.

A la bonne heure...

LA DUCHESSE.

Et puis d'ailleurs, l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme,... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE.

Moi ?... qui donc ?

LA DUCHESSE.

Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le Journal des modes.

LA DUCHESSE.

J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal,... qui a signé presque sans le savoir ;... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté.

LA REINE, avec joie.

Ah! il viendra!

LA DUCHESSE.

Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE.

C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE.

C'est le maréchal,... ça le regarde,... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

C'est juste!

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que quand cela est possible je suis la première à vous seconder.

LA REINE; assise, et se tournant vers elle.

Vous êtes si bonne!

LA DUCHESSE, debout près du fauteuil.

Mon Dieu, non! au contraire,... je le sens bien;... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée...

LA REINE, à part.

Après tout, c'est vrai!

LA DUCHESSE.

Et les rois ont si peu d'amis véritables!... d'amis qui ne craignent pas de les fâcher,... de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous? je ne sais ni flatter... ni tromper,... je ne sais qu'aimer...

LA REINE.

Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

LA DUCHESSE.

N'est-il pas vrai?... Qu'importe le caractère? le cœur est tout... (La reine lui tend la main, que la duchesse porte à ses lèvres.) Votre Majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire?... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces,... elle m'a rendue si malheureuse!...

LA REINE.

Et moi aussi!

LA DUCHESSE.

Le souvenir en serait trop pénible; qu'elle soit à jamais oubliée.

LA REINE.

Je vous le promets.

LA DUCHESSE.

Ainsi c'est convenu,... vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl?...

LA REINE.

Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON.

Miss Abigaïl Churchill!

LA DUCHESSE, à part, et s'éloignant.

O ciel!

LA REINE, avec embarras.

Au moment même où nous en parlions,... c'est un singulier hasard.

ABIGAÏL.

Votre Majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle.

LA REINE.

C'est-à-dire,... ordonné,... j'ai dit que je désirais... J'ai dit : Voyez si cette jeune personne...

LA DUCHESSE.

C'est juste;... il faut bien que Votre Majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAÏL.

Ma demande!... je n'aurais jamais osé;... c'est Sa Majesté qui d'elle-même,... et dans sa bonté,... a daigné me proposer...

LA REINE.

C'est vrai!... mais des raisons majeures,... des considérations politiques...

ABIGAÏL, souriant.

Pour moi!

LA REINE.

M'obligent, à regret,... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est plus moi,... c'est madame la duchesse, votre parente,... qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous,... loin de Londres, une position honorable... (avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre) et j'y compte.

ABIGAÏL, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

Je m'en occuperai,... dès aujourd'hui... (A Abigail.) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine,... à qui mon devoir est d'obéir en tout...

LA REINE, à demi-voix, à Abigaïl.

Remerciez-la donc !

(Abigaïl reste immobile; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.)

ABIGAÏL, à part.

Pauvre femme !

(La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

ABIGAIL, seule et regardant sortir la reine.

Ah ! que je la plains !... M. de Saint-Jean avait raison,... il les connait bien :... ce n'est pas celle-là qui est reine,... c'est l'autre !.: et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle !... Plutôt mourir !... Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs,... car depuis hier,... depuis le départ d'Arthur,... je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient,... de sorte que j'ai peur toute seule... (Avec effroi.) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James,... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer,... et s'il n'a pas déjà gagné le continent, c'en est fait de ses jours. Ah ! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu !... et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il soit sauvé, qu'il vive ! et je renonce au bonheur,... je renonce à mon mariage.

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Eh ! pourquoi donc? palsambleu ! moi, je ne renonce à rien...

ABIGAÏL.

Ah ! monsieur Henri, vous voilà;... venez,... venez,... je suis bien malheureuse : tout est contre moi,... tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est dans ces moments-là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il?

ABIGAÏL.

Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

BOLINGBROKE.

Elle a tenu parole,... elle est venue exacte au rendez-vous.

ABIGAÏL, étonnée.

Comment cela?

BOLINGBROKE.

Ne vous ai-je pas parlé du lord Richard Bolingbroke, mon cousin?

ABIGAÏL.

Non, vraiment.

BOLINGBROKE.

Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAÏL.

Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE.

Il en était le chef. A lui tous les biens,... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAÏL.

Eh bien! ce cousin...

BOLINGBROKE, riant.

Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier?

ABIGAÏL.

Vous, monsieur de Saint-Jean?...

BOLINGBROKE.

Moi-même,... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAÏL.

Comment cela?

BOLINGBROKE, lui montrant la porte du fond, qui s'ouvre.

Avec mes honorables collègues que voici,... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances,... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause; c'est le premier service qu'il rend à notre parti,... et jamais à coup sûr il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence!... c'est la reine.

SCÈNE VI.

ABIGAIL, à droite du spectateur; PLUSIEURS SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR viennent se placer près d'elle. SIR HARLEY et LES MEMBRES DE L'OPPOSITION, à gauche, se groupent autour de BOLINGBROKE. LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH et PLUSIEURS DAMES D'HONNEUR sortent des appartements à droite, et se placent au milieu du théâtre.

BOLINGBROKE, cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.

Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt, au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin,... hier, dans votre palais, et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAÏL, à part.

O ciel!...

BOLINGBROKE.

A été frappé en duel,... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois...

LA DUCHESSE.

Permettez...

BOLINGBROKE.

Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras,... comment ne pas croire que le ministère... (A la duchesse et aux seigneurs, qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.) Oui, madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... J'accuse les ministres,... j'accuse leurs partisans,... leurs amis,... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à Sa Majesté que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre,... mais à

ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi !...

LA DUCHESSE, froidement.

Avez-vous terminé ?

BOLINGBROKE.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Maintenant, voici la vérité,... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAÏL, à part.

Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE.

Il est malheureusement trop vrai... qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James,... lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE.

Avec qui ?

LA DUCHESSE.

Avec un cavalier dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE.

Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable ?

LA DUCHESSE.

Cela est cependant ;... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là,... des employés du palais,... que vous pouvez voir et interroger.

BOLINGBROKE.

Je ne doute point de leur réponse !... les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin,... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir ?

ABIGAÏL, à part.

C'est fait de nous !

BOLINGBROKE.

Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine ?... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés ?...

LA DUCHESSE.

Ils le sont !

ABIGAIL, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

LA REINE.

Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse (la remettant à Bolingbroke) et à vous, monsieur de Saint-Jean,... je veux dire milord Bolingbroke, à qui ce titre et les liens du sang qui vous unissaient au défunt imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE.

On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE.

Milord et messieurs, êtes-vous satisfaits ?

BOLINGBROKE.

Toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en faire entendre.

(La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues, qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL suit un instant les membres de l'opposition, qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre à gauche. BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

A merveille!... mais s'ils croient que c'est fini,... ils se trompent bien :... grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (Se retournant vers Abigaïl, qui, se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil à gauche.) Ah ! mon Dieu !... qu'avez-vous donc ?

ABIGAIL.

Ce que j'ai !... vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE.

Comment cela ?

ABIGAIL.

Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple

et de la cour,... celui que vous êtes chargé de poursuivre,... d'arrêter,... de faire condamner...

BOLINGBROKE.

Eh bien?...

ABIGAÏL.

Eh bien!... c'est Arthur!

BOLINGBROKE.

Quoi!... ce duel,... cette rencontre?...

ABIGAÏL.

C'était avec lord Bolingbroke, votre cousin, qu'il ne connaissait pas,... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, poussant un cri.

J'y suis! l'homme à la chiquenaude!... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude;... c'est elle qui a été la cause de tout,... d'un duel, d'une émeute,... du superbe discours que je viens de prononcer,... et plus encore, d'une ordonnance royale...

ABIGAÏL.

Qui vous prescrit de l'arrêter?

BOLINGBROKE, vivement.

L'arrêter!... allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions! non,... non;... je ne suis pas assez ingrat, assez grand seigneur pour cela. (Prenant l'ordonnance, qu'il veut déchirer.) Et plutôt, morbleu!... (S'arrêtant.) O ciel!... et tout un parti qui compte sur moi, .. et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel;... et puis enfin aux yeux de tous... c'est mon parent,... c'est mon cousin...

ABIGAÏL.

Que faire, mon Dieu!...

BOLINGBROKE, gaiement.

Parbleu!... je ne ferai rien,... que du bruit,... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin!

ABIGAÏL.

Ah! que vous êtes bon!... que vous êtes aimable... C'est bien; c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés il doit être loin maintenant... (Poussant un cri en apercevant Masham.) Ah!...

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, l'apercevant.

C'est fait de nous!... Malheureux! qui vous ramene?... pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, tranquillement.

Je ne suis jamais parti.

ABIGAÏL.

Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM.

Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces;... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eût bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre;... mais déjà je venais de blesser un homme,... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait,... vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis (portant la main à son épée.) : « Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres! me dit-il, les voici; » et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAÏL.

Eh bien!

MASHAM.

Eh bien!... c'est à confondre!... c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE.

Est-il possible?

ABIGAÏL.

Une pareille récompense!...

MASHAM.

Après ce que je venais de faire. « Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps,... tous nos camarades du régiment; je me charge de vous présenter,... venez;... je vous emmène!... » Que répondre?... Je ne pouvais pas prendre la fuite;... c'était donner des soupçons, me trahir,... m'avouer coupable...

ABIGAÏL.

Et vous l'avez suivi?...

MASHAM.

A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAÏL.

Malheureux !...

MASHAM.

Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer ; qu'il vous suffise de savoir,... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM.

Que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu ; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, lui présentant son épée.

Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE.

Eh non!... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir,... ni de repas de corps...

ABIGAÏL.

Heureusement,... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE.

Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAÏL.

Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE.

Évitez d'en faire naître ; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM.

Ce matin il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE.

Tant pis !

MASHAM.

De plus,... voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAÏL.

Une lettre de qui ?

MASHAM.

De mon protecteur inconnu ! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boite...

L'HUISSIER, paraissant à la porte des appartements de la reine.

Monsieur le capitaine Masham !

MASHAM.

La reine, qui m'attend...(Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boite.) Tenez,... et voyez...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Qu'est-ce que cela signifie ?

BOLINGBROKE.

Lisons !

ABIGAÏL, lisant la lettre.

« Vous êtes officier ! j'ai tenu ma parole,... tenez la vôtre en « continuant à m'obéir ; tous les matins montrez-vous à la chapelle, « et tous les soirs au jeu de la reine. Bientôt viendra le moment où « je me ferai connaitre... D'ici là, silence et obéissance à mes or- « dres ; sinon, malheur à vous !... »

ABIGAÏL.

Et quels ordres, je vous le demande.

BOLINGBROKE.

Celui de ne pas se marier.

ABIGAÏL.

Une protection à ce prix-là, c'est terrible !

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez, peut-être !

ABIGAIL.

Et pourquoi ?

BOLINGBROKE, souriant.

C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAÏL.

Un ami de son père !... un lord !

BOLINGBROKE, de même.

Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAÏL.

Allons donc! Lui! Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAÏL.

Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, gaiement.

Ah! il y a un post-scriptum?

ABIGAÏL, lisant avec émotion.

« J'envoie à M. le capitaine Masham les insignes de son nouveau « grade. »

BOLINGBROKE, ouvrant la boîte qu'il tient.

Des ferrets en diamants d'un goût et d'une magnificence!... c'est bien cela.

ABIGAÏL, les regardant.

O ciel!... je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! il ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi, la semaine dernière...

BOLINGBROKE.

A qui?... parlez?

ABIGAÏL.

Oh! je ne le puis!... je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE.

Que vous importe, s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas?

ABIGAÏL.

Il le saura,... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, la tenant par la main.

Non;... si vous m'en croyez,... il l'ignorera toujours!

ABIGAÏL.

Pourquoi donc?

BOLINGBROKE.

Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame!... Et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAÏL.

Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE.

Et quelle est-elle donc?

ABIGAÏL, montrant la duchesse, qui entre par la galerie à droite.

La voici!

BOLINGBROKE, vivement et lui prenant la lettre qu'elle tient.

La duchesse!... (A Abigaïl, qu'il renvoie.) Laissez-nous,... laissez-nous.

ABIGAÏL.

Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, la poussant par la porte à gauche.

Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!... (A part.) O fortune! tu me devais cette revanche...

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. Elle entre rêveuse. Bolingbroke s'approche, et la salue respectueusement.

LA DUCHESSE.

Ah! c'est vous, milord!... je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE.

Oserais-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE.

Parlez;... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE.

Aucun encore!... et vous, madame?

LA DUCHESSE.

Pas davantage...

BOLINGBROKE, à part.

Tant mieux.

LA DUCHESSE.

Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE.

D'abord m'acquitter de tout ce que je vous dois : la reconnaissance m'en faisait un devoir. Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

C'était beaucoup !... je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons !... Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent ;... j'en suis ravi...Vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, souriant.

Mais si, vraiment... pour vous !

BOLINGBROKE.

Non, madame : vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir ; car, grâce à elle, on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute !

Je ne le regrette pas, et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE.

Je comprends ! N'ayant plus à craindre pour votre liberté,... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE.

Au contraire,... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE.

La paix entre nous !... c'est difficile.

BOLINGBROKE.

Eh bien ! une trêve,... une trêve de vingt-quatre heures !

LA DUCHESSE.

A quoi bon ?... Vous pouvez, quand vous voudrez, commencer l'attaque dont vous m'avez menacée ; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente ; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume.

BOLINGBROKE.

C'est fort généreux ; mais je doute qu'elle accepte.

LA DUCHESSE.

Pour quelle raison, s'il vous plaît ?

BOLINGBROKE.

Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, avec ironie.

A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, avec fatuité.

C'est possible!

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh mais!... je commence à le croire : l'intérêt que vous lui portez,... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (Souriant.) Là, vraiment, milord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE.

Quand ce serait?...

LA DUCHESSE, gaiement.

Je le voudrais.

BOLINGBROKE.

Et pourquoi?

LA DUCHESSE, de même.

Un homme d'État amoureux! il est perdu!... il n'est plus à craindre!...

BOLINGBROKE.

Je ne vois pas cela!... Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires,... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées, et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. — Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible,... sa providence terrestre; et, sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (Geste de la duchesse.) C'est intéressant, n'est-ce pas, madame?... Eh bien! ce n'est rien encore! — Dernièrement, et par son mari, qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes,... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques..

LA DUCHESSE, avec embarras.

Ce n'est guère vraisemblable;... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE.

Les voici !... ainsi que la lettre qui les accompagnait. (A demi-voix.) Vous comprenez qu'à nous deux,... car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame !... Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des Chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves;... mais ce riche présent, acheté par elle, cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité, que cette grande dame pourrait peut-être braver ; mais elle a un mari,... ce général dont je parlais,... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur,... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur !...

BOLINGBROKE, changeant de ton.

Madame la duchesse !... parlons sans métaphore. — Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE.

Ah ! s'il était vrai !...

BOLINGBROKE.

Entre nous, point de promesses ni de protestations. Des faits ! Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine,... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE.

A l'instant...

BOLINGBROKE.

Non,... dès son entrée en fonctions ;... et il dépend de vous que ce soit dès demain,... dès ce soir...

LA DUCHESSE.

Ah ! vous vous méfiez de moi et de ma parole ?

BOLINGBROKE.

Ai-je tort ?

LA DUCHESSE.

La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, galamment.

Non !... car je vous trouve charmante !... et si au lieu d'être dans des camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde !

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

BOLINGBROKE.

Rien de plus vrai! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée!

LA DUCHESSE.

Eh bien! donnez m'en une preuve,.. une seule, et je consens.

BOLINGBROKE.

Laquelle?

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous découvert ce secret?

BOLINGBROKE.

Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE.

Que je devine!... Vous êtes riche maintenant; et, comme vous me le disiez tout à l'heure,... vous avez acheté à prix d'or,... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, souriant.

C'est possible.

LA DUCHESSE.

Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance!

BOLINGBROKE.

Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE.

Avec tous!

BOLINGBROKE.

Ce soir la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ce soir, cette lettre...

BOLINGBROKE.

Je le promets. Trêve loyale et franche pour aujourd'hui!...

LA DUCHESSE.

Soit! (Elle lui tend la main, que Bolingbroke porte à ses lèvres.) (A part.) Et demain la guerre...

(Elle sort par la porte à droite et Bolingbroke par la porte à gauche.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, tenant un livre, LA REINE, tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite. — Abigaïl se tient debout, près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.

ABIGAÏL.

Je ne puis revenir de mon bonheur ; et, quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE.

Ah ! ce n'est pas sans peine ! Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connait pas... J'ai l'air de céder,... je cède même pendant quelque temps ; mais je ne perds pas de vue mes projets ; et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé !

ABIGAÏL.

Vous avez parlé à la duchesse en reine !

LA REINE, naïvement.

Non, je ne lui ai rien dit ; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite,... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté,... et, exprès pour la punir,... j'ai encore hésité quelques instants,.. et puis j'ai dit que décidément... je voulais !

ABIGAÏL.

Que de bontés ! (Montrant le livre qu'elle tient à la main.) Votre Majesté veut-elle ?... (La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. — Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.) Histoire du parlement !...

LA REINE, avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre.

Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer,... car depuis que tu es avec moi ma vie n'est plus la même ! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut,... je suis libre,... je ne suis plus reine...

ABIGAÏL, toujours le livre à la main.

Les reines s'ennuient donc?

LA REINE, lui prenant des mains le livre, qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.

A périr!... moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination! n'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides! Avec eux j'écoute,... avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes!

ABIGAÏL.

Pas toujours!... je suis si triste parfois!

LA REINE.

Ah! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas,... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère, qu'ils ont exilé,... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine,... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas!

ABIGAÏL.

Ah! c'est affreux!

LA REINE.

N'est-ce pas?... Et, pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et depuis ce moment-là, toi, qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAÏL.

Ah! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne!

LA REINE.

Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places, ils en veulent tous! et tous la même,... tous la plus belle!

ABIGAÏL.

Eh bien! donnez-leur des honneurs et du pouvoir,... moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, se levant et jetant son ouvrage sur le guéridon.

Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette; car nous sommes tous exilés,... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAÏL.

Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune,... qui êtes libre?

LA REINE.

Tais-toi,... tais-toi!... C'est ce qu'ils disent tous; et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi,

n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non;... j'ai préféré ma liberté,... j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

ABIGAÏL.

Je comprends;... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même,... ni aimer personne?

LA REINE.

Non, vraiment!

ABIGAÏL.

Comment!... en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, souriant.

Le parlement le défend.

ABIGAÏL.

Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage,... vous, la reine?

LA REINE.

Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne crois!

ABIGAÏL, vivement.

A la bonne heure!

LA REINE.

Je plaisante!... C'est, comme tu le disais,... un rêve! une idée,... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser,... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose,... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux,... à voix basse,... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, souriant.

Plus tard,... je ne dis pas.

ABIGAÏL.

C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE.

Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole,... et lui, jamais!... C'est tout simple,... à la reine...

ABIGAÏL.

C'est vrai,... c'est gênant d'être reine! Mais avec moi vous m'a-

vez promis de ne pas l'être... Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu,... sans craindre le parlement.

LA REINE.

Tu as raison... Ici il n'y a pas de dangers; et ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!... toi, jamais!...

ABIGAÏL.

Ah! mon Dieu!...

LA REINE.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL.

C'est que justement j'ai une demande à vous adresser, une demande très-importante de la part...

LA REINE.

De qui?...

ABIGAÏL.

De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!... ses intérêts que j'oubliais!... et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, avec émotion.

Masham!...

ABIGAÏL.

L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. — Imaginez-vous, madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré, dans son voyage en France, un digne gentilhomme,... un ami..., qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE.

Une place?... un titre?...

ABIGAÏL.

Non,... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE.

C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations, je vais donner son nom. (Passant près de la table à gauche, et s'asseyant pour écrire.) Quel est-il?

ABIGAÏL.

Le marquis de Torcy.

LA REINE, vivement.

Tais-toi.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

LA REINE, toujours assise.

Un seigneur que j'estime, que j'honore!... mais un envoyé de Louis XIV; et si l'on savait même que tu as parlé pour lui...

ABIGAÏL.

Eh bien?

LA REINE.

Eh bien!... Il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences;... c'est l'amitié la plus fatigante!... et si je voyais le marquis...

ABIGAÏL.

Mais lord Bolingbroke y compte;... il y attache une importance... Il prétend que tout est perdu si vous refusez de le recevoir!

LA REINE.

En vérité!

ABIGAÏL.

Et vous, qui êtes la maitresse, qui êtes la reine,... vous le voudrez, n'est-ce pas?

LA REINE, avec embarras.

Certainement,... je le voudrais...

ABIGAÏL, vivement.

Vous promettez?

LA REINE.

Mais c'est que,... silence!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAIL.

LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

Voici, madame, des dépêches du maréchal;... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke... (Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.)

LA REINE.

Eh bien!... achevez.

LA DUCHESSE, montrant Abigail.

J'attends que mademoiselle soit sortie.

ABIGAÏL, s'adressant à la reine.

Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, avec embarras.

Non,... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner.... (Avec une sécheresse affectée.) Prenez un livre. (A la duchesse d'un air gracieux.) Eh bien, duchesse?...

LA DUCHESSE, avec humeur.

Eh bien, malgré le discours de Bolingbroke, les subsides seront votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement tranchée et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE.

Certainement.

LA DUCHESSE.

Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre en votre nom que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passe-ports...

ABIGAÏL, près du guéridon à droite, où elle est assise, et laissant tomber son livre.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous?

ABIGAÏL, regardant la reine d'un air suppliant...

Ce livre,... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, à la duchesse.

Il me semble, cependant,... que, sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE.

L'entendre!... le recevoir!... pour que la majorité, incertaine et flottante, se tourne contre nous et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE.

Vous croyez!...

LA DUCHESSE.

Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, effrayée et avec humeur.

Eh non, mon Dieu ! qu'on ne m'en parle plus,... c'en est trop déjà ! (Elle va s'asseoir près de la table à gauche.)

LA DUCHESSE.

A la bonne heure !... Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

LA REINE.

C'est bien !

LA DUCHESSE.

Ici,.... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle !

LA REINE.

A merveille ;... je vous remercie....

LA DUCHESSE, à part.

Enfin ! (Elle sort.)

ABIGAÏL, qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon.

Pauvre marquis de Torcy !... nous voilà bien ! (Elle se lève, et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.)

LA REINE, à gauche, et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.

Ah ! quel ennui, Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques ?... et ces dépêches du maréchal qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre ! (Elle parcourt le rapport.)

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL; MASHAM, paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.

ABIGAÏL.

Eh, mon Dieu ! que voulez-vous ?

MASHAM, à voix basse.

Une lettre de notre ami !

ABIGAÏL.

De Bolingbroke !... (Lisant vivement.) » Ma chère enfant,... puis-« que la fortune vous sourit, je conseille à vous et à Masham de

« parler au plus tôt de votre mariage à la reine. Mais pendant que « vous êtes en faveur,... moi, je suis perdu!... Venez à mon « aide!... Je suis là... je vous attends!... il y va de notre salut à « tous. » Ah! j'y cours.

(Elle sort par la porte du fond, et Masham la suit.)

SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.

Qu'est-ce! (Masham s'arrête.) Ah! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham!

MASHAM.

Oui, madame... (A part.) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE.

Que voulez-vous?

MASHAM.

Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE.

A la bonne heure!... vous qui ne parlez jamais,... qui ne demandez jamais rien!...

MASHAM.

C'est vrai, madame, je n'osais pas,... mais aujourd'hui...

LA REINE.

Qui vous rend plus hardi?

MASHAM.

La position où je me trouve;... et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE.

Dans ce moment c'est difficile;... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, respectueusement.

Je me retire!...

LA REINE.

Non!... je dois avant tout justice à mes sujets; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes,... et la vôtre a rapport sans doute à votre grade?

MASHAM.

Non, madame!

LA REINE.

A votre avancement?...

MASHAM.

Oh, non, madame, je n'y pense pas !

LA REINE, souriant.

Ah !... et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM.

Pardon,... madame !... je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, gaiement.

Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez, je vous prie! (lui tendant la main) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, portant la main à ses lèvres.

Ah! madame!...

LA REINE, retirant sa main avec émotion.

Eh bien !...

MASHAM.

Eh bien, madame,... j'avais déjà, et sans m'en douter, un protecteur puissant.

LA REINE, faisant un geste de surprise.

Ah, bah !

MASHAM.

Cela vous étonne?...

LA REINE, le regardant avec bienveillance.

Non !... cela ne m'étonne pas...

MASHAM.

Ce protecteur,... qui jamais ne s'est fait connaitre,... me défend sous peine de sa colère...

LA REINE.

Eh bien !... vous défend...

MASHAM.

De jamais me marier !

LA REINE, riant.

Vous !... Vous avez raison !... c'est une aventure !... et des plus intéressantes... (Avec curiosité.) Achevez, achevez... (Se tournant avec humeur, vers Abigail, qui rentre.) Qu'est-ce donc?... qui se permet d'entrer ainsi?...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; ABIGAIL.

LA REINE.

Ah ! c'est toi, Abigaïl?... plus tard je te parlerai.

ABIGAÏL.

Eh non, madame! c'est sur-le-champ! Un ami qui vous est dévoué,... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté !

LA REINE, avec humeur.

Toujours interrompue et dérangée,... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses !... Que me veut-on?... quelle est cette personne?

ABIGAÏL.

Lord Bolingbroke.

LA REINE, avec effroi et se levant.

Bolingbroke !...

ABIGAÏL.

Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante !

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (Haut.) C'est impossible,... la duchesse va venir.

ABIGAÏL.

Eh bien ! avant qu'elle revienne !

LA REINE.

Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État !... D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien !

ABIGAÏL.

Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier,... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE.

Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui !... Qu'avez-vous fait ?

ABIGAÏL.

Punissez-moi, madame, car le voici !

LA REINE, avec colère et traversant le théâtre.

Laissez-nous !

ABIGAÏL, à Bolingbroke, qu'elle rencontre au fond du théâtre, et à voix basse.

Elle est mal disposée !

MASHAM, de même.

Et vous n'y pourrez rien!

BOLINGBROKE.

Qui sait?... le talent... ou le hasard! celui-là surtout?...

(Abigaïl et Masham sortent.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE; LA REINE, qui a été s'asseoir sur le fauteuil à droite près du guéridon.

LA REINE, à Bolingbroke, qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.

Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir;... mais aujourd'hui, et pour la première fois...

BOLINGBROKE.

Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre,... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, se levant.

Ah! je m'en doutais!... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire,... j'apprécie vos motifs et vous en remercie;... mais, voyez-vous, ce serait inutile: les passe-ports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE.

Ils ne le sont pas encore! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme;... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE.

Tout est arrangé et convenu,... j'ai donné ma parole;... s'il faut même vous le dire,... j'attends la duchesse pour cette signature;... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE.

Je comprends...

LA REINE.

Ce seraient de nouvelles scènes!... de nouvelles discussions,... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement;... vous qui êtes pour moi un ami véritable...

BOLINGBROKE.

Vous m'éloignez,... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon, madame, je vais céder la place à la duchesse...

mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?... Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre,... vous n'aurez que celle de m'écouter : (La reine, qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.) Un quart d'heure, madame, un quart d'heure!... c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays. Son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir. Et tous ces maux provenant de la guerre;... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche;... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux;... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE.

Permettez, milord!...

BOLINGBROKE, continuant.

Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que, dans leur glorieuse défaite, les vaincus n'en ont perdu que huit mille. Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées,... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme ou Catinat,... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?... Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu, et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas!

LA REINE.

Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix,... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez,... il faut un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, s'animant.

Qui vous trompent,... je vous le jure,... je vous le prouverai.

LA REINE.

Non,... non,... laissez-moi l'ignorer!... Il faudrait encore s'irriter,... en vouloir à quelqu'un, je ne le puis!

BOLINGBROKE, à part.

Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère? (Haut.) Quoi! madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de vos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, écoutant et croyant entendre la duchesse.

Silence!... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke,... on vient!...

BOLINGBROKE.

Non, madame... (Continuant avec chaleur.) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE.

Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE.

Voilà cependant la vérité!... Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici,... Arthur Masham, peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, avec émotion.

Masham!... Que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, tremblante.

Lui!... Masham!...

BOLINGBROKE, prêt à sortir.

Lui,... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, avec colère.

Ce qu'il m'importe, dites-vous?... (Se levant vivement.) Si l'on m'abuse, si l'on me trompe!... si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers!... Non, non,... il faut que tout s'explique! Restez, milord, restez; moi, la reine, je veux, je dois tout savoir! (Elle va regarder du côté de la galerie à droite, et revient.)

BOLINGBROKE, à part pendant ce temps.

Est-ce que par hasard.... le petit Masham...? O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous?

LA REINE, avec émotion.

Eh bien, Bolingbroke! vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, observant la reine.

Désire la continuation de la guerre...

LA REINE, de même.

Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, de même.

Oui, madame...

LA REINE.

Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE.

J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE.

Lesquelles?

BOLINGBROKE, vivement.

D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE, de même.

C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE.

Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE.

Oui, oui, vous avez raison; sous prétexte que moi-même, je le voulais,... je le désirais... (Vivement.) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu,... dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE.

Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE.

Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, près de la reine et presque à son oreille.

C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux plaisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre!.. (Avec intention.) La guerre qui fait sa gloire, sa fortune,... et son bonheur;... bonheur

d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition,... servent en même temps ses amours!... (Voyant le geste de colère de la reine.) Oui, madame...

LA REINE.

Silence!... c'est elle!

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine, et reste stupéfaite.

Bolingbroke!... (Bolingbroke s'incline, et salue.)

LA REINE, qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.

Qu'est-ce, milady?... Que voulez-vous?

LA DUCHESSE, lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.

Les passe-ports du marquis de Torcy,... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, sèchement.

C'est bien!... (Elle jette les papiers sur la table.)

LA DUCHESSE.

Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

LA REINE, de même, et allant s'asseoir à la table à gauche.

Très-bien!... Je lirai,... j'examinerai.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même,... et ce matin...

LA REINE.

Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, avec colère et regardant Bolingbroke.

Ah! je devine sans peine!... et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment!

LA REINE, cherchant à se contenir.

Que voulez-vous dire?... et quelle influence? Je n'en connais aucune,... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, debout près de la table et à droite de la reine.

Nous le savons tous!...

LA REINE.

On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi ;... mais dès qu'elle m'est connue,... dès qu'il s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus !

BOLINGBROKE.

C'est parler en reine...

LA REINE, s'animant.

Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE.

Madame !...

LA REINE, s'animant de plus en plus.

Tout calculé,... il est constant qu'à la bataille de Hochstett, ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE.

Mais permettez...

LA REINE, se levant.

Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave,... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même ?.. Non, madame la duchesse,... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres ! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'État.

LA DUCHESSE.

Un mot seulement...

LA REINE.

Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (A Abigaïl, qui vient de sortir par la porte à droite.) Viens, partons !

ABIGAÏL.

Comme Votre Majesté est émue !

LA REINE, à demi-voix et l'amenant sur le bord du théâtre.

Ce n'est pas sans raison !... Il est un mystère que je veux pénétrer,... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAÏL, gaiement.

Qui ?... l'inconnu ?

LA REINE.

Oui ;... tu me l'amèneras, cela te regarde !

ABIGAIL, de même.

Pour cela, il faut le connaître !

LA REINE, se retournant et apercevant Masham, qui vient d'entrer par la porte du fond et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl.

Tiens, le voici !

ABIGAÏL, immobile de surprise.

O ciel!

BOLINGBROKE, qui est passé près d'elle.

La partie est superbe!

ABIGAÏL.

Elle est perdue!...

BOLINGBROKE.

Elle est gagnée!

(La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre. — Toutes deux s'éloignent. — La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH.

C'est inoui!... Pour la première fois de sa vie, elle avait une volonté!... une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?... ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?... (D'un air de mépris.) Allons donc! (Après un instant de silence.) Je le saurai!... En attendant, et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement,... elle était seule,... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là,... et elle a résisté encore!... et il a fallu employer les grands moyens!... ce bill pour le rappel des Stuarts!... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la Chambre... si le marquis partait!... et j'ai ses passe-ports,... je les ai.. pour demain seulement.... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?... Mais tout en signant, la reine, qui ne tient à rien,... pas même à sa mauvaise humeur,... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit,... une colère secrète et concentrée qu'elle n'osait laisser éclater... (En riant.) Décidément, elle déteste sa favorite! Je le sais, et c'est ce qui fait ma force!... la faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!... mais quand elle l'est sur la haine,... cela ne fait qu'augmenter,... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?... Ah! notre jeune officier.

SCÈNE II.

MASHAM, LA DUCHESSE.

MASHAM.

C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi .. N'importe,... ayons-en toujours peur,... de confiance! (Il la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM.

Oui, Milady. (A part.) Ah! mon Dieu! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE.

Quels titres aviez-vous à cette nomination?

MASHAM.

Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE.

C'est bien!... j'aime cette réponse, et je vois que milord a eu raison de vous nommer...

MASHAM.

Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre?

LA DUCHESSE.

Il vous l'accordera, parlez.

MASHAM.

Est-il possible?

LA DUCHESSE.

Quelle est cette faveur?

MASHAM.

C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE.

Il le fera,... croyez-en ma parole...

MASHAM.

Ah! madame,... tant de bontés!... vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie!...

LA DUCHESSE.

Eh! qui donc?

MASHAM.

Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE.

Ce dévouement, puis-je y compter,... puis-je le réclamer?

MASHAM.

Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, le regardant avec bienveillance.

C'est bien! Masham, je suis contente de vous. (Lui faisant signe d'avancer.) Approchez.

MASHAM, à part.

Quels regards pleins de bonté! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas?

MASHAM.

Oui, Milady. (A part.) Que peut-elle me vouloir?

LA DUCHESSE.

Il s'agit d'une mission importante dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM.

Un coupable?

LA DUCHESSE.

Oui, un crime audacieux, et qui ne mérite point de grâce, a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que du reste j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

A été assassiné!

MASHAM, avec indignation.

Non, madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme insulté dans son honneur!

LA DUCHESSE.

Eh bien! si vous connaissez son meurtrier,... il faut nous le livrer; vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM.

Ne poursuivez personne, madame; car c'est moi!...

LA DUCHESSE.

Vous, Masham!

MASHAM.

Moi-même.

LA DUCHESSE, vivement, et lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous!... taisez-vous!... que tout le monde l'ignore! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine!... (Vivement.) Il n'y a rien à vous reprocher,... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement,... vous me l'avez dit; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat dont elle semble la récompense...

MASHAM.

C'est vrai!

LA DUCHESSE.

Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM.

Est-il possible!... un pareil intérêt!...

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment : il faut partir pour l'armée.

MASHAM.

Ah! que je vous remercie!

LA DUCHESSE, avec émotion.

Pour peu de jours, Masham;... le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai pour le maréchal des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM.

A quelle heure?

LA DUCHESSE.

Après le cercle de la reine,... ce soir!... Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie!

MASHAM.

Je vous le jure! Mais je ne puis en revenir encore!... vous que je craignais!... vous que je redoutais,... Ah! dans ma reconnaissance,... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE.

Ce soir, vous me direz cela... Du silence! on vient.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; ABIGAIL, entrant tout émue, par la porte à droite.

ABIGAÏL.

Seul avec elle !... un tête-à-tête !...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette Abigaïl, que je rencontrerai sans cesse. (Haut.) Qui vous amène ?... que voulez-vous ?... que demandez-vous ?

ABIGAÏL, troublée et les regardant tous deux.

Rien,... je ne sais pas,... je craignais... (Se rappelant ses idées.) Ah !... si vraiment ;... je me rappelle :... la reine veut vous parler, madame...

LA DUCHESSE.

C'est bien,... je m'y rendrai plus tard...

ABIGAÏL.

A l'instant même, madame ; car la reine vous attend.

LA DUCHESSE, avec colère.

Eh bien ! dites à votre maîtresse...

ABIGAÏL, avec dignité.

Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre.

(La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend, se contient, et sort.)

SCÈNE IV.

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM.

Y pensez-vous, Abigaïl ! lui parler ainsi ?

ABIGAÏL.

Pourquoi pas ? j'en ai le droit. Et vous, monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense ?

MASHAM.

Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible !...

ABIGAÏL.

Si méchante !... je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM.

Eh bien ! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés,... à sa protection.

ABIGAÏL.

Sa protection!... Comment! qui vous a dit?...

MASHAM.

Personne;... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et, dans sa générosité, elle a promis de me défendre,... de me protéger.

ABIGAÏL, sèchement.

A quoi bon?... M. de Saint-Jean n'est-il pas là?... Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, étonné.

Abigaïl,... je ne vous reconnais pas,... d'où vient ce trouble,... cette émotion?...

ABIGAÏL.

Je n'en ai pas,... je suis venue,... j'ai couru,... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi,... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM.

Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée...

ABIGAÏL, poussant un cri.

Vous faire tuer!... pour vous soustraire au danger... Et vous croyez que cette femme-là vous aime!... (se reprenant) non,... je veux dire,... vous porte intérêt,... vous protége?

MASHAM.

Oui, sans doute;... je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal,... ce soir, chez elle...

ABIGAÏL.

Vous avez dit cela, malheureux!...

MASHAM.

Où est le mal!

ABIGAÏL.

Et vous irez?

MASHAM.

Oui, vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que, lorsque vous êtes venue, j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAÏL, avec joie.

En vérité?... (A part.) Et moi qui le soupçonnais... (Haut, et avec émotion.) Pardon, Arthur;... ce que vous me dites-là est bien...

MASHAM.

N'est-ce pas?... Et ce soir, chez elle,... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAÏL.

Non,... non, je vous en conjure,... ne vous rendez pas à ses ordres;... trouvez un prétexte...

MASHAM.

Y pensez-vous? c'est l'offenser,... c'est nous perdre!

ABIGAÏL.

N'importe!... cela vaut mieux...

MASHAM.

Et pour quelle raison?...

ABIGAÏL, avec embarras.

C'est que... ce soir, et à peu près à la même heure,... la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être... ce n'est pas sûr.

MASHAM.

Je comprends;... et alors j'irai chez la reine...

ABIGAÏL.

Non, vous n'irez pas non plus!

MASHAM.

Et pourquoi donc?

ABIGAÏL.

Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi! car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ABIGAÏL.

Ecoutez-moi, Arthur;... m'aimez-vous comme je vous aime?

MASHAM.

Plus que ma vie...

ABIGAÏL.

C'est ce que je voulais dire! Eh bien! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM.

Je vous le jure!

ABIGAÏL.

Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM.

Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAÏL, vivement.

Encore moins!...

MASHAM.

C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience ;... et je suis sûr qu'elle nous protégerait,... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant.

ABIGAÏL, à part.

Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM.

Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main,... que j'ai baisée. (A Abigaïl.) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée?...

ABIGAÏL.

Non... (A part.) Elle ne m'avait pas dit cela! (Haut.) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine,... je suis comblée de ses bontés, de son amitié; et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, avec colère.

Ah! je comprends ;... quelques-uns de ces lords,... de ces grands seigneurs... On veut nous séparer, nous désunir,... vous ravir à mon amour...

ABIGAÏL.

Oui, c'est à peu près cela. Silence! on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir. Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM.

Vous croyez?...

ABIGAÏL.

Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez!

MASHAM, étonné.

Moi!...

ABIGAÏL.

Ah! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM.

Et je tiendrai tous mes serments!

(Il lui baise la main, et sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

ABIGAIL, pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.

Ah, Arthur!... que je t'aime!... plus qu'autrefois,... plus que jamais! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh non! je l'aimerais sans cela! (On frappe encore à la porte à gauche.) Et milord que j'oubliais!... je perds la tête...

(Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, entrant gaiement.

J'accours aux ordres de la nouvelle favorite; car vous le serez,... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Oui,... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi. Mais venez, ou tout est perdu!

BOLINGBROKE.

O ciel!... est-ce que le marquis de Torcy?

ABIGAÏL, se frappant la tête.

Ah! c'est vrai!... je n'y pensais plus!... La duchesse est venue dans le cabinet de la reine;... celle-ci a signé!...

BOLINGBROKE, avec effroi.

Le départ de l'ambassadeur?...

ABIGAÏL.

Oh! ce n'est rien encore!... Imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE.

Le marquis s'éloigne de Londres...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Dans vingt-quatre heures! (Avec force.) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, avec colère.

Et la duchesse...

ABIGAÏL, vivement.

La duchesse n'est pas la plus à craindre!... un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE.

Pour qui?

ABIGAÏL.

Pour Masham !

BOLINGBROKE, avec impatience.

Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux !... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAÏL.

Et moi, je vous parle des miens ! L'Europe peut aller toute seule ; et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir !

BOLINGBROKE.

Pardon, mon enfant, pardon ;... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle !

ABIGAÏL.

Comme l'amour !

BOLINGBROKE.

Eh bien, voyons ! Vous dites donc que la reine a signé.

ABIGAÏL, avec impatience.

Oui,... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE.

Je sais !... Et la voilà au mieux avec la duchesse?

ABIGAÏL, de même.

Non,... elle la déteste,... elle lui en veut,... j'ignore pourquoi,... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, vivement.

Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle ;... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible !... Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui ; que par égard pour un grand roi, et en bonne politique,... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela?

ABIGAÏL, d'un air distrait.

Je crois que oui,... je n'en suis pas sûre !... Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE.

C'est juste ;... voyons cet autre sujet?

ABIGAÏL.

Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien, ce n'était rien !... une autre encore,... une autre grande dame,... (avec embarras) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, à part.

Pauvre enfant!... elle croit me l'apprendre. (Haut.) Comment le savez-vous?

ABIGAÏL.

C'est un secret que je ne puis trahir,... ne me le demandez plus!

BOLINGBROKE, avec intention.

J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne,... duchesse ou marquise, aime aussi Masham?

ABIGAÏL.

C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment,... moi, je n'avais que celui-là! ... Et comment le défendre, moi, pauvre fille! comment le disputer à deux grandes dames?

BOLINGBROKE.

Tant mieux!... c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAÏL, étonnée.

Si vous pouvez me prouver cela?...

BOLINGBROKE.

Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut : les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous?

ABIGAÏL.

A peu près... Mais le danger le voici! La duchesse a donné rendez-vous à Masham ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE.

Très-bien...

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh non, monsieur! c'est très-mal!

BOLINGBROKE.

C'est ce que je voulais dire.

ABIGAÏL.

Et en même temps, l'autre personne,... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE.

Que vous dis-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous?

ABIGAÏL.

A aucun, je l'espère!... Heureusement, cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir, au moment même,... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours,... pour des raisons que je ne puis expliquer...

BOLINGBROKE, froidement.

Son mari?

ABIGAÏL, vivement.

C'est cela même,... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE.

Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAÏL.

Dans ce cas-là, pour prévenir moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau.

BOLINGBROKE.

Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez?

ABIGAÏL.

Mot pour mot.

BOLINGBROKE.

C'est facile à comprendre.

ABIGAÏL.

Que trop!... Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur,... c'est inutile, n'est-ce pas?... car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre!

BOLINGBROKE.

Y pensez-vous?

ABIGAÏL.

Oh! pour moi, peu m'importe!... mais pour lui!... plus j'y réfléchis...! Ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où, à cause de ce duel,... il peut être découvert et arrêté... Que faut-il faire?... Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous!

BOLINGBROKE, qui pendant ce temps a réfléchi, lui prend vivement la main.

Et vous avez raison; oui, mon enfant,... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous;... Le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine!

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh, monsieur!...

BOLINGBROKE, vivement.

Nous sommes sauvés! Masham aussi!... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAÏL.

Ah, Bolingbroke!... si vous dites vrai,... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière!... On ouvre chez la reine,... partez! si l'on vous voyait!...

BOLINGBROKE, froidement, apercevant la duchesse.

Je puis rester, on m'a vu.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE, sortant de l'appartement à droite. — La duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique. — Abigaïl la lui rend, et sort. — Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.

BOLINGBROKE, avec ironie.

Grâce au ciel, la voix du sang agit enfin, et vous voilà à merveille avec votre parente!... cela me donne de l'espoir pour moi.

LA DUCHESSE, de même.

En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer.

BOLINGBROKE, galamment.

J'ai déjà commencé; et vous, madame?

LA DUCHESSE.

Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE.

Vous pourriez ajouter pour ma loyauté,... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour.

LA DUCHESSE.

Et moi, les miennes : j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE.

Comment vous rien cacher? vous avez tant d'esprit!

LA DUCHESSE.

J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives; et miss Abigaïl,

qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

J'ai eu tort;... ce n'était pas à elle, c'est à vous, madame, que je devais m'adresser,... et je le fais,... (S'approchant de la table, et y prenant une lettre imprimée.) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer,... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service.

LA DUCHESSE, riant.

Vraiment, milord !... un service... à vous?

BOLINGBROKE.

Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... C'est notre seule manière de traiter ensemble. Tout l'avantage pour vous,... deux cents pour cent de bénéfice,... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE.

Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet... Je le préviens que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady, vicomtesse de Bolingbroke, votre femme,... (à demi-voix et en confidence) je les ai obtenues de lord Évandale...

BOLINGBROKE, de même et souriant.

Au prix coûtant, sans doute?

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur!...

BOLINGBROKE.

N'importe le moyen!... vous les avez,... et je ne prétends pas vous les ravir,... ni vous menacer en aucune sorte;... au contraire, quoique la trêve soit expirée,... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Qui me sera agréable?

BOLINGBROKE, souriant.

Je ne le pense pas! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (A demi-voix.) Vous avez une rivale!

LA DUCHESSE, vivement.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE.

Il y a une lady à la cour, une noble dame qui a des vues sur le

petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

LA DUCHESSE, tremblante de colère.

Vous me trompez !...

BOLINGBROKE, froidement.

Je dis vrai ;... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE.

O ciel !

BOLINGBROKE.

C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher ;... car on tient à vous le disputer,... à l'emporter sur vous... Adieu, madame. (Il veut sortir par la porte à gauche.)

LA DUCHESSE, avec colère, et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.

Ce que vous disiez tout à l'heure,... le lieu... du rendez-vous ?... le signal ?... parlez !

BOLINGBROKE, lui présentant la plume qu'il prend sur la table.

Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy ; (la duchesse se met vivement à la table) invitation de forme et de convenance,... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui,... comme avec moi... (Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. — Un valet de pied paraît. Il lui donne la lettre.) Ce billet au marquis de Torcy !... hôtel de l'Ambassade,... vis-à-vis le palais... (Le valet de pied sort.) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE.

Eh bien, milord !... cette personne ?...

BOLINGBROKE.

Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE.

Lady Albemarle, ou lady Elworth,... j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, avec intention.

J'ignore son nom ; mais bientôt nous pourrons la connaître,... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir,... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, avec impatience.

Achevez,... achevez, de grâce !

BOLINGBROKE.

Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE.

Ici même,... ce soir...

BOLINGBROKE.

Oui, vraiment;... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, avec colère.

Ah! malheur à eux!... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, à part.

J'y compte bien!

LA DUCHESSE.

Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE.

Modérez-vous,... voici la reine et ces dames...

SCÈNE VIII.

LA REINE ET LES DAMES DE SA SUITE entrant par la porte à droite; SEIGNEURS DE LA COUR ET MEMBRES DU PARLEMENT entrant par le fond. — Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite; ABIGAIL ET QUELQUES DEMOISELLES D'HONNEUR se tiennent debout derrière elles. — A gauche, et sur le devant du théâtre, BOLINGBROKE ET QUELQUES MEMBRES DU PARLEMENT. — A droite, LA DUCHESSE observe toutes les dames. — Du même côté, MASHAM ET QUELQUES OFFICIERS.

LA DUCHESSE, à part, et regardant toutes les dames.

Laquelle?... Je ne puis deviner!... (A la reine, qui s'approche.) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, cherchant des yeux Masham.

A merveille. (A part.) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, à voix haute.

Le tri de la reine! (S'approchant de la reine, et à voix basse.) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, sans l'écouter, et cherchant toujours.

Très-bien!... (Apercevant Masham.) C'est lui!...

LA DUCHESSE.

Cela contentera l'opposition.

LA REINE, regardant Masham.

Oui,... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vraiment?...

(La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. — Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.)

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Oui, messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?...

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE.

C'est inouï!...

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

Monsieur l'ambassadeur marquis de Torcy!

(Étonnement général; tout le monde se lève, et le salue. — Bolingbroke va au-devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine)

LA REINE, d'un air gracieux.

Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu, nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, bas, à la reine.

Rien de plus,... de grâce, prenez garde!

LA REINE, se tournant vers Bolingbroke, qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix:

Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, s'inclinant avec respect.

Ah! madame,... que de bontés!...

LE MARQUIS, bas, à Bolingbroke.

Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, de même.

Je le sais...

LE MARQUIS, de même.

Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, de même.

Cela va mieux,... mais bientôt, je l'espère.

LE MARQUIS, de même.

Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?

BOLINGBROKE, de même.

Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS, de même.

Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, de même.

Non, d'un allié bien léger... et bien fragile...

(On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.)

LA DUCHESSE, de l'autre côté, et s'adressant à la reine.

Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partners?

LA REINE.

Qui vous voudrez,... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE.

Lady Abercrombie?...

LA REINE.

Non! (Montrant une dame qui est près d'elle.) Lady Albemarle.

LADY ALBEMARLE.

Je remercie Votre Majesté!...

LA DUCHESSE, à part.

Et moi aussi. (Regardant lady Albemarle.) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (Haut.) Et pour la troisième personne?

LA REINE.

La troisième? — Eh mais!... (Apercevant le marquis de Torcy, qui s'approche d'elle.) Monsieur l'ambassadeur... (Mouvement général d'étonnement et joie de Bolingbroke.)

LA DUCHESSE, bas, à la reine, avec reproche.

Un pareil choix,... une pareille préférence...

LA REINE, de même.

Qu'importe!

LA DUCHESSE, de même.

Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, de même.

Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, de même.

On va penser,... on va croire...

LA REINE, de même.

Tout ce qu'on voudra!

(Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine, qu'il conduit à la table du tri, et s'assied entre elle et lady Albemarle. — La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur, et passe du côté gauche.)

BOLINGBROKE, près d'elle, et à voix basse.

C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses :... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté ! c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, avec dépit.

Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE.

Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré ! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur ;... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE.

En effet... (Elle veut faire un pas.)

BOLINGBROKE, la retenant.

Mais au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter;... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE.

Oui ;... mais aucune de ces dames...

LA REINE, jouant toujours et ayant l'air de répondre au marquis.

Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (Avec émotion, et s'adressant à Masham.) Monsieur Masham ! (Masham s'incline) je vous demanderai un verre d'eau.

LA DUCHESSE, poussant un cri et faisant un pas vers la Reine.

O ciel !

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, duchesse ?

LA DUCHESSE, furieuse, et cherchant à se contenir.

Ce que j'ai,... ce que j'ai,... quoi ! Votre Majesté,... il serait possible...

LA REINE, toujours assise et se retournant.

Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement ?

LA DUCHESSE.

Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE et LE MARQUIS, voulant la calmer.

Madame la duchesse !...

LADY ALBEMARLE.

C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, avec dignité.

Quoi donc? qu'ai-je oublié?

LA DUCHESSE, troublée, et cherchant à se remettre.

Les droits,... l'étiquette,... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, étonnée.

Tant de bruit pour cela! (Se retournant vers la table de jeu.) Eh bien, duchesse! donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Moi!

BOLINGBROKE, à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau.

Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même,... là, devant eux,... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.

Ah!

LA REINE, avec impatience.

Eh bien, madame,... m'avez-vous entendue? et ce droit réclamé avec tant d'instance...

(La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau, qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.)

LA REINE, se levant avec vivacité.

Ah! vous êtes d'une maladresse...

(Tout le monde se lève, et Abigail descend à droite près de la reine.)

LA DUCHESSE.

C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, avec aigreur.

Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSE, de même.

Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, de même.

Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE.

Je ne les impose point à Votre Majesté; et s'ils lui sont importuns,... je lui offre ma démission.

LA REINE.

Je l'accepte !

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !...

LA REINE.

Je ne vous retiens plus ;... milords et mesdames,... vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, bas, à la duchesse.

Duchesse, il faut céder !...

LA DUCHESSE, à part, avec colère.

Jamais !... Et Masham !... et ce rendez-vous !... non, il n'aura pas lieu ! (Haut, à la reine.) Encore un mot, madame... En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante,... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, à part.

Que veut-elle faire ?

LA DUCHESSE, montrant Bolingbroke.

Sur la plainte de milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE, à Bolingbroke.

C'est vous maintenant qui en répondez ; car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ monsieur Masham, que voici !

LA REINE, avec douleur.

Masham !... il serait vrai !...

MASHAM, baissant la tête.

Oui, madame !

LA DUCHESSE, contemplant la douleur de la reine, et bas, à Bolingbroke.

Je suis vengée !...

BOLINGBROKE, de même et avec joie.

Mais nous l'emportons !

LA DUCHESSE, fièrement.

Pas encore, messieurs !

(Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. — La reine, appuyée sur Abigail, rentre dans ses appartements, et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le boudoir de la reine.—Deux portes au fond. A gauche, une fenêtre avec un balcon.—A droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine.—A gauche, une table et un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, entrant par la porte du fond à gauche.

« Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine, » m'a écrit Abigaïl! M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi!... Est-ce Sa Majesté elle-même,... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler?... Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre; l'explosion, habilement préparée, a enfin eu lieu,... ce devait être. Ces deux augustes amies, qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse,... je me doutais bien que, dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux,... je croyais qu'aux yeux de toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète,... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé,... elle s'est arrêtée à temps!... elle s'est modérée;... mais les premiers coups sont portés... La duchesse en disgrâce, les whigs furieux, le bill rejeté! bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'État... (Réfléchissant.) Alors,... et dès que je serai ministre...

SCÈNE II.

BOLINGBROKE; ABIGAIL, sortant par la porte du fond à droite.

ABIGAIL.

Ah! milord! vous voilà!

BOLINGBROKE.

Oui,... je m'occupais du ministère.

ABIGAÏL.

Lequel?

BOLINGBROKE.

Le mien,... quand j'y serai,... ce qui ne tardera pas.

ABIGAÏL.

Au contraire!... nous en sommes plus loin que jamais!

BOLINGBROKE.

Que me dites-vous?

ABIGAÏL.

Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine,... à travailler avec elle et à parler de Masham,... (vivement) qui ne risque rien,... n'est-ce pas?

BOLINGBROKE.

Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAÏL.

Et pour la suite...

BOLINGBROKE.

Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAÏL, naïvement.

Ah! vous me faites trembler!

BOLINGBROKE, vivement.

Et moi aussi! Achevez donc!

ABIGAÏL.

Eh bien! sont arrivés chez la reine,... milady... milady, une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE.

Lady Abercrombie?

ABIGAÏL.

C'est cela,... avec lord Devonshire et Walpole.

BOLINGBROKE.

Des amis de la duchesse...

ABIGAÏL.

Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE.

C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAÏL.

Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets;... que le parti wigh était furieux;... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE.

Et la reine, qu'a-t-elle répondu?

ABIGAÏL.

Elle ne répondait rien;... incertaine,... indécise,... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE.

Qu'il fallait donner.

ABIGAÏL.

Est-ce que je m'y connais?

BOLINGBROKE.

Qu'importe?... demandez à la moitié des conseillers de la couronne!... Enfin, qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL.

La reine hésitait encore, lorsque lady Abercrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE.

Qu'a-t-elle pu lui dire?

ABIGAÏL.

Je l'ignore!... J'étais bien près cependant,... et je n'ai rien entendu qu'un nom,... celui de lord Evendale,... et celui de Masham!... (Vivement.) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine, jusque-là froide et sévère, a dit, d'un air de bonté : N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, avec colère.

La duchesse! rentrer dans ce palais, dont je la croyais pour jamais bannie!...

ABIGAÏL.

Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ : Venez! pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE.

Avec qui?

ABIGAÏL.

Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, avec impatience.

Eh bien!

ABIGAÏL.

Eh bien!... il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clef des petits appartements. (Montrant la porte à droite.) Cette clef qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue!...

BOLINGBROKE, avec impatience.

Je le sais.

ABIGAÏL.

La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera;... et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE.

O faiblesse de femme et de reine!... et au moment où nous tenions la victoire!

ABIGAÏL.

Y renoncer à jamais!

BOLINGBROKE.

Non,... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi!... Je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois,... mais elle me revient toujours!... Cette réconciliation,... cette entrevue,... à quel moment?

ABIGAÏL.

Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE.

Il faut que je parle à la reine!...

ABIGAÏL.

Elle est renfermée avec les ministres, qui viennent d'arriver.. C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, se frappant la tête.

Mon Dieu!... mon Dieu, que faire?... Il faut pourtant que je la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai! Mais pour tout cela une demi-heure!...

ABIGAÏL, lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre.

Quel bonheur!... c'est la reine!

BOLINGBROKE, respirant.

Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir!...

ABIGAÏL.

Oui, milord!... Que Dieu le protége!...

(Abigaïl sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, à part.

Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée... (Levant les yeux, et gaiement.) Ah! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, souriant, avec ironie.

J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté;... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier!

LA REINE.

L'oublier, dites-vous?... plût au ciel! Mais le moyen!... il n'est question que de cela; et si vous saviez depuis ce matin,... depuis hier,... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs,.. mais je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE.

Et l'on vous réconcilie?...

LA REINE.

Bien malgré moi,... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix,... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse... (Geste d'étonnement de Bolingbroke.) Mon Dieu,... je ne la défends pas,... m'en préserve le ciel! mais on l'accuse parfois si injustement,... vous tout le premier! (Étourdiment.) Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain,... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (Gravement.) Mais le petit Masham;... ce que vous m'en aviez dit!...

BOLINGBROKE.

Eh bien!...

LA REINE, souriant avec contentement.

Erreur complète!

BOLINGBROKE, à part.

C'est donc cela!

LA REINE.

Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE.

Vous croyez!

LA REINE, souriant.

J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!... c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!

BOLINGBROKE, souriant.

Votre Majesté appelle cela une raison!...

LA REINE, d'un ton sévère.

Certainement. (Riant.) Et puis, réfléchissez,... raisonnez, Bolingbroke; car cette pauvre duchesse, que j'ai accusée aussi,... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée,... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINBROKE, à demi-voix.

Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie,... dont elle se repent maintenant?

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, riant et toujours à demi-voix.

La duchesse avait soupçonné,... ou cru deviner,... qu'hier au soir Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Avec qui?... on l'ignore!... il est même douteux que ce soit vrai;... mais, si Votre Majesté le désire,... je saurai,... je découvrirai...

LA REINE, vivement.

Non,... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE.

Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, vivement.

Oui, madame!

LA REINE, avec colère.

Hier!... avec lui!... Ils s'entendaient,... ils étaient donc d'intelligence?

BOLINGBROKE, vivement et avec chaleur.

Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... Voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi une fois rentrée ici,... à la cour...

LA REINE, à part.

Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE; ABIGAIL, accourant par la porte du fond à droite.

ABIGAÏL, tout émue, accourant près de Bolingbroke.

Milord,... milord...

LA REINE, avec colère.

Qu'y a-t-il?

ABIGAIL.

Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse!

LA REINE.

La duchesse! (Passant au milieu du théâtre.) Eh! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAÏL.

Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE.

Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles, jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne;... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE.

Intention manifeste!

THOMPSON, se présentant à la porte du fond.

Milady duchesse de Marlborough attend, dans la salle de réception, les ordres de Sa Majesté.

LA REINE.

Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!... qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clefs de nos appartements, qui désormais lui sont interdits ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAÏL, stupéfaite.

Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, froidement.

Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL.

Oui, milord. (A part.) Ah! ce Bolingbroke est un démon!

(Abigaïl sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, s'approchant de la reine, qui vient de se jeter dans son fauteuil à droite du spectateur.

Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, avec exaltation, et comme fière de son courage.

N'est-ce pas! Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE.

Nous le voyons bien!

LA REINE, avec colère.

C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE.

C'est un état de choses intolérable...

LA REINE.

Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, vivement.

C'est ce que nous disons depuis longtemps!... Parlez!... mes amis et moi sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, se levant.

Mes ordres,... certainement!... je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie... Mais, dites-moi,... et Masham?...

BOLINGBROKE.

Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire, dès que le nouveau ministère sera formé, la Chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, avec agitation.

C'est bien!... je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, vivement.

Le maréchal?

LA REINE.

Eh non,... Masham!...

BOLINGBROKE, à part.

Toujours Masham!...

LA REINE, de même.

Et sa punition,... car je veux qu'il soit puni,... condamné,... je le veux!

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA REINE.

Il vous a privé d'un parent que vous aimiez!... et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, vivement.

Au contraire,... elle sera enchantée!... ils sont brouillés,... une guerre à mort.

LA REINE, dont la colère tombe tout à coup.

Ah!... (D'un ton radouci.) Vous ne me disiez pas cela!

BOLINGBROKE, à demi-voix, et riant.

Elle a découvert, à n'en pouvoir douter, que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée,... qu'il en aimait une autre!

LA REINE, vivement.

En êtes-vous sûr!... qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, de même.

Mon jeune prisonnier!... qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux,... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire!... Je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, avec contentement.

Voilà qui est bien différent... (Se reprenant.) Je veux dire bien singulier,... (en riant) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE.

Oui, madame!... (Vivement.) Dès ce soir, Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu!... L'ordonnance de dissolution...

LA REINE.

C'est bien!

BOLINGBROKE, de même.

Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, de même.

A merveille!

BOLINGBROKE.

Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

LA REINE.

Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE.

Oui, vraiment,... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE.

Parce que je réponds de lui!... parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour;... mais ce soir,... quand tout le monde sera retiré,... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE.

Je comprends!

BOLINGBROKE, remontant le théâtre et s'approchant de la porte du fond.

Je délivrerai mon prisonnier, que nous interrogerons,... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, avec joie.

C'est bien!... c'est bien... (En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.)

LA DUCHESSE, apercevant Bolingbroke.

Dieu! Bolingbroke! (Elle referme vivement la porte.)

LA REINE, s'arrêtant à ce bruit.

Silence!

BOLINGBROKE.

Qu'est-ce donc?

LA REINE, montrant le cabinet à droite.

Rien,... j'avais cru entendre de ce côté. (Revenant à lui gaiement.) Non... A ce soir!... à bientôt!

BOLINGBROKE, s'éloignant.

Masham sera ici,... avant onze heures.

(Bolingbroke est sorti par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VI.

LA REINE, qui vient de le reconduire, aperçoit, en redescendant le théâtre, ABIGAIL, qui entre par la porte du fond à droite.

LA REINE, allant s'asseoir sur le canapé à gauche.

Ah! te voilà, petite! eh bien!... et la duchesse?

ABIGAÏL.

Ah! si vous saviez!

LA REINE, s'asseyant.

Viens ici près de moi!... (A Abigaïl, qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAÏL.

Rien!... Mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits!...

LA REINE, souriant.

Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAÏL, étonnée.

Que dites-vous?

LA REINE.

Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi;... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je regne!... Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAIL.

J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk, qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit: « Quand je devrais me perdre, « je déshonorerai la reine!... »

LA REINE.

O ciel!

ABIGAIL.

Et puis elle a ajouté: « Il vient de m'arriver d'importantes nou- « velles, dont je profiterai... » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage.

LA REINE.

De quelles nouvelles voulait-elle parler?

ABIGAÏL.

De nouvelles importantes!

LA REINE.

Qu'elle vient d'apprendre!...

ABIGAÏL.

Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE.

Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir?

ABIGAÏL.

Où est le mal?

LA REINE.

A coup sûr!... car hier, si je désirais, et devant toi, interroger Masham,... c'était pour une affaire grave et importante,... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait,... pour connaitre enfin la vérité!

ABIGAÏL.

Ce qui est bien permis! surtout à une reine!

LA REINE.

Tu crois?

ABIGAÏL.

C'est un devoir! (Vivement.) Et puis enfin qu'aurait-elle à dire?.. Vous ne l'avez pas vu, (à part) grâce au ciel! (Avec satisfaction.) Et maintenant qu'il est prisonnier,... c'est impossible!

LA REINE, avec embarras.

Et si cela ne l'était pas?

ABIGAÏL, effrayée.

Que voulez-vous dire?

LA REINE, avec joie.

Tu ne sais pas, Abigaïl, il va venir, je l'attends!

ABIGAÏL, vivement.

Vous, madame?

LA REINE, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL, avec émotion.

Je tremble!... j'ai peur.

LA REINE, avec reconnaissance et se levant.

Pour moi!... Rassure-toi!... aucun danger...

ABIGAÏL.

Et si la duchesse le savait dans le palais,... dans votre appartement! à une pareille heure!... Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne

peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!... et c'est impossible...

LA REINE, lui montrant la porte du fond à gauche, qui vient de s'ouvrir.

Tais-toi!... le voici!

ABIGAÏL, voulant courir à Masham.

O ciel!

LA REINE, la retenant.

Ne me quitte pas!

ABIGAÏL, avec jalousie.

Oh non, madame! non, certainement!.

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAIL.

(Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main d'avancer.)

LA REINE, bas, à Abigaïl.

Ferme ces portes,... et reviens!

(Abigaïl ferme la porte du cabinet à droite et celles du fond, et revient vivement se placer près de la reine.)

MASHAM.

Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers, qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance!...

LA REINE, avec bonté et prenant les papiers.

C'est bien, je vous remercie.

MASHAM.

Je dois les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

LA REINE.

C'est vrai!... je l'oubliais!... (Elle passe près de la table à gauche, et s'assied. — Regardant les papiers.) Ah, mon Dieu! comme en voilà!...

(Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement, et sans les lire, les diverses ordonnances. — Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigail, qui est de l'autre côté, à l'extrémité à droite.)

MASHAM.

Eh, mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAÏL, à demi-voix, avec émotion.

Écoutez-moi, Arthur;... j'ai le crédit,... le pouvoir de la duchesse!

MASHAM, avec joie.

Est-il possible?

ABIGAÏL, de même.

La faveur de la reine! et je suis décidée à repousser tous ces biens, à y renoncer...

MASHAM, étonné.

Eh! pourquoi?...

ABIGAÏL.

Pour vous!... Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant?

MASHAM, vivement.

Pouvez-vous le demander?

ABIGAÏL, tremblante.

Eh bien! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame,... la première de ce royaume...

MASHAM.

Que dites-vous?

ABIGAÏL.

Silence!... (Lui montrant la reine qui a achevé de signer et qui s'avance vers lui.) La reine vous parle.

LA REINE.

Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM.

Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre!

LA REINE.

C'est généreux à vous; car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM.

Je ne crains rien!... il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE.

Et puis, vous avez pour vous de hautes protections,... la nôtre d'abord; et, bien mieux encore, celle de la duchesse! (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. — Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM.

Moi, madame?... jamais!

LA REINE.

Eh! pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable; et le rang qu'elle occupe...

MASHAM.

Ah! qu'importe le rang et la puissance!...on y songe peu quand on aime. (Regardant Abigaïl, qui est debout derrière la reine.) Et j'aime ailleurs!...

(Abigaïl fait un geste d'effroi.)

LA REINE, baissant les yeux.

Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, avec amour et regardant Abigaïl.

Plus que je ne peux vous dire... (Se reprenant.) Je veux dire que je l'aime,... que je suis heureux et fier de cet amour; et punissez-moi, madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, se levant brusquement.

Taisez-vous!... n'entendez-vous pas?...

ABIGAÏL, montrant la porte du cabinet à droite.

On frappe à cette porte!

MASHAM, montrant les portes du fond.

Ainsi qu'à celles-ci!

ABIGAÏL.

Et ce bruit au dehors!... les appartements se remplissent de monde.

LA REINE.

Comment fuir maintenant?... (Apart, avec effroi.) Et cette phrase de la duchesse! (Haut.) Et si on le voit ici...

ABIGAÏL.

Là, sur ce balcon...

(Masham s'élance sur le balcon à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.)

LA REINE.

C'est bien,... va leur ouvrir.

ABIGAÏL.

Oui, madame;... mais du calme... du sang-froid.

LA REINE.

Oh! j'en mourrai!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. Abigaïl va ouvrir les portes du fond.—Paraissent LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA COUR; BOLINGBROKE entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent PLUSIEURS DEMOISELLES D'HONNEUR.

LA REINE.

Qui ose ainsi, à cette heure,... dans mes appartements?... Ciel! la duchesse!... Une pareille audace!...

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle dans l'appartement.

Me sera pardonnée par Votre Majesté, car il s'agit d'importantes nouvelles,... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, avec impatience.

Lesquelles?

LA DUCHESSE, examinant toujours l'appartement.

Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (A part, regardant le balcon.) Il ne peut être que là. (Haut.) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, froidement.

C'est vrai!

LA DUCHESSE, courant à la fenêtre, Abigaïl fait quelques pas pour la retenir, et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.

Tenez!... entendez-vous les cris furieux de ce peuple?

BOLINGBROKE.

Qui demande la paix!...

LA DUCHESSE, qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.

Ah!... monsieur Masham!... dans l'appartement de la reine!...

LA REINE, à part, et voyant paraître Masham.

C'est fait de moi!

ABIGAÏL, bas à la reine.

Non,... je l'espère!... (Tombant à ses genoux.) Grâce, madame!... grâce!... c'est moi qui, à votre insu,... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, avec colère.

Quelle audace!... Vous osez soutenir...

ABIGAÏL, baissant les yeux.

La vérité!

MASHAM, s'inclinant.

Que Sa Majesté nous punisse tous deux!

LA REINE, bas, à Bolingbroke.

Bolingbroke, sauvez-nous!

BOLINGBROKE, s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond, et prenant le milieu du théâtre.

Permettez?... J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, s'adressant à Bolingbroke.

Et moi,... je demanderai à milord comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, se tournant vers l'assemblée.

Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, milords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill, sa femme!...

LA REINE et LA DUCHESSE, poussant un cri.

O ciel!...

LA REINE, avec agitation.

Messieurs!... messieurs!... (Leur faisant signe de s'éloigner.) Un instant,... je vous prie!...

(Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.)

LA REINE, à demi-voix.

Ah! qu'avez-vous fait?...

BOLINGBROKE, de même.

Vous m'avez dit de vous sauver... (A la reine, qui ne peut cacher son émotion.) Allons, ma souveraine;... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille, qui venait de se dévouer pour Votre Majesté?

LA REINE, avec courage et comme ayant pris sa résolution.

Non!... (A demi-voix.) Dites-leur d'approcher.

(Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.)

LA REINE, avec émotion et à voix basse, à Abigaïl.

Abigaïl,... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit,... ne le démentez pas!... Encore cette preuve de dévouement,... et ma reconnaissance,... mon amitié vous sont à jamais acquises!...

ABIGAÏL, à la reine, avec épanchement.

Ah! madame,... si vous saviez...

BOLINGBROKE, lui coupant la parole.

Silence !... (Il fait un signe à Masham, qui à son tour s'avance près de la reine.)

LA REINE.

Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, bas, à Masham.

Refusez !

LA REINE.

Je sais que d'autres idées, peut-être ;... mais, par le dévouement que vous lui portez,... votre reine vous le demande...

MASHAM.

Moi, madame !...

LA REINE.

Elle vous l'ordonne !

(Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre.)

LA REINE, s'adressant aux personnes de la cour, et prenant le milieu du théâtre.

Milords et messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditions depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough, dont le talent et les services deviennent désormais inutiles ; et, décidée à une paix honorable, nous entendons que dans le plus bref délai les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl, bas, à Abigaïl.

Eh bien, Abigaïl !... mon système n'a-t-il pas raison ? Lord Marlborough renversé,... l'Europe pacifiée...

MASHAM, lui remettant les papiers que la reine a signés.

Bolingbroke, ministre !...

BOLINGBROKE.

Et tout cela grâce à un verre d'eau !

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

Le Mariage d'argent. . . . . Page 1
Bertrand et Raton, ou l'Art de conspirer. 87
L'Ambitieux. 199
La Camaraderie, ou la Courte-Échelle. 291
La Calomnie. 403
Le Verre d'eau, ou les effets et les causes. 511